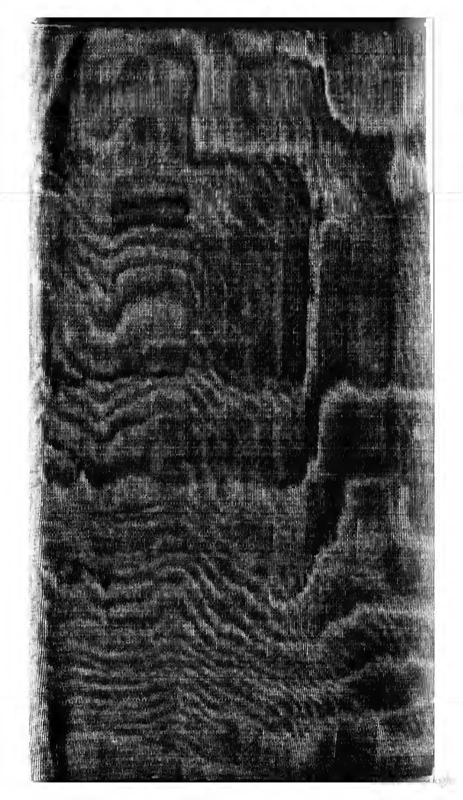






ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME VINGT-DEUXIEME.

ŒUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

Traduites du Grec par JACQUES AMYOT, *Grand-Aumônier de France;*

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS de M. l'Abbé BROTIER, *Neveu.*

TOME CINQUIEME.





A PARIS,
Chez JEAN-BAPTISTE CUSSAC, Libraire, rue & carrefour S. Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVII.

TRAITÉS

Contenus dans ce Volume.

AVERTISSEMENT.

Ce cinquieme & dernier volume des Œuvres mêlées de Plutarque, complette la collection des Œuvres philosophiques de cet auteur. On verra dans l'avertissement qui précede le Dialogue sur la musique, traduit par M. Burette, les motifs qui m'ont déterminé à augmenter ce volume de cette traduction étrangere. Je n'ai pas cru, malgré cela, devoir priver le public de la traduction d'Amyot. Cette édition est consacrée à sa gloire : on doit par conséquent conserver précieusement tout ce qui nous vient d'une main aussi habile, à nous faire aimer les leçons du philosophe le plus estimable de l'antiquité. D'ailleurs, ce sera encore une nouvelle occasion d'apprécier le style de ce célèbre traducteur; style, je le répète, qu'on ne peut trop se rendre familier, si on veut avoir l'aisance & l'agrément dans l'expression, réunis à cette heureuse abondance qui flatte autant le lecteur que

la disette & la sécheresse l'appauvrissent & le rebutent. Les notes & les observations qui tiennent à ce Dialogue, font la matiere d'un fort volume in-4°, que M. Burette n'avoit fait tirer qu'à un très-petit nombre d'exemplaires uniquement pour ses amis : il laissoit au public à consulter cinq à six volumes des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, où est consigné tout son travail sur la musique des anciens. J'ai cru obliger ce même public en lui procurant le fruit de ces savantes recherches. Comme ce travail a exigé un peu trop d'étendue, j'ai été forcé d'élaguer presque toutes les notes, que je me proposois de faire paroître sur le Traité, *de la Face qui apparoit en la Lune* : il doit être mis au nombre des plus savans Traités de Plutarque. J'ai fait imprimer à la fin de ce volume l'errata des six volumes auxquels j'ai travaillé dans cette édition.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DE L'ENTRETIEN SUR L'AMOUR.

S*UJET de cet entretien, & circonstances qui y ont donné lieu.* VIII. *Amours du jeune Bacchon pour la veuve Ismenodora.* IX. *Sentimens opposés sur le goût de ce jeune homme.* X. *Caractère d'un de ceux qui le désapprouvent.* XI. *Motifs de sa désapprobation puisés dans son goût pour les hommes.* XII. *Solon cité en faveur de ce goût.* XIII. *Turpitude de ce goût.* XIV. *Solon expliqué.* XV. *L'amour contre nature est une suite du libertinage.* XVI. *Il couvre de honte ceux qui s'y adonnent.* XVII. *Il inspire du mépris pour les femmes.* XVIII. *Il donne une fausse idée du mariage.* XIX. *Les avantages d'une femme sur son époux, quant à la naissance & à la fortune, peuvent nuire à leur bonheur.* XX. *Loi d'Hésiode sur l'âge propre au mariage, contraire aux vues d'Ismenodora sur Bacchon.* XXI. *Le desir de se marier, manifesté par une femme, est un motif de la rejetter.* XXII. *Les avantages de la fortune & de la naissance dans une femme sont plus propres à concourir qu'à nuire au bonheur du mari.* XXIII. *Maux provenans de l'élévation des femmes de basse condition.* XXIV. *Raison*

qu'en donne Plutarque. XXV. *Conduite des maris envers leurs femmes, quand elles ont plus de fortune & de naiſſance qu'eux.* XXVI. *Il eſt avantageux qu'une femme d'un âge mûr ſoit donnée en mariage à un très-jeune homme.* XXVII. *Iſmenodora fait enlever Bacchon.* XXVIII. *Réflexions ſur ce rapt.* XXIX. *Queſtion ſur l'objet de l'amour, & ſur les motifs qui en ont fait un dieu.* XXX. *Suites du rapt de Bacchon.* XXXI. *L'ancienne tradition & le témoignage des poëtes ne permettent pas qu'on refuſe la divinité à l'amour.* XXXII. *Les propos indécens & injurieux des impies ne ſont pas un motif de refuſer la divinité aux dieux.* XXXIII. *Les dieux préſident aux paſſions & les gouvernent.* XXXIV. *L'amour préſide à l'union nuptiale.* XXXV. *A la naiſſance de l'homme.* XXXVI. *L'amour conduit à l'amitié.* XXXVII. *Un dieu préſide à l'amitié ſous tous les points de vues qu'on la conſidere ; il faut convenir, à plus forte raiſon, qu'il y en a un qui préſide à l'amour.* XXXVIII. *De l'enthouſiaſme & de ſes différens degrés.* XXXIX. *Rien n'égale l'enthouſiaſme de l'amour, d'où on conclud qu'un dieu le gouverne.* XL. *Sa puiſſance égale celle des autres dieux.* XLI. *Il diſpoſe à ſon gré de la volonté de l'homme : fait de Galba à ce ſujet.* XLII. *Autre fait analogue au même ſujet.* XLIII. *L'amour*

réſiſte à la volonté & à la puiſſance des rois & des princes. XLIV. *Il remplit de force dans les combats.* XLV. *Exemples notables.* XLVII. *Amours d'Hercule.* XLVIII. *Pouvoir du dieu Amour ſur les femmes & ſur Pluton même.* XLIX. *Sur le caractère & ſur les mœurs qu'il perfectionne.* L. *Sa divinité ſe manifeſte dans le mépris qu'il inſpire pour tout ce qui n'eſt pas l'objet aimé.* LI. *Dans la manière dont il s'empare de toutes les puiſſances de l'ame.* LII. *Tous les ſuffrages ſont unanimes en faveur de la divinité de ce dieu.* LIII. *Doctrine des Egyptiens & de Platon ſur l'amour.* LIV. *Comparaiſon de l'amour & du ſoleil.* LV. *L'amour honnête éleve à la contemplation des choſes céleſtes.* LVI. *Eſt le ſeul principe des unions conſtantes & heureuſes.* LVII. *Génération de l'amour expliquée.* LVIII. *Le véritable amour ne peut ſe fixer ici bas.* LIX. *Le dieu Amour eſt jaloux des prieres & du culte des mortels.* LX. *Objet de l'amour corrompu.* LXI. *Il n'y a de véritable amour que dans le mariage.* LXII. *Exemple mémorable de fidélité conjugale.* LXIII. *Horreur qu'inſpire l'amour contre nature.* LXIV. *Cette horreur miſe en oppoſition avec les jouiſſances du mariage.* LXV. *Les abus qui s'y commettent n'égalent pas ceux du vice contraire.* LXVI. *Les femmes ſont ſuſceptibles d'aimer & d'être aimées.* LXVII. *Conſeils*

à une femme pour s'attacher son époux. LXVIII. *Avantage de l'union conjugale.* LXIX. *L'inconstance & l'infidélité sont le partage des unions contre nature.* LXX. *Autre exemple de fidélité conjugale.* LXXI. *Conclusion de cet entretien.*

LES

ŒUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

TRANSLATÉES DE GREC EN FRANÇOIS.

DE L'AMOUR[1].

FLAVIANUS. Fut-ce en la ville de Helicone[2], ô Autobulus, que furent tenus les propos & discours de l'amour, que tu nous as promis de nous reciter presentement, soit que tu les ayes mis par escript ou bien que tu les ayes imprimez en ta memoire, pour en avoir souvent enquis & interrogé ton pere ?

II. AUTOBULUS. Ce fut en Helicone voirement, la ville des Muses[3], lors que les Thespiens y solennisoient la feste de l'Amour : car on y celebre des jeux de prix de cinq ans en cinq ans, en l'honneur de l'Amour, aussi bien comme

[1] Autobulus fils de Plutarque recite à ses compagnons les contes qu'il avoit autrefois ouy faire à son pere touchant l'amour. *Amyot.*

[2] Grec : sur l'Helicon.

[3] Grec : auprès des muses. Amyot, dit Méziriac, transforme la montagne d'Hélicon en une ville.

en l'honneur des Musês, avec grande pompe & grande magnificence.

III. Flavianus. Sçais tu doncques dequoy nous te voulons prier tous ceux qui sommes icy venus pour t'ouir ?

IV. Autob. Non, mais je le sçauray quand vous me l'aurez dit.

V. Flavia. C'est que tu ostes de ton recit pour ceste heure, tous ces preambules de descriptions que font ordinairement noz versificateurs, quand ils nous peignent de belles prairies, de beaux ombrages, des tapisseries de lierre, & des ruisseaux de fontaines, qui vont voltigeant alentour, & autres tels lieux communs, ausquels ils s'amusent, cuidant contrefaire la description de la riviere d'Ilissus, le bel ombrage de l'osier[1] franc, & l'herbe drue & menue au dessoubs, la terre allant un peu en montant tout doulcement, qui sont au commancement du Phædrus de Platon, avec plus de peine & de diligence que de grace ny de beauté[2].

VI. Autob. Ceste narration n'a point besoing de telles prefaces, bel amy Flavianus : car l'oc-

[1] Grec : ἄγνον, l'agnus castus. Voyez Plin. XXIV, 38, Hist. Natur.

[2] Amyot eut traduit plus clairement en rendant de cette maniere le sens du texte : S'efforçant de contrefaire avec plus d'élégance que d'exactitude, la description d'Ilissus par Platon, & celle de l'agnus castus & des autres herbes & fleurs qui s'élevent peu.

casion de laquelle procederent les propos, ne demande qu'audience & lieu commode pour raconter le faict, par ce qu'au demourant, de tout ce qui est requis à une plaisante comædie, il n'y defaut rien qui soit, seulement prions la mere des Muses, Memoire, qu'elle nous soit propice, & nous aide à pouvoir conserver, retenir, & bien reciter tout le discours du conte.

VII. Mon pere doncques, long temps avant que je fusse né, aiant nouvellement espousé ma mere, estoit allé en Helicone, expressement pour sacrifier à l'Amour, à cause de quelque different qu'il avoit eu alencontre des parents d'elle, & l'y avoit menée quant & luy, pour ce que c'estoit elle principalement qui faisoit la priere & le sacrifice. Si l'accompagnerent de nostre ville quelques uns de ses plus familiers amis, & en la ville de Thespies il trouva Daphneus, le fils d'Archidamus, lequel estoit amoureux de Lysandra fille de Simon, & y avoit plus de credit que nul autre de ceux qui la demandoient en mariage, & Soclarus fils d'Aristion venu de Tithore, aussi y estoit Protogenes de Tharse, & Zeuxippus Lacedæmonien, tous deux ses hostes, & disoit mon pere, que les plus notables hommes de la Bœoce y estoient aussi.

VIII. Si furent deux ou trois jours par la ville, s'entretenans les uns les autres tout doul-

cement de propos de lettres, & se trouvans ensemble, tantost aux parcs des exercices où la jeunesse s'esbat, & tantost aux theatres, mais depuis pour eviter le fascheux combat des musiciens & joueurs de cithre, où tout se menoit par brigues & faveurs, ils se deslogerent de là, la plupart d'eux, ne plus ne moins que de païs d'ennemy, & s'en allerent loger en Helicone, chez les Muses, là où le lendemain matin arriverent vers eux Anthemion & Pisias hommes notables, tous deux affectionnez à Bacchon, surnommé le beau fils, & aiants je ne sçay quoy de jalousie l'un contre l'autre, pour l'affection qu'ils luy portoient, d'autant qu'il y avoit en la ville de Thespies une dame nommée Ismenodora, de maison noble & riche, & au demourant sage & honneste en tout le reste de sa vie : car elle s'estoit longuement contenue en viduité, sans aucun blasme ne reproche, combien qu'elle fust jeune, & de visage assez belle, mais en traittant le mariage de luy qui estoit fils d'une sienne familiere amie & voisine, avec une fille qui estoit sa parente, & se trouvant à deviser souvent avec luy, elle s'affectionna envers luy, en disant & oyant dire beaucoup de bien de luy, & voyant le grand nombre de gens de bien & d'honneur qui l'aimoient, petit à petit elle mesme en devint aussi amoureuse,

avec intention toutefois de ne commettre rien indigne d'elle, ains de l'espouser legitimement, & de vivre publicquement avec luy. Si sembla de prime face la chose estrange, & la mere du jeune fils d'un costé redoutoit la grandeur de la maison d'elle, la noblesse & magnificence de sa race, & de l'autre costé les compagnons du jeune fils qui alloient à la chasse quant & luy, estants de son aage, luy imprimoient des peurs en l'entendement, luy donnans à entendre qu'elle seroit bien sa mere, qu'elle n'estoit pas d'aage pour luy, & s'en mocquoient de luy, tellement qu'ils empeschoient plus le mariage que ceux qui à bon esciant faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour le rompre, par ce qu'il avoit honte estant encore fort jeune, & la barbe luy commençant seulement à poindre un petit, d'espouser une veufve.

IX. Toutefois à la fin, sans plus s'arrester au dire des autres, il s'en remeit à Anthemion & à Pisias, pour luy en dire & conseiller ce qui luy seroit plus expedient de faire. Anthemion estoit son cousin, beaucoup plus aagé, & Pisias le plus austere de tous ceux qui luy faisoient l'amour, au moien de quoy il resistoit plus asprement à ce mariage, & s'en attachoit à bon esciant à Anthemion, de ce qu'il abandonnoit ainsi ce jeune garçon à Ismenodora. Anthemion au contraire disoit que Pisias ne faisoit pas bien,

ains quoy qu'il fust homme de bien au demourant, qu'en cela toutefois il imitoit les mauvais amoureux, de vouloir ainsi priver son amy d'un si beau mariage, & d'une si grande maison, où il y avoit autant de biens, à fin qu'il eust le plaisir de le veoir plus longuement despouiller à nud au parc des exercices, frais & entier, sans avoir encore touché à femme.

X. Mais à fin que par disputer ainsi l'un contre l'autre, ils n'entrassent peu à peu en cholere, ils esluren pour arbitres & juges de leur different, mon pere, & tous ceux qui estoient avec luy, & les vindrent trouver là où ils estoient, assistez, l'un de Daphneus, & l'autre de Protogenes, comme si c'eust esté chose expressement apostée, d'autant que Protogenes mesdisoit à bouche ouverte de la dame Ismenodora : parquoy Daphneus se print à dire, ô Hercules, quelle chose ne pourroit advenir en ce monde, s'il est ainsi que Protogenes soit icy venu pour faire la guerre à l'amour, attendu que toute sa vie, tout son jeu & tout son affaire a esté de l'amour & pour l'amour, qui luy a fait oublier l'estude des lettres, voire & son propre païs mesme ? Lequel n'est pas distant de cinq journées seulement, comme estoit jadis celuy de Laius : car l'amour de celuy là estoit pesant, & n'alloit que par terre, mais le tien estendant

ses legeres æles est volé d'outre mer, depuis la Cilicie jusques à Athenes, pour y veoir les belles personnes, & converser avec elles : car à la verité la premiere cause du voyage de Protogenes hors de son païs, au commancement avoit esté celle là. Dequoy s'estant la compagnie prise à rire : Comment, dit adonc Protogenes, te semble il que je fasse la guerre à l'amour, & non pas pour l'amour contre l'intemperance & la violence, qui soubs honnestes & venerables paroles veulent couvrir à force de très-villaines actions, & très-laides passions ?

XI. Quoy, dit adonc Daphneus : appelles tu très-villaines actions le mariage, & la conjonction legitime de l'homme avec la femme, qui est la plus digne & la plus saincte liaison qui puisse estre ? Cela, dit Protogenes, comme estant necessaire à la generation, à bon droit est loué & recommandé par les legislateurs, qui en disent bien devant le commun populaire : mais quant au vray amour, les femmes n'y ont aucune part ne portion : ny je n'estime pas que vous autres qui estes affectionnez aux femmes ou aux filles, les aimiez non plus que la mousche n'aime pas le laict, ny l'abeille la gauffre à miel, comme les vivandiers & cuisiniers qui tiennent en mue & engraissent en lieu obscur les veaux, les oiseaux, & autres animaux, ne les aiment

pas pourtant. Mais tout ainsi comme la nature conduit l'appetit de l'homme au pain & à la viande moderéement, & autant qu'il en a de besoing, & le trop & l'excès qui fait de l'appetit naturel une passion vicieuse, s'appelle gourmandise ou friandise : aussi procede bien de la nature le desir qu'ont l'homme & la femme de la volupté l'un de l'autre : mais ceste impetuosité qui y poulse l'homme avec force & vehemence, telle qu'il est malaisé de la retenir, ce n'est pas dignement ny pertinemment parler, que de l'appeller amour, d'autant que l'amour s'attachant à une jeune ame bien née, se doit terminer par amitié en vertu, là où de ces affections & convoitises de femmes, si elles succedent heureusement, il en advient à la fin que lon en a quelque fruition & jouissance d'une jeunesse & d'un beau corps : comme respondit anciennement Aristippus fort à propos à quelqu'un, qui pour le degouster de la courtisanne Laïs, luy disoit, qu'elle ne l'aimoit point : « Aussi » ne fais je pas moy, respondit-il, le bon vin, » ne le bon poisson, mais si en use-je de l'un » & de l'autre avec plaisir ». Car le but & la fin où tend concupiscence, c'est la volupté & jouissance d'icelle, mais l'amour depuis qu'il perd l'attente & l'esperance d'amitié, ne veult plus demourer & caresser pour sa beauté ce qui

le fasche, quelque fleur d'aage qu'il y ait, s'il ne luy rend & rapporte le fruict qu'il demande, qui est un naturel disposé à l'amitié & à la vertu. C'est pourquoy vous oyez un certain mary tragique en une tragædie, parlant ainsi à sa femme :

Tu me veux mal, & je porte à mon aise
Facilement ta volonté mauvaise,
Tirant profit de ta haine & mespris.

Car plus amoureux que celuy là n'est point celuy qui non pour profit pecuniaire, mais pour volupté corporelle supporte & endure une femme mauvaise & perverse où il n'y a rien d'amiable, comme Philippides le poëte comique, se mocquant de l'orateur Stratocles, luy reproche en ces vers :

Elle se tourne arriere tellement
Que tu ne peux luy baiser seulement,
Que le dessus à peine de la teste.

Mais s'il est force d'appeller ceste passion là amour, pour le moins sera-ce un amour effeminé & bastard, qui ne comparoistra qu'au cabinet des femmes, ne plus ne moins qu'au parc de Cynosarges à Athenes, où il n'y a que les enfans bastards qui s'exercent : ou plustost, ainsi comme lon dit, qu'il n'y a qu'un seul genre d'aigle royal qui soit naïf de montagne, celuy qu'Homere appelle l'aigle noir & le chasseur : les autres sont bastards, qui ne prennent

que des poiſſons, ou des oiſeaux laſches, peſans, & pareſſeux, & qui bien ſouvent pour diſette qu'ils endurent, jettent un cri lamentable de famine. Auſſi l'amour naïf & legitime eſt celuy que lon porte aux jeunes enfans, lequel n'eſtincelle point d'ardeur de concupiſcence, comme fait celuy des filles, ce dit Anacreon, ny n'eſt point parfumé ny fardé, ains tousjours ſimple & naïf, ſans affetterie ny mignardiſe quelconque, parmy les eſcholes des philoſophes, ou ès parcs, là où s'exerce & addreſſe la jeuneſſe, & là ne fait que chaſſer aux jeunes gens, les encourageant, & excitant vivement à la vertu ceux qui ſont dignes que lon en prenne ſoing & ſollicitude : là où ce mignard icy, caſanier, laſche & failly de cœur, qui ne bouge jamais du giron, ou des courtines des femmes, qui ne demande que toutes choſes molles & delicates, enervé de voluptez effeminées, où il n'y a point d'amitié reciproque, ny de raviſſement d'eſprit, il le fault chaſſer au loing, comme Solon le chaſſa de ſa republique, quand il defendit aux eſclaves d'aimer les enfans, & de s'huiler à nud, pour les exercices de la perſonne, là où il ne leur defendit pas d'habiter avec les femmes, parce que l'amitié eſt choſe belle, honneſte & gentille, & la volupté choſe baſſe, ſale & vile. Pourtant n'eſt il pas raiſon-

nable ne bien seant qu'un esclave fasse l'amour aux enfans, d'autant que ce n'est point un amour charnel qui porte dommage, comme fait celuy des femmes.

XII. Protogenes vouloit encores continuer son propos, mais Daphneus l'interrompant, Tu as (dit-il) allegué Solon fort à propos, & le nous fault prendre pour juge du vray amour, là où il dit,

> Tu aimeras les enfans jusqu'à ce
> Que le poil fol leur cottonne la face,
> Leur doulce aleine & cuisses cherissant.

Et si tu veux encore y peux tu adjouter Æschylus davantage, là où il dit,

> O homme ingrat, des cuisses respecté
> Tu n'as les droits & saincte saincteté,
> Tant de baisers mettant en oubliance.

XIII. Voilà de beaux juges de l'amour! Aussi les autres se mocquent bien d'eux, en ce qu'ils veulent que les amoureux regardent aux cuisses & aux reins, ne plus ne moins que font les sacrificateurs & devins : mais je tire de là un grand argument pour la cause des femmes : car si la cohabitation avec les masles, qui est contre la nature, ne tollit point la bien-vueillance de l'amour, ny ne luy prejudicie point, il est bien plus vray-semblable, que celle des femmes qui suit la nature s'en aille par grace,

finissant en amitié : car à fin que tu le sçaches, Protogenes, les anciens appelloient grace la soubmission que fait la femelle au masle. C'est pourquoy Pindare dit, que Vulcain estoit né de Juno sans grace, & Sapho parlant d'une jeune fillette, qui n'estoit pas encore en aage de marier, dit ainsi,

Tu me sembles filette
Bien petite & jeunette,
Sans grace entierement.

Et y a quelqu'un qui demande à Hercules,

Luy as tu fait la grace maugré elle,
Ou si tu as eu de gré la pucelle ?

Mais la soubmission du masle au masle, si elle est violente, se nomme force & rapt : & si elle est volontaire par une lascheté effeminée se laissant faillir, ainsi que dit Platon, comme une beste brute, elle est du tout infame, detestable, sans grace ny amour quelconque.

XIV. Parquoy j'estime quant à moy, que Solon ait escript ces vers là, estant encore jeune, & plein de beaucoup de semence, ainsi que dit Platon : mais au contraire il escrivit ceux-cy estant desjà sur son aage,

Dame Venus est ores mon deduit,
Et de Bacchus le breuvage me duit,
Les dons aussi des Muses, car ce sont
Les poincts qui vivre en plaisir l'homme font :

Après

après qu'il eut retiré sa vie comme d'une tourmente & tempeste de l'amour des masles, en une tranquilité calme du loyal mariage, de l'estude des lettres & de la philosophie.

XV. Or si nous voulons de près considerer la verité, Protogenes, la passion de l'amour, soit des masles, soit des femelles, est toute mesme & une, mais si par opiniastreté tu la veux diviser, tu trouveras que cest amour des masles ne se porte pas ny ne se contient pas modestement envers l'autre, ains qu'estant le dernier venu, quasi hors d'aage, par maniere de dire, au cours de la vie humaine, bastard, & conceu à la desrobée, il en veult dechasser à tort le naturel legitime, & celuy qui est le plus ancien : car ce n'est que d'hier ou de devant hier, ainsi que lon dit communement, mon bel amy, depuis que les jeunes garçons ont commencé en la Grece à se despouiller & devestir nuds pour les exercices de la personne, qu'il s'est glissé ès parcs & lieux où la jeunesse s'addresse à la luicte & s'y estant tout bellement coulé, logé & installé, & depuis peu à peu y aiant fait des æles, il est à la fin devenu si insolent, que lon ne le peult plus tenir, ains oultrage & injurie l'amour nuptial & legitime, qui aide la nature humaine à s'acquerir immortalité en la rallumant incontinent par gene-

ration, à mesure qu'elle vient à s'estaindre par mort.

XVI. Et puis cestui-cy nie qu'il tende à volupté, parce qu'il a honte de le confesser, & craint de l'advouer : aussi fault il bien qu'il cherche quelque belle apparence pour toucher & manier les beaux jeunes enfans. La couleur doncques & la couverture qu'il prend, est l'amitié & la vertu. Il se saulpoudre de poulsiere pour luicter, il se baigne en eau froide, il fronce ses sourcils, & dit qu'il philosophe, & qu'il est chaste & continent : mais c'est au dehors pour la crainte des loix, & quand ce vient la nuict que chascun est retiré,

Doulx est le fruit quand point n'y a de garde
Qui le cueillir secrettement engarde.

Et si, comme dit Protogenes, cest amour des masles ne tend point à copulation charnelle, comment doncq est il amour, si Venus n'y est point? Attendu que c'est celle des dieux & deesses, à laquelle seule servir & faire la court il est destiné & devoué, n'aiant d'honneur ny de puissance & d'authorité, qu'autant comme elle luy en depart. Si tu me dis qu'il y a bien quelque amour sans Venus, ne plus ne moins qu'il y a de l'yvresse sans le vin, quand on boit d'un breuvage fait de figues, ou d'orge

Je te respons, que c'est une boisson flatteuse, dont on se fasche & se lasse bien tost : aussi est vostre amour chose imparfaicte, & qui ne porte aucun fruict.

XVII. Ce pendant que Daphneus parloit ainsi, il estoit bien evident que Pisias s'en sentoit fort picqué, & en estoit bien courroucé alencontre de luy. Parquoy sitost qu'il eut fait un peu de pause, ô Hercules (se print il à dire) quelle insolence, quelle impudence & temerité de gens qui confessent estre comme les chiens liez & attachez par leurs natures aux femelles, de vouloir ainsi dechasser & bannir le dieu Amour des parcs publiques, & des proumenoirs & allées descouvertes, d'une conversation pure & nette, au soleil, à l'ouvert devant tout le monde, pour le renger & reduire enfermé aux petites sarfouettes à fouiller les racines, & aux hachettes pour les hacher, & aux drogues à faire les fards, les charmes & sorcelleries des femmes impudiques? Car quant aux honnestes & pudiques, je dis, qu'il ne leur est convenable d'aimer ny d'estre aimées.

XVIII. En cest endroit mon pere dit, que luy mesme s'attacha à Protogenes, en luy disant ces vers du poëte,

> Ce propos là fera les armes prendre
> Aux Argiens.

Car certainement Pisias par son insolence nous fait renger du costé de Daphneus, & prendre sa cause en main, attendu qu'il sort ainsi excessivement hors des bornes de toute raison, en voulant introduire ès nopces & mariages une societé sans amour, privée de toute amitié divinement inspirée & gouvernée, là où nous voions qu'on a bien à faire à la maintenir avec tous les jougs, toutes les brides & les mords de crainte & de honte, si le gré & l'affection cordiale n'y est. Et Pisias, Je ne me soucie (dit il) pas gueres de cela, mais il m'est advis que je voy advenir à Daphneus ce qui advient au cuivre, lequel ne se fond pas tant par la force du feu, comme par d'autre cuivre fondu qui le fait fondre quant & luy, si on le verse dessus. Aussi la beauté de Lysandra ne le fond & ne le travaille pas tant, comme fait ce qu'il s'est approché long temps, & attaché à quelqu'un qui estoit tout enflammé & tout plein de feu, dont il s'est ainsi remply luy mesme, & est tout evident, que si bien tost il ne s'en retire devers nous, il se fondra entierement. Mais je voy que je fais ce que plus doit desirer Anthemion, c'est que j'offense & les juges & moy mesme, & pourtant je me tais. Tu me fais grand plaisir, respondit Anthemion, car il falloit dès le commance-

ment, que tu diſſes quelque choſe ſur le ſubject dont il eſt queſtion.

XIX. Je dy doncques, reſpondit Piſias (mais c'eſt après avoir premierement proteſté tout hault & clair, que quant à moy je n'empeſche point que les femmes n'aient chaſcune leur amy) que ce jeune homme Bacchon ſe doit garder de la richeſſe & opulence de Iſmenodora, autrement qu'en ſe mettant dedans la magnificence & grandeur d'une telle maiſon, il trouvera qu'à faute d'y prendre garde, il aura fait perdre l'eſtain dedans le cuivre, par ce que ce feroit beaucoup fait à luy eſtant ſi jeune qu'il eſt, quand bien il auroit eſpouzé une femme de ſimple & moien eſtat, s'il pouvoit en telle meſlange retenir le deſſus, comme le vin ou lon met de l'eau : & nous voions que ceſte cy s'attend reſoluëment de luy commander & d'eſtre la maiſtreſſe, autrement elle n'euſt pas refuſé tant de marits nobles, puiſſants & riches, pour venir demander à eſpouſer un jeune garçon ſortant de page, par maniere de dire, & qui auroit encore beſoing d'eſtre ſoubs un pedagogue. Voylà pourquoy les marits qui ſont ſages rejettent d'eux meſmes, ou retrenchent & rongnent les æles à leurs femmes, c'eſt à ſçavoir leurs biens & leurs richeſſes qui les rendent ſuperbes & fieres, & leur apportent des vaines gloires

legeres & fottes, avec lesquelles s'eslevans bien souvent, elles prennent leur vol & s'en vont à l'essor : ou bien si elles demeurent fermes à la maison, il vaudroit mieux au mary estre attaché à des ceps avec des chaines d'or, comme lon enchaine les prisonniers en Æthiopie, que non pas avec les biens & richesses d'une femme.

XX. Mais tu n'allegues pas encore, ce dit Protogenes, qu'en ce faisant nous renversons sans propos, & avec mocquerie la sentence d'Hesiode qui nous conseille ainsi,

Quand tu seras en l'aage de trente ans ;
Ny beaucoup plus ny beaucoup moins montans,
C'est la saison vraye de mariage :
La femme est preste à marier en l'aage
De quatorze ans, & à quinze il luy fault
Donner mary [1].

Et nous au contraire attacherons un jeune garçon, non encore meur ny prest à marier, à une femme qui d'autant d'années presque qu'il en a est plus vieille que luy, ne plus ne moins que lon attache les fruicts des palmiers & figuiers masles aux femelles pour les faire meurir ?

XXI. Voire mais, on me dira, elle est

[1] Oper. & Di. v. 695.

amoureuse de luy, & meurt d'envie de l'espouser. Je m'esbahy donc qui empesche qu'elle ne va en masque jouër à sa porte, donner des aubades la nuict, chanter des plainctes amoureuses à son huys, couronner ses images de festons & de chappeaux de fleurs, combattre alencontre de ses corrivaux qui luy font l'amour, car toutes ces choses là sont actes d'amoureux. Qu'elle tienne doncques les sourcils bas, qu'elle ne face plus la brave, & qu'elle prenne le geste & la contenance qui est propre à telle passion : mais si elle a honte de ce faire, & si elle est sage & honneste, qu'elle demeure honnestement en sa maison, attendant que lon l'aille requerir & demander en mariage. Car femme qui confesse ouvertement qu'elle est amoureuse, tant s'en fault que l'homme la doive rechercher ne prendre, qui la doit fuir & hair, puis qu'elle commance son mariage par une si honteuse incontinence.

XXII. Protogenes aiant icy fait un peu de pause, Vois tu Anthemion, dit Daphneus, comment ils nous remettent encore en la premiere dispute, & nous contraignent à parler de rechef de l'amour nuptial, nous qui ne nions pas d'en estre des supposts, & ne fuions pas d'y entrer en la danse. Ouy certes, respondit Anthemion, & te prie que tu prennes à defendre

un peu plus au long l'amour, & à secourir aussi la richesse, de laquelle il semble que Pisias, plus que d'autre chose, nous face peur. Et quelle chose, dit adoncq mon pere, ne tournera lon en crime à une femme, si nous voulons rejetter Ismenodora, pource qu'elle nous aime, & pource qu'elle a beaucoup de biens? Voire-mais elle est brave & sumptueuse. Qu'en peut il chaloir, si elle est belle & jeune? Elle est de grande & noble maison. Quel mal y a il, quand elle a bon nom & bonne reputation? Il n'est pas necessaire, que les femmes, pour estre honnestes & sages, soient austeres ou mal propres, ny fascheuses, & aient mauvaises testes : & toutefois il y en a qui les appellent des furies, & disent qu'elles veulent mal à leurs marits, quand elles sont modestes, honnestes & sages.

XXIII. Pour ces folles opinions là, vaudra il donc mieux espouser une Abrotonon de Thrace, que lon aura achetée en plein marché, ou une Bacchis Milesienne que lon aura fiancée, en achetant des cuyrs conroyez : & toutefois encore sçavons nous qu'il y a eu assez d'hommes qui se sont fort honteusement asservis à telles femmes, car des menestrieres de Samos & des baladines, comme une Aristonica & une Oenanthe avec son tabourin, & une Agatoclia, ont foullé aux

pieds, par maniere de dire, les couronnes & diademes des roys : & Semiramis du païs de Syrie estoit serve & concubine d'un esclave du grand roy Ninus, lequel roy depuis qu'il l'eut une fois halenée, en fut si fort espris, & elle le maistrisa & mesprisa tant, qu'elle oza bien luy requerir qu'il la laissast seoir tout un jour dedans son throsne avec le diademe royal autour de la teste, donner audience & despescher affaires comme luy. Ce que Ninus luy aiant ottroyé, & commandé que chascun luy rendist obeissance, comme à luy mesme, & feist tout ce qu'elle ordonneroit, elle usa modestement de ses premieres ordonnances envers les gardes du corps, & quand elle veit qu'ils ne luy contredisoient en rien, elle leur commanda de le prendre au corps, & puis de le lier, & finablement de le tuer. Ce qui aiant esté entierement executé, elle regna, & commanda en grande magnificence à toute l'Asie par un bien long temps. Et Belistiche, au nom de Jupiter, n'estoit elle pas une femmelette barbare achetée entre les autres au marché ? De laquelle neantmoins ceulx d'Alexandrie ont aujourd'huy des temples & des autels, que le roi Ptolomeus qui en estoit amoureux feit intituler de Venus Belistiche. Et Phryné qui est au temple de Cupido, & icy, & en la ville de Delphes,

dont la ſtatue toute dorée eſt entre celles des roys & des roynes, par quel douaire eſt-ce, qu'elle maiſtriſa tant ceulx qui furent amoureux d'elle ? Mais comme ceulx là par leur beſtiſe & laſcheté, ſans y prendre garde, ſe ſont trouvez proye & pillage de telles femmes : auſſi au contraire s'en treuve il d'autres de petite & baſſe condition, qui s'eſtants mariez avec femmes nobles & riches, ne ſe ſont point perdus, ny n'ont rien ravallé de la grandeur & generoſité de leur cœur, ains ont veſcu tousjours aimez & honorez d'elles, & tousjours eſté maiſtres juſques à la fin de leurs jours.

XXIV. Mais celuy qui renge & reduit ſa femme à peu d'eſtat, pource qu'il eſt luy meſme petit & eſtroiᷓt, comme celuy qui eſtrecit un anneau, craignant qu'il ne luy tombe du doigt, reſſemble proprement à celuy qui tont les crins de ſes juments, & puis les meine boire en quelque fontaine, ou en quelque lac & riviere, parce que lon dit que ſe voians ainſi tondues & enlaidies, elles en perdent le cœur, tellement que puis après elles ſe laiſſent couvrir à des aſnes. Au moien dequoy, choiſir & preferer la richeſſe à la vertu ou à la nobleſſe de la race, eſt choſe trop vile & trop baſſe : mais auſſi de la fuir, quand elle ſe trouve conjoinᷓte à nobleſſe & à vertu, c'eſt une ſottiſe.

XXV. Antigonus escrivant au capitaine qu'il avoit mis à Athenes en la forteresse de Munichia, laquelle il reparoit & fortifioit en toute diligence, luy manda qu'il feist non seulement le collier & la chaine forts, mais aussi le chien foible, voulant luy donner à entendre qu'il ostast aux Atheniens les moiens de se rebeller & soubslever : Non pas qu'il soit bien seant au mary qui a belle femme & riche, de la rendre ny laide ny pauvre, mais bien de se maintenir luy mesme par sagesse & prudence, & par ne se monstrer jamais estonné de chose qu'il y ait, tousjours egal & non point asservy ny assubjetty, donnant par ses mœurs & ses deportements le contrepois à la balance, pour la tenir ferme, ou la faire pancher là où il est expedient à tous deux.

XXVI. Il y a plus, que son aage [1] est propre à faire mariage, & la disposition de sa personne apte à porter des enfans : car j'entens qu'elle est en la fleur de son aage, & qu'elle n'est point plus vieille (disant cela en se riant à Pisias) que ses corrivaux, & si n'a point encore de cheveux blancs, comme quelques uns de ceux qui sont si fort affectionnez à Bacchon. Or si ceulx là ne s'estiment pas hors d'aage pour hanter & converser familieremeut avec luy,

[1] Que l'âge d'Ismenodora est. . . .

qui empeſchera qu'elle ne ſoit pour prendre auſſi bien ſoing de ſa perſonne qu'autre quelconque jeune fille, qu'on luy ſauroit bailler? Les jeunes gens ſont quelquefois malaiſez à meſler, unir & incorporer enſemble, & malaiſeement, ſinon avec bien long temps, peuvent ils laiſſer leur fierté gaillarde, ſe tourmentans du commancement, ſans ſe pouvoir accouſtumer au joug, de tant plus meſmement, s'il y a quelques amourettes au dehors, qui, comme un vent, troublent & travaillent leur mariage, n'eſtant pas le gouverneur, qui eſt le bon ſens, en la navire, d'autant que les parties ne veulent pas obeir, & ne ſçavent pas commander. Et puis s'il eſt ainſi, que la nourrice commande au petit enfant de mammelle, le pædagogue au jeune garçon, le maiſtre d'eſcrime à l'adoleſcent, l'amant au jeune fils qu'il aime, & puis après tout, la loy & le capitaine à l'homme, fait tellement qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit commandé, ne qui demeure entierement libre, quel inconvenient y a il qu'une femme plus prudente, gouverne la vie d'un ſien jeune mary? Luy eſtant utile, pource qu'elle eſt plus ſage, & le gouvernant plus doucement, pource qu'elle l'aime : mais après tout, encore fault il que nous autres qui ſommes Bœotiens portions honneur à Hercules, & que nous ne nous offenſions

point du mariage inegal d'aage, attendu que nous sçavons que luy maria sa femme Megáre, qui avoit trente trois ans, à Jolaus qui n'en avoit que seize.

XXVII. Ainsi comme ils tenoient ces propos, à ce que mon pere disoit, il arriva un des amis de Pisias, venant de la ville tout batant à cheval, qui racontoit une chose merveilleusement hardie, parce que Ismenodora se persuadant, comme il est vray-semblable, que Bacchon n'avoit pas trop à contrecœur ce mariage, mais qu'il portoit respect & reverence à ceulx qui l'en divertissoient, se resolut de ne quitter point sa poursuite pour cela. Si envoya querir de ses amis ceux qu'elle sçavoit estre les plus gaillards & amoureux comme elle, & des femmes celles qui luy estoient les plus amies & plus fidelles : & les aiant tous & toutes assemblez en son logis, elle espia l'heure que Bacchon avoit accoustumé de passer par devant sa porte, allant honnestement au parc des exercices. Quand doncques il en approcha tout huylé qu'il estoit avec deux ou trois hommes, elle luy alla au devant jusques à sa porte, & luy toucha le manteau seulement : & lors les amis d'elle tous ensemble enlevans le beau fils de belle façon, avec son manteau & sa cazacque double, l'emporterent au dedans, & fermerent incontinent la porte sur eulx. Si tost qu'il fut

leans les femmes le despouillant de son manteau le revestirent d'une belle robbe nuptiale de nouveau marié, & les serviteurs courans çà & là par toute la maison, couronnerent de festons & de rameaux de lierre & d'olive les huis & portes non seulement d'Ismenodora, mais aussi de Bacchon, & par mesme moien une menestriere alla jouer des flustes parmy la rue. Quant à ceulx de la ville de Thespies, & aux estrangers qui estoient en icelle, les uns en rioient, les autres s'en courrouçoient, & irritoient les maistres & gouverneurs qui présidoient aux exercices de la jeunesse, lesquels ont grande authorité sur les jeunes hommes, & ont soigneusement l'œil à regarder de près & considerer tout ce qu'ils font. Si ne fut plus question de vacquer aux exercices, ains laissant tous les parcs, & les theatres, s'en vindrent devant le logis d'Ismenodora, où ils eurent de grands propos & de grandes disputes entre eulx.

XXVIII. Après donc que cest amy de Pisias fut arrivé courant à toute bride, comme s'il eust apporté quelques grandes nouvelles de guerre, & qu'il eut seulement dit estant tout hors d'haleine, Ismenodora a ravy Bacchon : mon pere disoit que Zeuxippus s'en meit à rire, & prononcea ces vers du poëte Euripide, dont il estoit grand amateur,

Planté de biens, femme te fait chercher
En tes desirs le plaisir de la chair.

Mais Pisias se levant en cholere se prit à crier, ô Dieux, où se terminera à la fin ceste licence qui ruine nostre ville, veu que nous voions desjà l'audace si effrenée, qu'elle supplante toutes loix? Mais que dis-je, toutes loix? C'est une mocquerie. Il n'est pas question de transgresser les loix civiles seulement : car on viole la nature mesme par l'insolence & la temerité des femmes. Quelle chose fut oncques faitte telle en l'isle de Lemnos[1]? Allons, allons nous en, & quittons desormais le parc des exercices, le palais de la justice, & le senat mesme aux femmes, si la ville est si lasche & si enervée que de souffrir une telle insolence. Pisias doncques se partit ainsi de la compagnie, & Protogenes le suyvit, se courroussant en partie autant comme luy, & en partie aussi l'adoucissant & le remettant un peu. Et lors Anthemion, A dire la verité, c'est, dit il, une hardie entreprise, & qui sent la hardiesse des femmes de Lemnos. Nous sçavions bien qu'elle en estoit fort amoureuse. Et Soclarus, en se soubsriant : Comment, penses tu que ce soit un rapt, ny une prise à force,

[1] Les femmes de Lemnos tuerent jadis tous leurs hommes. *Amyot.*

non pas une habilité & subtile ruze du jeune homme, pour avoir dequoy se couvrir & excuser, de ce que fuyant les embrassements de ses amoureux, il s'est jetté entre les bras d'une belle, jeune & riche dame ? Ne dittes point cela, & n'aiez point ceste opinion de Bacchon, dit alors Anthemion : car s'il n'estoit bien simple de nature, & bien grossier de jugement, il ne me l'eust jamais celé, veu qu'il me dit tous ses autres secrets, & qu'il sçait bien qu'en ce forfaict je favorisois fort affectueusement à ce que pretendoit Ismenodora. Mais il est bien malaisé de combattre contre l'amour, & non pas contre l'ire, comme disoit Heraclitus : car quoy que ce soit qu'il desire, il l'ose bien acheter au peril de sa vie, de ses biens, & de sa reputation. Qu'il soit vray, est il rien plus sage ny plus honneste qu'Ismenodora, en toute nostre ville ? Quand a lon jamais ouy qu'il soit sorty en public une mauvaise parole, ny une seule suspicion d'aucun faict deshonneste de ceste maison là ? Il fault certainement dire, qu'elle a esté surprise de quelque inspiration divine plus forte que la raison humaine. Dequoy Pemptidius se prenant à rire : Vrayement, dit-il, comme il y a une maladie du corps qui s'appelle sacrée, aussi ne se faut il pas esbahir, si aucuns appellent la plus grande

&

& la plus furieuſe paſſion qui ſoit en l'ame, ſacrée & divine.

XXIX. Mais il me ſemble que vous eſtes en meſme erreur que je veis une fois deux voiſins en Ægypte, qui diſputoient & debattoient l'un contre l'autre ſur ce, que s'eſtant preſenté devant eulx au milieu du chemin une couleuvre ſe trainant par la terre, tous deux eſtoient bien d'accord que c'eſtoit un heureux preſage & bon augure, mais chaſcun tenoit que c'eſtoit pour luy : auſſi je voiois tantoſt que les uns de vous tiroient l'amour ès ſalles des hommes, & les autres ès cabinets des femmes, comme un ſingulier & divin bien, & ne m'en esbahiſſois pas, veu que ceſte paſſion a obtenu ſi grande force, & tant d'honneur entre les hommes, que ceulx qui luy devoient rongner les æles, & le chaſſer arriere d'eulx de tous coſtez, ce ſont ceux qui le magnifient plus, & en idolatrent. Or m'en ſuis-je teu ſur l'heure de la diſpute, pource que je voiois que c'eſtoit un debat de choſe privée plus toſt que publique : mais maintenant que je ſuis delivré de Piſias qui s'en eſt allé, je ſaurois & entendrois volontiers de vous, à quoy viſoient & tendoient ceux qui meirent en avant les premiers, que l'Amour eſtoit un dieu.

XXX. Pemptidius aiant achevé ſa propoſition,

ainsi comme mon pere commançoit à luy respondre, il survint encore un autre messager, que Ismenodora envoyoit de la ville pour amener Anthemion, par ce que le trouble de la sedition croissoit en la ville, d'autant que les deux maistres des exercices publicques estoient en different l'un contre l'autre, disant l'un qu'il falloit redemander Bacchon, & l'autre estant d'advis qu'ils ne s'en devoient point mesler plus avant. Si se leva incontinent Anthemion, & s'en alla en diligence.

XXXI. Et lors mon pere appellant Pemptidius, & adressant sa parole à luy : Tu me sembles, dit-il, Pemptidius, toucher une grande & hardie question, ou pour mieulx dire, remuer un poinct, auquel on ne deust aucunement toucher, c'est l'opinion & creance que nous avons des dieux, en nous demandant la preuve & la raison de chascun d'iceux. Car l'ancienne foy & creance, que nous en avons de noz ancestres en ce païs, nous doit suffire, ne s'en pouvant dire ne imaginer de plus suffisante ne plus evidente preuve,

> Dont sens humain par subtile finesse,
> N'inventa oncq la profonde sagesse.

Ains estant ceste tradition, le fondement & la base commune de toute religion, si la fermeté

& la creance d'icelle receuë de main en main vient à estre esbranlée & remuée en un seul poinct, elle devient suspecte & doubteuse en tous les autres. Tu peux bien avoir ouy dire comment Euripides fut sifflé & rabroué pour le commancement de sa tragædie Menalippe[1] qu'il avoit ainsi commancée,

> O Jupiter, car de toy rien sinon
> Je ne cognois seulement que le nom.

Il se fioit fort de ceste tragædie là, comme estant magnificquement & exquisement bien escritte, mais pour le tumulte & murmure qu'en fit le peuple, il changea le premier vers ainsi comme il se lit maintenant,

> O Jupiter, combien en verité
> Ce nom convient à ta divinité!

Et quelle difference y a il de revocquer par paroles en doubte, & rendre incertaine l'opinion de Jupiter ou de Mercure, ou celle de l'Amour? Car il ne commance pas de ceste heure à demander des autels & des sacrifices, ny n'est point un dieu estranger, venu de quelque barbare superstition, comme un je ne sçay quel Atys & Adonis, qui se soit glissé clan-

[1] Lisez: Melanippe, d'après Stobée & Athénée qui parlent de cette tragédie.

destinement en l'adoration des hommes, par le moien de quelqnes hermaphrodites, ou de quelques femmes, & aiant usurpé secrettement à la desrobée des honneurs qui ne luy appartiennent pas, de sorte qu'il puisse estre accusé de bastardise, & d'avoir esté à faulx tiltre mis au catalogue des dieux. Car quand tu entendras, mon bel amy, dire à Empedocles,

Avec l'esprit regarde la longueur
Et la largeur pour considerer mieulx,
Et ne te laisse esblouir à tes yeux:

il te fault penser que cela soit dit de l'Amour, d'autant que ce n'est point un dieu qui soit visible, ains se comprent par opinion & creance, entre les plus anciens dieux: de chascun desquels si tu veux avoir la demonstration & la preuve, mettant les mains sur chasque temple, & y appliquant la touche de sophistique argumentateur sur chasque autel, tu ne laisseras rien à regratter ny à calomnier. Car, pour n'aller pas loing,

Ne vois tu pas combien la déité
De Venus est de grande dignité?
Celle qui a d'Amour esté sa mere,
Qui nous le donne, & de qui la premiere
Conception de tous hommes dépend.

Car Empedocles l'appelle fertile, & Sophocles feconde, tous deux fort à propos & fort per-

tinemment, & toutefois ce grand & admirable chef d'œuvre principal de Venus & acceſſoire de l'Amour, qui eſt la generation, ſi l'Amour y eſt preſent il eſt agreable & plaiſant, mais au contraire s'il n'y aſſiſte, il demeure ſans zele d'affection, ſans eſtre honoré, ny priſé, ny aimé.: par ce que la conjonction de l'homme avec la femme ſans amour, ne plus ne moins qu'une faim & une ſoif, qui a pour ſon but l'intention de ſe ſaouler ſeulement, ne ſe termine en rien de beau ny de bon : mais la deeſſe Venus, par le moien de l'Amour, engendre une amitié & meſlange de deux en un. C'eſt pourquoy Parmenides afferme que l'amour eſt le plus ancien chef d'œuvre de Venus, eſcrivant ainſi en ſa creation du monde :

Premierement l'Amour elle feit naiſtre
Devant que nul autre Dieu fuſt en eſtre.

Mais Heſiode plus naturellement, à mon advis, fait que l'amour eſt le plus ancien de tous, à fin que tout le demourant prenne naiſſance par luy. Si doncques nous deboutons l'Amour des honneurs que lon a accouſtumé de luy faire, ceulx de Venus ne demoureront pas non plus, & ne ſauroit on dire avec verité que lon injurie l'Amour, que lon n'injurie quant & quant Venus.

Car de dessus les mesmes eschaffaux nous entendons proferer ces injures,

Communément l'Amour s'engendre en ceulx
Qui comme luy sont mols & paresseux.

Et d'autre costé Venus ne s'appelle pas seulement Cypris, ains porte encore plusieurs autres noms,

C'est un enfer, c'est une violence
Qui point ne cesse, ains tousjours recommence:
C'est une rage enragée & fureur.

XXXII. Comme aussi n'y a il presque pas un des autres dieux qui evite la langue injurieuse de l'ignorant. Considere un petit le dieu Mars, qui comme en une revolution judiciaire & table Chaldaïque, tient la place diametralement opposite à celle de l'Amour, combien il a d'honneurs que les hommes luy ont decernez, & combien à l'opposite on luy dit d'injures,

Mars est aveugle & privé de lumiere,
Dames, & est sa façon coustumiere,
Dessus dessoubs tout mettre en un monceau,
Comme un sanglier fouille avec le muzeau.

Homere l'appelle meurtrier, homicide & variable, saultant de l'un à l'autre. Chrysippus mesme donnant l'etymologie de son nom, le calomnie & accuse, disant que ἄρης est derivé de ἀναιρεῖν,

qui signifie perdre & destruire, donnant occasion à ceulx qui tiennent que la force belliqueuse & courageuse qui est en nous s'appelle Mars, comme les autres aussi au cas pareil, diront que la concupiscence en nous s'appellera Venus, & la parole Mercure, les arts & sciences les Muses, & la prudence Minerve.

XXXIII. Vois tu en quelle fondriere & quel precipice d'impieté nous nous allons precipiter, si nous distribuons ainsi les dieux, selon les passions, puissances & facultez qui sont en nous? Je le voy bien, respondit Pemptidius, mais comme ce seroit irreveremment & impieusement fait, de faire des passions dieux, aussi seroit ce de croire que les dieux soient des passions. Comment, dit mon pere, que penses tu doncq, que Mars soit un dieu, ou une passion nostre? Pemptidius respondit, qu'il estimoit que c'est un dieu, lequel ordonne, gouverne & modere nostre cholere & nostre courage.

XXXIV. Comment Pemptidius, s'escria mon pere alors, doncq la partie militaire & guerriere qui est en nous, aura une déité pour la regir, & celle qui est amiable, sociable & pacifique, sera sans aucune divinité? Et y aura un dieu belliqueux & guerrier, qui aura la superintendence & presidence des hommes, tuans & tuez,

des armes, des traicts, des assaults de villes, & des pillages, & il n'y aura dieu quelconque qui soit tesmoing, guide ne conducteur de l'affection nuptiale, qui se termine en union & concorde? Il y aura quelque dieu sauvage qui aidera aux veneurs à courir & crier après les chevreux, les cerfs & les lievres : & ceux qui attrappent les loups & les ours avec des fosses & des pieges, feront prieres à Aristeus, pour ce que ce fut le premier qui inventa la maniere de les prendre aux pieges & avec des lacs courans : Hercules mesme prenant son arc pour tirer à un oiseau, invoque un autre dieu, comme dit Æschylus,

Phœbus chasseur luy dirige sa fléche :

Et de celuy qui estudie à la plus belle chasse du monde pour prendre une amitié, il n'y aura ny dieu ny ange, qui dirige, qui addresse, ne qui favorise son intention ?

XXXV. Quant à moy je n'estime pas, amy Daphneus, que l'homme soit plante ou arbre, moins à estimer que le chesne, ou l'olivier ; ou la vigne, laquelle Homere pour la louër surnomme domestique & privée, veu qu'en sa saison il monstre un instinct à germer & produire une grande grace & beauté, tant de l'ame que du corps. Et qui est celuy, ce dit Daphneus,

qui a jamais parlé au contraire ? Qui ? respondit mon pere : Ce sont tous ceulx qui estiment que le soing de labourer, de semer & de planter appartienne aux dieux, pour ce qu'il y a des nymphes Dryades, qui ont la durée de leur vie egale à celle de l'arbre, & disent que Bacchus est celuy qui fait croistre les arbres, & la saincte beauté des fruicts, ainsi que parle Pindare, & que la nourriture & croissance des jeunes enfans & garçons qui se forment & se dressent en leur fleur & beauté, n'appartienne & ne convienne à pas un des dieux ny demy-dieux, & qu'il n'y ait aucune divinité qui ait le soing de faire que l'homme naissant croisse droit en vertu, & que ce qu'il a de vigueur genereuse ne tombe, & ne soit point abattu ne rompu, à faulte de directeur qui en prenne sollicitude, ou par la malice de ceulx qui hantent autour de luy : ce seroit une grande ingratitude & impertinence de dire cela, en ostant à dieu sa bonté & benignité, qui se respand & distribue par tout, & ne default nulle part, non pas ès actions mesmes, dont la fin est bien souvent plus necessaire que belle à voir : comme est nostre naissance, laquelle n'estant ny belle ny honneste à la veuë, à cause du sang & des douleurs de l'enfantement, a neantmoins une divinité qui luy preside, laquelle se nomme

Ilithia & Lochia, autrement il valloit mieulx ne naiſtre point du tout, que de naiſtre mauvais, à faulte de bon guide & de bon gardien. Mais la divinité n'abandonne point l'homme, ny eſtant malade, ny venant à mourir, ains y a touſjours quelque dieu qui exerce ſon office & ſa puiſſance en cela, de tranſporter les ames de ce monde en l'autre, & de mettre en repos, conduire & accompagner ceulx qui ſont arrivez à la fin de leurs jours, ainſi que declare ceſtui-cy,

La nuict ne m'a point enfanté pour eſtre
De bien ſonner de la lyre le maiſtre,
Ny les ſecrets incogneus deviner,
Ou pour les corps mal ſains mediciner,
Mais pour des morts les eſperits conduire.

XXXVI. Et toutefois il y a en ces adminiſtrations là pluſieurs choſes faſcheuſes & hydeuſes, là où au contraire on ne ſçauroit dire entremiſe plus ſaincte, ne vacation ny ſollicitude plus convenable à un dieu, que d'avoir l'œil à ordonner & regir les deſirs & prochas des jeunes amoureux qui ſont en fleur & en vigueur d'aage & de beauté : car il n'y a rien ny de laid, ny de contraint & forcé, mais tout gré & grace par amiable compoſition qui rend l'amour agreable, & adreſſe la peine & le

travail à la vertu & amitié, laquelle sans dieu ne peut attaindre à la fin qui luy est propre & convenable, & n'a autre dieu pour guide, maistre ne conducteur, que l'amour qui est le compagnon des Muses, des Graces & de Venus, ainsi que tesmoigne Melanippides en ces vers,

Cupido venant à semer
Un gracieux desir d'aimer,
Au cœur de l'homme sage, assemble
L'honneur & le plaisir ensemble.

XXXVII. Ou bien s'il n'est ainsi, qu'en pensons nous de Zeuxippus? J'en pense certes cela mesme, plustost qu'autrement, par ce que le contraire me semble tout evidemment faux, joinct que l'amitié, selon que les anciens l'ont divisée, se depart en quatre diverses especes. La premiere est la naturelle, la seconde celle de la parenté, la tierce celle de la compagnie ou societé, & la quatrieme celle de l'amour, chascune desquelles a un dieu qui luy preside & qui la gouverne, comme nous surnommons un Jupiter[1], φίλιος, ξένιος, ὁμόγνιος, & πατρῷος, comme qui diroit, protecteur des amis, des hostes, des parents, & de ceux d'un mesme

[1] Lisez: Chascune desquelles a un dieu qui lui préside & qui la gouverne, sous les noms de φίλιος, &c.

païs : & l'amitié de l'amour seule, comme impieuse & interdicte demourera elle sans dominateur ne gouverneur, attendu mesmement qu'elle a plus affaire de cure, de solicitude, & de gouvernement que nul des autres ? Il est certain qu'elle en a voirement, ce dit Zeuxippus, & non point d'estrangers, mais de propres.

XXXVIII. Qui plus est, dit mon pere, la doctrine de Platon, mesme en passant, se pourroit alleguer à ce propos là, qu'il y a une espece de fureur qui vient du corps à l'ame, procedant de quelque mauvaise temperature d'humeur maligne, ou de la meslange de quelque mauvais vent & esprit pernicieux, mais ceste fureur là est fascheuse & maladie dangereuse. Il y en a une autre espece qui ne s'engendre pas sans quelque divinité, ny ne se concrée pas en l'ame ou dedans nous, ains est une inspiration estrangere, qui vient de dehors, un devoyement de la raison, du sens & de l'entendement naturel, prenant son origine & le principe de son mouvement de quelque puissance divine, laquelle passion en general s'appelle enthusiasme, comme qui diroit inspiration divine : car ainsi comme ἐμπνουῦν, se nomme repletion d'esprit, & ἔμφρον, qui est à dire prudence & repletion de sens : aussi telle agitation de l'ame se nomme ἐνθουσιασμὸς,

qui n'eſt autre choſe qu'une repletion de quelque puiſſance divine. De ceſt enthuſiaſme il y a une partie divinatrice qui predit les choſes futures, & celle là s'inſpire par Apollo. Il y en a une autre Bacchanale, qui s'inſpire par Bacchus, comme Sophocles dit en quelque paſſage,

Danſez avec les Corybantes.

Car quant aux fureurs de Cybele mere des dieux, & aux Panicques, elles tiennent des Bacchanales. La troiſieme eſpece eſt celle qui procede des Muſes, laquelle ſaiſiſſant une ame delicate, non pollue ne contaminée de vices, excite en elle l'inſpiration poëtique & muſicale. Et quant à la Martiale & guerriere, il eſt tout notoire qu'elle eſt inſpirée par le dieu Mars, & que c'eſt une ſorte de fureur où il n'y a nulle grace ny douceur de muſique, faſcheuſe, empeſchant d'engendrer & nourrir enfans, & faiſant prendre les armes à tout un peuple.

XXXIX. Il ne reſte plus d'alienation d'entendement & de fourvoyement d'eſprit en l'homme qu'une ſeule ſorte, qui n'eſt ny obſcure à cognoiſtre, ny gueres quoye ne paiſible, touchant laquelle, Daphneus, je veux un petit demander à ce Pemptidius,

> Qui eſt le Dieu qui ſecouë & conduict
> Le javelot portant de ſi beau fruict ?

J'entens le raviſſement d'amour, tant envers les beaux & bons enfans, comme envers les ſages & honneſtes femmes, veu que c'eſt le plus chaud & le plus vehement tranſport d'entendement qui ſoit entre nous. Ne vois tu pas que le guerrier meſme venant à en eſtre ſurpris poſe ſoudain les armes, ſe deſveſt de toute belliqueuſe fureur ?

> Lors ſes vallets grande joye en ſentans
> Luy vont du dos le corcelet oſtans.

Et luy meſme n'aïant plus volonté de combattre, demeure aſſis à regarder faire les autres. Et quant aux mouvements & aux ſaults Corybantiques, & courſes Bacchanales, on les appaiſe & fait on ceſſer en changeant ſeulement à la meſure, le pied trochée en ſpondée, & au chant le Phrygien en Dorien : & ſemblablement la presbtreſſe Pythie ſortant de la machine à trois pieds, ſur laquelle elle reçoit l'eſprit qui l'incite à fureur, demeure quoye, en paix & en tranquilité, mais depuis que la fureur de l'amour a une fois attainct l'homme au vif à bon eſcient, il n'y a plus muſique, ny charme ny changement de lieu, ny chant lenitif qui la peuſt arreſter, par ce que les

amoureux aiment presents & regrettent absents: de jour ils prochassent, de nuict ils veillent sobres, & à jeun ils reclamenr & invocquent leurs amours, & après boire ils les chantent: & ne sont pas les inventions poëtiques, comme quelques uns des anciens ont dit, par leur vive expression songes des veillants, mais plustost des aimants, qui parlent & devisent à leurs amours absents, comme s'ils estoient presents, les caressent & se complaignent à eux, encore qu'ils ne les voient pas, pour ce qu'il semble que la veuë paigne en l'entendement les autres apprehensions & imaginations avec couleurs liquides, lesquelles s'effacent incontinent, & s'ecoulent hors de l'ame, mais les imaginations des amoureux estanrs imprimées & paintes à huille avec bruslure de feu, laissenr en leur memoire des images vives engravées, lesquelles se meuvent, vivent, parlent, & y demeurent à tousjours, suivant ce que le Romain Caton disoit, que l'ame de l'aimant vivoit & habitoit en celle de celuy qu'il aimoit, d'autant qu'il s'imprime le visage, les meurs, le naturel, la vie, & les actions de ce qu'il aime, par lesquelles estant conduit il abbrege en peu d'heure beaucoup de chemin, & treuve une voye courte & droitte, comme parlent les poëtes comicques, pour parvenir à la vertu: car il passe de l'amour

en l'amitié, estant porté & guidé par la faveur du dieu d'amours sur l'instinct de son affection, ne plus ne moins que dessus une vague. Je dy doncques en somme, que le ravissement & enthusiasme des aimants n'est point sans divinité, & qu'il n'y a autre dieu qui le guide & gouverne, que celuy duquel nous solennisons aujourd'huy la feste, & auquel nous sacrifions.

XL. Toutefois pour ce que nous mesurons la grandeur d'un dieu à la puissance & à l'utilité, & que suivant ceste taxe là nous estimons & nommons entre les biens humains la royauté & la vertu les plus divins, il nous fault premierement considerer si l'amour cede à aucun des dieux en puissance, combien-que, comme dit Sophocles,

Venus à vaincre a de pouvoir beaucoup.

Aussi est bien grande la puissance de Mars, & voions que de tous les autres dieux la force & puissance est divisée egalement en deux parts, dont l'une consiste à nous approcher & faire aimer ce qui est beau & bon, & l'autre à nous faire haïr ce qui est laid & mauvais, qui sont les premieres impressions, qui dès le commancement s'engravent en noz ames, ainsi comme Platon en quelque lieu parle des idées. Or

considerons

confiderons doncques tout premierement, que quant à l'acte de Venus nous le pouvons achetter avec une drachme, c'eft à dire avec une bien petite piece d'argent, & n'y a homme qui pour jouir de telle volupté enduraft aucun travail, ny s'expofaft à aucun danger s'il n'eftoit amoureux. Et à fin que nous n'alleguions icy une Phryné & une Laïs, nous trouverons quelquefois fur le foir Gnathænion fans lanterne, attendant de la lumiere, ou appellant quelqu'un, nous pafferons outre fans nous y arrefter : peu de temps après il furviendra un vent d'affection & d'amour vehemente, qui fera que nous eftimerons autant que les threfors & la feigneurie de Tantalus, comme lon dit, ce dont nous ne faifions n'agueres aucun compte, tant le plaifir & la grace de Venus eft foible, & faoule promptement l'homme, fi l'amour n'y infpire fa vertu.

XLI. Ce que vous verrez encore plus evidemment par ceft autre argument icy, c'eft qu'il y a plufieurs hommes qui communicquent à d'autres leurs voluptez, jufques à leur produire & proftituer non feulement leurs amies & concubines, mais auffi leurs propres femmes efpoufées, comme lon recite d'un certain Galba Romain, lequel donnoit à foupper à Mecænas, & voiant qu'il commançoit à efcrimer des yeux

& de petits regards amoureux avec sa femme, il laissa tout doulcement aller sa teste sur le coussin, comme faisant semblant de dormir, ce pendant il y eut quelqu'un des vallets qui s'aprocha de la table tout bellement, & essaya de desrober du vin, ce que voiant Galba, « Malheureux, dit-il, ne vois tu pas que » je ne dors que pour Mecænas » ? Et quant à celuy là à l'adventure n'est il pas de merveille, pour ce que ce n'estoit qu'un plaisant & bouffon.

XLII. Mais en la ville d'Argos il y avoit deux des principaux citoyens concurrents & contraires l'un à l'autre au gouvernement des affaires, l'un nommé Nicostratus, & l'autre Phaulius. Passant doncques un jour le roy Philippus par là, l'opinion commune estoit que Phaulius ne faudroit pas de se prochasser & effectuer quelque domination tyrannique & principauté en la ville, par le moien de sa femme qui estoit belle & jeune, si une fois elle couchoit avec le roy. Dequoy se doubtant bien Nicostratus s'en alla pourmener expressement devant la porte de son logis : & Phaulius feit chausser des bottines à sa femme, luy donna un manteau à la Macedoniene, luy meit un chappeau sur la teste, & la conduisit luy mesme en cest habit jusques au logis du roy, comme si c'eust esté un page.

XLIII. Or veu que par le paſſé & encore de preſent il y a eu ſi grand nombre d'amoureux, avez vous jamais leu ne veu, qu'aucun ait eſté courtier de ſes propres amours, voire quand bien c'euſt eſté pour gaigner la majeſté ſouveraine, & les honneurs divins de Jupiter? Je croy, quant à moy, que non : car comment feroit il poſſible, veu qu'il n'y a perſonne qui contredie, ne qui s'oppoſe aux actions des princes & tyrans, & au contraire il y en a pluſieurs qui ſont leurs concurrents en amour, & qui leur font reſte à aimer de belles jeunes perſonnes : comme lon lit, qu'Ariſtogiton Athenien, Antileon Metapontin, & Menalippus Agrigentin, ne s'attacherent point aux tyrans tant qu'ils les veirent gaſter & ruiner le public & faire tous les excès & cruautez du monde : mais ſi toſt qu'ils commancerent à ſolliciter & taſcher de corrompre leurs amours, alors ils oublierent toutes choſes, & hazarderent leur vie à tout peril. Auſſi dit on qu'Alexandre eſcrivit à Theodorus, frere de Protheas, « Envoye moy » la jeune fille muſicienne que tu as, pour ſix » mille eſcus [1] que je t'envoye, ſi ce n'eſt que » tu en ſois amoureux ». Un autre de ſes mignons Antipatrides eſtant venu en maſque jouer en ſon logis, avec une jeune garſe qui jouoit de

[1] Grec : dix talens.

la flufte. Alexandre la trouva gentille, & y prit plaisir. Si luy demanda, « N'es tu point amou-» reux de cefte jeune garse » ? Et comme l'autre luy eut respondu, que si estoit bien fort : « Que » maudit sois tu doncq, dit-il, malheureux » que tu ès ». Et s'en abfteint, sans la vouloir toucher.

XLIV. D'autre costé voyez vous en faicts d'armes, combien l'amour y a de pouvoir, n'estant ny lasche ny pareffeux, comme dit Euripides, fuyant les armes, habitant ès delicates jouës des jeunes damoiselles [1] : car l'homme remply d'amour n'a que faire de l'assistance de

[1] Ces dernieres expressions sont tirées de Sophocle ; Antigon. v. 794. Voici la scène entiere où elles se trouvent : je la donne d'après la nouvelle traduction imprimée dans la belle édition du Théâtre des Grecs, Paris, Cussac 1786, T. IV, p. 263. Antigone, acte III, scen. 3. Le Chœur. « Amour, ô » amour, par-tout tu fais sen-» tir ton empire ! tu donnes de » la grace aux atours d'une jeune » femme, tu animes ses tendres » attraits (*grec : tu reposes sur* » *ses tendres joues*) : tu regnes » sur les mers : tu regnes sous » le chaume : mortels ou im-» mortels, tout subit ton joug » & partage tes fureurs.
» Tu précipites les justes dans » le crime : & c'est toi qui viens » d'exciter un affreux démêlé » entre le pere & le fils. Et » même le févère magiftrat, qui » fait tout plier sous ses loix, » ne résiste pas au charme sé-» ducteur de deux yeux brillans » du plus beau feu dans un jour » d'hyménée. C'est ainsi que Vé-» nus, avec sa seule beauté, se » joue de ce qui paroîtroit le plus » fait pour lui résister. Hélas ! » dans ce moment même, où il » seroit le moins permis de don-» ner des larmes à Antigone, sa » beauté nous en arrache, » le regret de la voir réduite à » n'avoir qu'un tombeau pour » couche nuptiale ».

Mars, pour combattre les ennemis, ains aiant son dieu quant & soy qui luy assiste, il est prest de passer à travers le feu, à travers la mer, & les tempestes de l'air, pour son amy, quoy que ce soit qu'il luy commande. De tous les enfans, tant fils que filles, de Niobé, qui en la tragædie de Sophocles sont tuez & tirez à coups de flesches, il n'y en a pas un qui appelle à son secours en mourant, autre defenseur ne protecteur que son amoureux,

> O Jupiter envoye à mon secours,
> Celuy qui est mes loyalles amours.

XLV. Vous savez (je croy) tous, comment & pourquoy mourut en combattant Cleomachus le Thessalien. Non pas moy, dit Pemptidius, mais je le sçaurois volontiers. Aussi est-ce chose bien digne de sçavoir, dit mon pere. Il étoit venu au secours des Chalcidiens, estant la guerre Thessalique en sa plus grande force contre les Eretriens. Or estoient les Chalcidiens assez forts de gens de pied, mais de cheval, non, & leur estoit bien malaisé de rompre la chevallerie des ennemis. Si prierent Cleomachus leur allié & confederé, homme vaillant & magnanime, de commancer la charge, & de donner le premier dedans les gens de cheval des ennemis. Et luy demanda à son amy qui là estoit, s'il verroit le

combat. Le jeune adolefcent refpondit que ouy; & l'embraffa fort affectueufement, en luy mettant fon armet en la tefte. Dequoy Cleomachus aiant le cœur eflevé, affembla autour de luy une trouppe des meilleurs & plus hardis hommes d'armes Theffaliens, & donna vaillamment dedans les ennemis, de maniere qu'il les esbranla dès la premiere charge, & finablement les rompit tout à faict : ce que voians les gens de pied, prindrent auffi la fuitte : & ainfi les Chalcidiens gaignerent la battaille entiere : mais il advint que Cleomachus y fut tué, & monftrent encore au jourd'huy les Chalcidiens fa fepulture fur la place, où il y a une haulte colonne deffus : & là où les Chalcidiens reputoient au paravant chofe vituperable & infame que d'aimer les jeunes enfans, depuis ils en aimerent la façon, & l'honorerent plus que nuls autres des Grecs. Toutefois Ariftote efcrit, que Cleomachus mourut bien aiant gaigné la battaille contre les Eretriens, mais que celuy qui fut baifé par fon amy eftoit de la ville de Chalcide en Thrace, aiant efté envoyé au fecours de ceux de Chalcide en Eubœe, d'où vient que jufques au jour d'huy lon y chante une telle chanfon,

Enfans extraicts de noble race,
Douez de belle & bonne grace,
N'enviez de voftre beauté

La familiere privauté
Aux hommes vaillans à la guerre,
Pour ce qu'on fait en ceſte terre
De vaillance profeſſion,
Et d'amoureuſe affection.

L'aimant ſe nommoit Anthon, & l'aimé Philiſtus, ainſi que le poëte Dionyſius l'eſcrit en ſon livre, Des cauſes.

XLVI. Et en noſtrè ville de Thebes (dit-il) Pemptidius Ardelas ne donna il pas au jeune homme qu'il avoit aimé, un harnois complet de toutes pieces, le jour qu'il fut enroollé entre les gens de guerre? Et Pammenes homme bien experimenté en l'amour, ne changea il pas l'ordonnance en battaille de noz gens de pied? Reprenant Homere, comme n'aiant rien entendu en l'amour, de ce qu'il rengeoit & ordonnoit les Acheiens par nations & lignées, & ne mettoit pas l'aimant auprès de l'aimé, par ce que cela euſt eſté proprement ce que dit Homere,

Un eſcu l'autre en ordre ſouſtenoit,
Et un armet à l'autre ſe tenoit.

Ce qui eſt la ſeule ordonnance d'armée invincible en battaille : parce que les hommes quelquefois abandonnent bien au peril ceux de leurs lignées, leurs parents & alliez, voire leurs propres peres & leurs enfans, mais il n'y eut

jamais ennemy qui evadast ne qui passast à travers un aimant & un aimé, attendu que bien souvent, sans qu'il en soit besoing, ils leur monstrent leur hardiesse asseurée, & qu'ils ne craignent point leur peau : comme feit Theron le Thessalien, lequel mettant sa main gauche dessus une muraille, & desguainant son espée avec la droitte, s'en couppa le poulce devant son amy, provocquant son corrival à en faire autant, s'il avoit le cœur bon. Un autre estant par cas de fortune tombé sur le visage en combattant, comme l'ennemy haulsoit l'espée pour luy donner le coup mortel, le pria d'attendre qu'il se fust retourné, de peur que son amy ne le veist blessé par derriere. Aussi voions nous, que non seulement les peuples & nations qui ont esté plus adonnées à l'amour, ont aussi esté les plus belliqueuses, comme les Bœotiens, les Lacedemoniens, & les Candiots : mais aussi les anciens princes & capitaines, comme Meleager, Achilles, Aristomenes, Cimon, & Epaminondas, lequel avoit deux jeunes hommes qu'il aimoit, Asopicus & Zephiodorus, qui mourut quant & luy à Mantinée, & est enterré, tout au près de luy. Et Euchnamus Amphissien, qui le premier osa faire teste à Molus, le plus terrible & le plus redouté qui fust entre tous les ennemis, & l'aiant tué en fut honoré par les Phociens d'honneurs heroïques.

XLVII. Quant à Hercules il feroit malaifé de nombrer fes amours, tant il y en a : mais entre les autres on revere & honore jufques au jourd'huy Iolaüs, d'autant qu'on eftime qu'il ait efté aymé de luy, & va lon prendre le ferment & l'affeurance d'amour que l'on fe jure reciprocquement l'un à l'autre deffus fa fepulture, & dit on qu'Apollon eftant expert en la medecine fauva Alceftis d'une maladie defefperée, en faveur d'Admetus, qui eftoit amoureux de fa femme [1] : car les poëtes faignent qu'Apollon aimant Admetus, le fervit, comme fon vallet, un an tout entier, & nous eft venu Alceftis bien à propos en la memoire, par ce que les femmes n'ont pas ordinairement rien de commun avec Mars, mais toutefois le raviffement d'amour les poulfe jufques à ofer faire chofes qui font contre leur naturel, & de volontairement mourir.

XLVIII. Et fi les fables des poëtes ont quelque puiffance de faire foy, cela eft prouvé par ce que lon lit d'Alceftis, de Protefilaüs, & de Eurydicé

[1] Amyot fait ici une faute très bien corrigée par Méziriac : le premier ne croyoit pas qu'Hercule eut quelque connoiffance de la médecine ; c'eft fans doute pour cela qu'il fubftitue ici le nom d'Apollon à celui d'Hercule. Lifez donc avec Méziriac : On dit encore qu'Hercule eftant expert en la medecine, fauva Alceftis d'une maladie defefperée, en faveur d'Admetus qu'il aymoit paffionnement, comme Admetus aymoit fa femme Alceftis avec paffion. Car les poëtes feignent auffi qu'Apollon aimant, &c...

femme d'Orpheus, que Pluton n'obeit à autre dieu, & ne fait ce qui luy est commandé par autre que par Amour, combien qu'envers tous les autres, ainsi que dit Sophocles,

> De grace il n'use & de doulce equité,
> Ains de justice en toute austérité :

encore toutefois porte il quelque respect aux amoureux, & envers ceux là seuls se monstre gracieux, & non pas rigoureux & inflexible. Parquoy je dis, mon amy, que c'est bien bonne chose que d'estre receu en la religion & confrairie des mysteres d'Eleusine, mais je voy que les supposts & devots de l'amour sont encore en meilleure condition en l'autre monde envers Pluton : non que je croye du tout aux fables des poëtes, mais aussi ne les decroy-je pas du tout : car ils disent bien, & par ne sçay quelle divine rencontre ils touchent au poinct de ce qui est & de la verité, disans qu'il n'y a que les aimants qui retournent des enfers en ceste lumiere : mais comment, & par quel moien, ils n'en sçavent rien, comme s'estants esgarez, & en aiants failly le droit chemin, que Platon le premier des hommes, par le moien de la philosophie a retrouvé & recogneu. Il y a bien parmy les fables des Ægyptiens quelques umbres obscures de la verité espandues par cy par là, mais elles ont

besoing d'un bien experimenté & habile veneur, qui de peu de trace sache bien cognoistre & juger beaucoup.

XLIX. Après doncques avoir discouru de la force & puissance de l'amour qui est si grande, je viens maintenant à examiner & considerer sa largesse & liberalité envers les hommes, non pas s'il fait beaucoup de bien à ceux qui sont aimez, par ce qu'ils sont notoires à tout le monde, mais s'il porte encore plus de profit & de plus grand à ceux mesmes qui aiment. Car Euripides, quoy qu'il soit au demourant grand partial de l'Amour, si est-ce qu'il louë & admire ce qui est le moindre en luy, quand il dit,

Amour enseigne à l'homme la musique,
Quoy qu'il n'en eust devant nulle prattique.

Car on peult dire qu'il le rend habile homme, encore qu'il fust lourdaut au paravant: qu'il le fait hardy & vaillant, encore qu'il fust au paravant lasche & couard, comme ceux qui bruslent & mettent au feu le bois, le tendent ferme & dur, au lieu qu'il estoit mol au paravant. Aussi tout amoureux devient large, liberal & magnifique au lieu qu'il estoit chiche, taquin, & tenant: car l'avarice & la chicheté se fondent & amollissent par l'amour, ne plus ne moins

que le fer par le feu, de maniere qu'ils prennent plus de plaisir de donner à leurs amours, que non pas de prendre & de recevoir des autres : car vous sçavez bien comme Anytus le fils d'Anthemion estant amoureux d'Alcibiades, ainsi comme il traittoit quelques siens hostes en un festin magnifique, Alcibiades y vint en masque folastrer, & prenant la moitié de la vaisselle d'argent, s'en alla à tout : ce que les conviez trouverent fort mauvais, & dirent qu'il s'estoit en cela montré trop insolent & trop outrageux envers luy : Mais bien courtois & gracieux, leur respondit Anytus : car il pouvoit prendre le tout s'il eust voulu, & il m'en a laissé la moitié. Zeuxippus adonc tout resjouy : ô Hercules, peu s'en faut, dit-il, que tu ne m'ayes osté toute l'inimitié hereditaire que j'avois alencontre d'Anytus, à cause de Socrates & de la philosophie, puis qu'il estoit ainsi courtois & gentil en amour. Ainsi soit, ce dit mon pere : mais au reste poursuivons nostre propos. L'amour rend les personnes qui autrement estoient mélancholiques, severes & chagrines, plus gentilles, plus doulces & gracieuses, à ceux qui les frequentent.

La maison est à voir plus honorable,
Où il y a feu luysant perdurable,

Aussi est l'homme plus joyeux & plus gay, quand

il eſt eſchauffé de la chaleur d'amour : mais le vulgaire des hommes juge perverſement en cela, car s'ils voient de la lueur celeſte ſur une maiſon la nuict, ils eſtiment que ce ſoit choſe divine, & s'en esbahiſſent : au contraire voiants une ame petite, baſſe & vile, qui ſe remplit incontinent de courage, de franchiſe, de deſir d'honneur, de grace, de liberalité, ils ne ſont point ſemonds de dire ce que dit Telemachus en Homere,

Certes un Dieu habite le dedans [1].

L. Mais, par toutes les graces, ce dit Daphneus, n'eſt ce pas un effect de cauſe divine, que celuy qui eſt eſpris d'amour meſpriſe preſque toutes autres choſes, je ne dis pas ſeulement ſes familiers, ſes amis & domeſtiques, mais auſſi les loix, les magiſtrats, les princes & les roys : il ne craint, n'eſtime ni n'admire rien, ains eſt ſi hardy qu'il ſe preſenteroit devant la fouldre meſme penetrante guerriere : & toutefois ſi toſt qu'il voit ſes amours,

Il ſe tappit de peur, comme le coq
Qui baiſſe l'ele, & va fuiant le choq.

Son audace luy tombe, la gayeté de ſon ame paravant eſlevée ſe ravalle.

[1] Odyſſ. XVI, 183.

LI. Et ne sera point impertinent de faire entre les muses mention de Sappho. Les Romains escrivent que le fils de Vulcain, Cacus, jettoit feu & flamme par la bouche : mais de Sappho les paroles, à la verité, sont meslées de feu, & par ces vers elle monstre au dehors la chaleur enflammée de son cœur,

Allegeant la douleur cuysante
De son amour, par la plaisante
Voix des Muses,

ainsi que dit Philoxenus. Mais si d'adventure, Daphneus, l'amour de Lysandra ne t'a fait oublier les jeux, ausquels tu soulois jadis passer le temps, je te prie remets nous en memoire les vers de la belle Sappho, esquels elle dit, que quand son amie se presentoit devant elle, elle perdoit la voix & la parole : son corps fondoit en sueur froide : elle devenoit pasle, & un eblouissement & evanouissement la surprenoit.

LA CHANSON DE SAPPHO.

Egal aux dieux, à mon advis,
Est celuy qui peult vis à vis
Ouir tes gracieux devis,
Et ce doux rire,
Qui le cœur hors du sein me tire,
Qui tout l'entendement me vire

Deſſus deſſoubs, tant il l'admire.
Quand je te voy,
  Soudainement je m'apperçoy,
Que toute voix default en moy,
Que ma langue n'a plus en ſoy
Rien de langage.
  Une rougeur de feu volage
Me court ſoubs le cuir au viſage,
Mes yeux n'ont plus de voir l'uſage.
Je ſens tinter
  Mes aureilles ſans eſcoutter,
Froide ſueur me degoutter
Par tous les membres & ſuinter,
D'humeur glacée.
  Puis d'un tremblement conquaſſée
Je demeure paſle effacée,
Plus que l'herbe jaulne paſſée.
Finablement
  Je me treuve en ce troublement
A demy morte, enſemblement
Aiant perdu tout mouvement,
Pouls & haleine [1].

Après que Daphneus les eut recitez, N'eſt-ce donc pas, adjouſta mon pere, je vous prie au nom de Jupiter, un ſaiſiſſement & raviſſement divin tout manifeſte que cela ? N'eſt-ce pas là une celeſte emotion de l'ame? Quelle paſſion ſi grande ſaiſit jamais la prophetiſſe Pythie pour eſtre montée ſur la machine à trois pieds? Qui eſt celuy de ceux que lon eſtime eſpris de fu-

[1] Ces vers de Sappho ne ſont pas dans le texte.

reur divine, que la fluste, le tabourin, ou autre dependance des cerimonies de la mere des dieux Cybele, transporte si fort de son sens? Plusieurs regardent un mesme corps & une mesme beauté, & n'y en a qu'un qui demeure pris : pour quelle cause? Certes nous ne sçavons, ny n'entendons pas ce que veult dire Menander en ces vers,

> Amour qui est maladie de l'ame,
> Fatalement les amoureux enflamme :
> Mais non tous ceulx qui en sont offensez,
> Egalement s'en ressentent blessez.

Et de cela le dieu Amour en est la cause, qui touche l'un, & laisse l'autre.

LII. Mais ce qui devoit avoir esté dit tout au commancement, puis qu'il me vient encore en la bouche, comme dit Æschylus, je ne le passeray point soubs silence, pource qu'il est de bien grande importance. Car de toutes choses qui nous entrent en l'entendement, non par le ministere des cinq sens de nature, les unes dès le commancement ont eu foy & authorité par les fables, les autres par les loix, & les autres par le discours de raison. Or de la creance & opinion des dieux, les premiers maistres & enseigneurs nous ont esté les poëtes, les legislateurs & les philosophes, estants tous bien d'accord en cela de supposer, comme chose certaine, qu'il

qu'il y a des dieux, mais au demourant eſtants entre eulx en grand diſcord, touchant le nombre, l'ordre, le rang, l'eſſence & puiſſance d'iceulx. Car ceux des philoſophes ne ſont point ſubjects à devenir malades ny à vieillir, ny ne ſçavent que c'eſt de ſentir labeurs & travaux,

> Seurs de ne paſſer point le port
> D'Acheron bruyant à la mort :

De maniere qu'ils ne reçoivent point les herides des poëtes, ny les lites, c'eſt à dire, les diſſenſions & reconciliations, ny Dimus ny Phobus, qui ſont la peur & la frayeur, car ils ne veulent point advouër qu'ils ſoient dieux ny enfans de Mars, & combattent meſmes de pluſieurs alencontre des legiſlateurs, comme Xenophanes qui diſoit aux Ægyptiens, touchant Oſiris, « Si » c'eſt un dieu, ne le lamentez point : ſi c'eſt » un homme, ne l'adorez point ». Au contraire auſſi les poëtes & les legiſlateurs ne daignent pas ſeulement eſcouter & ouir certains philoſophes qui font des dieux de quelques idées des nombres, des unitez, & des vents, & ne les peuvent pas entendre. Bref, il y a touchant cela une grande inegalité & difference entre leurs opinions. Mais tout ainſi comme anciennement il y avoit trois ligues & factions à Athenes, toutes adverſaires & ennemies les unes des autres, &

nonobſtant quand ils furent tous enſemble, ils eſleurent d'un commun conſentement, & donnerent tous leurs voix à Solon, l'eſliſans pacificateur, gouverneur & legiſlateur, d'autant que ſans diſpute ils luy deferoient tous la principauté & premier degré de vertu & d'honneur : auſſi les trois ligues des opinions des dieux, donnans leurs voix les uns d'un coſté, les autres de l'autre, & ne recevans pas facilement celles des autres, toutes enſemble s'accordent en un : & unanimement admettent & reçoivent Amour en la liſte des dieux, les plus excellents poëtes, les meilleurs legiſlateurs, & les plus excellents philoſophes, le loüant haultement par leurs eſcrits : Et comme Alceüs dit, que tous les Myteleneiens d'un accord & conſentement eſleurent Pittacus pour leur prince : auſſi Heſiode, Platon & Solon amenent & conduiſent Amour de la ville d'Helicon [1] en l'academie pour noſtre roy, noſtre prince & gouverneur couronné de chappeaux de fleurs, honoré & accompagné de pluſieurs couples d'amitié & de ſocieté, non jà telle que la deſcrit Euripides, quand il dit,

Eſtants liez de fers ſans fer forgez,

les attachant d'une peſante, certes, & froide chaine, qui eſt, le beſoing & la neceſſité, mais

[1] Du Mont Hélicon.

d'une autre liaison qui avec des æles les ravit & emporte aux plus belles & plus divines choses qui soient au monde, desquelles d'autres ont mieulx & plus amplement traicté.

LIII. Mon pere aiant ainsi parlé, Soclarus se prit à dire, Vois-tu comment estant retombé derechef pour la seconde fois en une mesme matiere, je ne sçay comment tu te destournes à force, pour n'entrer point en ce sacré propos, fuyant injustement, s'il fault dire ainsi ce qui m'en semble, de payer la debte que tu nous as promise? Car nagueres aiant un peu en passant, & comme envis, fait mention des Ægyptiens & de Platon, tu as passé oultre, & maintenant encore en fais tu tout autant. Or quant à ce que Platon en a divinement escrit, ou plus tost les Muses d'icy par luy, je sçay bien que quand nous t'en prierions, tu ne le nous dirois pas : mais pource que tu nous as touché en passant, que la fable des Ægyptiens s'accorde assez à ce que les Platonicques escrivent touchant l'amour, il ne seroit pas raisonnable que tu refusasses à nous descouvrir & declarer comment, & nous nous contenterons quand nous en entendrons un peu de beaucoup. Les autres de la compagnie l'en prierent aussi. Parquoy mon pere recommença à dire, que les Ægyptiens, conformement aux Grecs, recognoissent deux

Amours, l'un vulgaire, & l'autre celeste, mais ils en croient encore un troisieme qui est le Soleil, & ont Venus en grande reverence.

LIV. Quant à nous, nous voions bien qu'il y a beaucoup de similitude entre l'Amour & le Soleil : car ny l'un ny l'autre n'est feu materiel, comme quelques uns pensent, mais la chaleur de l'un & de l'autre est doulce & generative. Car celle qui procede du Soleil, donne au corps nourriture, lumiere, & delivrance de l'hyver, & celle qui procede de l'Amour fait les mesmes effects aux ames : & comme le Soleil entre deux nuées ou à travers un brouillas est plus ardent, aussi est l'Amour après un courroux & une jalousie, quand on a fait appointement avec ses amours, plus doux & plus vehement. Davantage tout ainsi comme il y en a qui estiment que le Soleil tous les seoirs s'esteigne, & tous les matins se rallume, autant en cuyderent ils de l'Amour, comme estant mortel & perissable, non pas constant en un estre : & puis la disposition du corps qui n'est bien exercitée à supporter froid & chaud, ne peult endurer le Soleil, aussi ne fait le naturel de l'ame, qui n'est bien apprise & bien endoctrinée, supporter l'amour sans peine & fascherie: ains & l'un & l'autre s'en altere, & en sort de son ordinaire, s'en trouvant egalement

indiſpoſé, & s'en prenant à la force & puiſſance du dieu, & non à ſa propte imbecillité & impuiſſance : excepté qu'il y a difference en ce, que le Soleil monſtre ſur terre à ceulx qui ont des yeulx, autant les laides que les belles choſes, & l'Amour n'eſt la lumiere que des belles ſeulement, ne faiſant regarder les amants qu'à celles là ſeulles, & ſe tourner devers elles, & au contraire ne tenir compte de toutes les autres. Au demourant ceux qui appellent la terre Venus, n'en content aucune ſimilitude, mais ſi bien ceulx qui appellent la lune Venus; d'autant qu'elle eſt divine & celeſte, & la region où eſt la meſlange du mortel avec l'immortel imbecille de ſoymeſme, obſcure & ombrageuſe, quand le ſoleil ne luy luit pas, ne plus ne moins que Venus, quand amour ne luy aſſiſte pas. Et pourtant eſt il plus croiable que la lune reſemble à Venus, & le ſoleil à l'Amour plus que à nul autre dieu, mais non pas pourtant que ce ſoient de tout les meſmes, par ce que le corps n'eſt pas meſme choſe que l'ame, ains autre, comme auſſi le ſoleil eſt ſenſible & viſible, & l'amour ſpirituel & intelligible : & ſi cela ne ſembloit un peu trop dur, on pourroit dire, que le ſoleil fait tout au contraire de l'amour, par ce qu'il divertit l'entendement de la ſpeculation des choſes intelligibles à la contem-

plation des sensibles, en l'abusant & decevant par le plaisir & la splendeur de la veuë, & luy persuadant de demander & de chercher en luy ou par le moien de luy, toutes autres choses, & mesmement la verité, & rien ailleurs, estants ravis de son amour, pource que nous le voions

Tel & si beau reluire sur la terre,

comme dit Euripides, à faulte de sçavoir & avoir experience de l'autre vie, ou pour mieulx dire, à cause de l'oubliance des choses que l'amour nous reduit en memoire. Car tout ainsi comme, quand nous nous esveillons en une grande & claire lumiere s'esvanouissent soudainement toutes les visions & apparitions nocturnes, que nostre ame avoit euës en dormant : aussi semble il que le soleil esblouisse, charme & enchante d'aise & d'estonnement, la memoire & l'entendement de ceulx qui naissent & qui viennent en ceste vie, oublians ce qu'ils ont sçeu en l'autre.

LV. Combien que veritablement là soit la vraye & reale subsistance des choses, & icy l'apparence ou le songe, & par maniere de dire, en dormant nostre ame embrasse & admire ce qui est le plus beau & le plus admirable de tout le monde :

Mais alentour ſont les ſonges frivoles,
Illuſion decevantes & folles.

Se perſuadant que tout ce qu'il y a de beau, de grand & de digne, ſoit par deçà : ſi ce n'eſt qu'elle rencontre de bonne adventure un divin, chaſte & honneſte amour pour ſon medecin, ſon guide & ſon ſauveur, lequel paſſant de l'autre monde par les biens corporels, la guide & conduit à la verité & au champ d'icelle, là où eſt logée la parfaitte, pure & naïfve beauté, ſans aucune meſlange de faulſeté, deſirant s'entr'ambraſſer & deviſer enſemble, comme de bons amis qui de long temps ne ſe ſont entre-veus, luy aſſiſtant tousjours amour, ne plus ne moins qu'un ſecretain qui meine par la main les profès d'une religion, & leur monſtre toutes les ſainctes & ſecrettes ceremonies l'une après l'autre : puis quand ils ſont derechef renvoyez par deçà, l'ame par elle meſme ne s'en peut pas approcher, ains par l'organe du corps, tout ainſi que les jeunes enfans ne peuvent pas d'eux meſmes comprendre les choſes intelligibles, au moien dequoy les geometres leur baillent en main des formes palpables & viſibles de la ſubſtance incorporelle & impaſſible, c'eſt à ſçavoir des repreſentations de ſphæres, de cubes ou corps quarrez, ou de dodecaëdres, c'eſt à dire de corps à douze faces egalles. Auſſi

l'amour celeste nous presente & monstre des miroirs beaux pour comtempler les choses belles, mais mortels pour y admirer les divines, & sensibles pour y imaginer les spirituelles & intelligibles : ce sont les beaux traicts de visage, belle couleur, & figures plaisantes des jeunes personnes en fleur d'aage, & nous resveille tout doucement nostre memoire, qui peu à peu s'enflamme par cela : d'où vient que quelques uns par la sottise de leurs amis & parents, taschants à estaindre ceste affection & passion par force & sans raison, ne font rien qui vaille pour eulx, ains se remplissent eulx mesmes de trouble & de fumée, ou se laissants aller la teste devant en des voluptez villaines & deshonnestes, se fondent & desseichent.

LVI. Mais ceulx qui avec un sage discours de raison accompagné de vergongne honneste, ont osté à l'amour l'ardeur bruslante de son feu, & en ont laissé en l'ame la lueur & splendeur avec la chaleur, laquelle n'excite point un coulement ny un glissement de semence, comme dit Epicurus, estants les atomes serrez & estraincts, à cause de leur polisseure & chatouillement ; mais bien esmeut elle une dilatation & ouverture merveilleuse, fertile & generative, ne plus ne moins qu'il se fait en un arbre qui jette feuilles, fleurs & fruicts, à cause qu'il prent nourriture



en ouvrant les pores & pertuis de facilité d'obeir & de se laisser persuader, en recevant amiablement les doulces remonstrances : il ne passe gueres de temps que ceulx là, dis-je, ne penetrent plus avant que le corps de ceulx qu'ils aiment, & qu'ils n'entrent au dedans de l'ame, & ne touchent aux mœurs, en rappellant leurs yeux du regard du corps, & qu'ils ne s'entrevoient interieurement, & conversent ensemble par communication de bons propos, le plus souvent, pourveu qu'ils aient quelque marque & image de la vraye beauté emprainte dedans leur entendement : sinon, ils les quittent là, & se tournent à en aimer d'autres, ne plus ne moins que les abeilles qui laissent plusieurs verdures & plusieurs fleurs, pource qu'elles n'y treuvent point de miel : mais là où ils rencontrent quelque trace, quelque influence ou semblance de la divine beauté qui leur rit, & qui les caresse, alors estants ravis d'aise & d'admiration, & l'attirans à eulx, ils s'en delectent, & se resjouissent de cela qui veritablement est aimable, desirable & cherissable à tous.

LVII. Or est il vray que les poëtes escrivent la plus part de ce qu'ils disent de ce dieu d'amour, en jouant, & le chantent en follastrant, & y a peu de choses qu'ils dient à certes ny

à bon escient, quand ils veulent toucher la verité ou par jugement & discours de raison, ou par inspiration divine, comme est entre autres choses ce qu'ils disent de sa generation,

> La gente Iris, de fin or chevelée,
> S'estant avec le Zephyre meslée
> A engendré le plus ruzé des dieux.

Si ce n'est que vous adjoustez foy aux grammairiens, lesquels tienent que ceste fable a esté inventée pour exprimer la varieté & diversité des couleurs qui apparoissent en l'arc celeste. Et pourquoy doncq, dit Daphneus? Je le vous diray, ce dit mon pere. Nous sommes contraincts par manifeste evidence de croire que l'accident de l'arc en ciel n'est autre chose qu'une reflexion du ray de nostre veuë qui donne dedans une nuée humide, egale & moyennement espesse, où elle rencontre & touche au soleil; en voiant par reflexion sa clarté & lueur, elle imprime en nostre entendement ceste opinion, que telle apparition soit emprainte dedans la nuée. Telle est l'ingenieuse habilité & subtile invention de l'amour, qui ès ames gentilles & bien nées fait une reflexion de memoire des beautez qui apparoissent, & sont ainsi nommées icy au regard de celle divine, veritablement aimable, heu-

reuse & admirable beauté, mais la plus part des hommes vulgaires, poursuivants & maniants une image d'icelle qui apparoit ès belles & jeunes personnes, ne plus ne moins que dans des miroirs, n'en peuvent tirer fruict aucun plus asseuré ne certain, que un peu de volupté meslée de douleur, ce qui n'est autre chose qu'un esblouissement & erreur du vulgaire, qui en des nuées & des umbres cherche & poursuit en vain le contentement de son desir, ne plus ne moins que les enfants qui taschent à prendre à belles mains l'arc en ciel, attirez & trompez par l'espece qui apparoit à leurs yeux.

LVIII. Mais l'amoureux honneste, pudicque & chaste, fait bien autrement, car il esleve son desir de là vers la divine, spirituelle & intellectuelle beauté, & rencontrant la beauté d'un corps visible, s'en sert comme d'un instrument de sa memoire, l'aime & le caresse, & en conservant & hantant avec luy, d'aise & de joye enflamme encore sa pensée davantage. Tels amoureux estants par deçà avec les corps, ne s'y arrestent pas à les desirer ny admirer, ny quand ils sont par delà après leur mort ne retournent pas derechef par deçà, comme fugitifs, pour s'amuser aux chambres ny aux cabinets des nouveaux mariez, qui ne sont que vaines

illusions de songes apparentes à hommes & femmes trop adonnez à la volupté & à l'amour des corps, que lon appelle injustement & à faulses enseignes amoureux. Car celuy qui veritablement est amoureux, & aiant approché des vrayes beautez, autant comme il est loysible à l'homme, prend des æles, devient sanctifié, & demeure par tout jamais là sus, ballant, & se promenant tousjours alentour de son dieu, jusques à ce que parvenant derechef aux vergers de la lune & de Venus, il s'y endort & repose, & recommance à reprendre une autre generation.

LIX. Mais cela est un subject plus hault & plus grand que ce que nous avons pour le present entrepris de discourir : parquoy pour retourner à nostre amour, il a cela, comme tous les autres dieux, ainsi que dit Euripides,

Il aime à estre honoré des humains,

Et au contraire il luy desplaist d'en estre mesprisé, car il se monstre doulx & bening envers ceulx qui le reçoivent dextrement, & rude & aspre envers ceulx qui se monstrent rebelles à luy. Car ny Jupiter Hospital ne chastie & venge si promptement les torts faicts aux hostes & aux supplians, ny le Genital les maledictions des peres & meres offensez, comme

l'Amour exaulce toſt les prieres des amants qui ingratrement ſont traitrez de leurs amours, en puniſſant les ſuperbes & mal gracieux. Car que penſez vous que ce ſoit de Euxynthetus & de Leucomantide que lon appelle encore au jourd'huy en Cypre, La regardante par la feneſtre. Et à l'adventure n'avez vous point ouy conter la vengeance de Gorgo en Candie, qui fut punie tout ainſi, comme La regardanre, excepté que celle là fut convertie en une roche ainſi qu'elle vouloir regarder par la feneſtre le corps de ſon amy que lon portoit en terre. Et de ceſte Gorgo fut jadis amoureux un jeune homme appellé Aſander, honneſte & de bonne lignée, & qui aiant aurrefois eſté riche eſtoit devenu pauvre & petit en biens, mais pour cela n'avoit il point perdu le cœur, ny ne s'eſtimoit point indigne de fortune quelque grande qu'elle fuſt. Car il pourſuivoit en mariage ceſte Gorgo qui eſtoit ſa parente, combien qu'elle fuſt pour ſes biens & ſes richeſſes fort pourſuivie & pourchaſſée par pluſieurs autres, & quoy qu'il euſt beaucoup de gens de bien & d'honneur pour corrivaux & competiteurs, toutefois il avoit gaigné tous les tuteurs, curateurs & proches parents d'icelle [1].

[1] En ceſt endroit y a une grande breche en l'original grec. *Amyot.*

LX. D'avantage les causes de l'amour que lon dit, ne sont point propres ny peculieres à l'un ny à l'autre sexe, ains sont communes à tous deux. Car les images qui penetrent au dedans des amoureux, selon les Epicuriens, & discourent par tout, esmeuvent & chatouillent toute la masse du corps glissante & coulante en semence par certaines dispositions des atomes : il ne se peult dire que cela soit possible, procedant des masles, & impossible procedant des femelles, ny aussi ces belles & sainctes rememorations que nous referons à la divine, vraye & parfaitte beauté, selon les Platoniques, moyennant lesquelles l'ame se forme des æles, qui empesche que telles recordations ne procedent des jeunes enfans, aussi bien comme des jeunes filles ou femmes. Quand on voit un bon naturel, chaste & honneste conjoinct avec une fleur de grace & de beauté, & quand le beau soulier, comme disoit Ariston, monstre la bonne façon du pied, c'est à dire, quand soubs beaux visages & en corps pudicques & nets, ceux qui sont exercitez à cognoistre & juger telles choses, apperçoivent des traces cleres & evidentes d'une ame droicte, sincere & non point affaittée : il n'y auroit point de propos de dire que le voluptueux interrogué,

L'affection tienne à aimer est-elle
Encline au masle ou plus à la femelle ?

& aiant respondu,

> Où beauté est, ambidextre je suis,

eust fait une responſe pertinente, ſelon ſa concupiſcence charnelle, & que l'honneste & genereux ne dirigeaſt ſes affections à la beauté & gentilleſſe de la nature, ains à la difference du ſexe. Le bon eſcuyer qui aime les chevaux, n'aimera pas moins la bonté & viſteſſe du cheval Podargus, que celle d'Ætha la jument d'Agamemnon : Et le veneur ne prend pas plaiſir ſeulement à avoir des chiens, ains nourrit auſſi des liſſes de Candie & de Laconie. Celuy doncques qui aime la beauté & la doulceur, ne ſera-il pas egal à l'un & à l'autre ſexe, ains penſera qu'il y ait difference, comme entre les habillements, entre aimer les hommes & les femmes? Et toutefois on dit, que beauté eſt la fleur de vertu. Or de dire que le ſexe feminin ne florit point, & ne donne aucune apparence de nature diſpoſée à produire rien de bon, il n'y auroit point de propos : car Æſchylus dit bien,

> La jeune femme à qui l'œil eſtincelle
> Me fait juger qu'elle n'eſt pas pucelle.

Et comment, y aura il doncques des marques & ſignes apparents ſur les viſages des femmes, qui teſmoigneront une nature fiere, laſcive &

corrompue, & au contraire n'y aura sur leur face nulle lumiere d'honnesteté & de pudicité? Ou bien y en aura il qui apparoistront en plusieurs, mais elles ne provoqueront ny n'exciteront personne à aimer? Ny l'un ny l'autre n'est ny vray ny vraysemblable, ains y est tout commun, autant en l'un comme en l'autre sexe, ainsi que nous avons demonstré [1].

LXI. O Daphneus combattons alencontre de ces propos là que Zeuxippus vient de discourir, supposant que ce soit une mesme chose que l'amour, & la concupiscence qui est desordonnée, & tire l'ame en toute dissolution: non que je pense qu'il le croye, mais pour ce qu'il l'a souvent ainsi ouy dire à des hommes hargneux, & qui n'ont rien de commun avec l'amour, dont les uns tiennent soubs leur main de pauvres femmelettes qu'ils ont attirées avec des douaires, & les jettent avec leur argent en des mesnageries, & en des comptes mechaniques & sordides, querellants tous les jours alencontre d'elles: les autres aiants plus de desir d'avoir des enfans que des femmes espousées, ne plus ne moins que les cygales jettent leur semence sur l'esquile ou l'oignon marin, ou autres semblables herbes: aussi eux engendrans à la haste en des corps les premiers trouvez, après en

[1] Icy y a une autre grande defectuosité en l'original. *Amyot.*

avoir

avoir cueilly le fruict qu'ils demandent, au reste ils ne font plus compte de mariage ny de leurs femmes, ou bien s'ils demeurent avec elles, ils ne s'en soucient point, ny ne font plus compte de les aimer, ny d'estre aimez d'elles, & toutefois Stergin & Stergestæ, qui signifient cherement aimer, semblent estre derivez de Stegin, qui signifie contenir, n'y aiant difference que d'une lettre : ce qui monstre que c'est une mutuelle benevolence, procedant de la longueur du temps & de la cohabitation. Mais celuy auquel amour s'attache, & qui en est inspiré, premierement, comme s'il estoit de la republique de Platon, il n'aura point de mien & de tien : car tous biens ne sont pas communs entre tous amis, ains entre ceulx qui estants separez de corps conjoignent leurs ames par force, & les fondent ensemble, ne voulans ny ne croyans pas que s'en soient deux, mais une seule. Et puis quant à la pudicité & loyauté de l'un envers l'autre, dont le mariage a principalement besoing, celle qui vient du dehors, & des loix, tenant plus du forcé que du volontaire, & procedant de honte & de crainte,

> Ouvrage estant de plusieurs mords de bride,
> De maint timon ensemble qui la guide,

a tousjours affaire de songneuse & estroitte

garde entre ceulx qui ſont mariez, là où en amour il y a tant de continence, d'honneſteté & de loyauté, qu'encore que quelquefois il touche une ame impudique & laſcive, il la divertit de toutes autres amours, & luy retrenchant toute audace effrontée, luy rabaiſſant toute arrogance, & oſtant toute diſſolution, luy apporte au lieu une honneſte honte, un ſilence, un geſte poſé, & une contenance raſſiſe, & la rend deſormais obeiſſante à un ſeul amant: comme vous avez certainement bien ouy parler de ceſte tant renommée courtiſanne Laïs, qui eſtoit appetée & recherchée de tant de gens, & ſçavez bien comme elle enflammoit de ſon amour toute la Grece, ou pour mieulx dire, comme les deux mers Ionicque & Ægée combattoient à qui l'auroit: incontinent qu'elle fut attainte de l'amour de Hippolochus Theſſalien, elle quitta & abandonna le mont d'Acrocorinthe, baigné de belle fontaine fraiſche, & s'enfuyant ſecrettement au deſceu de tous ſes autres amoureux, s'en alla honneſtement au grand camp d'Alexandre, là où les autres femmes par envie & jalouſie l'aiants menée dedans un temple de Venus la lapiderent & aſſommerent à coups de pierre, d'où vient qu'encore juſques au jourd'huy lon appelle ce temple là, le temple de Venus homicide. Nous cognoiſſons des eſclaves

& servantes qui fuyent la cohabitation de leurs maistres propres, & des hommes privez qui mesprisent la compagnie des roynes & des princesses, quand ils ont les ames esprises d'autre amour qui les dominent : car tout ainsi qu'à Rome, quand le dictateur estoit esleu, soudain tous ceux qui avoient d'autres offices & magistrats estoient deposez. Aussi tous ceux de qui amour est devenu le maistre, soudain sont francs, quittes & delivrés de tous autres seigneurs, & demeurent au reste en toute liberté. Et une honneste dame liée d'amour conjugal avec son espoux legitime, souffriroit plustost d'estre ambrassée de quelques ours ou quelques dragons, que d'estre touchée ou de coucher avec un autre homme que son mary.

LXII. Et bien qu'il y en ait un nombre très grand d'exemples, mesmement chez vous qui estes du païs & des supports familiers de l'Amour, si ne seroit il point raisonnable de passer celuy de Camma, du païs de Galatie. C'estoit une fort belle jeune dame mariée avec un seigneur du païs, nommé Sinnatus, de laquelle Synorix le plus puissant homme qui fust entre tous les Galates devint amoureux. Et voiant qu'il ne la pouvoit forcer ne persuader pendant que son mary vivoit, il le feit mourir. Camma pour le refuge de sa pudicité, & le reconfort de sa douleur, choisit

le temple de Diane, & de se rendre religieuse d'icelle selon la coustume du païs : elle se tenoit le plus du temps au temple sans vouloir ouir parler aucun de ceux qui la poursuivoient, combien qu'il y en eust plusieurs & de grands seigneurs qui la demandoient en mariage : mais Synorix aiant pris l'audace de lui en faire parler, elle monstra de ne refuir point sa poursuitte, ny ne se plaignit point du passé, comme si pour l'amour d'elle, & pour l'ardente affection qu'il luy portoit, non pour autre meschanceté, il eust été induit à faire ce qu'il en avoit fait. Si y vint à la fin luy mesme, & luy teint propos de mariage : elle luy alla au devant, & monstrant estre d'accord luy donna la main, puis l'approcha de l'autel de Diane, là où elle feit offrande à la deesse, en respendant un peu d'un bruvage de vin & de miel empoisonné qu'elle avoit mis dedans une coupe, & en aiant beu presque la moitié donna l'autre au Galathe. Puis quand elle veit qu'il l'eut toute beuë, alors jettant un souspir tranchant, elle se prit à dire, « J'ay vescu » sans toy depuis ton trespas en griefve douleur » & grand regret, mon très cher espoux, atten- » dant tousjours ceste journée, mais maintenant » reçoy moy joyeusement, puis que j'ay eu l'heur » & la grace de venger ta mort sur ce meschant » icy, estant très aise de t'avoir esté compagne

» en la vie, & de luy en la mort ». Synorix doncques emporté de là, dedans une littiere, trespassa bien tost après: Et Camma l'aiant survescu un jour & une nuict, mourut aussi fort constamment & joyeusement.

LXIII. Il y a eu par le passé plusieurs tels exemples, tant en la Grece, comme entre les Barbares: qui pourroit doncques supporter ceux qui blasment & injurient Venus, comme si assistant & estant adjoustée à l'amour, elle empeschoit l'amitié? Là où au contraire, la cohabitation du masle avec le masle se doit nommer intemperance desordonnée, & fault encore crier alencontre,

> C'est villanie & violent oultrage,
> Non pas Venus qui guide tel ouvrage.

Voilà pourquoy ceux qui volontairement endurent une telle villanie, sont estimez les plus lasches, & entachez du plus detestable vice du monde: lon ne se fie point en eux, on ne leur porte ny honneur ny amitié, ains à la verité, comme dit Sophocle,

> Ceux qui de tels amis perdent, en rient:
> Et qui en ont, de les perdre aux dieux prient.

Et ceux qui n'estants pas lasches & meschants de nature ont esté en jeunesse abusez ou forcez de

l'endurer, toute leur vie puis après les regardent de mauvais œil, & ont en haine mortelle ceux qui les y ont disposez, voire & s'en vengent bien aspremement quand ils en peuvent avoir le moien.

LXIV. Ainsi Cratevas tua Archelaüs, duquel en ses premiers ans il avoit abusé, & Pytholaus semblablement Alexandre le tyran de Pheres. Periander le tyran d'Ambracie demanda un jour au garçon qu'il entretenoit, s'il estoit point encore gros : dequoy le garçon fut si irrité, qu'il le tua tout roide sur le champ. Là où aux femmes, & mesmement à celles que lon a espousées, ce sont les arres & gaiges d'amitié, comme obligation & societé de très sainctes cerimonies, & y fait on peu de compte de la volupté, mais grand de l'honneur, de la grace, foy & loyauté mutuelle qui journellement en sourd : tellement que par là on cognoist que les Delphiens ne faillent point en ce qu'ils appellent Venus Harma, c'est à dire, le chariot attelé, ny Homere quand il nomme telle conjonction φιλότης, qui est à dire amitié : & juge lon aussi que Solon a esté legislateur bien entendu en ce qui concerne le mariage, ordonnant que le mary aille veoir sa femme pour le moins trois fois le mois, non pour la volupté seulement : mais ainsi comme les villes renouvellent par intervalles de temps les alliances

qu'elles ont les unes avec les autres, aussi vouloit il que lon renouvellast l'alliance des nopces, en maniere de dire, par les propos que lon s'entretient en telle caresse & visitation.

LXV. Voire-mais il se commet plusieurs mauvaises & furieuses choses par ceux qui sont amoureux des femmes. Et ne s'en fait il pas encore davantage par ceux qui aiment des garçons? Comme celuy qui dit,

Tout aussi tost que j'eu jetté ma veuë
Sur ce tendron au visage lissé
Beau jeune fils, je suis à bas glissé,
A mon souhait qu'entre mes bras je l'eusse,
Et que mourir en l'embrassant je deusse,
Prouveu qu'après ma mort il en fust faict
Un epigramme, en memoire du faict.

Mais comme cela est une furieuse passion envers les femelles, aussi est cecy une forcenée affection envers les masles, & ny l'un ny l'autre n'est amour.

LXVI. C'est doncques chose manifestement faulse de dire, que les femmes n'ayent aucune vertu : car qu'est il besoing de parler de leur temperance, prudence, foy, loyauté & justice, veu que la force mesme, la constance & magnanimité en plusieurs d'icelles est apparente? Or de dire que leur naturel ne soit pas mal propre

aux autres vertus, mais que à l'amitié ſeule; comme on leur impute, il ne ſoit aucunement convenable, il n'y auroit point de propos : car il eſt tout notoire qu'elles aiment leurs enfans & leurs marits, & la charité naturelle qui eſt en elles, comme un champ fertile, apte à recevoir & porter amitié, n'eſt point deſtituée de grace, de perſuaſion & de raiſon : ains tout ainſi comme la poëſie aiant accommodé à la parole le chant, la meſure & la cadence, en a rendu ce qu'il y a de profitable, plus attrayant & plus eſmouvant, & ce qu'il y a de dangereux, plus malaiſé à s'engarder. Auſſi la nature aiant orné la femme de gracieux attraict des yeux, doulceur de parole, & beauté de viſage, luy a donné de grands moiens, ſi elle eſt impudique, de decevoir l'homme, en luy donnant du plaiſir, & ſi elle eſt honnête & pudique, de gaigner la bonne grace & amitié de ſon mary.

LXVII. Or Platon conſeilloit à Xenocrates, excellent philoſophe & grand perſonnage autrement, mais un peu trop rebours & auſtere de ſa nature, qu'il ſacrifiaſt aux Graces : mais auſſi pourroit on admoneſter la dame ſage & honneſte qu'elle ſacrifie à l'Amour, à fin que propice & favorable à ſon mariage, il demeure avec elle en la maiſon, de peur que le mary ne ſe laiſſant aller & couller ailleurs, ne ſoit con-

trainct de dire ces paroles prises des poëtes comiques,

O moy chetif, quelle dame d'honneur
Je traitte mal, & luy fais deshonneur!

Car certainement en mariage, l'aimer est encore plus grand bien que l'estre aimé, par ce qu'il engarde le mary de tomber en beaucoup de fautes, lesquelles ruinent & gastent le mariage.

LXVIII. Et quant à la passion qu'il y a, un petit poignante au commancement de l'amour conjugal, je te prie, beau sire Zeuxippus, qu'elle ne te face point de peur, non plus que si c'estoit une petite esgratigneure, ou quelque mal de dents, combien qu'encore n'y auroit point de mal, quand bien ce seroit avec esgratigneure, de se coller & incorporer avec une femme honneste, ne plus ne moins que les arbres que lon ente. Et quand tout est dit, le commancement de la groisse est comme une maniere d'ulcere, & ne se peult faire meslange de deux en un, qu'ils ne soient alterez & affectionez l'un envers l'autre. Les sciences mathematiques que lon monstre aux jeunes enfans, les tourmentent du commancement, aussi fait la philosophie les jeunes hommes : mais comme à ceux là ne demeure pas tousjours perseverante la pointure

de fascherie, aussi ne fait elle pas aux amants, ains semble que l'amour à son commancement face ne plus ne moins que quand deux liqueurs se meslent & incorporent ensemble, qu'il y a comme un bouillonnement, mais après quand il est rassis & bien espuré, il apporte aux amants une très ferme & asseurée disposition, laquelle est proprement la mixtion que lon appelle universelle de tout en tout : mais celle des autres amis qui vivent ensemble, se rapporte à la mixtion qui se fait par attouchements ou entrelassemens, comme disoit Epicurus, & est subjecte à recevoir des rompures, separations & brisures, & ne peult faire une telle union comme fait l'amour conjugal, aussi ne sont les voluptez des autres amours point plus grandes, ny les utilitez plus continuelles des uns envers les autres, ny la beauté plus honorable ny plus desirable que,

Quand le mary en loyal mariage
Avec sa femme accorde en bon mesnage.

Mesmement quand le lien de la generation commune y aide : & nous monstre la nature, que les dieux mesmes ont besoing de tel amour : car ainsi disent les poëtes, que le ciel aime la terre : & les Naturels tiennent, que le soleil aime ainsi la lune, laquelle tous les mois se conjoinct avec luy, & de celle conjonction en

devient enceinte. Brief n'est il pas force que la generation mere des hommes, des animaux, & de toutes les plantes, se perde & s'estaigne totalement, quand l'amour, qui est un desir divinement inspiré, abandonnera la matiere, & que la matiere aussi cessera de desirer & de rechercher ce principe & cest engrossement.

LXIX. Mais à fin que nous ne nous egarions pas, & que nous n'usions de langage superflu, tu sçais toy mesme que ceux qui usent de ces amours là de garçons, s'en gaudissent, comme n'aians point de fermeté ny de tenue, & comme ils s'en mocquent, disans que leur amitié se divise avec le poil comme un œuf, & que quant à eux, qu'ils ressemblent les Scythes Nomades, qui campent tousjours où il y a primevere, & où le païs est verd & fleury, mais que si tost qu'il blanchit ils en descampent. Et le sophiste Bion disoit encore plus cruëment & plus brusquement, car il appelloit les premiers poils de barbe des beaux jeunes fils Armodiens & Aristogitons, par ce que les amoureux estoient delivrez de tyrannie par eux incontinent qu'ils commançoient à poindre. Il est vray que je sçay bien que cela se diroit & objiceroit à tort aux vrais amants, & que le dire d'Euripides est plus gentil : car en ambrassant le beau Agathon qui avoit desjà de la barbe, il dit que des beaux l'arriere

ſaiſon en eſtoit encore belle : mais je dy plus ; que des belles & honneſtes femmes la beauté & amitié ne s'en paſſe point, ny avec les rides, ny avec les cheveux blancs, ains perſevere touſjours juſques au ſepulche, & juſques au monument.

LXX. Auſſi pourroit on compter bien peu de couples de garçons, là où de femmes il s'en trouveroit innumerables qui ont juſques au bout gardé fidellement loyauté & cordiale amitié à leurs marits : mais je vous en veux raconter un exemple entre autres, qui eſt advenu de noſtre temps à Rome, ſous l'empereur Veſpaſien [1]. Julius, celuy qui ſuſcita la rebellion de la Gaule, avoit pluſieurs conſors & complices de ſa conſpiration, comme lon peult penſer, & entre autres un Sabinus [2] jeune homme de grand cœur, & le premier de la ville de Rome en biens & en reputation [3], mais aians failly à leur entrepriſe,

[1] L. Ceionio Commodo (dit le continuateur de Tacite, dans ſon Appendice chronologique pour l'an de Rome 831, avant J. C. 78) Decimo Novio Priſco conſulibus, Veſpaſiani clementia, vel ſua inter pericula hactenus illæſa, inſolito caſu eſt infracta. Cornelii Taciti opera, in-12, Tome V, p. 79, & in-4°, Tome IV, p. 443.

[2] Ce Sabinus eſt le même perſonnage que Julius. C'eſt fort mal à propos que Plutarque en fait deux perſonnes différentes. Voyez Tacite. (Hiſtoria. lib. IV, cap. 67.)

[3] Julius Sabinus, apud Gallos opibus præcipuus, & falſâ divi Julii ſtirpe vanus, Cæſarem ſe ſalutari juſſerat. Append. chronolog.

& s'attendans bien qu'ils en feroient punis par justice, les uns se tuerent eux mesmes, les autres en s'en cuidant fuir, furent surpris. Quant à Sabinus il luy estoit bien aisé de se sauver en païs estrange parmy les barbares, mais il avoit espousé une jeune dame, la meilleure & la plus honneste qui fust au monde, que lon appelloit Emponina [1], comme qui diroit en langage grec, heroïque, laquelle il ne pouvoit ny abandonner, ny mener quant & luy [2]. Parquoy aians en quelque sienne maison aux champs des cachettes creusées bien profondement en la terre, pour y serrer & retirer des biens, lesquelles n'estöient sceuës ny cogneuës que de deux de ses affranchis seulement. Il envoya dehors tous ses serviteurs & esclaves, leur donnant à entendre qu'il avoit resolu de s'empoisonner, & retenant avec luy ces deux auxquels il se fioit, descendit en ces caveaux soubs-terrains, puis envoya l'un de ses affranchis nommé Martialis à sa femme, luy dire qu'il s'estoit fait mourir avec du poison, & qu'il avoit bruslé toute la maison avec son corps : car il se vouloit servir du deuil que sa femme meneroit à bon escient, pour plus certai-

[1] Eponina, suivant Tacite.

[2] Sabinus, amore uxoris suæ Eponinæ, nec fugam, nec mortem tentare sustinuit. Append. chronol.

nement & plus ſeurement faire croire le bruit qui courroit de ſa mort, comme il advint. Car ſi toſt qu'elle entendit ceſte nouvelle, ſe jettant contre terre avec grands crys & lamentations, elle demeura trois jours & trois nuicts ſans vouloir boire ny manger. Ce qu'entendant Sabinus, & craignant qu'elle ne ſe feiſt mourir, il commanda à Martialis de luy aller ſecrettement dire en l'oreille qu'il eſtoit vivant & caché deſſoubs terre, mais qu'il la prioit de perſeverer encore en ſon deuil, & de continuer en ſorte qu'on ne ſe peuſt appercevoir qu'il y euſt de la fainte. Si feit la jeune dame tout ce qui eſt poſſible de faire, pour confirmer l'opinion divulguée de ſa mort; mais deſirant le veoir, elle s'y en alla une nuict, & revint la nuict meſme, ſans que perſonne s'en apperceuſt : & continua plus de ſept mois de rang à hanter ainſi aux enfers, par maniere de dire, avec ſon mary. Durant leſquels un jour elle le deguiſa d'habillemens, & luy raſant la barbe & les cheveux, & luy bandant la teſte, le rendit tel qu'on ne le pouvoit cognoiſtre [1], puis le feit porter à Rome parmy quelques ſiennes hardes, là où n'aiant peu rien faire elle s'en retourna derechef aux

[1] *Illum* ita componit, ut gratiæ ſi ſit locus, non injuriæ, ſi metus ingrueret, pateat.

champs & se tenoit la plus part du temps avec luy dessoubs terre [1], & puis au bout de quelques jours elle revenoit à Rome, & se faisoit veoir aux autres femmes qui luy estoient familieres. Mais ce qui est encore plus malaisé à croire que tout le reste, c'est qu'on ne s'apperçeut jamais qu'elle fust grosse, combien qu'elle se lavast & baignast avec les autres dames [2] : car l'oignement duquel les femmes frottent & huillent leurs cheveux pour les rendre blonds comme fin or, a je ne sçay quoy de gras qui enfle & fait lever la chair, tellement qu'il la rend plus laxe, & usant de ce medicament là à s'oindre toutes les autres parties de sa personne, elle cacha par ce moien l'enfleure de son ventre qui s'eslevoit à la journée, & supporta les douleurs de son enfantement toute seule, sans aide de sage femme quelconque, estant descendue dans le caveau avec son mary, ne plus ne moins que la lionne dedans sa caverne, là où elle nourrit elle mesme de sa mamelle deux petits jumeaux dont elle accoucha, desquels l'un fut depuis tué en Ægypte, & l'autre

[1] Ibi (*Romæ*), ut miseris plerumque evenit, comperto læta ab amicis temere promissa, tristia imminere, in Gallias redit, & maritum suâ in specu recondit.

[2] Sævientis fati solatia fuere, mutuus amor, meliorum temporum vota, grataque vel summâ in miseriâ fœcunditas.

passa il n'y a pas encore long temps chez nous en la ville de Delphes[1] aiant nom comme son pere, Sabinus. Ce neantmoins Vespasian à la fin la feit mourir : mais il en a aussi depuis esté puny, car toute sa posterité a esté en peu de temps entierement estainte. Il ne fut en tout le regne de cest empereur là faict acte si cruel ne si pitoyable à veoir, & n'y eut spectacle que les dieux & dæmons abominassent plus à veoir que celuy là, combien que la constance & magnanimité d'elle en son parler diminuast la compassion de ceux qui la regardoient, mais ce fut ce qui plus irrita Vespasian alencontre d'elle : car quand elle veit qu'elle ne pouvoit sauver la vie à son mary, elle voulut qu'on la feit mourir quant & luy, disant qu'elle avoit vescu plus joyeusement en tenebres soubs la terre quant & luy, que Vespasian n'avoit fait en la lumiere du soleil avec tout son empire[2].

[1] Maintenant Castri.

[2] Le continuateur de Tacite met plus de vigueur, de nerf & de coloris dans le tableau qu'il nous fait de la fin malheureuse de ces deux infortunés époux.

Viso principe, Sabinus, obmutuit, rebellionis flagitio pressus. Eponina, sexu, amore, conscientiâ animosior, rumpit silentia, preces intendit, testatur se peperisse ut plures haberet, qui efflagitarent veniam. Vespasianus, insontes liberos intuens, illacrimavit; iisque datum vivere. Ab Sabinus lege majestatis, . . . quâ perduelles puniuntur mortis damnatus est. Tracta quoque in mariti ruinam Eponina, forte conciliorum societate & virilibus curis nocens visa. Nullâ jam spe vitæ, cassisque

LXXI.

LXXI. En ceſt endroit, dit mon pere, ſe termina leur devis de l'amour, comme ils eſtoient près de là ville de Theſpies, là où ils apperceurent de loing venir à eux plus viſte que le pas, un des amis de Piſias, nommé Diogenes, auquel Soclarus de tout loing cria : Et bien, nous annonces-tu point la guerre ? Diogenes luy reſpondit, Uſez de paroles de meilleur preſage, car vous eſtes tous conviez aux nopces : & doublez le pas, car on n'attend plus que vous pour commancer les ſacrifices nuptiaux. Ces paroles resjouirent toute la compagnie, & apperceut on que Zeuxippus meſme n'en eſtoit pas trop mal content : car il fut le premier qui approuva ce que Iſmenodora avoit fait, & dit qu'il eſtoit content de prendre un chappeau de fleurs ſur ſa teſte, avec une robbe blanche, & de marcher le premier atravers la place, pour aller rendre graces au dieu Amour, de ce mariage. C'eſt bien dit, par Jupiter, reſpondit

quos per tot annos ſuſtinuerat laboribus, ferox femina preces in iras vertit, Veſpaſianoque inſultans, profitetur vitam morte ſibi libenter mutari : ſe feliciorem vel in obſcuris terræ viſceribus, quàm ipſum in principatûs ſplendore, vixiſſe.

Ce magnifique ſujet, ſi riche en ſituations, & ſi propre à émouvoir les plus beaux ſentimens, ſeroit bien fait pour échauffer l'imagination de nos jeunes poëtes, & pour exciter entr'eux une noble émulation, ſur les pas de Sophocle, d'Euripide, de Corneille & de Racine, ces modèles uniques du goût, du beau & du vrai.

mon pere, allons nous y en, à fin que nous rions, & nous mocquions de cefte homme. Allons adorer & remercier le dieu, car il eft tout evident qu'il a pour agreable & favorife ce faict icy.

SOMMAIRE

DU DIALOGUE SUR LA MUSIQUE [1].

AVANTAGE *des lettres sur l'art de la guerre.* II. *Occasion & sujet de ce dialogue.* III. *But qu'on s'y propose.* IV. *La musique a fait le sujet des recherches de plusieurs savans.* V. *Premiers inventeurs de la musique, & premiers compositeurs de poëmes.* VI. *Suite.* VII. *Suite, & genre des compositions auxquelles on adoptoit la musique.* VIII. *Différens noms des airs pour la flûte & pour la cithare.* IX. *Premiers joueurs des instrumens à cordes & à vent, & premiers poëtes suivant Alexandre.* X. *Suite.* XI. *Caractère propre à la musique de la cithare jusqu'au temps de Phrynis.* XII. *Célébrité de la cithare en Asie, & fin de la succession des joueurs Lesbiens.* XIII. *De la flûte, en particulier des airs qui lui sont propres, & de leurs premiers inventeurs.* XIV. *Suite.* XV. *Divers établissemens de la musique en divers lieux; elle est adoptée à la danse.* XVI. *Des genres particuliers cultivés par divers compositeurs.* XVII. *Manière dont Olympe passa des genres anciens au genre enharmonique.* XVIII. *Développement de*

[1] Ce sommaire servira aux deux traductions françoises proposées ici aux lecteurs. Les divisions y sont les mêmes.

l'origine de ce nouveau genre. XIX. *Du rhythme, & des changemens faits par divers auteurs.* XX. *Fin du discours de Lysias sur l'ancienne musique & sur ses inventeurs : éloge de Sotérique.* XXI. *Eloge de Lysias : Apollon, seul inventeur de la musique.* XXII. *Preuves alléguées par Sotérique en faveur de l'invention de la musique attribuée à Apollon.* XXIII. *Préférence due à cette ancienne musique sur la moderne.* XXIV. *A quelle occasion & par qui fut inventé le mode lydien.* XXV. *Caractères, inventeurs & différences de l'harmonie mixolydienne & hypolydienne.* XXVI. *Motif de Platon pour rejetter ces différens modes, & pour n'admettre que des modes plus graves.* XXVII. *Eloge de la musique qui exclue la multiplicité de cordes & la variété dans les chants.* XXVIII. *Motifs qui ont déterminé les anciens à donner l'exclusion à la trite, dans le chant du mode spondiaque, & à l'hypate dans le mode dorien.* XXIX. *Motifs de l'exclusion que les poëtes tragiques donnoient au genre chromatique & au rhythme dans leurs compositions.* XXX. *Cette exclusion, dans les différens genres, a toujours suivi dans les diverses époques de la musique le goût des compositeurs.* XXXI. *Les anciens ont rejetté tous les fleurtis de la nouvelle musique, quoiqu'ils les connussent parfaitement.* XXXII. *Choix de Platon parmi les différens genres de musique, fondé sur la plus*

parfaite connoiſſance de cet art. XXXIII. *Développement de la démonſtration harmonique de Platon, au ſujet de l'accord des quatre élémens qui compoſent l'ame dans ſon ſyſtême.* XXXIV. *Suite de ce développement.* XXXV. *Eloge de l'harmonie par Ariſtote.* XXXVI. *Théorie de la proportion harmonique d'après Ariſtote.* XXXVII. *Application de cette théorie à la muſique.* XXXVIII. *Accord des parties diſſemblables de la proportion harmonique.* XXXIX. *Effet de l'harmonie ſur les ſenſations.* XL. *Uſage de la muſique chez les anciens, dans l'éducation, à la guerre, & dans les jeux publics.* XLI. *Cet uſage de la muſique, dans les temps les plus reculés de la Grèce, étoit borné à l'éducation & au culte des dieux. Digreſſion ſur l'étymologie du mot Théâtre, & ſur le caractère de la muſique en uſage du temps du Plutarque.* XLII. *Époques & nature des divers changemens faits à l'ancienne muſique.* XLIII. *Suite.* XLIV. *Décadence totale de l'ancienne muſique : fragment de Phérécrate à ce ſujet.* XLV. *Témoignage d'Ariſtophane au ſujet des chanſons introduites dans les danſes en rond, & de la corruption de l'ancienne muſique. Tous les poëtes comiques ſont d'accord à cet égard.* XLVI. *Influence des principes de la premiere éducation pour tout ce qui tient aux mœurs & aux arts.* XLVII. *C'eſt de la philoſophie ſur-tout qu'il faut prendre conſeil, quand on veut s'appliquer*

à la musique. XLVIII. *Il est malheureux d'ignorer à cette époque le genre auquel on doit se livrer.* XLIX. *Détermination précise de l'objet de la science harmonique.* L. *Du caractère des pièces musicales.* LI. *A la connoissance du caractère convenable à chaque pièce, il faut encore joindre un goût sûr pour bien juger de la musique.* LII. *Les anciennes théories n'admettoient que le seul genre enharmonique.* LIII. *Pour juger sainement des parties de la musique, il faut absolument posséder tout le corps de cette science, & être aidé d'un sentiment délicat dirigé par la raison.* LIV. *Trois choses sur lesquelles il faut prononcer, quand on entend de la musique.* LV. *Ce qui constitue le bon & le mauvais en musique.* LVI. *Insuffisance de l'habileté en musique, pour en bien juger.* LVII. *Raisonnement de Plutarque à ce sujet.* LVIII. *En quoi consistoit le beau musical suivant les anciens, & suivant Pythagore.* LIX. *Les modernes ne goûtent pas ce qu'il y a de plus beau dans le genre enharmonique. Ridicule raisonnement qu'ils font à ce sujet.* LX. *Absurdes conséquences de ce raisonnement.* LXI. *Il combat l'évidence, & implique contradiction avec ce qu'ils font journellement.* LXII. *Utilité de la musique, par l'exemple d'Achille.* LXIII. *Cette utilité non-seulement est particuliere à celui qui a reçu de bons principes de bonne heure, mais elle influe encore sur tout ce*

qui lui appartient, & sur sa vie privée & publique. LXIV. *Effets merveilleux de la musique des anciens.* LXV. *Deux principaux objets que se doit proposer la musique. Fin du discours de Sotérique.* LXVI. *Conclusion de tout le discours de Sotérique.* LXVII. *Discours d'Onésicrate sur l'utilité de la musique dans les repas.* LXVIII. *Dernier motif d'aimer & d'estimer la musique.* LXIX. *Libations, & séparation des interlocuteurs.*

DE LA MUSIQUE[1].

Les devisans au discours, Onesicrates, Soterichus, Lysias.

La femme du preud'homme Phocion souloit dire, que ses bagues & joyaux estoient les beaux faicts d'armes de son mary : mais quant à moy je dis que mes bagues & joyaux, & tout l'ornement, non de moy en particulier seulement, mais aussi en commun, de tous mes amis & parents, est la diligence de mon maistre, & son affection à m'enseigner les lettres : car nous sçavons que les plus nobles victoires des grands capitaines, sauvent de peril eminent & present quelque nombre de soudards, ou bien une ville,

[1] Ce traitté n'appartient point, ou bien peu, à la musique de plusieurs voix accordées & entrelassées ensemble, qui est au jourd'huy en usage, ains à la façon ancienne, qui consistoit en la convenance du chant avec le sens & la mesure de la lettre, & la bonne grace du geste : & le style ne semble point estre de Plutarque. *Amyot.* Je dois observer qu'Amyot ne paroît pas avoir pu entendre ce Traité. Le texte, d'après lequel il a traduit, étoit constamment défectueux, comme on peut s'en convaincre par les notes & par la traduction de M. Burette. En conséquence, Amyot n'a pu suffisamment apprécier le style de ce Traité-ci, pour prononcer si Plutarque en étoit véritablement l'auteur ou non. Les autorités les plus multipliées, & les meilleurs critiques concourent à le reconnoître pour auteur du dialogue sur la musique; de plus, on y trouve le style & les expressions propres à Plutarque.

ou, au plus, toute une nation, mais pour cela ils ne rendent point meilleurs ny leurs soudards ny leurs citoyens, ny ceux de leur nation : & au contraire la science & erudition, qui est la vraye substance de la felicité, la cause efficiente de prudence, se treuve utile, non seulement à une maison, à une ville, & à une nation, mais universellement à tout le genre humain. D'autant doncques que le profit du sçavoir & des lettres est plus grand que de toutes les ruses de guerre du monde, d'autant en est aussi la souvenance & la rememoration plus digne.

II. Or n'agueres le gentil Onesicrates avoit convié à un festin en sa maison, le second jour des Saturnalles, certains personnages sçavans & experts en la musique, & entre autres Soterichus d'Alexandrie, & Lysias un qui prenoit pension de luy, & après que les cerimonies ordinaires en tels banquets eurent esté faittes, il se prit à dire à la compagnie : Je croy mes amis, qu'il ne seroit pas fort à propos maintenant à ce banquet de rechercher qui est la cause efficiente de la voix humaine, par ce que c'est une question qui demanderoit un plus grand loisir & plus loing du repas : mais pour ce que les meilleurs grammairiens definissent la voix, Que c'est un air frappé, sensible & perceptible à l'ouïe, & qu'hier nous enquismes

de la grammaire, & trouvasmes que c'est un art qui fait profession de figurer avec des traicts & lignes, les voix, & les mettre en depos d'escripture pour le thresor de la memoire : voions maintenant quelle est la seconde science après celle là, à qui il convient & appartient traitter & s'embesongner de la voix.

III. Je pense quant à moy que c'est la musique. Si est chose devote, religieuse & preallable aux hommes, de louer & remercier les dieux de ce qu'ils leur ont donné à eux seuls la voix articulée. Ce que Homere mesme a bien remarqué en ces vers,

Les fils des Grecs le courroux appaisoient
Du clair Phœbus, par ce qu'ils ne faisoient
Que tous les jours ses louanges chanter,
Et de beauté supréme le vanter :
Pæan qui l'arc à faute point n'entese [1],
Son cœur oyant luy en tressailloit d'aise [2].

Or sus doncques gentils supposts de la musique, rememorez à la compagnie, qui en a esté le premier inventeur, & que c'est que le temps y a depuis adjousté, qui ont esté les plus excellens maistres qui aient exercé ceste science, & d'avantage à combien de choses & quelles est utile cest exercice.

[1] Entefer, bander un arc. | [2] Iliad. I, 471.

IV. Voilà ce que proposa nostre maistre. Et Lysias prenant la parole, Tu demandes, dit-il, Onesicrates une question qui a esté proposée par plusieurs : car la plus part des philosophes Platoniques, & les meilleurs des Peripateticiens se sont employez à composer & escrire de l'ancienne musique, & de la corruption qui depuis y a esté adjoustée : mais les plus sçavans grammairiens & musiciens ont mis ou employé beaucoup de peine à en escrire, aussi y a il beaucoup de dissension entre eux.

V. Heraclides, au Recueil qu'il a fait des hommes qui ont esté excellents en la musique, escrit qu'Amphion a esté le premier qui a inventé l'usage de chanter sur la cithre, & la poësie citharistique, estant fils d'Antiope & de Jupiter qui luy enseigna ceste façon de chanter, ce qui se preuve par un roolle qui est soigneusement gardé en la ville de Sicyone, auquel sont nommées les presbtresses d'Argos, les poëtes, & les musiciens. En ce mesme aage fut aussi Linus, natif de l'isle d'Eubœe, qui composa des lamentations funebres : & Anthes natif d'Anthedone, au païs de la Bœoce, qui a fait des hymnes : & Pierius natif de la ville de Pierie, qui composa le poëme des muses : & Philammon natif de Delphes qui feit la

nativité d'Apollo & de Diane[1] en chanſons; & fut celuy auſſi qui inventa premierement les danſes que lon danſe au temple d'Apollo en Delphes.

VI. Et Thamytis natif de la Thrace eut la meilleure voix, & chanta plus melodieuſement qu'homme qui fuſt de ce temps là, tellement qu'il provoqua les muſes, & chanta à elles, ainſi comme diſent les poëtes. Lon eſcrit que ce fut luy qui compoſa la guerre des Titans alencontre des dieux. Auſſi dit on, que Demodocus natif de Corcyre fut un ancien muſicien, lequel feit la deſtruction de Troye, & les nopces de Venus & de Vulcain. Et que Phemius natif d'Ithaque feit le retour des Grecs, qui retournerent de Troye avec Agamemnon.

VII. Si dit que la diction de ces poëmes là n'eſtoit pas proſe ſoluë, & ſans meſure de pieds, ains qu'elle eſtoit comme celle de Steſichorus & des autres anciens compoſiteurs de chanſons, qui faiſoient des carmes, & puis y adjouſtoient des chants : car il dit, que Terpander meſme eſtoit un poëte de chanſons à chanter ſur la cithre, qui ſelon chaſcune loy[2]

[1] Grec : & de Latone. Amyot omet ce nom, ſoit par oubli, ſoit qu'il manquât dans ſon exemplaire. Philips le met dans ſa traduction.

[2] νόμον. Ce mot ne ſignifie pas

adjouſtoit à ſes carmes & à ceux d'Homere des chants qu'il chantoit ès jeux de pris, où les muſiciens chantoient les uns contre les autres: & dit que ce fut luy qui impoſa le premier les noms aux loix, (c'eſt à dire, aux airs & façons de chanter [1]) ſur la cithre : à l'imitation duquel Terpander, Clonas fut le premier qui compoſa les loix des fluſtes, & les Proſodies [2], c'eſt à dire, cantiques d'entrée ès ſacrifices, & fut auſſi poëte qui eſcrivit des elegies & des vers hexametres. Et Polymneſtus le Colophonien, qui fut après luy, uſa ſemblablement de meſme poëmes.

VIII. Or les loix des fluſtes dont uſoient ces bonnes gens là, Oneſicrates, eſtoient Apothetus, Elegies, Comarchios, Schænion, Cepion, Tenedius [3], & Trimeles. Mais depuis furent

des loix ou des règles de compoſition muſicale, ſuivant l'interprétation d'Amyot & du traducteur latin. Cherchez la véritable ſignification de ce mot dans la traduction de M. Burette.

[1] Ceci n'eſt point dans le grec.

[2] προσῴδια, proſodies. C'eſt ainſi que ce terme eſt écrit dans le grec, avec un oméga ſouſcrit. Mais il faut ſubſtituer un omicron, & lire προσόδια. Les deux mots grecs προσῴδια & προσόδιον ont des ſignifications différentes. Le premier ſe prend pour un chant, qui accompagne le ſon de quelque inſtrument de muſique. Le ſecond ſignifie un cantique, une hymne en l'honneur de quelque divinité, vers l'autel ou la ſtatue de laquelle on s'avance en proceſſion. *M. Burette.*

[3] Grec : τε καὶ δεῖος, & le deius, ou deien. Amyot a traduit comme s'il avoit lu τενδεῖος : mais il n'avertit point ſi ce mot ſe trouvoit ainſi dans ſon exemplaire. Il faut conſerver, τε καὶ δεῖος, qui ſe lit dans tous les imprimés & dans tous les manuſcrits conſultés par M. Burette.

inventées celles que lon appelle Polymnasties : mais les loix du jeu de la cithre furent longtemps devant celles des flustes inventées du temps de Terpander, qui devant nomma celles de la cithre la Bœotiene, Æoliene, Trochaique, & Aiguë, Cepion & Terpandriene, & encore Tetracediene : aussi a encore fait ce mesme Terpander des poëmes ou preludes de la cithre en vers. Or que les loix des cithres des anciens fussent composées en vers hexametres, Timotheus le donne à cognoistre : car meslant les premieres loix en ses carmes, il usa de la diction Dithyrambique, à fin qu'il ne semblast incontinent qu'il pechast contre l'ancienne musique. Ce Terpander a esté excellent en l'art de jouer de la cithre : car on trouve aux tables anciennes des jeux Pythiques, qu'il en a emporté quatre fois le pris tout de rang, & est fort ancien en l'ordre des temps : car Glaucus d'Italie le met plus ancien mesme que n'est Archilocus, en un traitté qu'il a fait, Des poëtes & musiciens anciens, car il dit qu'il est second après ceux qui ont institué le jeu des flustes.

IX. Et Alexandre, en son Recueil de ceux de la Phrygie, escrit qu'Olympius fut le premier qui apporta en la Grece le battement des chordes, & aussi les Idées Dactyles, & que Hyaguis fut le premier qui joua des flustes, & puis après

ſon fils Marſyas, & puis Olympus, & que Terpander imita les carmes d'Homere, & les chants d'Orpheus. Mais quant à Orpheus, il ſemble qu'il n'imita perſonne, attendu que devant luy il n'y en avoit pas un, ſinon les poëtes pour chanter ſur les fluſtes, auſquels les œuvres d'Orpheus ne reſſemblent aucunement.

X. Et ce Clonas poëte des loix des fluſtes, qui fut un peu après le temps de Terpander, fut natif de Tegée, ainſi comme diſent les Arcadiens : ou bien, ainſi que diſent les Bœotiens, de la ville de Thebes. Après Terpander & Clonas on met Archilocus, combien que quelques autres hiſtoriens eſcrivent, que Ardalus Thrœzenien ordonna la muſique des fluſtes, & qu'il y eut auſſi un Polymneſtus poëte, fils de Meles Colophonien, qui avec une femme nommée Polymneſte feit les loix des fluſtes [1].

[1] Amyot traduit cet endroit ridiculement, comme l'obſerve M. Burette : le traducteur Anglois lit avec toutes les éditions : « There was alſo the poet Polymneſtes, the ſon of Meles » the Colophonian, who invented » the Polymneſtian meaſures ». Il y a dans le grec : ὃν Πολύμνηστόν τε καὶ Πολυμνήστια νόμους ποιῆσαι. Πολύμνηστος, dit M. Burette d'après Pollux (III, 3, Sect. 48.), eſt un homme recherché en mariage par pluſieurs femmes. Polymneſte avoit ſans doute composé un nome où il faiſoit parler de jeunes filles épriſes pour un même jeune homme ; & il appelloit ce nome Πολύμνηστος. Il appelloit au contraire πολυμνήστη, le nome où il introduiſoit pluſieurs jeunes gens à la pourſuite d'une jeune fille qu'ils recherchoient en mariage. La pudeur étoit peut-être peu mé-

Il est vray que ceux qui ont compilé les tables font mention, que Clonas feit ces deux loix Apothetus & Schœnion, & quant à ce Polymnestus, Pindare & Alcman, poëtes de chansons, en font mention, & disent que Philammon ancien natif de Delphes, composa les loix de la cithre, qui ont esté faittes par Terpander [1].

XI. En somme le chant sur la cithre de Terpander continua en sa simplicité jusques à l'aage de Phrynis : car il n'estoit pas anciennement loisible de chanter ainsi sur la cithre à volonté, comme lon fait maintenant, ny de transferer les harmonies ny les rhythmes : car ils gardoient à chascune loy sa propre tension des chordes : c'est pourquoy elles estoient appellées loix, pour ce qu'il n'estoit pas loisible de transgresser en chascune de ces loix l'espece de tension des chordes qui luy estoient accoustumée : car après avoir par acquit chanté un peu des dieux,

nagée dans ces nomes : & delà vient que les airs polymnestiens ont été en mauvaise odeur dans l'antiquité. Voyez les Chevaliers d'Aristophane, v. 1284.

[1] Amyot a traduit pitoyablement cet endroit. Le traducteur Anglois plus exact lit avec raison : But of several of thoses rules, said to be instituted by Terpander, They make Phylammon the ancient Delphian author. Ce qui est très simple. C'est-à-dire, que Philammon avoit composé des nomes pour être chantés, & que Terpandre, venant après lui, & les trouvant à son gré, les mit sur la cithare, & parvint à accompagner sur son instrument les voix qui les chantoient.

dieux, ils sortoient incontinent à la poësie d'Homere & des autres poëtes, ce que lon peut veoir clairement par les preludes de Terpander.

XII. Et fut faitte la forme de la cithre du temps de Cepion, disciple de Terpander, laquelle fut appellée Asiade, pour ce que les joueurs de cithre de Lesbos, qui est tout joignant l'Asie, en userent d'une telle forme, & dit on que Periclitus fut le dernier joueur de cithre, qui gaigna le prix ès jeux Carniens en Lacedæmone, estant natif de Lesbos, après la mort duquel faillit à Lesbos la continuation de la succession des joueurs de cithre. Il y en a qui s'abusans cuident que Hipponax ait esté du mesme temps que Terpander, & il semble que Periclitus mesme ait esté plus ancien, que non pas Hipponax.

XIII. Mais aiant exposé les loix du chant des flustes & des cithres ensemble, nous passerons maintenant à exposer celles qui sont propres aux joueurs des flustes seulement : car on tient que le susdit Olympus estant joueur de flustes, venu de la Phrygie, feit la loy des flustes sur Apollo, laquelle s'appelle Polycephalus, & dit on que cest Olympus est un des descendans du premier Olympus, fils de Marsyas, qui feit les loix sur les dieux : car estant aimé

de Marſyas, & aiant appris de luy à jouer des fluſtes, il apporta les loix harmoniques en la Grece, deſquelles à preſent uſent les Grecs ès feſtes des dieux. Les autres diſent que ceſte loy de Polycephalus eſt de Crates, qui fut diſciple d'Olympus, mais Pratinas eſcrit que ceſte loy eſt d'un autre Olympus plus recent, & que l'autre loy, qui s'appelle Harmatias, ce fut le premier Olympus diſciple de Marſyas qui la feit, & quelques uns tiennent que ce Marſias avoit nom Maſſes, les autres diſent Marſyas, fils de Hyagnis, qui le premier inventa l'art de jouer de la fluſte. Mais que ç'ait eſté Olympus qui ait fait la loy, qui s'appelle Harmatias, on le peult veoir par les Tables des anciens poëtes que Glaucus a compilées, & peult on auſſi par là meſme apprendre, que Steſichorus natif de Himere ne ſe propoſa à imiter ny Terpander, ny Antilochus[1], ny Thales, ains Olympus, uſant de la loy harmatias, & de l'eſpece qui eſt par dactyle, laquelle aucuns diſent eſtre de la loy orthiene : les autres diſent que ce ont eſté les Myſiens qui ont inventé ceſte

[1] Tous les manuſcrits & toutes les éditions & verſions, conſultés par M. Burette, offrent ce nom ainſi écrit. Mais perſonne ne connoit d'Antiloque, poëte-muſicien. Si ce n'eſt celui dont parle Plutarque dans la Vie de Lyſandre. Mais cet Antiloque, contemporain de Lyſandre, ne convient nullement au temps dont parle ici Plutarque. Il faut donc lire Archiloque, nom très fameux dans la poëſie lyrique.

loy, pour ce qu'il y a eu autrefois quelques joueurs de fluftes de la Myfie.

XIV. Et y a auffi une autre ancienne loy qui s'appelle Cradias, que Hipponax dit, que Mimnermus jouoit : car du commancement les joueurs de fluftes jouoient des elegies mifes en chant, ce que nous monftrent les Tables & regiftres du jeu de pris des muficiens, en la fefte des Panatheneiens. Auffi y a il eu un Sacadas Argien, poëte de chanfons & d'elegies mifes en chant, lequel eft nombré entre les bons poëtes, & ès Tables eft enregiftré avoir gaigné le pris par trois fois aux jeux Pythiens. Pindare mefme en fait mention. Et comme ainfi foit qu'il y ait trois modes felon Polymneftus & Sacadas, à fçavoir la phrygienne, & la dorienne, & la lydienne, que Sacadas feit en chafcune d'icelles un tourdion, & qu'il enfeigna le Chorus à chanter le premier en mode doriene, le fecond en phrygiene, & le tiers en lydiene, & que cefte loy là s'appelle trimeres, à caufe de ces trois tourdions, toutefois aux Tables & regiftres des anciens poëtes qui font en Sicyonne, il eft noté que ce fut Clonas qui inventa cefte loy trimeres.

XV. Le premier eftat doncques de la mufique, qui a efté ordonné & inftitué en la ville de Sparte par Terpander, eftoit tel. Le deuxiéme fut ordonné, ainfi que lon tient plus commu-

némént, par Thales Gortynien, Xenodamus Cytherien, & Xenocritus Locrien, & Polymneſtus Colophonien, & Sacadas Argien, comme les principaux autheurs & conducteurs : car ce ont eſté ceux qui ont premierement inſtitué en Lacedæmone les danſes nues, qu'ils appellent Gymnopedies, & en Arcadie les Demonſtrations qu'ils appellent, & en Argos les Endymaties : & eſtoient Thales, Xenodamus & Xenocritus poëtes de chants de victoire, qui s'appellent pæans : & Polymneſtus de ceux que lon appelle orthiens, & Sacadas d'elegies. Les autres diſent que Xenodamus a eſté poëte de hyporchemates, c'eſt à dire cantiques au ſon deſquels on danſoit ès feſtes des dieux, & non pas des pæans, comme Pratinas. Et encore au jour d'huy a lon en main une chanſon de ceſtuy Xenodamus, qui manifeſtement eſt un hyporcheme, duquel genre de poëſie Pindare meſme uſe. Et qu'il y ait difference entre un pæan & un hyporchema, les œuvres meſme de Pindare le monſtrent, car il a eſcrit des uns & des autres.

XVI. Et Polymneſtus a fait auſſi des loix du jeu des fluſtes, & en celle qui ſe nomme orthie, il a uſé de melodie, ainſi comme diſent les harmoniques, mais nous ne le ſçaurions aſſeurer au vray, d'autant que les anciens n'en ont rien laiſſé par eſcript. Auſſi doubte lon ſi Thaletas le

Candiot a esté poëte de pæans : car Glaucus disant qu'il a esté après Antilochus, escrit bien qu'il a imité ses chansons, mais qu'il les a estendues davantage, & qu'il entremesla le rythme maronien, & celuy de Candie parmy sa melodie, dequoy jamais Archilochus n'avoit usé, ny Orpheus, ny Terpander : car on dit que ce Thaletas apprit à le faire du jeu d'Olympus, & qu'il fut tenu pour bon poëte. Quant à Xenocritus natif de Locres en Italie, il n'est pas resolu s'il a esté poëte de pæans : car on dit bien qu'il prenoit des subjects de faicts heroïques, de maniere qu'il y en a qui appellent ses argumens des dithyrambes. Glaucus dit bien, que Thaletas estoit plus ancien d'aage que Xenocritus.

XVII. Et Olympus, ainsi comme a escrit Aristoxenus, est reputé avoir esté inventeur du genre de musique enarmonique, car au paravant luy tout estoit ou diatonique, ou chromatique : & conjecture lon que l'invention en fut de telle sorte : car Olympus prattiquant le diatonique, & passant souvent son chant jusques à la note parypate diatonique, qui est, tantost de la paramese, tantost de la mese, & passant outre la lichanos diatonique, il entendit la douceur & beauté de telle affection, & ainsi admirant la composition de telle proportion, & la trouvant bonne en celuy là, il la feit en la mode do-

riene : car il ne touche point à ce qui est propre au genre diatonique, ny au chromatique [1]. Tel fut le commancement de l'enarmonique.

XVIII. Car ils mettent le premier un spondée, auquel nulle des divisions ne monstre ce qui luy est propre ne peculier, si ce n'estoit que eu esgard au vehement spondiasme, on ne vouloit dire & conjecturer que ce fut diatonique : aussi est il manifeste qu'il mettra faulx [2] & discord [3], qui le mettra ainsi, pour autant qu'il est d'une diese moindre que le ton posé auprès du prince discordant, pource que si quelqu'un met en la puissance d'un ton, ce qui est propre au vehement spondiasme, il adviendra qu'il mettra tout joingnant l'un l'autre, deux diatoniques [4],

[1] Amyot ne finit pas la phrase telle qu'elle se trouve dans le texte. Voyez les Observations sur le chap. XVII.

[2] Le faux (ψεῦδος) en matière d'harmonie, se dit d'un intervalle plus grand ou d'un plus petit qu'un autre de même genre, avec lequel on les compare, & qui font avec lui une dissonance.

[3] καὶ ἐκμελὲς : Amyot, comme le remarque très bien Méziriac, a très mal rendu ce mot par discord (en grec διάφωνον ou ἀσύμφωνον). Aristoxène (Lib. 2, p. 54, édit. Meibom.) définit ainsi l'ἐκμελὲς : dans tout genre d'harmonie, lorsque d'un son quelconque le chant est conduit par les sons suivans, soit au grave, soit à l'aigu ; ou le quatrieme son fait la consonnance de la quarte, ou le cinquieme fait la consonnance de la quinte ; s'il n'arrive ni l'un ni l'autre, le son est ἐκμελὲς, hors de chant ou hors de mélodie, par rapport à tous les sons avec lesquels il s'est trouvé dissonant, suivant les nombres susdits. *M. Burette.*

[4] Lisez avec Méziriac : deux ditons (δίτονα).

l'un ſimple, & l'autre composé : car l'enarmonique renforcé ſur la meſe b fa b mi, dont lon uſe maintenant, n'eſt pas de ce poëte. Cela eſt facile à appercevoir ſi lon prend garde en oyant un qui jouë des fluſtes à la vieille mode. Car le demy ton ès meſes eſt incomposé. Voylà doncques le commancement des enarmoniques. Mais depuis le demy ton a eſté diviſé ès lydiens & phrygiens, & ſemble que Olympus ait augmenté la muſique, parce qu'il a introduit ce qui n'avoit point encore eſté trouvé, & qui eſtoit ignoré de ceux qui avoient eſté devant luy, & qu'il a eſté autheur de la grecque & belle muſique.

XIX. Il faut auſſi parler des rythmes, c'eſt à dire nombres & meſures : car on a auſſi inventé[1]

[1] γένη γάρ τινα καὶ εἴδη ῥυθμῶν προσεξευρέθη, ἀλλὰ μὴν καὶ μελοποιῶν τε καὶ ῥυθμοποιῶν. Mot à mot : car auſſi on a inventé certains genres & eſpèces de rhythmes ; mais, en outre, il s'eſt trouvé des compoſiteurs de chants & de rhythmes. Ce qu'Amyot rend fort bien par cette phraſe : « car on a auſſi inventé » certains genres & eſpèces de » rythmes, & y a eu divers ou» vriers (compoſiteurs) de chant » & de rythme ». Philips eſt plus précis, & rend la même idée : For as there were ſeveral varieties of time and meaſure, ſo there was of thoſe that were the firſt inventors of each. Cette traduction explique parfaitement l'idée de Plutarque. Il eſt donc inutile de changer le texte, comme le propoſe M. Burette. Et même ce verbe προσεξευρίσκειν, qui ne ſe trouve preſque dans aucun lexique, eſt un nouvel indice que le Dialogue ſur la muſique eſt de Plutarque. Ce verbe grec paroît en effet particulier à cet auteur, & l'on voit qu'il s'en eſt ſervi dans le

certains genres & especes de rythmes, & y a eu divers ouvriers de chants & de rythmes. Car la premiere innovation de Terpander introduisit un beau moien en la musique, duquel il usa luy mesme adherant à la belle forme : autant en feit Thaletas & Sacadas. Car ceux là sont suffisans à faire des rythmes sans sortir de la belle forme. Aussi y a il une innovation de Alcman, prise de Stesichorus qui ne se despart non plus de la belle forme. Mais Crexus, Timotheus & Philoxenus, & ceux qui ont esté environ cest aage là, sont un peu trop importunément amateurs des nouveautez en affectant celuy que lon appelle maintenant humain & positif thematique. Car le peu de chordes [1], & la simplicité & gravité en toute sorte plaisoit à l'antiquité.

XX. Aiant doncques parlé de la musique, selon ma puissance, & des premiers autheurs

Traité, ΠΟΛΙΤΙΚΑ ΠΑΡΑΓΓΕΛΜΑΤΑ, (T. IX, p. 208, lin. 5. edit. Reisk. Lipsiæ) avec la signification de *trouver en outre* : & c'est la signification que ce mot conserve au substantif quelques lignes plus bas dans ce traité-ci. Tout ce chapitre, d'ailleurs est très-défectueux dans Amyot. Voyez la traduction de M. Burette.

[1] ὀλιγοχορδίαν, au lieu de ὀλιγοχειρίαν qui se trouve dans toutes les éditions & dans tous les manuscrits consultés par M. Burette. Amyot a très bien traduit, conduit par sa seule sagacité, à moins qu'on ne suppose qu'il n'ait eu d'autres exemplaires grecs manuscrits. Philips a suivi le torrent des éditions : For then the small chorus.

qui l'ont inventée, je mettray icy fin à mon propos, & donneray lieu de parler à nostre amy Soterichus, hommé non seulement aiant bien estudié en la musique, & y estant bien exercité, mais aussi en toute autre science & litterature liberale : car quant à moy, je suis plus exercité à la manuelle prattique de la musique.

XXI. Lysias aiant ainsi parlé meit fin à son propos, & Soterichus après luy parla ainsi : Onesicrates tu nous as conviez à discourir de la venerable, & aux dieux agreable, musique : quant à moy je prise grandement mon maistre Lysias, tant pour son bon entendement, que pour sa memoire qu'il nous a monstrée, en nous recitant les autheurs & inventeurs de la premiere musique, & ceux qui ont escrit d'icelle. Seulement luy veux-je rementevoir une chose, c'est qu'il a prouvé son dire par les registres & Memoires de ceux qui en ont escrit, & non autrement. Mais quant à moy je n'estime point que ç'ait esté un homme qui ait inventé tant de biens que nous apporte la musique, ains cuide que ç'ait esté le dieu qui est orné de toutes vertus, Apollo.

XXII. Car[1] ce n'a esté ny Marsias, ny Olympus, ny Hyagnis qui a trouvé l'usage de la fluste,

[1] Amyot omet ici le commencement de ce chapitre. Restituez-le d'après la traduction de M. Burette.

comme quelques uns estiment, ce que lon peult cognoistre par les danses & les sacrifices que lon fait au son des aubois & des flustes à Apollo, ainsi comme Alcæus, entre autres, a laissé par escript en quelqu'un de ses hymnes, & davantage l'assiette de son image en l'isle de Delos, qui tient en sa main droicte son arc, & en sa gauche les Graces, dont chascune tient quelque instrument de musique, l'une tient la lyre, l'autre, le auboys, & celle du milieu une fluste, qu'elle approche de sa bouche. Et à fin que vous ne pensiez que j'aye controuvé ce propos, Anticles & Hister le cotrent ainsi en leurs commentaires, & est ceste image si fort antique, & la dedicasse d'icelle, qu'ils disent qu'elle est faite [1] du temps mesme que vivoit Hercules. Et davantage quand l'enfant apporte le laurier de la vallée de Tempe en la ville de Delphes, il y a un joueur de auboys qui l'accompagne & mar-

[1] Μερόπων φασὶν εἶναι : qu'ils disent, qu'elle est l'ouvrage des Méropes, contemporains d'Hercules. Amyot, Philips & autres ont pris ici μερόπων dans la signification que ce mot a très frequemment, pour, *hommes*, *mortels* : c'est ainsi que, par erreur, il a été interprêté dans l'hymne d'Apollon attribuée à Homere, v. 42, & dans les Isthmiques de Pindare, ode, 6, v. 46. Dans ces deux endroits, comme dans celui ci, le mot μέροψ désigne un peuple qui habitoit l'île de Cos, l'une des Sporades voisine de la Doride : il est connu sous le nom de Μεροπὶς de Μέροψ, l'un de ses rois, dont la fille, nommée Cos ou Coos, donna son nom depuis à cette île. *M. Burette.*

che après luy, & mesmes les sacrifices que lon souloit anciennement envoyer des hyperborées jusques en l'isle de Delos estoient accompagnez de joueurs de auboys, de flustes & de cithres. Les autres disent encore plus, que luy mesme joua des auboys, ainsi comme dit un très bon poëte de chansons Alcman. Et Corinna y adjouste davantage, que ce fut Diane qui luy monstra à en jouer, tant est chose saincte & auguste que le jeu des flustes qui est invention des dieux.

XXIII. Aussi en usoient les antiques dignement, comme de tous autres exercices, là où ceux de maintenant rejettans & dedaignans ce qu'il y a de grandeur & de majesté en elle au lieu de celle virile, saincte, & aux dieux agreable, musique, ils en introduisent aux theatres une toure effeminée, & affectée. C'est pourquoy Platon, au troisieme livre de sa Republique, se courrouce de telle musique, & rejette l'harmonie lydiene qui est propre à lamenter, comme aussi dit on que sa premiere constitution fut lamentable.

XXIV. Car Aristoxenus en son premier livre de la musique dit, qu'Olympus sonna des auboys une lamentation funebre sur la mort de Python en mode lydiene. Il y en a d'autres qui disent que ce fut Melampides qui l'inventa, & qui com-

mancea le chant. Et Pindare en ses pæans dit, que la mode lydiene fut premierement enseignée aux nopces de Niobe : les autres que ce fut un Torebus qui usa le premier d'une telle harmonie, comme l'escrit Dionysius Iambus.

XXV. La mixolydiene aussi est pleine d'affections, & pour ceste cause convenable aux tragædies. Aristoxenus escrit que ç'a esté Sapho qui la premiere a inventé ceste mixolydiene, de laquelle depuis les joueurs de tragædies l'ont apprise & l'ont conjointe avec la doriene, par ce que l'une luy donne la magnificence & la dignité, & l'autre les affections, & la tragædie est meslée de ces deux choses là, toutefois ès roolles & regiſtres de ceux qui ont escrit des musiciens, il est dit que Pythoclides joueur de auboys en fut le premier inventeur. Et Lysis met que Lamprocles Athenien aiant apperçeu que la disjonction n'est pas là où presque tous les autres la pensoient, ains est vers le hault & aigu, en feit une telle forme, comme depuis la paramese, jusques à l'hypate des hypates, la soubslydiene aussi, si elle est contraire à la mixolydiene ressemblant presque à l'ionique, fut à ce que lon dit trouvée par Damon Athenien.

XXVI. Mais de ces deux harmonies l'une estant lugubre & lamentable, l'autre dissoluë & enervée, Platon à bon droict les refusant, choisit

la doriene, comme celle qui eſt mieux ſeante aux vaillans & ſobres hommes, non pas qu'il ignoraſt, comme meſme Ariſtoxenus le dit, en ſon ſecond livre des Muſiciens, qu'il y euſt encore ès autres quelque choſe utile à la conſervation de la choſe publique. Car Platon eſtudia fort en la muſique, y aiant eſté auditeur de Draco Athenien & de Metellus Agrigentin. Mais d'autant qu'il y a plus de gravité & de dignité en la doriene, il la prefera aux autres, toutefois il n'ignoroit pas que Pindare, Alcman, Simonides & Bacchilides avoient eſcrits pluſieurs parthenies, & encore des proſodies, des pæans, voire des lamentations tragiques à la doriene, & meſme juſques à des chanſons amatoires. Il luy ſuffiſoit de celles qui ſont à la louange de Mars, de Minerve, & des ſpondées, car elles ſont bien propres & ſuffiſantes, pour fortifier l'ame d'un homme. Auſſi n'ignoroit il pas de la lydiene, & ſçavoit fort bien de l'ioniene, que la tragædie uſe de celle melodie.

XXVII. Auſſi faiſoient tous les anciens, leſquels n'eſtants pas ignorants des autres melodies, ſe contentoient toutefois d'uſer ſeulement d'une. Car l'ignorance ou faulte d'experience n'eſtoit pas cauſe de ce qu'ils ſe rengeoient ainſi à l'eſtroit, & ſe contentoient de peu de chordes : & ne fault pas eſtimer que Terpander & Olympus

par ignorance & fault d'experience, ny tous leurs sectateurs, aient retrenché la multiplicité de chordes ny la varieté. Ce que tesmoignent les poëmes de Terpander & d'Olympus, & de leurs semblables : car estants simples, & n'aiants que trois chordes, ils sont plus excellents que ceux qui ont beaucoup de chordes, & qui sont bien diversifiez, de sorte que personne ne peut imiter la maniere d'Olympus, & demeurent derriere luy tous ceulx qui usent de plusieurs chordes, & de varieté.

XXVIII. Or que les anciens s'absteinssent de la tierce, en la sorte spondaïque, non par ignorance, ils le monstrent assez en l'usage de la pulsation. Car ils n'en eussent pas usé d'accord avec la parypate, s'ils n'en eussent bien cogneu l'usage : mais il est certain que la beauté de l'affection qui se fait en la sorte spondaïque par la troisieme, estoit cela qui amenoit leur sentiment à hausser & passer leur chant jusques à la paranete, & mesme raison y a il aussi de la nete : car ils en usoient à la pulsation : à la paranete en discord, & à la mese en accord. Mais en chant elles ne leur sembloient pas propres à la sorte spondaïque, & non seulement en ceulx là, mais aussi en la nete du tetrachorde conjoinct tous en usent ainsi : car en la pulsation ils le desaccordoient avec la paranete & la paramese, & avec la licha-

nos[1], mais en chant ils en avoient honte, pour l'affection naturelle qui en resultoit. Il appert aussi manifestement par les Phrygiens, que cela n'estoit point par ignorance à Olympus ny à ses sectateurs, car ils en usoient non seulement en la pulsation, mais aussi au chant ès sacrifices de la mere des dieux, & en quelques autres chants phrygiens. Aussi est il tout evident des hypates, que ce n'estoit point par ignorance qu'ils s'en abstenoient ès dorienes de ce tetrachorde, car incontinent aux autres tons ils en usoient. Il est certain que c'estoit sciemment, mais pour eviter l'affection, ils l'ostoient en la mode doriene, honorans la beauté d'icelle.

XXIX. Comme aussi ès poëtes tragicques : car jusques au jourd'huy la tragædie ne se sert point encore du chromatique ny du rythme, là où la cithre, qui de beaucoup de generations est plus ancienne que la tragædie, en use. Et est aussi manifeste que le chroma est plus vieil que n'est la cithre. Car il faut prendre ceste ancienneté là de l'usage & de la pratique des hommes, pource que selon la nature des genres des sons, l'un n'est point plus vieil ny plus ancien que l'autre. Si donc quelqu'un vouloit dire que Æs-

[1] M. Burette fait ici, d'après Méziriac, une correction dans le texte, qu'il faut absolument admettre pour l'intelligence de cet endroit. Voyez sa traduction.

chylus ou Prhynicus se soient abstenus d'user du chromatique, pource qu'ils ne le sçavoient pas, ne seroit pas abusé grandement? Celuy là mesme pourroit dire, que Pancrates auroit aussi ignoré le genre chromatique, parce que cestuy là aussi s'en abstenoit le plus souvent : mais il en a usé par tout en quelques uns. Ce n'estoit doncques pas par ignorance, mais par jugement & conseil qu'il s'en abstenoit. Il imitoit doncques, ainsi comme il disoit, la maniere de Pindare & de Simonides, & en general celle maniere que les modernes appellent l'ancienne.

XXX. Mesme raison y a il de Tyrtæus Mantinian, d'Andreas Corinthien, & de Thrasyllus Phliasien, & de plusieurs autres, lesquels nous sçavons s'estre abstenus par jugement du chromatique, de la mutation, de la multiplicité de chordes, & de plusieurs autres choses qui sont en usage commun, comme de rythmes, d'harmonies, de dictions, de chants & d'interpretations. Sans aller plus loing, Telephanes le Megarien estoit si fort ennemy des flustes [1], qu'il ne vouloit pas souffrir que les ouvriers les meissent seulement dessus les auboys [2], ains fut pour cela principalement qu'il s'absteint du jeu de pris Pythique. Et generallement si pour n'user

[1] Des anches. | [2] Sur les flûtes.

point

point d'une chose, quelqu'un vouloit conjecturer que ce fust par ignorance, il condamneroit doncques comme ignorants, plusieurs de ceulx qui sont maintenant, comme il sera force qu'il condamne les Dorioniens, pource qu'ils mesprisent la mode antigenidiene : car ils n'en usent point, & les Antigenidiens de la dorioniene pour la mesme cause, & des joueurs de cithre de la maniere de Timotheus. Car ils se sont presque tous mis aux rappetasseries, & aux poëmes de Polyidus.

XXXI. D'autre costé si lon considere sainement & avec experience, en comparant ce qui lors estoit à ce qui est maintenant, lon trouvera que la varieté & diversité estoit alors mesme en usage, car les anciens ont usé de la varieté & diversité aux rythmes qui estoit fort diverse : ainsi fault il dire, que la varieté des rythmes, & la diversité & difference aussi des pulsations estoit lors plus variable : car ceulx de maintenant aiment le sçavoir, ceulx de jadis les rythmes & la belle grace. Il est doncques manifeste que les anciens s'abstenoient de chants rompus & diminuez, non pource qu'ils ne les sceussent pas chanter, mais pource qu'ils ne les approuvoient pas. Et ne le fault pas trouver estrange, car il y a beaucoup de façons de faire en la vie humaine que lon sçait bien, dont lon n'use pas,

mais on en eſt eſtrange, pour ce que l'uſage en eſt oſté, à cauſe que lon y a monſtré quelque choſe qui n'eſtoit pas bien ſeante.

XXXII. Mais que ce ne ſoit ny par ignorance ny par faute d'experience que Platon ait rejetté les autres genres de muſique, ains ſeulement pour ce qu'ils n'eſtoient pas bien ſeants à ſa maniere de choſe publicque, nous monſtrerons puis après qu'il eſtoit expert en l'harmonique : car en ſa procréation de l'ame qu'il deſcrit, au livre de Timæus, il monſtre l'eſtude qu'il avoit employée tant ès autres mathematiques qu'en la muſique, en ces paroles : « Après cela il » remplit les doubles & les triples intervalles, » en retrenchant une portion, & la mettant entre » les deux, de ſorte qu'en chaſcun intervalle il » y avoit deux medietez ». Ce commancement là eſt bien d'un homme expert en l'harmonie, ainſi comme nous montrerons cy après.

XXXIII. Il y a trois ſortes de medietez primitives, deſquelles toutes autres ſont tirées, l'arithmetique, la geometrique, & l'harmonique : l'arithmetique eſt celle qui ſurmonte & eſt ſurmontée de nombre egal, la geometrique de raiſon egale & ſemblable, l'harmonique ny de nombre ny de raiſon egale, mais de meſme partie de ſes extremitez. Platon doncques voulant non ſeulement monſtrer l'harmonie des quatre

elemens de l'ame, & la cause pourquoy choses ainsi diverses s'accordent ensemble en chascun intervalle, il a mis deux medietez de l'ame, selon la raison musicale. Car en l'accord de diapason en musique, il y a deux intervalles entre les deux extremitez, desquelles nous monstrerons la proportion. Par ce que l'accord de diapason consiste en la proportion double, & pour le voir par exemple, la double proportion se fera ès nombres six & douze. Cest intervalle est depuis l'hypate des moiens, jusques à la nete des disjoincts, estant le six & le douze les deux extremitez, la hypate des moiens le nombre de six, & la nete des disjoincts le nombre de douze.

XXXIV. Il reste de prendre les nombres moyens entre ces deux extremes, dont les extremes soient l'un en proportion sesquitierce [1], & l'autre eu proportion sesquialtere [2], qui sont les nombres de huit & de neuf. Car six est au dessoubs de huit en proportion sesquitierce, & de neuf en proportion sesquialtere. Voylà quel est l'un des extremes, & l'autre qui est douze est au dessus de neuf en proportion sesquitierce, &

[1] ἐπίτριτος, est une quantité qui en contient une autre, & de plus, & par dessus (ἐπί), le tiers (τρίτον) de cette autre.

[2] ἡμιόλιος, est une quantité composée d'une autre, & de la moitié (ἡμι) de ce second total (ὅλον).

au dessus de huict en proportion sesquialtere.
Ces deux nombres doncques estants entre six & douze, & l'intervalle du diapason estant composé du diatessaron, de laquelle & du diapente de la quinte, il appert que la mese B fa b mi, aura le nombre de huict, & la paramese, A la mi re, le nombre de neuf. Cela fait, il y aura mesme habitude de l'hypate à la mese, que de la paramese à la nete du tetrachorde desjoinct. La mesme proportion se treuve aussi ès nombres: car la mesme raison qu'il y a de six à huict, la mesme y a il de neuf à douze : & la mesme raison qu'il y a de six à neuf, la mesme y a il de huict à douze. Or est la proportion sesquitierce de huict à six, & de douze à neuf, & sesquialtere de neuf à six, & de douze à huict. Cela est assez pour monstrer comme Platon avoit bien estudié ès mathematiques, & y estoit fort expert.

XXXV. Mais que l'harmonie soit une chose digne, grande & divine, Aristote qui estoit disciple de Platon le dit ainsi : « L'harmonie » est celeste, aiant la nature divine, belle, & » plus qu'humaine, & estant partie en quatre » de sa nature, elle a deux medietez, l'une » arithmetique, l'autre harmonique, & les par- » ties d'icelle, les magnitudes & les extremi- » tez, selon le nombre & equalité de mesure:

» car les chants sont appropriez en deux tetra-
» chordes »:

XXXVI. Ce sont les paroles d'Aristote, qui dit, que le corps de l'harmonie est composé de parties dissemblables, & neantmoins accordantes les unes avec les autres, mais toutefois que les medietez d'icelle s'accorde selon la raison arithmetique, parce que la nete accordée avec l'hypate à la double, fait accord & consonance de diapason : car elle a, ainsi que nous avons dit paravant, la nete de douze unitez, & l'hypate de six, & la paramese accordant avec l'hypate en proportion sesquialtere de neuf unitez : mais de la mese nous disons qu'il y a huict unitez, & les principaux intervalles de la musique sont composez de ces deux là, à sçavoir de la quarte, qui est en proportion sesquitierce, & de la quinte, qui est en proportion sesquialtere, & le diapason, l'octave, est en proportion double, aussi se conserve la proportion sesquioctave, qui est la raison du ton. Voylà comment les parties de l'harmonie se surmontent & sont surmontées de mesmes excès, & les medietez des medietez, tant en excès de nombres que de puissance geometrique.

XXXVII. Aristote doncques declare qu'elles ont telles puissances, que la nete surmonte la mese de sa troisieme partie, & que l'hypate est

surmontée aussi de la paramese semblablement, de maniere que ces excès sont du genre des choses relatives qui se referent ailleurs : car ils surmontent & sont surmontez de mesmes parties. Par mesmes raisons & proportions doncques, les deux extremes sont surmontées, & surmontent la mese & paramese : c'est à sçavoir sesquitierce & sesquialtere, & tel est l'excès harmonique : mais l'excès de la nete, & de la mese par raison arithmetique, demonstre ses excès en egale partie, & autant la paramese de l'hypate : car la paramese surmonte la mese de proportion sesquioctave, comme de rechef la nete est en double proportion de l'hypate, & la paramese de l'hypate, en proportion sesquialtere, & la mese sesquitierce au regard de l'hypate.

XXXVIII. Voylà doncques comment est composée l'harmonie, selon Aristote mesme, & de ses parties & de ses nombres, & si est composée fort naturellement de la nature, tant finissante que infinie, & du pair & non pair, elle & ses parties toutes : car elle totale est pair, estant composée de quatre termes, & ses parties, & leurs raisons sont pairs & non pairs, & pairs non pairs : car la nete est pair de douze unitez : la paramese non pair de neuf unitez : la mese pair de huit unitez, & l'hypate pair non pair, estant de six unitez. L'harmonie doncques ainsi

composée, & ses parties les unes envers les autres, tant en excès qu'en proportions, elle accorde avec soy mesme, & avec ses parties ensemble.

XXXIX. Mais, qui plus est, les sentimens mesmes estans inserez dedans nos corps par harmonie, principalement les celestes & divins, la veuë & l'ouye, qui avec dieu donnent l'intelligence & le discours de la raison aux hommes avec la voix, & la lumiere nous monstrent l'harmonie, & les autres moindres qui les suyvent, en tant qu'ils sont sentimens, sont aussi composez par harmonie, car eulx accomplissent tous leurs effects, non sans harmonie, estants bien inferieurs & moins nobles, que ces deux premiers là, mais non pas dependans pourtant d'eulx : car ceulx là entrans dedans le corps accompagnez de je ne sçay quoy de divinité presente avec le discours de la raison, ont une forte & excellente nature.

XL. Il appert doncques manifestement que les anciens Grecs faisoient fort grand compte, & non sans cause, d'estre dès la jeunesse bien instruicts en la musique, estimants qu'il falloit former & temperer les ames des jeunes gents à la vertu & honnesteté par le moien de la musique, comme estant utile à toutes choses honnestes, & que lon doit avoir en grande recommandation, mais singulierement & principale-

ment pour les dangers de la guerre, ausquels les uns se servoient de auboys, comme les Lacedæmoniens, aux quels se chantoit la chanson qu'ils appelloient castoriene avec les auboys, quand ils marchoient en ordonnance de battaille pour aller charger leurs ennemis. Les autres faisoient leurs approches, pour aller chocquer l'ennemy, au son de la lyre : comme lon treuve que les Candiots ont bien longuement usé de celle sorte de musique aux perils de la guerre : les autres, jusques à nostre temps, usent du son des trompettes : & les Argiens allans au combat de la luicte aux jeux qui s'appellent stheniens en leur ville usoient du son des auboys. Ces jeux, ainsi que lon dit, furent premierement instituez en l'honneur & memoire de leur roy Danaus, & depuis furent de rechef consacrez à l'honneur de Jupiter surnommé Sthenien, toutefois jusques aujourd'huy au jeu de pris des cinq exercices, la coustume est que lon y jouë des auboys, encore que ce ne soit rien d'exquis, ny ancien que lon y jouë, ny tel qu'il avoit accoustumé d'estre au temps passé, comme le cantique qui fut jadis composé par Hierax, qui s'appelloit Eudromé, pour ceste sorte de combat : & bien que soit chose maigre & foible, si est-ce que lon y sonne encore des auboys.

XLI. Et ès temps plus anciens ont dit, que

les Grecs ne cognoissoient pas mesme la musique theatrale, pource qu'ils en appliquoient & employoient toute la science au service & à l'honneur des dieux, & à l'institution des jeunes gens, avant qu'il y eust aucun theatre edifié en la Grece, ains estoit la musique seulement employée à l'honneur des dieux ès temples & service divin; & à la celebration des louanges des vaillans hommes, tellement qu'il est vraysemblable que ces paroles de Theatre, & de Theorein, qui signifie regarder l'esbattement des jeux, beaucoup devant la structure mesme des theatres, ont esté derivées de ce mot Theos, qui signifie Dieu. Tant y a que de nos temps, il y a si grand accroissement de difference & de diversité, que maintenant il ne se fait mention quelconque du genre de musique pour enseigner, ne n'y a plus personne qui s'y applique, & qui en face profession, ains tous ceulx qui s'y mettent, s'adonnent à la theatrale pour delecter.

XLII. Mais quelqu'un me pourra dire, Mon amy, penses tu que les anciens n'y aient rien adjousté ny rien innové? Je confesse que si, & dis bien qu'ils y ont adjousté voirement de nouvelles inventions, mais avec gravité & honnesteté : car les historiens qui ont escrit de ces choses là, ont attribué à Terpander la nete doriene, parce que les anciens au paravant n'en

usoient point en chantant : aussi dit on que la mode mixolydiene a du tout esté inventée depuis, & la mode de la melodie orthiene, le cantique qui se nomme orthien, par le trochæe pour sonner à l'arme, & resveiller les courages [1]. Et s'il est vray ce que Pindare dit, que Terpander a esté inventeur des chants que lon chantoit ès festins appellez Scolia, il fault bien dire que les anciens ont inventé quelque chose : qui plus est, on tient que Archilochus adjousta les rythmes des trimetres, & la transition & mutation en autres rythmes qui ne sont pas de semblable genre, & la maniere comme il les fault coucher : davantage à luy premier s'attribuent les épodes, les tetrametres, le procritique, & le prosodiaque, & l'augmentation du premier, & par aucuns l'élegie mesme : oultre cela la tension de l'iambe au pæan montant, & l'heroïque augmenté au prosodiaque & au cretique.

XLIII. Et puis encore que des iambes les

[1] Ce passage n'offre aucun sens raisonnable. Méziriac, dit M. Burette, s'est bien apperçu que le texte étoit corrompu en cet endroit, mais il ne tente rien pour le corriger. Philips l'a lu sans doute différemment, ou a pris sur lui, comme M. Burette, de corriger le texte à sa maniere. Voici le passage entier d'après ce traducteur Anglois : Even the whole mixolidian mood is a new invention; such were also the orthian manner and the trochæan, not much differing from it, called the signal-giver, because it sounded the signal of battle. Au reste cette version autorise singuliérement la correction adoptée par M. Burette.

uns ſe prononcent durant le battement, les autres ſe chantent, on dit que ce a eſté Archilochus qui a monſtré tout cela, & que depuis les poëtes tragicques en ont auſſi uſé, & que Crexus fut le premier qui en tranſporta l'uſage aux chanſons bacchanales des dithyrambes : & dit on meſme que ce fut luy premier qui inventa le battement après le chant, parce que tous les anciens battoient les chordes quant & la voix. Auſſi attribue lon à Polymnaſtus toute la mode que lon appelle maintenant hypolidiene, & que ce fut luy qui en feit la diſſolution & la ſortie bien plus grande. Et Olympus celuy à qui on attribue l'invention de la grecque, belle & legale muſique, on dit que ce fut luy qui meit en avant le genre de l'harmonie, & des rythmes, le proſodiaque où il y a la loy de Mars, & le chorion, duquel il uſe fort ès ſacrifices de la mere des dieux, & y en a encore qui luy attribuent le Bacchius. Or eſt-il certain que nul des anciens cantiques ne les a [1].

[1] Cette verſion d'Amyot eſt très bonne, & eſt préférable à toutes les autres modernes. Elle ſuppoſe que cet excellent interprête de Plutarque aura lu : δῆλον δ' ἕκαστον τῶν ἀρχαίων μελῶν ὅτι ταῦτα νέους ἔχει. ταῦτα ἐξευρήματα, ces nouvelles inventions.) Cette leçon eſt parfaite, & eſt la concluſion très juſte de la propoſition de Plutarque, qui veut prouver qu'il s'eſt introduit quantité de nouveautés dans la muſique : & une preuve de cette aſſertion, ajoute-t-il, c'eſt que l'on voit manifeſtement qu'il n'y a nuls veſtiges de ces nouveautés dans les airs ou les nomes plus anciens que les

XLIV. Et Lasus Hermionien aiant amené les rythmes aux dithyrambes, & suivy la multiplicité de voix des auboys, en usant de plusieurs sons disperfez çà & là, introduisit une grande mutation en la musique, qui n'estoit pas auparavant. Semblablement Melanippides qui vint après, ne se contint pas en la façon de musique qui estoit en usage, ny Philoxenus aussi, ny Timotheus mesme : car n'aiant la lyre que sept chordes jusques à Terpander Antisseien, il la jetta en plus de sons. Et mesme la façon de sonner du auboys, de simple qu'elle estoit au paravant a esté changée en façon bien plus diversifiée : car anciennement jusques à ce Melanippides poëte de dithyrambes, les joueurs de auboys prenoient leurs salaires des mains des poëtes, & estoient les poëtes les principaulx acteurs de la musique, & les joueurs de auboys n'estoient que leurs ministres soubs eulx, mais depuis ceste coustume là fut corrompue : à l'occasion dequoy Pherecrates poëte comique introduit la musique en habit de femme, aiant tout le corps deschiré de coups de verges, & la justice qui luy demande la cause pourquoy & comment elle a ainsi esté fouettée, & la poësie [1] luy respond ainsi,

auteurs de ces innovations. Méziriac ne s'est point apperçu de cette differente leçon, indiquée par la version d'Amyot. *M. Burette.*

[1] Philips a lu comme Amyot

Je le diray, car à le raconter
J'auray plaisir, & toy à l'escouter.
L'un des premiers qui m'ont fait cest excès
Si pitteux, est un Melanippides,
Qui avec douze escorgées battue
M'a fait si lasche, & si molle rendue [1] :
Mais il estoit encore supportable
Au pris du mal qui maintenant m'accable,
Car un certain Cinesias d'Attique,
Maudit des dieux avecques sa prattique,
De tourdions rompus hors d'harmonie
A achevé de rudoyer ma vie.
Son dithyrambe à gauche semble droit,
Comme un bouclier, à l'un & l'autre endroit.
Encore m'a celuy là moins traittée
Cruellement, & non pas tant guastée
Comme Phrynis, lequel en me jettant
Son tourbillon, & me pirouettant,
Tournant, virant, trouva douze harmonies
Selon sa mode en cinq chordes [2] garnies,
Mais toutefois celuy là s'il failloit
En un costé, d'autre il le rhabilloit.
Timotheus après (ma bonne dame)

& Xilander : l'interprête Italien, Valgulio, a lu, la musique : or il faut lire avec ce dernier : καὶ τὴν μουσικὴν λέγουσαι : parce qu'il ne s'agit pas ici de la musique en général, qui se désigne souvent par le mot μέλος, qui en est une partie considérable, mais il s'agit uniquement de la musique harmonique, μουσικήν.

[1] Méziriac corrige très bien ces deux vers mal rendus par Amyot : voici ceux de Méziriac.

Qui m'a premier sur douze nerfs tendue,
Et m'a si lâche & si molle rendue.

[2] Corrigez & lisez : sept cordes ; ἐν ἑπτὰ, au lieu de ἐν πέντε, d'après la savante conjecture de M. Burette.

M'a déchirée à oultrance plus qu'ame,
J'entens celuy qui natif de la ville
De Milet m'a fait des maulx mill' & mille,
Et a passé à me grever tous ceulx
Qui m'ont esté jamais plus oultrageux,
En amenant sa fade fourmilliere
De ses fredons mal plaisante maniere :
Si par chemin seule il me rencontroit
De mes habits il me desaccoustroit,
En me liant avecques douze chordes.

XLV. Et Aristophanes le poëte comique fait aussi mention de Philoxenus, & dit qu'il avoit introduit les chansons aux danses rondes, & fait ainsi parler la musique,

Avec ses chants hyperboleiens,
Niglariens & hexarmoniens,
Comme il les nomme, il m'a toute remplie
De fainte voix, laschée, amollie,
Comme une rave [1].

Les autres comiques semblablement ont aussi blasonné les modernes qui ont ainsi deschiqueté en passages diminuez, & decouppé en petits morceaux la musique.

XLVI. Mais qu'elle ait pouvoir & efficace grande, soit à dresser, soit à tordre & depraver les mœurs & les institutions, Aristoxenus

[1] ῥάφανος, un chou; c'est ainsi que les Athéniens nommoient cette espèce de légume.

l'a bien monstré[1] : car il dit, que de son temps Telesias Thebain avoit esté de sa jeunesse instruit & nourry en la meilleure sorte de musique, & y avoit appris des plus estimez cantiques & motets, comme entre autres de ceulx de Pindarus, de Dionysius le Thebain, & de ceulx de Lamprus, de Pratinas, & des autres poëtes lyriques, qui ont esté excellents pour bien toucher la lyre : & avoit aussi appris à fort bien jouer du auboys, & suffisamment exercité en toutes autres parties de la science. Quand il eut depuis passé la fleur de son aage, il fut tellement surpris & deceu de ceste theatrale musique ainsi diversifiée, qu'il mesprisa le beau & bon style des ancienes musiques & poësies, auquel il avoit esté nourry, pour apprendre celles de Timotheus & de Philoxenus, & encore entre les autres celles où il y avoit plus grande diversité & plus de nouveauté : & que s'estant mis à composer des chansons selon les differents styles à la mode de Pindarus, & à celle de Philoxenus, il ne peut jamais rencontrer à la mode de Philoxenus, & que la cause en fut la bonne nourriture & droite instruction qu'il avoit euë de son enfance.

[1] Amyot, observe M. Burette, a fort mal rendu le sens de ce passage, sur lequel cependant il a échappé à la sévère critique de Méziriac. Voyez la traduction de M. Burette.

XLVII. S'il y a doncques homme qui veuille bien & avec droit jugement user de la musique, qu'il imite l'anciene maniere, mais ce pendant qu'il la remplisse encore des autres sciences, & qu'il apprenne la philosophie pour le conduire comme par la main : car c'est elle qui peut juger quelle sorte de carmes est convenable à la musique, & qu'elle luy est utile. Par ce qu'il y a trois genres principaux, esquels universellement est divisée toute la musique, le diatonique, le chromatique & l'harmonique, il fault qu'il sçache la poësie, laquelle use de ces genres là, & qu'il ait quant & quant attaint la suffisance de sçavoir exprimer & coucher par escrit ses inventions poëtiques [1].

XLVIII. Premierement doncques il fault penser que toute la science de musique est une accoustumance, sans sçavoir encore à quelle fin il fault apprendre chasque chose que lon monstre à celuy qui apprend, après cela il fault aussi penser qu'à cest apprentissage & institution là on n'adjouste pas promptement l'enumeration des modes & manieres de la musique, ains la plus part apprennent sans discretion temerairement, ce qui semble bon, & qui plaist à celuy qui apprend, ou à celuy qui enseigne, comme les

[1] Amyot a sauté une phrase entiere qui termine ce chapitre dans le grec. Restituez-la d'après M. Burette.

Lacedæmoniens

Lacedæmoniens par le passé, les Mantiniens, & les Palleniens choisissoient une des modes entre autres, ou bien peu en nombre, lesquels ils estimoient estre propres & convenables à la reformation & correction des mœurs, & n'usoient que de ceste musique là.

XLIX. Ce qui pourra clairement apparoir si lon enquiert & considere ce que chasque science prend pour son subject à traitter : car il est certain que le genre [1] harmonique est celuy qui concerne & qui donne connoissance des intervalles, des composez, des sons, des tons, & des mutations de ce qu'ils appellent hermosmenon, c'est à dire, bien-seant & convenable, & ne luy est pas possible de passer plus avant [2] : tellement qu'il ne fault pas requerir d'elle, qu'elle donne la cognoissance, & qu'elle puisse discerner, si le poëte a bien pris proprement & accommodeement pour exemple en musique, la mode hypodoriene en son entrée, ou la mixolydiene & la doriene à son yssue, ou bien la phrygiene, ou l'hypophrygiene au milieu, car cela n'appartient point à la matiere du genre [3]

[1] C'est une faute d'Amyot, lisez avec Méziriac : la science harmonique est celle qui, &c.

[2] Amyot & Xilander n'ont rien compris à ce passage. Il faut les corriger d'après M. Burette. Philips a très bien rendu cet endroit.

[3] Amyot confond le genre harmonique avec la science harmo-

harmonique, & a besoing de beaucoup d'autres choses : car s'il ne cognoist bien la force de la proprieté, ny le genre chromatique, ny l'harmonique, il ne viendra jamais à avoir la puissance parfaitte de la proprieté, selon laquelle les mœurs du poëme se monstrent [1] : car cela est l'office & le chef-d'œuvre de l'ouvrier : car il est manifeste qùe autre est la voix du composé, & autre celle du chant qui est dressé en ce composé là, de laquelle traitter & enseigner n'appartient pas à la faculté du genre harmonique [2] : autant en fault il aussi dire touchant le rythme : car nul rythme ne viendra avec la cognoissance & puissance de la parfaitte proprieté en soy.

L. Car ce que nous appellons propre, c'est tousjours eu esgard & le referant aux mœurs, dequoy nous disons que la cause est en la composition ou mixtion, ou en tous les deux ensemble, comme ce qu'Olympus a mis le genre harmonique en la mode phrygiene, meslé avec le pæon epibate : car ce commancement là a engendré ce que nous appellons les mœurs en la loy & cantique de Minerve : car estant la

nique, qui est la musique même : aussi Philips traduit-il par le mot, musick.

[1] Amyot, suivant la remarque de Méziriac, n'a point entendu ce passage : corrigez d'après M. Burette.

[2] Amyot ne saisit nullement ici le sens de son auteur : sa traduction ne s'entend pas.

melodie & le rythme artificiellement adjouſtée, & eſtant tranſmué le rythme ſeulement, & mis un trochée au lieu d'un pæon, de là fut compoſé le genre harmonique d'Olympus. Et neantmoins demourant le genre enarmonique & la mode phrygiene, & outre cela encore tout le compoſé, les mœurs ont receu une grande alteration : car l'harmonie qui eſt en ceſte loy de Minerve eſt bien differente en mœurs du commun uſage.

LI. Si doncques à celuy qui ſeroit expert en la muſique eſtoit encore joint le jugement & la faculté de juger, il eſt certain que celuy là ſeroit un parfait ouvrier & maiſtre paſſé en la muſique : car celuy qui ſçait la mode doriene ſans ſçavoir juger & diſcerner la proprieté, il ne ſçaura ce qu'il fera, ny ne conſervera pas les mœurs, attendu que lon doubte meſme des modulations dorienes, à ſçavoir ſi elles appartiennent à la matiere harmonique ou non, comme quelques uns des Doriens le penſent. Pareille raiſon y a il de toute la ſcience rythmique, car celuy qui ſçait le pæon ne ſçaura pas incontinent la proprieté de ſon uſage, par ce que lon doubte meſme des façons de rythmes pæoniques, à ſçavoir ſi la matiere rythmique en peult donner le jugement & la cognoiſſance : ou ſi, comme quelques uns diſent, elle ne s'eſtend pas juſques

à là : il fault donques qu'il y ait pour le moins deux cognoissances en celuy qui veult faire discretion & juger entre le propre & l'estrange : premierement celle des mœurs pour lesquelles toute la composition est faitte, & puis des parties dont la composition est constituée. Cela doncques suffise, pour monstrer que ny l'harmonique, ny la rythmique, ny aucune de celles facultez de la musique, que lon nomme particulieres, n'est suffisante de soy mesme seule pour juger des mœurs & des autres qualitez.

LII. Comme ainsi soit doncques que le hermosmenon, comme qui diroit le bien seant, se divise en trois genres egaux, les grandeurs des composez, les puissances des sons, & les puissances aussi des tetrachordes, les anciens n'ont traitté que d'un seul [1] : car ceux qui ont esté devant nous, n'ont consideré & escrit ny du chrome, ny du diatone, ains seulement de l'enarmonien, & de celuy là encore en une seule grandeur de composé, qui s'appelle diapason, l'octave : & du chrome, ils en estoient en different, & presque tous s'accordoient à dire, qu'il n'y avoit que celle harmonie seule.

[1] Cette traduction n'est pas exacte, & prouve qu'Amyot n'étoit pas très versé dans la musique des anciens. Philips est conforme dans sa version à celle de M. Burette, qu'il faut consulter.

LIII. Parquoy jamais n'entendra ce qui appartient à la matiere harmonique celuy qui aura penetré jusques à celle cognoissance, ains appert qu'il fault qu'il suive & les particulieres sciences, & le corps aussi total de la musique, & encore les mixtions & compositions des parties : car celuy qui n'est que harmonique, est confiné en un certain genre seulement. A parler doncques en general universellement, il fault que & le sentiment exterieur, & l'entendement interieur, aillent & se rencontrent ensemble au jugement des parties de la musique, & non pas que l'un previenne & aille devant, comme font les sentiments qui sont trop vistes & precipitez, ny aussi demeure derriere, comme font les tardifs & difficiles à emouvoir : mais il advient aucunefois en quelques sentiments l'un & l'autre ensemble, qu'ils se hastent & demeurent à cause d'une naturelle inegalité qu'ils ont. Il fault doncques oster au sentiment & retrencher ce qu'il y aura de trop, à fin qu'ils marchent ensemble.

LIV. Car il est necessaire qu'il y ait tousjours trois choses, pour le moins, qui se rencontrent ensemble en l'ouye, le son, le temps, & la syllabe, ou la lettre : & adviendra que du chemin selon le son, se cognoistra le hermosmenon, le bien proportionné : du chemin selon le temps, le rythme, & du chemin selon la lettre ou la

ſyllabe, ce qui s'appelle les mœurs [1] : & quand ils marchent enſemble, il eſt force qu'il ſe face rencontre du ſentiment, auſſi eſt il manifeſte que le ſentiment ne pouvant ſeparer & diſcerner chaſcune de ces trois choſes, & les ſuivre & accompagner particulierement, il eſt impoſſible qu'il puiſſe cognoiſtre ne juger ce qu'il y a de bien ou de mal en chaſcune particularité [2]..

LV. Premierement doncques il fault cognoiſtre de la continuation, car il eſt neceſſaire qu'il y ait en la puiſſance & faculté de juger une continuation, par ce que le bien & le mal ne ſont pas determineement en tels ſons, ou en tels temps, ou en telles lettres, mais en la ſuitte & continuation d'icelles, d'autant que c'eſt une mixtion de parties qui ne peuvent eſtre conjoinctes en uſage [3] ; & quant à la ſuitte, cela ſuffiſe.

LVI. Après cela il fault conſiderer que les hommes ſçavants maiſtres en la muſique ne ſont pas encore ſuffiſans pour en juger : car il eſt impoſſible d'eſtre parfaict muſicien, & parfaict juge des parties qui ſemblent eſtre de la totale muſique, comme de la ſcience des inſtruments,

[1] Le ſens que préſente cette traduction, n'eſt pas fort clair, Philips a traduit plus exactement, & M. Burette y eſt conforme.

[2] Ce n'eſt pas là le ſens ; voyez la verſion de M. Burette.

[3] Voyez l'obſervation ſur le chapitre LV.

& du chant, & de l'exercitation des ſentiments, je dis de celle qui tend à l'intelligence de ſçavoir cognoiſtre l'hermoſmenon, le bien proportionné, & du rythme, & outre cela de la matiere rythmique & harmonique, & de la ſpeculation touchant le battement & la diction, & s'il y en a encore quelques autres.

LVII. Et pour quelle cauſe il eſt impoſſible d'eſtre bon juge & apte à juger d'icelles par elles meſmes : il nous faut taſcher à l'entendre premierement, parce que des choſes qui nous ſont propoſées à juger, les unes ſont parfaittes, les autres imparfaittes : parfaittes comme chaſque œuvre poëtique qui eſt ou chantée ou jouée avec les aubois, ou ſonnée ſur la cithre, & puis l'interpretation que l'on appelle deſdits poëmes, comme le jeu des fluſtes ou le chant, & autres ſemblables imparfaittes, celles qui tendent à celles là, & qui ſont pour celles là, comme ſont les parties de celle que lon appelle interpretation. Secondement de la poëſie : car elle en eſt auſſi, parce auſſi bien pourroit on juger en oyant le joueur, ſi les aubois ſont d'accord ou non, & ſi le langage en eſt clair, ou au contraire : & chaſcune d'icelles choſes eſt partie de l'interpretation des aubois, non pas la fin, ains qui ſe fait pour la fin : car les mœurs de l'interpretation ſe jugeront de là, & des cauſes ſembla-

bles, ſi elles auront eſté bien accommodées, propres au poëme composé, que l'agent aura pris à traitter, exprimer & interpreter : pareille raiſon y a il auſſi des paſſions qui ſeront ſignifiées dedans leſdits poëmes par la poëſie.

LVIII. Les anciens doncques, comme ceux qui principalement faiſoient compte des mœurs, preferoient & eſtimoient davantage la façon de la muſique grave, non curieuſe ny affettée. Car on dit que les Argiens meſmes ordonnerent punition certaine alencontre de ceux qui offenſeroient contre la muſique, & condamnerent en une bonne amende celuy qui le premier uſa [1] de ſept chordes, & qui ſe meſla d'uſer de la mode mixolydiene. Mais Pythagoras, ce grand & venerable perſonnage reprouvoit le jugement de la muſique qui ſe fait par le jugement de l'ouye [2] : car il diſoit que la vertu d'icelle eſtoit une intelligence bien ſubtile & bien deliée, & pourtant ne la jugeoit il point par l'ouye, ains par l'harmonie proportionale, & eſtimoit que c'eſtoit aſſez d'arreſter la cognoiſſance de la muſique juſques au composé du diapaſon.

[1] Grec : uſa chez eux, de ſept chordes. . . .

[2] M. l'abbé Rouſſier, connu par ſon goût pour l'excellente muſique, & par ſes recherches ſur celle des anciens, traite d'*ouvrier-muſicien*, celui dont les ouvrages ne peuvent être jugés ſur des principes, qui n'a pour opérer que ſon oreille, ſon expérience bornée, l'inſtinct & des réminiſcences.

LIX. Là où les muficiens d'aujourd'huy rejettent & defeftiment totalement le genre qui eft le plus beau, & dont les anciens pour fa gravité, faifoient plus de compte [1], & font fi lafches & fi pareffeux qu'ils difent que la diefe harmonique, ne donne apparence quelconque des diverfitez de voix qui tombent foubs le fentiment de l'ouye, & la banniffent de tout poinct de la modulation du chant, difant que ceux qui en ont efcrit, ou qui en ont autrefois ufé, eftoient des refveurs : & pour prouver que leur dire foit veritable, ils penfent apporter une bien forte demonftration, que la grofferie hebetée de leur fentiment, comme fi tout ce qui fuit leur fentiment, & qu'ils ne fentent point, devoit incontinent eftre hors de la nature & de toute fubfiftance, & du tout inutile. Et puis ils maintienent qu'elle ne fe peut prendre en confonance de voix, comme font le ton & le demy ton, & autres femblables intervalles.

LX. Et cependant ils ne fe donnent pas garde que par ignorance ils pourroient doncques auffi chaffer la tierce magnitude, la quinte & la feptiéme, dont l'une eft de trois, l'autre de cinq, l'autre de fept diefes : & generalement ils rejetteroient, & reprouveroient tous les intervalles

[1] Il y a ici une partie de la phrafe d'omife par Amyot. Reftituez-la, d'après M. Burette.

qui ſont non pairs, comme inutiles, pource que nul d'iceux ne ſe peult prendre en accord ny conſonance : car ce ſont ceux que la plus petite dieſe meſure en nombre non-pair : à quoy il enſuit neceſſairement que nul compartiment & partition de tetrachorde n'eſt utile, ſinon celle ſeule, là où lon uſe de tous intervalles pairs, & celle là eſt celle du ſyntone, diatone, & tonien chrome.

LXI. Ce que dire ou penſer ſeroit à faire à gents qui contrediroient non ſeulement à ce qui apparoiſt manifeſtement, mais auſſi qui ſe repugneroient à eux meſmes : car eux uſent plus que nuls autres de telles partitions de tetrachordes, là où tous les intervalles ſont ou non pairs, ou ont proportions de non pairs : car ils feignent & amolliſſent tous les lichanos, & les paranetes, & laſchent auſſi un peu les ſons & notes meſmes qui ſont ſtables & fermes par je ne ſçay quel intervalle, où il n'y a point de raiſon, relaſchans auſſi les tierces & les paranetes, eſtimants que ceſt uſage de compoſez ſoit le plus louable, là où la plus part des intervalles ſont ſans raiſon ny proportion, eſtants relaſchez non ſeulement les ſons qui naturellement ſe peuvent remuer, mais auſſi ceux qui ſont immobiles, comme il eſt tout manifeſte à ceux qui ont le ſentiment aſſez exercité pour ſentir & juger telle choſe.

LXII. Or que la musique soit bien seante & convenable à un grand & vaillant homme, le gentil Homere nous l'a bien donné à cognoistre: car pour nous monstrer comment elle est utile à plusieurs choses, il fait qu'Achilles cuit & digere sa cholere contre Agamemnon par la musique, qu'il avoit apprise de son très sage gouverneur Chiron:

Ils l'ont trouvé, comme il se soulassoit
Avec sa lyre, où son temps il passoit,
Fort douce, belle & proprement ouvrée,
Manche d'argent, qu'il avoit recouvrée
Pour son butin au sac d'Eétion,
Ville par luy mise à destruction.
Il en donnoit à son cœur alaigresse,
Chantant dessus la gloire & la prouësse
Des demy-dieux, & vaillants chevaliers [1].

Note de là, & apprens, ce dit Homere, comment il fault user de la musique: car il chantoit dessus les glorieux faicts des vaillans hommes, & les gestes des demy dieux: cela estoit convenable à Achilles, fils du très juste Peleus. Et davantage Homere enseigne aussi le temps propre & convenable, ayant trouvé une occupation & exercice

[1] Iliad. IX, 186. Nous n'avons pas besoin de rétrograder dans l'antiquité pour trouver le nom d'un héros non moins célèbre par sa lyre que par son épée. L'Achille de nos jours sçavoit charmer ses loisirs, se faire craindre de ses voisins, doubler sa population, & porter ses économies au quadruple de ses revenus.

bien ſeant à homme qui n'eſtoit point empeſché : car eſtant Achilles homme de guerre & d'execution, il ne participoit neantmoins alors point aux hazards & perils de la guerre, pour le courroux qu'il avoit conçeu alencontre du roy Agamemnon : ſi penſa Homere qu'il eſtoit convenable que ce grand & heroïque perſonnage Achilles aguiſaſt ſon courage par ces très belles chanſons, à fin que ſon cœur fuſt tout preſt pour la ſaillie & eſcarmouche qu'il devoit faire bien toſt après, ce qu'il faiſoit en rememorant les hauts faicts d'armes qui avoient eſté faicts par le paſſé. Telle eſtoit l'anciene muſique, & à telles choſes utile, car nous ſçavons que Hercules & Achilles, & pluſieurs autres tels grands & vaillants perſonnages ont uſé de la muſique, laquelle Achilles avoit appriſe du bon & ſage Chiron avec la juſtice & la medecine.

LXIII. En ſomme, l'homme de bon jugement eſtimera, que ce n'eſt point la faulte des ſciences, s'il y en a qui en uſent mal [1]. Parquoy ſi quelqu'un dès ſa jeuneſſe aura eſté bien appris & inſtitué en la muſique, il approuvera & recevra ce qui y eſt de louable & honneſte, blaſmera & rejettera auſſi ce qu'il y aura de contraire : & non ſeulement en la muſique, mais

[1] Amyot a omis le ſecond membre de cette phraſe, qu'il faut rétablir d'après la verſion de M. Burette.

aussi en toutes autres choses, & se retirera de toute indigne & deshonneste action, recevant de la musique le plus grand & le plus doux contentement qui sçauroit estre, & pourra estre cause d'un très-grand bien, tant à luy qu'à tout son païs, n'usant ny de faict ny de parole aucune qui ne soit bien seante & convenable, gardant par tout & en toutes choses, ce qui est bien seant à une honneste personne.

LXIV. Et que les villes & citez les mieux policées & regies par meilleures loix, aient tousjours eu soing de la genereuse & bonne musique, on en pourroit alleguer plusieurs tesmoignages, mesmement celuy de Terpander, qui jadis appaisa la grande se dition qui fut en Lacedæmone, & Thales le Candiot que lon dit estre par le commandement de l'oracle d'Apollo allé en Lacedæmone, là où il garentit les Lacedæmoniens, & les delivra de la pestilence qui les travailloit grandement, & ce par le moien de la musique, ainsi que l'escrit Pratinas: & Homere mesme dit, que les Grecs appaisoient la pestilence, qui les oppressoit, par la musique, disant ainsi,

Les fils des Grecs le courroux appaisoient
Du clair Phœbus, par ce qu'ils ne faisoient
Que tous les jours ses louanges chanter,
Et de beauté supréme le vanter,

Pæan qui l'arc à faute point n'enteze
Son cœur oyant luy en treſſailloit d'aiſe.

LXV. J'allegue ces vers là, noſtre bon maiſtre, pour le couronnement, & la fin de noſtre diſcours de la muſique, attendu que toy le premier nous a donné à entendre la force & puiſſance d'icelle par ces meſmes vers : car à la verité le premier & le plus louable effect d'icelle eſt la recognoiſſance & action de graces envers les dieux. Et le ſecond après eſt une purifiée temperature, & bien compoſée & accordée conſtitution de l'ame. Ces paroles dittes Soterichus y adjouſta : voylà, mon bon maiſtre, les diſcours de la muſique qui ſe peuvent tenir après la table [1].

LXVI. Si fut Soterichus priſé & eſtimé de ce qu'il avoit diſcouru : car il monſtra bien & à la vehemence de ſa voix & à ſon viſage, qu'il avoit affection grande & bien eſtudié en la muſique : & mon maiſtre après les autres dit, Je louë encore, oultre le demourant cela en vous deux, que l'un & l'autre a bien ſçeu garder & tenir ſon reng, car Lyſias nous a feſtoyez de ce qui eſt propre & convenable à un joueur de cithre, qui n'a rien plus que le jeu de la main : & Soterichus nous a enſeigné ce qui con-

[1] Amyot a lu ἐπικυλικίους λόγους, & cette leçon eſt préférable à celle des éditions.

cerne l'utilité qui en procede, & la ſpeculation, l'uſage, & la force & puiſſance, dont il nous a opulentement & plantureuſement traittez.

LXVII. Et croy que tous deux m'ont, de propos deliberé, laiſſé la commiſſion d'attirer la muſique aux bancquets & feſtins, car je ne les veux point condamner de timidité, comme s'ils avoient eu honte de ce faire. Mais s'il y a endroit de la vie des hommes où elle ſoit utile & plaiſante, c'eſt principalement aux feſtins, comme dit le bon Homere,

> Le chanter eſt & danſer delectable,
> Proprement deu à la fin de la table.

Si ne faut il pas penſer qu'il l'ait eſtimé utile ſeulement, pour resjouir & delecter la compagnie, car il y a bien une plus haute & plus profonde intelligence qui eſt cachée deſſoubs ces vers là, par ce qu'il a amené la muſique au temps propre & opportun pour faire grand profit & grand ſecours aux hommes, j'entends aux bancquets & aſſemblées des anciens, là où il eſtoit expedient de l'introduire pour divertir & temperer la force du vin, ainſi comme quelque part dit noſtre Ariſtoxenus, par ce que le vin fait chanceller & branſler l'ame & le corps de ceux qui en uſent immodereement, & la muſique par l'ordre, l'accord & la meſure qui eſt en elle,

les addoulcit & les raméne en une temperature toute contraire. Parquoi Homere dit, que les anciens ont usé opportunément de ce moien là, & du secours pour les addoulcir & rasseoir.

LXVIII. Mais ce qui est le principal, mes compagnons, & qui rend la musique plus venerable, a esté par vous omis : car Pythagoras, Archytas, Platon, & tous les autres anciens sages tienent, que le mouvement des cieux, & la revolution des astres ne se fait point sans musique, par ce qu'ils disent que Dieu a fabriqué toutes choses par accord & harmonie : mais il seroit maintenant importun de plus allonger ce propos là, & est chose très saincte & très musicale, que de sçavoir à toute chose donner le moyen & la mesure qu'il est requis.

LXIX. Cela dit, il commancea à entonner un hymne, & après avoir offert & respandu du vin à Saturne, & à ses enfans, & à tous les dieux, mesmement aux muses, il donna congé à toute la compagnie.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

SUR LA TRADUCTION SUIVANTE.

Voici la maniere dont M. Burette rend compte de son travail sur ce dialogue de Plutarque. « Il s'agit, dit ce savant Académicien, de faire connoître plus particulièrement les musiciens grecs allégués en fort grand nombre par Plutarque; sans oublier d'expliquer aussi plusieurs points d'antiquité, liés au principal sujet de ce dialogue; & ce doit être la matiere d'autant de remarques historiques. De plus, il est essentiel de corriger ou de rétablir dans le texte de l'Auteur plusieurs passages altérés, tronqués ou totalement corrompus, & par-là très capables d'y répandre l'obscurité; ce qui demande à être appuyé de plusieurs notes critiques. Il s'agit enfin d'éclaircir, & de faire bien entendre à un lecteur déjà suffisamment informé de la musique moderne, ce qu'elle a de commun avec l'an-

cienne, dont le fyftême étoit fort différent à plufieurs égards, & dont les termes font aujourd'hui prefqu'entièrement ignorés de la plus part de nos muficiens ; ce qui ne peut s'exécuter que par des remarques dogmatiques.

J'ai tâché de remplir le premier article de ce projet par des recherches exactes & curieufes, non-feulement fur les antiquités de la mufique en général, mais plus fpécialement encore fur les vies & les ouvrages de plus de foixante & dix Poëtes-Muficiens, dont Plutarque fait ici mention.

A l'égard de la feconde tâche que je me fuis impofée, & qui roule fur les corrections du texte de mon auteur ; outre celles dont je fuis redevable à mes propres conjectures, à la fagacité de Méziriac ou de quelques autres, & aux diverfes leçons recueillies dans les éditions de Francfort & de Paris, & tirées des Mſſ. d'Alde, de Bongar, de Petau, de Turnébe & de Vulcob ; j'ai conféré moi-même ce texte fur trois Mſſ. grecs

de la Bibliothèque du Roi, qui ſont les ſeuls de cette bibliothèque, où ſe trouve ce dialogue, & dont le plus ancien en parchemin, cotté 1860, eſt du XIIIe ſiècle ; & les deux autres, en papier, cottés 2179 & 2717, ſont du XVIe ſiècle.

Quant aux remarques dogmatiques, qui forment le IIIe article de mon plan, elles pourroient, étant réunies & rangées dans l'ordre le plus méthodique & le plus naturel, compoſer une théorie de l'ancienne muſique ».

Telle eſt l'étendue du plan que s'étoit propoſé M. Burette, & qu'il a exécuté à la ſatisfaction de tous les ſavans. On s'eſt fait un devoir d'enrichir cette édition d'un travail auſſi précieux : c'eſt toujours M. Burette qui parle dans les notes & dans les obſervations, ſoit qu'on les préſente par extrait, par analyſe ou dans leur entier : on s'eſt permis ſeulement quelques changemens peu conſidérables, & dont on a ſoin de prévenir, en indiquant les motifs & les autorités ; & on a élagué tout ce qui n'eſt point eſſentiel au

développement de ce dialogue, afin de se circonscrire exactément dans les bornes de cette édition. La traduction d'Amyot est défectueuse à beaucoup d'égards, & en exigeoit absolument une autre, c'est ce qui a déterminé à joindre la traduction de M. Burette à celle du premier traducteur de Plutarque.

DIALOGUE
DE PLUTARQUE
SUR LA MUSIQUE,

Traduit en François, avec des Notes & des Obfervations;
par M. BURETTE.

INTERLOCUTEURS DU DIALOGUE.

ONÉSICRATE, SOTÉRIQUE, LYSIAS.

LA femme de Phocion furnommé l'homme de bien, difoit que fa plus riche parure étoit fon mari toujours général d'armée [1]. Pour moi je regarde comme l'ornement le plus précieux,

[1] Plutarque dit la même chofe dans la vie de Phocion, (chapitre XXVIII, Tome VI, p. 327). Phocion en effet fut élu quarante-cinq fois capitaine général. Il commandoit encore les Athéniens à l'âge de 80 ans. Dans les deux paffages l'auteur emploie à-peu-près la même expreffion : dans la vie, il dit... στρατηγῶν Ἀθηναίων; & ici, τὰ φωκίωνος στρατηγήματα. Ce fecond paffage a befoin du premier pour être bien entendu. στρατηγῶν, eft un commandant, un général d'armée : στρατηγήματα, la charge, les fonctions de commandant, de général; les généralats. Au refte cette reffemblance d'expreffion peut fournir une nouvelle preuve, que Plutarque eft véritablement auteur de ce dialogue.

non-ſeulement de ma perſonne, mais de tous ceux qui m'appartiennent, la ſérieuſe attention de mon précepteur Onéſicrate à cultiver les lettres. En effet, ſi d'un côté, nous ſavons que les exploits les plus éclatans des grands capitaines ſont capables de ſauver des périls les plus preſſans, quelques troupes, quelque ville, quelque nation, & cela ſans rendre meilleurs ces ſoldats, ces citoyens, ces compatriotes : nous trouvons de l'autre, que l'érudition, qui fait l'eſſentiel du bonheur, & qui eſt la ſource de la prudence, devient par-là d'une utilité qui ne ſe borne pas au bien particulier d'une famille, d'une ville ou d'un état, mais qui s'étend à tout le genre humain. Ainſi donc, plus la ſcience, par l'avantage qu'on en recueille, l'emporte ſur les talens militaires, plus elle merite qu'on ait ſoin d'en renouveller le ſouvenir.

II. Le ſecond jour des ſaturnales, Onéſicrate [1] donna un feſtin, où il invita quelques amis très verſés dans la muſique. C'étoient Lyſias, l'un de ceux qui recevoient penſion de lui [2], & Soté-

[1] Il eſt parlé, dans les Propos de table, d'un Onéſicrate, médecin, (Liv. V, queſt. V, T. XVIII, p. 266). Il ſeroit aſſez vraiſemblable que ce fût chez ce médecin que ſe donna le repas dont il s'agit ici, & où l'un des interlocuteurs eſt un nommé Sotérique d'Alexandrie, qui paroît ici ſur la ſcène d'autant plus à propos, que Plutarque arrivoit nouvellement de cette capitale d'Egypte.

[2] σιτάξις, ſe prend ici pour

rique d'Alexandrie. Après les cérémonies religieuses pratiquées en pareille occasion, Onésicrate s'adressant aux convives : ce n'est point au milieu d'un repas qu'on doit, leur dit-il, rechercher quelle est la cause de la voix humaine [1]. Cette question, pour être discutée, demande une sorte de loisir, où règne plus de sobriété. Mais, puisque les meilleurs grammairiens définissent la voix, un air que la percussion rend sensible à l'ouïe, & qu'examinant hier en quoi consiste la grammaire, nous trouvâmes que c'est un art, qui enseigne à exprimer par des traits ou des lignes les divers sons de la voix, & qui les met en réserve pour la mémoire ; voyons quelle est, après la grammaire, la seconde science à laquelle il convient le mieux de traiter de la voix.

III. J'estime, pour moi, que c'est la musique. Car c'est un acte de piété & l'un des principaux devoirs des hommes, de chanter les louanges des dieux, qui, par une grace particuliere, leur ont accordé à eux seuls l'usage d'une voix articulée ;

une pension, une gratification, que les Grecs d'un rang distingué faisoient à leurs clients, à leurs créatures, à ceux dont ils se déclaroient protecteurs, à ceux dont ils recevoient des services. Cela répondoit, en quelque sorte, à ce qui étoit connu chez les Romains sous le nom de *Sportula*.

[1] Voyez les Essais de Physique de Claude Perrault, Tome II, p. 141 & suiv. Voyez aussi les Mémoires de M. Dodart, dans les recueils de l'Académie des Sciences pour les années 1700, p. 238, & 1707, p. 136 & 388.

& c'eſt auſſi ce qu'Homere a bien fait connoître par ces vers, où il dir, « que les Grecs paſſerent » la journée à ſe rendre Apollon propice, en lui » chantant une belle hymne, où ils célébroient ſa » puiſſance, & que ce dieu les écoutoit avec » plaiſir [1] ». Vous autres donc qui êtes initiés à la muſique, rappellez à la compagnie, qui le premier a fait uſage de cet art, comment il s'eſt accru & perfectionné avec le temps, quels ont été les plus célèbres de ceux qui en ont fait profeſſion, enfin, quelles & combien grandes ſont les utilités qu'on en tire.

IV. Ainſi parla Onéſicrate; & Lyſias lui répondant: Vous propoſez, dit-il, une queſtion qui a déjà fait le ſujet des recherches de pluſieurs ſavans. La plupart des platoniciens & les plus habiles péripatéticiens ſe ſont appliqués à traiter de l'ancienne muſique, & à montrer comment elle s'eſt corrompue. Ceux qui ont excellé dans la grammaire & dans l'harmonie [2], ont encore

[1] Iliad. I, 472. M. Burette ne préſente ici que le ſens de ces vers défigurés dans Amyot, & très bien rendus par Philips, auteur de la traduction angloiſe de ce Traité: voici ſa traduction.

With ſacred hymns and ſongs that ſweetly pleaſe,
The Grecian youth all day the gods appeaſe:
Their lofty pæans brigth Apollo hears,
And ſtill the charming ſounds delight his ears.

[2] La grammaire a grande liaiſon avec la ſcience harmonique, & ne peut s'en paſſer. Elle y tient infiniment par celle de ſes

approfondi avec beaucoup de ſoin cette matiere. Mais ils ſont peu d'accord entr'eux dans ce qu'ils en ont écrit.

V. Héraclide [1], dans ſon Recueil touchant la muſique, dit qu'Amphion, fils de Jupiter [2] & d'Antiope, inſtruit par ſon pere, inventa le jeu de la cithare [3], & la poëſie, dont le chant convient à cet inſtrument : ce qu'il prouve par un Regiſtre conſervé à Sicyone [4], d'après lequel il

parties qu'on nomme *proſodie*, & Plutarque a grande raiſon d'aſſocier ici les grammairiens aux muſiciens : ſans compter que l'un & l'autre de ces arts, comme il l'a obſervé dans ſon exorde, ont la voix pour objet.

L'expreſſion employée ici par Plutarque eſt toute poëtique : *οἱ ἐπ' ἄκρον παιδείας ἐληλακότες*, ceux des grammairiens & des muſiciens qui ont pouſſé leur courſe juſqu'au ſommet, juſqu'au faîte de l'érudition en l'un & l'autre genre. Plutarque poſſédoit parfaitement tous les poëtes Grecs, & ſe les étoit rendus familiers par une lecture aſſidue. Il avoit ſans doute en vue cette expreſſion d'Empédocle, *σοφίας ἐπ' ἄκροισι θαμίζειν*, ſe promener fréquemment ſur les ſommets de la ſageſſe & de la philoſophie.

[1] Héraclide de Pont. Sa démarche grave & compoſée a fait équivoquer ſur ſon ſurnom de *Pontique* : on l'appelloit Héraclide *Pompique*. Il ne nous reſte aucun des Traités de ce philoſophe : il en avoit compoſé un très grand nombre, dont quelques uns ſur la muſique.

[2] Amphion acquit cette réputation, en fait de muſique, pour avoir mis en vogue le mode lydien, & pour avoir ajouté trois nouvelles cordes aux quatre anciennes qui compoſoient avant lui la lyre, ou la cithare. (Pauſanias, IX, 5). Tatien & Philoſtrate, ainſi que Plutarque, rangent Amphion parmi les écrivains plus anciens qu'Homère.

[3] *τὴν κιθαρῳδίαν*. Voyez ſur la figure de la cithare, & ſur ce qui la diſtingue de la lyre, la deſcription que je donne de ces deux inſtrumens dans les Obſervations.

[4] Voyez les Obſervations.

nomme les prêtresses, les poëtes & les musiciens d'Argos. Il ajoute qu'en ce même temps Linus [1], de l'île d'Eubée, composa des chants plaintifs, qu'Anthès [2], originaire d'Anthédon en Béotie, fit des hymnes [3], & que Piérius [4], natif de Piérie, fit des poëmes sur les Muses. Il dit, outre cela, que Philammon, de Delphes [5],

[1] Ce Linus est le plus ancien des Grecs de ce nom, dont il soit parlé. Il étoit de Chalcide, ville de l'île d'Eubée. On est peu d'accord sur sa généalogie. Voyez ce qu'ont recueilli sur Linus J. N. Loensis, dans ses Epiphyllides ou Grapillures, (X, 3, au cinquieme Tome du *Thesaur. critic.* de Gruter), & M. Fabricius, (dans sa Bibliothèque grecq. T. 1, p. 95). Ce Linus reçut (selon Censorin, *in Fragm. cap.* 12) d'Apollon son pere la lyre à trois cordes de lin. Il y substitua des cordes à boyau beaucoup plus harmonieuses. Le Dieu irrité lui ôta la vie. (Eustath. (*in Iliad. lib.* 18, p. 1163. *Lin.* 57. *edit. Rom.*)

[2] On ne sçait, quant à ce poëte-musicien, que ce qu'en dit ici Plutarque.

[3] Ces hymnes étoient de différentes espèces, suivant la variété de leurs sujets. On en compte jusqu'à huit, qu'on peut voir chez le savant Ezéch. Spanheim, dans sa préface, & dans ses notes sur Callimaque: cette matiere y est traitée à fond.

[4] Les auteurs qui ont parlé de ce poëte-musicien, le nomment tous Piérus, à l'exception de Plutarque. Pausanias (IX, 29), nous apprend que ce Piérus étoit Macédonien, & avoit donné son nom à une montagne de Macédoine, & qu'étant venu à Thespies, ville de Béotie, il y avoit établi le culte des neuf Muses. On dit même que ce Piérus eut neuf filles, auxquelles il imposa les noms des neuf Muses, connues aussi sous celui de Piérides.

[5] Philammon étoit frere jumeau d'Autolyque, aïeul maternel d'Ulysse, & connu par la subtilité de ses larcins. Ils étoient fils de la nymphe Khione ou Philonide. La beauté de cette nymphe la fit aimer d'Apollon & de Mercure en un même jour: & de ces amours naquirent au bout de neuf mois les deux jumeaux que je viens de nommer. Philammon tenoit de son pere

chanta en vers la naissance de Latone, & celle de Diane & d'Apollon, & qu'il fut le premier qui établit des chœurs de danse & de musique [1] autour du temple de Delphes.

VI. Le même auteur écrit encore que Thamyris [2], Thrace de nation, eut la voix la plus sonore & la plus mélodieuse de son temps; ensorte que, selon les poëtes, il osa défier au combat les Muses mêmes, & qu'il mit en musique la guerre des Titans contre les dieux : que Démodoque, de Corcyre [3], autre musicien de l'antiquité, en fit autant de la prise de Troie, aussi bien que des noces de Vénus & de Vulcain; & que Phémius [4], d'Ithaque, chanta le retour des Grecs, qui revinrent de ce fameux siége avec Agamemnon.

le talent de la poësie & celui de la musiqne, (Ovid. *Metam. lib. II, vers.* 317), faisant valoir l'un & l'autre par l'agrément de sa voix, qu'il accompagnoit des sons de sa lyre. Tatien le fait fleurir avant Homère.

[1] Voyez, *Euseb. Chron. ann.* 733.

[2] Ce Thamyris étoit fils de Philammon dont on vient de parler. Ayant eu le malheur de succomber dans son combat contre les Muses, il en perdit la vue, la voix, l'esprit, & même le talent de jouer de sa lyre, qu'il jetta de désespoir dans un fleuve de la Messénie, qui de-là prit le nom de Balyre. Ce sujet faisoit un très beau morceau du fameux tableau de Polygnote dont Pausanias nous donne la description. (X, 30, p. 873, edit. Kunh).

[3] Homère parle de ce Démodoque, (Odys. VIII, 44, 254, &c. & XIII, 28, & ailleurs). Ce poëte devint aveugle, ce qu'il eut de commun avec Homère & Thamyris, (Odys. VII, 64).

[4] Ce Phémius est fort célébré dans l'Odyssée (I, 154. XVII, 263. XXII, 331.

VII. Héraclide observe de plus, que le style de tous ces poëmes n'étoit pas une prose dégagée de toute nuance poëtique; mais qu'il étoit semblable à celui de Stésichore [1] & d'autres poëtes anciens, qui, après avoir composé des vers, y ajoutoient la musique. Il assure que Terpandre [2], compositeur de nomes [3] ou d'airs qui se jouent sur la cithare, notoit la musique sur les vers de chacun de ces nomes, de même que sur les vers d'Homère, pour les chanter ensuite dans les jeux publics [4]; & qu'il fut le premier qui imposa des noms à ces airs de cithare : qu'à son exemple, Clonas, premier auteur des

[1] Voyez les Observations.

[2] Les auteurs ne sont point d'accord entr'eux sur la patrie de Terpandre. Plutarque le fait Lesbien. Les sentimens ne sont pas moins partagés sur le temps où il a vécu : l'opinion la plus généralement reçue le place avec Eusèbe dans la trente-troisieme olympiade. On a fort parlé de la sédition qu'il fut calmer à Lacédémone par ses chants mélodieux accompagnés des sons de la cithare. Suivant Euclide & Strabon, il ajouta trois cordes à la lyre qui n'en avoit que quatre. Ce qui forma l'heptacorde.

[3] Voyez les Observations.

[4] Voici ce que veut dire Plutarque. Terpandre composoit d'abord des poësies lyriques d'une certaine mesure, propres à être chantées & accompagnées de la cithare. Ensuite il mettoit ces poësies en musique, de façon que celle-ci pût s'accommoder au jeu de la cithare, qui alors ne rendoit précisément que les mêmes sons chantés par la voix du musicien. Enfin, Terpandre notoit cette musique sur les vers mêmes de chacun des cantiques de sa composition, & quelquefois il en faisoit autant pour les poësies d'Homère; après quoi il étoit en état de les exécuter lui-même, ou de les faire exécuter dans les jeux publics. Quant à ces jeux, voyez les Observations.

nomes, ou des airs de flûte & des cantiques adressés aux dieux sous le nom de prosodies [1], composa des poësies, les unes élégiaques, les autres épiques, & que Polymneste de Colophon [2], qui vint après lui, fit usage de ces mêmes genres de poësies.

VIII. Or, mon cher Onésicrate, les airs qui se jouoient sur la flûte, au temps de ces musiciens, étoient l'apothétos, les élégiaques, le comarchios, le schœnion, le cépionien, le déien & le trimeles ou l'air à trois modes [3]. Dans la suite, on composa les airs nommés polymnestiens. Quant à ceux qui se jouoient sur la cithare, l'origine en est beaucoup plus ancienne, & remonte jusqu'à Terpandre. Ce fut lui qui le premier leur donna des noms; & de ce nombre furent le béotien & l'éolien, le trochée & l'aigu, le cépionien, le terpandrien, & même le tétraœdios ou l'air à quatre chants [4]. Ce même Terpandre

[1] Nous ne savons du poëte-musicien Clonas que ce que Plutarque nous en apprend dans ce Dialogue. (Voyez chap. X.) Il ne paroît dans la bibliothèque grecque de Fabricius, ni parmi les anciens poëtes lyriques, ni dans la table générale. Clonas, selon Plutarque, vivoit peu de temps après Terpandre. Il fut le premier, ou l'un des premiers, qui composa des airs sur la flûte.

[2] Il étoit fils de Mélès (& non Miles ou Miletus, suivant le Gyraldi & Vossius). Ce Mélès étoit citoyen de Colophon, ville d'Ionie. Ses airs de flûte s'appelloient de son nom, *polymnestiens* ou *polymnastiens*.

[3] Voyez les Observations.

[4] Voyez les Observations.

fit aussi pour la cithare des proëmes [1] ou des hymnes en vers héroïques. Or que ces airs de cithare fussent anciennement composés selon la mesure des vers hexamètres, Timothée [2] l'a montré suffisamment ; puisqu'il chanta ses poësies dithyrambiques, en y mêlant d'abord de ces vieux airs, afin qu'il ne parût pas avoir tout d'un coup enfraint les loix de l'ancienne musique. On peut dire que Terpandre excella dans l'art de jouer de la cithare, puisqu'il remporta quatre fois de suite le prix aux jeux pythiques, ainsi que les Registres de ces jeux en font foi. Il doitp asser aussi pour très ancien ; car Glaucus [3], d'Italie,

[1] Ce mot προοίμιον se prend en général pour un prologue, une préface, un prélude, un avant-propos. Mais ici il doit se prendre pour des hymnes. On le trouve en ce sens dans Thucydide : (*Lib. III*, *p.* 117. *edit. Steph. græc. lat.*) ἐν ἔπεσιν, en vers héroïques ; c'est la signification de ce mot, d'après ce que dit Plutarque lui-même, au sujet des compositions de Timothée. Tels étoient donc les proëmes ou hymnes pour la cithare. Ceux qui étoient destinés pour la flûte s'appelloient προαύλια ; & ceux qui précédoient les nomes, προνόμια.

[2] Naquit à Niclet, ville Ionienne de Carie, l'an 182 de la chronique de Paros, qui répond à la troisieme année de la quatre-vingt-troisieme olympiade, 446 ans avant J. C. Il perfectionna la cithare en ajoutant quatre nouvelles cordes. Ce poëte-musicien composa dans le genre lyrique, dithyrambique, dramatique & épique. On trouve une notice de ses poësies dans Suidas. Timothée mourut à l'âge de 90 ans, deux ans avant la naissance d'Alexandre. Il ne faut pas le confondre avec le Timothée, fameux joueur de flûte si chéri de ce prince, qu'il savoit animer par les sons de cet instrument jusqu'à le faire courir aux armes.

[3] Glaucus de Rhège, Rheggio

dans son Traité des poëtes & des musiciens de l'antiquité, le place avant Archiloque[1], & assure qu'il vivoit immédiatement après ceux qui les premiers composerent pour la flûte.

IX. Alexandre[2], dans ses Mémoires sur la Phrygie, dit qu'Olympe[3], fut le premier qui apprit aux Grecs l'art de toucher les instrumens à cordes : ce que leur communiquerent aussi les Dactyles du mont Ida[4] : qu'Hyagnis[5] fut le plus ancien joueur de flûte[6] ; que son fils Mar-

maintenant, dans la grande Grèce, ou le royaume de Naples, contemporain de Démocrite le philosophe. Voyez, vie d'Antiphon, chap. X, p. 9 du XXI volume.

[1] Voyez les Observations.

[2] Cornelius Alexandre, Polyhistor, florissoit à Rome vers la cent soixante-treizieme olympiade.

[3] Il y a eu deux personnages de ce nom. Le plus ancien, dont il est ici question, vivoit avant la guerre de Troye. Il étoit Mysien d'origine, & fils de Méon ; & l'on prétend qu'il donna son nom à l'Olympe. Il fut disciple de Marsyas. Il joignit au mérite de la musique celui de la poësie. Platon, (*in Minoe.* p. 46, B. edit. Lugd. Lmar. *in Jone*, p. 144, *C. de legib.* Lib. III, p. 585 E.) & Aristote, (Politic. VIII, 5) rendent le plus brillant témoignage à l'habileté d'Olympe. Le second Olympe étoit Phrygien, & florissoit du temps de Midas.

[4] Il s'agit ici des Dactyles Idéens de l'île de Crète. Quant aux instrumens de musique désignés ici par le mot κρέματα, il faut entendre par-là, tous les instrumens à percussion, le tambour, le cymbale, le sistre, les sonnettes, ou grelots, &c. & même les instrumens à cordes, tels que la cithare, la lyre, &c.

[5] Il florissoit à Célènes, ville de Phrygie, dans la 1242e année de la chronique de Paros, 1506 ans avant J. C.

[6] Quelques poëtes donnent aux flûtes le nom de Lybiennes ou d'Africaines : cela peut venir de ce que, suivant Pollux (IV, 10, sect. 74), les Lybiens ont in-

ſyas[1] lui ſuccéda, & à celui-ci Olympe : que Terpandre dans ſes vers imita Homere, & dans ſes chants, Orphée[2]. Pour ce dernier, il ne paroît avoir imité perſonne. Car avant lui, on ne trouve que des compoſiteurs d'airs pour la flûte, & c'eſt à quoi les ouvrages d'Orphée ne reſſemblent nullement.

X. Clonas, l'un de ces compoſiteurs, & qui vivoit peu de temps après Terpandre, étoit de Tégée, s'il en faut croire les Arcadiens, ou de Thèbes, s'il faut s'en rapporter aux Béotiens.

venté deux ſortes de flûtes : 1°. L'oblique ou courbe πλαγίαυλος. 2°. La flûte pour les chevaux (ἱπποφορβὸς) faite de bois de laurier, auquel on a ôté le cœur & l'écorce, & qui rend un ſon très aigu.

[1] Les poëtes en font un ſilêne, un ſatyre. On ſait ſa diſpute avec Apollon, & quelle en fut l'iſſue. L'ancienne muſique inſtrumentale lui étoit redevable de pluſieurs découvertes. Avant lui, la flûte & le chalumeau étoient ſimples. Il joignit enſemble avec de la cire & quelques fils, pluſieurs tuyaux ou roſeaux de différentes longueurs, d'où réſulta le chalumeau composé : il fut auſſi l'inventeur de la double flûte, dont quelques-uns font honneur à ſon pere. Ce fut encore lui qui, pour empêcher le gonflement du viſage, & pour donner plus de force au joueur, imagina une eſpèce de ligature, *muzelière*, dit Amyot, (Propos de table, Liv. VII, queſt. 8, T. XVIII, p. 399.) compoſée de pluſieurs courroyes, qui lui affermiſſoient les joues & les lèvres, de façon qu'elles ne laiſſoient entre celles-ci qu'une petite fente pour y introduire le bec de la flûte. On appelloit ce bandage φορβειὰ ou περιστόμιον.

[2] Orphée eſt trop connu pour s'y arrêter un inſtant. On peut conſulter ſur les ouvrages qu'on lui attribue, le Recueil publié par H. Etienne, ſous le titre de *Poeſis philoſophica*; & la diſſertation d'A. Chr. Eſchenbach, intitulée, *Epigenes de poëſi ac philoſophiâ orphicâ*, Nuremberg. 1702, in-4°.

On

On tient communément qu'Archiloque vint après Terpandre & Clonas. Mais quelques auteurs écrivent qu'Ardale de Trézène [1], plus ancien que Clonas, avoit réduit en art la musique pour les flûtes; & que le poëte Polymneste de Colophon & fils de Mélès, avoit aussi composé les nomes qui portent son nom. A l'égard de Clonas, les Registres des jeux publics le font auteur des airs nommés apothétos & schœnion : & quant à Polymneste, Pindare & Alcman [2] poëtes lyriques en ont fait mention. L'on dit aussi que l'ancien Philammon de Delphes composa quelques-uns des nomes employés depuis par Terpandre pour la cithare.

XI. En général, la musique propre à cet instrument, & qui, sous Terpandre, étoit des plus simples, garda ce même caractere de simplicité jusqu'au temps de Phrynis [3]. Car il n'étoit pas

[1] Cet Ardale, de Trézène ville du Péloponnèse, étoit fils de Vulcain. Pausanias le fait inventeur de la flûte, & parle d'une chapelle & d'un autel consacrés aux muses de Trézène par ce musicien. Delà ces muses étoient surnommées Ardalides, Ardaliotides & Ardaliennes.

[2] Il est impossible de vérifier le fait dans Alcman dont nous n'avons que quelques fragments. Quant au Polymneste de Pindare (Od. IV, Pyth. v. 104). Ce n'est point le nôtre. C'étoit un des plus considérables citoyens de l'île de Théra, lequel fut pere de Battus fondateur & premier roi de Cyrène. Ainsi Plutarque s'est trompé, à moins qu'il ne cite d'après des pièces que nous n'ayons plus.

[3] Il étoit de Mitylène, capitale de l'île de Lesbos. Il fut l'écolier d'Atistoclite pour la cithare, & il fut le premier qui remporta le prix de cet instru-

permis anciennement, comme il l'eſt aujourd'hui, de compoſer ſur la cithare des airs à diſcrétion ; ni de rien changer dans le jeu de cet inſtrument, ſoit pour l'harmonie, ſoit pour le rhythme ou la cadence. En effet les muſiciens avoient grand ſoin de conſerver à chacun de ces anciens airs le ton qui lui étoit propre [1]. Delà vient qu'on appelloit ces chants Nomes, c'eſt-à-dire, loix, modeles, parce qu'ils avoient tous différens tons qui leur étoient affectés, & qu'on regardoit comme des regles invariables, dont on ne devoit point s'écarter. C'eſt ainſi que ces muſiciens, après avoir offert aux dieux les prémices de leurs chants, comme ils le jugeoient à propos, paſ-

ment aux Panathénées célébrées à Athènes, la quatrieme année de la quatre-vingtieme olympiade. Les changemens qu'il fit le premier au jeu de la cithare, conſiſtoient, 1°. dans l'addition de deux cordes aux ſept anciennes : 2°. dans le tour de la modulation, qui, au lieu de cette ſimplicité noble & mâle, étoit efféminée, rompue dans ſes cadences, ornée de *fleurtis*, de diminutions & d'inflexions difficiles à exécuter, appellés δυσκολόκαμπτοι, ἐπίκαμπτοι.

[1] Cela pouvoit rouler ſur ces quatre circonſtances. 1°. L'air devoit être compoſé ſur un certain mode (le dorien, le phrygien, &c.) c'eſt-à-dire, ſur une certaine corde de la cithare, d'où il partoit, où il revenoit ſouvent dans le cours de la modulation, & où il ſe terminoit. 2°. Cette modulation étoit renfermée dans un nombre déterminé de ſons ou cordes. 3°. Chaque ſon s'entonnoit & chaque corde ſe pinçoit toujours de la même manière. 4°. Le rhythme ou la cadence demeuroit toujours uniforme ; puiſque la poéſie qui en étoit la règle, demeuroit toujours la même, tant que le nome ou l'air ſubſiſtoit.

soient aussitôt à la poësie d'Homere & à celle des autres poëtes, comme il paroît manifestement par les proëmes de Terpandre.

XII. La cithare, au temps de Cépion [1], disciple de celui-ci, reçut une nouvelle forme ; & on lui donna le nom d'Asiade, parce que chez les Lesbiens, voisins de l'Asie, on fit grand usage de cet instrument. On assure aussi que Périclite [2], le dernier des joueurs de cithare qui remporta le prix aux jeux Carniens [3] à Lacédémone, étoit originaire de Lesbos, & qu'à sa mort finit chez les Lesbiens la succession non interrompue des joueurs de cithare. Ceux-là se trompent qui croient qu'Hippônax ait été contemporain de Terpandre. Il semble même que Périclite soit plus ancien qu'Hippônax [4].

XIII. Après avoir exposé conjointement ce qui concerne les anciens nomes de flûte & de cithare, passons maintenant à ceux qui appartiennent en particulier à la flûte. On dit qu'Olympe,

[1] On ne sait de ce poëte-musicien que ce que Plutarque nous en apprend dans ce Dialogue. On ne peut déterminer les changemens qu'il fit à la cithare qui paroît avoir été sujette à beaucoup de variations. Voyez-en un grand nombre de gravées dans l'antiquité expliquée de Montfaucon, T. III, part. 2, p. 346. Supp. T. III, p. 194.

[2] Il n'est connu que par Plutarque.

[3] C'étoit une fête célébrée à Sparte en l'honneur d'Apollon. Elle y fut instituée dans la vingt-sixième olympiade : voyez-en l'occasion dans Pausanias, III, 12.

[4] Voyez les Observations.

dont nous avons parlé plus haut, joueur de flûte, & Phrygien d'origine, composa sur cet instrument, à l'honneur d'Apollon, l'air appellé polycéphale [1]. D'autres prétendent que l'Olympe, auteur de cette piece descendoit du premier, qui fut disciple de Marsyas, & compositeur de plusieurs nomes ou cantiques pour les dieux. Car ce premier Olympe, qui étoit chéri de Marsyas, apprit de lui à jouer de la flûte, & porta aux Grecs les chants enharmoniques [2], dont ils se servent encore aujourd'hui dans les fêtes des dieux. Quelques-uns soutiennent que le nome polycéphale est l'ouvrage de Cratès [3], disciple d'Olympe. Mais Pratinas [4] assure que cet air est d'un Olympe plus moderne; & pour le nome appellé harmatios ou du char [5], il passe pour

[1] Voyez Pindare, derniere Pythique, v. 54.

[2] Voyez les Observations.

[3] Ce Cratès n'est connu que par le peu que nous en dit ici Plutarque.

[4] Voyez les Observations.

[5] Ce nome ou cet air de flûte étant du premier Olympe plus ancien que la guerre de Troie, il n'a pu, dans la composition de cet air, se proposer pour objet Hector attaché au char d'Achille. Hesychius dit, avec plus de raison, que cet air plein de vivacité, ne s'appelle ainsi, que parce que cette même vivacité lui faisoit imiter la rapidité du mouvement des roues d'un char ou leur son aigu : & c'est dans ce dernier sens qu'Euripide emploie ce mot deux fois répété dans le 1387e vers de son Oreste, où il introduit sur la scène un eunuque Phrygien, doué par sa condition d'une voix de cette espèce, & qui chante ἁρμάτειον μέλος. M. Prevost, traduit, *des chants lugubres*, Tome V. du nouveau Théatre des Grecs, p. 143.

être de l'ancien Olympe disciple de Marsyas. Quelques-uns disent que ce Marsyas s'appelloit Massès; d'autres, qu'il se nommoit véritablement Marsyas, & qu'il étoit fils d'Hyagnis, qui le premier inventa l'art de jouer de la flûte. Or qu'Olympe soit auteur de l'air du char, on peut l'apprendre du Recueil de Glaucus touchant les anciens poëtes; & l'on y trouvera aussi que Stésichore d'Himère, en faisant usage de ce même air exécuté suivant le rhythme dactylique[1], & qui, selon quelques-uns, participe du nome orthien[2] (ou de l'air du haut-ton), ne prétendit imiter en cela ni Orphée, ni Terpandre, ni Archiloque, ni Thalêtas[3]; mais qu'il ne se proposa d'autre modèle qu'Olympe. Il y en a qui attribuent cet

[1] Voyez les Observations.

[2] Le nome orthien étoit un ait de flûte dont la modulation étoit élevée, le rhythme plein de vivacité. Le mot ὄρθιος est encore le nom d'un pied poëtique composé de cinq temps ou de cinq syllabes brèves. C'est celui d'un rhythme musical du gente ïambique ou double, composé de douze temps ou de six longues, deux pour le levé & quatre pour le frappé: rien, en apparence, ne convenoit moins que cette extrême gravité au nome otthien destiné, à la guette, à inspirer du courage. Mais, peut-être, pour en rendre la cadence moins lente, plus vive & plus animée, changeoit-on, dans le jeu de l'instrument, la plupart des longues en brèves; ce qui ne dérangeoit tien dans la manière de battre le rhythme ou la mesure. Peut-être pourroit-on comparer le rhythme de ce nome à la marche militaite de nos Suisses. Voyez les Observations.

[3] Ce Thalêtas ou Thalès étoit de l'île de Crète. Il étoit contemporain de Lycutgue. Voyez la Vie de ce grand législateur, Tome I, p. 166.

air aux Myſiens [1], en ſuppoſant d'anciens joueurs de flûte originaires de ce pays là.

XIV. Il eſt encore parlé d'un ancien nome appellé cradias [2], que Mimnerme [3], au rapport d'Hyppônax, joüoit ſur la flûte. Car dans les premiers temps, les muſiciens accompagnoient de cet inſtrument, des élégies miſes en muſique, ainſi qu'on peut le voir par le Regiſtre des Panathénées concernant les prix de cette eſpece diſtribués dans cette fête. Il y eut auſſi un Sacadas d'Argos [4], compoſiteur de poëſies lyriques & d'élégies chantantes, inſcrit d'ailleurs ſur la Liſte en qualité de bon poëte, & comme ayant gagné trois fois le prix aux jeux Pythiques. Pindare en fait mention.

[1] Les Myſiens avoient vu naître parmi eux le premier Olympe. Xénophon, dans La retraite des dix mille, dit, que parmi ces Myſiens, il ſe trouvoit de bons danſeurs, qui excelloient ſurtout dans les danſes armées ou guerrieres qu'on n'exécutoit qu'au ſon de la flûte.

[2] Κραδίας ou Κραδίης ne ſe trouve qu'ici, & dans le Lexique d'Hésychius. Ce dernier nous apprend que c'étoit un air de flûte qu'on jouoit pendant la marche des victimes expiatoires, appellées φαρμακοί. Ce nome s'appelloit ainſi de Κράδη, figuier, branche de figuier : comme qui diroit, l'air des figuiers. Voyez ſur cette marche ou proceſſion, Meurſius, dans ſes Leçons attiques (IV, 22), dans ſa *Græcia feriata*. (IV, p. 143).

[3] Voyez les Obſervations.

[4] Ce fut lui qui le premier compoſa & joua à Delphes un air de flûte, nommé Pythique. Selon Pauſanias, ce Sacadas, joua, dans la quarante-huitieme olympiade, aux jeux Pythiques, de la flûte en ſolo. On voyoit encore dans Argos, du temps de Pauſanias, le tombeau de ce muſicien.

L'on dit donc que ce Sacadas composa une strophe (ou un couplet) sur chacun des trois tons ou modes usités de son temps & de celui de Polymneste, c'est-à-dire, sur le dorien, le phrygien & le lydien; qu'il apprit aux chœurs à les chanter en ce même ordre, & que cet air s'appelloit trimelès (à trois modes), à cause de ces trois changemens de modulation. Cependant Clonas est inscrit comme auteur de ce nome dans le Registre de Sicyone concernant les poëtes.

XV. On doit aux soins de Terpandre le premier établissement de la musique à Sparte; & c'est avec justice qu'on fait honneur du second à Thalêtas de Gortyne, à Xenodame [1] de Cythère, à Xenocrite [2] de Locres, à Polymneste de Colophon, & à Sacadas d'Argos. Ceux-ci ayant introduit des nomes ou des airs pour les gymnopédies [3] ou danses nues; on en fit autant en Arcadie pour les danses démonstratives [4]; & parmi celles d'Argos, pour les endymaties [5], ou danses vêtues. Thalêtas, Xenodame & Xénocrite composoient de ces cantiques nommés péans [6], destinés pour la guerre & pour la victoire: Polymneste s'appliquoit aux

[1] Ou Xénodamas, suivant Fabricius, ou Xénodême, suivant Athénée, n'est connu que par Plutarque.

[2] Ce poëte-musicien, natif de Locres en Italie, naquit aveugle, au rapport d'Héraclide de Pont.

[3] Voyez les Observations.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*

[6] *Ibid.*

airs orthiens; & Sacadas travailloit dans le genre élégiaque. D'autres assurent que Xénodame étoit compositeur, non de péans, mais d'hyporchêmes [1] ou d'airs à danser, ainsi que Pratinas; & l'on produit de ce même Xénodame un cantique, lequel est manifestement un hyporchême. Pindare lui-même a cultivé cette sorte de poësie; & ses ouvrages font voir qu'il y avoit de la différence entre les péans & les hyporchêmes, car il a écrit en l'un & en l'autre genre.

XVI. Polymneste composa aussi des nomes pour la flûte, & employa dans celui que l'on appelle orthien, la mélopée [2] ou musique vocale, comme le disent nos anciens. Mais nous ne pouvons en parler bien précisément, parce que les anciens ne nous en apprennent rien. Quant à Thalêtas de Créte, l'on doute qu'il ait composé des péans. Car Glaucus, après avoir dit que Thalêtas étoit postérieur à Archiloque, ajoute qu'il imita les chants de celui-ci; mais qu'il leur donna plus d'étendue, & qu'il fit entrer dans sa mélopée le rhythme maronien & le crétois [3]; rhythmes, dont ni Archiloque, ni Orphée, ni Terpandre ne s'étoient jamais servis. On tient en effet que ce fut d'après Olympe que Thalêtas fit ces additions au jeu de la flûte, & que d'ail-

[1] *Ibid.*
[2] *Ibid.*
[3] Voyez l'Observation sur le chap. VIII,

leurs il fut estimé comme un excellent poëte. A l'égard de Xénocrite, originaire de Locres en Italie, on n'est pas certain qu'il ait été compositeur de péans. Car on prétend qu'il traita d'un style empoullé des sujets héroïques; & que c'est pour cela que quelques-uns qualifient ces sujets du nom de dithyrambes [1]. Du reste Glaucus fait Thalêtas plus ancien que Xénocrite.

XVII. Olympe, ainsi que l'écrit Aristoxene [2]; est regardé par les musiciens comme l'auteur du genre enharmonique [3]. Car avant lui toutes les musiques étoient renfermées dans les deux genres diatonique & chromatique. On conjecture qu'Olympe parvint à cette découverte par quelque moyen tel que celui-ci. En parcourant de l'aigu au grave les divers sons de la flûte, selon le genre diatonique, & conduisant souvent sa modulation jusqu'à la parhypate (ou au second son), tantôt en partant de la paramèse (ou du cinquieme

[1] Voyez les Observations.

[2] *Ibid.*

[3] On a expliqué dans la premiere observation du chap. XIII, ce qui constituoit, dans l'ancienne musique, les trois genres, le diatonique, le chromatique & l'enharmonique. Le diatonique, comme le plus naturel de tous, doit passer pour le plus ancien. Le genre chromatique, moins naturel que le diatonique, ne s'est fait connoître qu'après celui-ci. Mais l'enharmonique, le moins naturel de tous, le plus difficile à former, & le moins sensible à l'oreille, n'a paru que le dernier; sa découverte par Olympe doit être cependant très ancienne, puisque ce poëte-musicien vivoit avant la guerre de Troie.

son), tantôt en partant de la mèse (ou du quatrieme son), & passant par dessus le lichanos [1] (ou le troisieme son), il sentit l'agrément de cet usage [2]; &, plein d'admiration pour le systême de chant construit suivant cette analogie [3], il y donna son approbation [4], & y composa sur le ton dorien [5] : ne mêlant dans cette composition rien qui fût particulier au genre diatonique, ni au chromatique, mais y mettant seulement quelque chose qui tenoit déjà de l'enharmonique [6]. Tels furent chez lui les premiers essais de ces sortes de chants.

XVIII. En effet, ils y rangent d'abord le cantique spondée [7], auquel nulle des divisions du

[1] Voyez les Observations.

[2] De cet usage, de passer par dessus le lichanos, en modulant.

[3] Il faut entendre par ces mots le second tétracorde monté sur le modèle du premier; ensorte que de l'union des deux, résulte l'hepracorde enharmonique, dont voici la progression : Si, si demi-dièse, ut, mi : mi, mi demi-dièse, fa, la.

[4] Voyez les Observations.

[5] Des trois tons ou modes admis les premiers dans l'ancienne musique, le dorien étoit le plus bas ou le plus grave, & par conséquent le plus sérieux. Voyez la premiere Observation du ch. XIII.

[6] Voyez les Observations.

[7] Il ne s'agit ici, en nulle façon, du pied poëtique appellé spondée, si ce n'est que dans le nome ou l'air de flûte qui portoit ce nom, le rhythme spondiaque étoit le dominant αὔλημα σπονδεῖον, air de flûte spondée; αὐλοὶ σπονδειακοὶ, flûtes spondées; σπονδεῖον μέλος chant spondée. Chez Pollux (IV, 9, sect. 84,) σπονδεῖον est une des cinq parties du nome ou de l'air de flûte, appellé pythique. Ces sortes de flûtes, & les airs qu'on jouoit dessus, servoient dans les sacrifices, & sur-tout dans les libations (en grec σπονδὰς) : d'où

tétracorde [1] ne nous fait voir quel autre genre que l'enharmonique pourroit être propre. A moins qu'ayant égard au ſpondiaſme [2] trop fort [3], quelqu'un ne ſe figurât que ce nome (ſpondée [4]) fût dans le diatonique, ou qu'il ne le voulût mettre au chromatique tonique [5]. Mais il eſt évident, que quiconque le mettra ainſi, le ſuppoſera faux & hors de mélodie : faux, parce qu'il eſt plus petit d'un dièſe [6] que le ton voiſin du principal [7] : hors

leur venoit le ſurnom de ſpondée, qui étoit auſſi celui d'un pied poëtique & d'un rhythme dignes, par leur gravité, de la préférence en pareille occaſion.

[1] Voyez les Obſervations.

[2] Spondiaſme, en termes de muſique, étoit, ſuivant Ariſtide-Quintilien, une ſorte d'intervalle qui, avec deux autres nommées ἔκλυσις & ἐκβολὴ (*exolutio & ejectio*) caractériſoient différentes harmonies ou différens modes. L'ἔκλυσις étoit un relâchement qui baiſſoit la corde ou le ſon de la quantité de trois dièſes ou trois quarts de ton. Le ſpondiaſme les hauſſoit de la même quantité, & l'ἐκβολὴ de cinq dièſes.

[3] Voyez les Obſervations.

[4] *Ibid.*

[5] Des trois eſpèces du genre chromatique, le tonique (τονιαῖον) étoit le plus aigu. Non-ſeulement le ſpondiaſme plus fort (συντονώτερος), s'y rencontroit de la mèſe à la paramèſe (dans l'octacorde); mais encore le ſpondiaſme très fort, ou, pour parler plus juſte, le double ſpondiaſme ou l'intervalle de ſix quarts de ton, ou d'un ton & demi, ſavoir, du lichanos à la mèſe, & de la paranète à la nète : Et delà pouvoit naître l'imagination de ceux qui avoient confondu le genre phrygien avec le chromatique tonique ou fort.

[6] Le mot dièſe doit ſe prendre ici pour un demi-ton, & non pas pour un quart de ton. Il a les deux ſignifications.

7 Grec : ἡγεμὼν ; c'eſt ici le nom du premier ou plus grave ſon du tétracorde, appellé le plus ordinairement hypate ὑπάτη, (en ſous-entendant χορδὴ). Il eſt nommé ici ἡγεμὼν (en ſous-entendant φθόγγος, ſon), c'eſt-à-dire, le premier, le principal, le chef

de mélodie, parce qu'il arriveroit que deux ditons (ou tierces majeures) se trouveroient placés de suite, l'un incomposé, l'autre composé [1]. Car pour l'enharmonique serré ou dense, qu'on emploie aujourd'hui sur l'hypate, & sur les mèses (ou quatriemes sons), il ne semble pas être de l'invention de ce poëte [2]. Cela se comprendra plus facilement, si l'on entend jouer de la flûte suivant l'ancienne méthode. Car il faut, en ce cas-là, que le demi ton des hypates & des mèses soit incomposé [3]. Voilà donc quelle a été l'origine des chants enharmoniques. Ensuite on partagea en deux le demi-ton dans le mode lydien & dans le phrygien [4]. En un mot, il paroît qu'Olympe fit des augmentations dans la musique, en y introduisant quelque chose de nouveau & d'inconnu à ceux qui l'avoient précédé, ensorte que l'on doit le regarder comme le maître de la belle musique, chez les Grecs.

des sons. Ainsi *le ton voisin du principal*, signifie l'intervalle compris entre l'hypate & la parhypate. Voici donc le vrai sens de Plutarque. Celui qui supposera le nome spondée dans le diatonique, le mettra faux, parce que l'heptacorde diatonique est plus petit ou plus court d'un demi-ton, de l'hypate à la parhypate, que le systême du genre phrygien qui regne dans le nome spondée, & où l'hypate est distante de la pathypate d'un ton entier. Dans le diatonique l'intonation est Si, ut; dans le phrygien, Si, ut dièse.

[1] Voyez les Observations.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

XIX. Il y a auſſi quelque choſe à dire touchant les rhythmes. Car on en a inventé de nouveaux genres & de nouvelles eſpèces, qu'on a jointes aux anciennes ; & comme les muſiciens ont fait des découvertes dans la mélopée ou dans le tour & dans la conduite du chant, ils en ont fait auſſi par rapport au rhythme [1] ou à la cadence [2]. La premiere innovation faite dans la rhythmique, & dont on eſt redevable à Terpandre, y fit entrer une forme de rhythme qui a ſa beauté. Après Terpandre, Polymneſte innova auſſi dans ce même genre, en ſe conformant toujours à un beau modele. Thalêtas & Sacadas en uſerent de même. Car ils firent voir leur capacité dans la compoſition des rhythmes, ſans s'écarter de la belle maniere. On a encore une nouvelle eſpèce de rhythme établie par Alcman [3], & une autre due

[1] Voyez la premiere note ſur le chap. XIX de la traduction d'Amyot, p. 119.

[2] Au lieu de μελοποιῶν τε καὶ ῥυθμοποιῶν, M. Burette propoſe de lire, μελοποιιῶν τε καὶ ῥυθμοποιιῶν, de nouveaux genres de mélopées & de rhythmopées. Mais il faut conſerver l'ancienne leçon : voyez la note que je viens de citer.

La rhythmopée eſt l'art de compoſer des rhythmes. Cet art conſiſtoit, 1°. dans le choix des rhythmes convenables : 2°. dans leur uſage le plus régulier, par rapport au frappé & au levé : 3°. dans le juſte mêlange des uns avec les autres.

[3] Ce poëte-muſicien étoit de Sardes, capitale de la Lydie. Elien le met au nombre des poëtes-muſiciens, qui furent appellés à Lacédémone pour les beſoins de la ville. Voyez, dans le Tome XIV, p. 333 de cette édition, une épigramme au ſujet de ce poëte-muſicien qui partageoit ſa vie entre les plaiſirs de la table & ceux de

à Stésichore, lesquelles ne s'éloignent pas non plus du beau caractere. Pour Crexus [1], Timothée, Philoxène [2], & les autres poëtes leurs contemporains, ils devinrent plus hardis, & donnerent dans les nouveautés, s'attachant au rhythme connu présentement sous les noms de philanthrope & de thématique [3]. Car il est arrivé, que le petit

l'amour : quoique très adonné aux femmes, il ne laissoit pas que d'avoir son chæéros, mal nommé chæéron par Bayle (article Alcman). Il fut le chef des compositeurs de poësies galantes & amoureuses. Ses poësies sont dans le dialecte dorique. Son nom même, qui originairement étoit Alcméon (Ἀλκμαίων) prit la terminaison dorique, & fut changé en celui d'Alcman. Il mourut de la maladie pédiculaire, & eut cela de commun avec le philosophe Phérécyde.

[1] Ce poëte-musicien ne nous est connu que par le peu de mots que nous en dit Plutarque dans ce Dialogue. Au reste son nom convenoit fort à l'art qu'il professoit. κρέκειν signifie jouer de la cithare, même jouer de la flûte.

[2] Il étoit né à Cythère, suivant l'opinion la plus commune. Il naquit la 2e année de la quatre-vingt-cinquieme olympiade, 439 ans avant J. C. Il devint l'esclave du Spartiate Agésyle, qui lui donna le surnom de μύρμηξ ; après la mort duquel, Philoxène passa entre les mains de Mélanyppide, dont il fut le disciple. Ses grands talens, pour la poësie dithyrambique, l'introduisirent à la cour du fameux Denis de Syracuse, où il se distingua autant par sa gourmandise que par la franchise avec laquelle il s'expliquoit sur les productions poëtiques du prince. Il mourut à Syracuse à 60 ans, la premiere année de la centieme olympiade, l'an 380 avant J. C.

[3] Le rhythme philanthrope & thématique, sont supposés être un seul & même rhythme. L'article non répété dans le texte, & l'adjectif qui y est mis au singulier, autorisent cette conjecture. Ce rhythme philanthrope & thématique, qui ne nous est nullement connu par l'antiquité, est conjecturé, d'après la signification des mots, signifier un rhythme humain, éloigné de cette austérité ancienne, & par-là plus con-

nombre de cordes, la ſimplicité & la gravité dans la muſique, la font patoître aujourd'hui bien ſurannée.

XX. Après vous avoir entretenus le mieux qu'il m'a été poſſible, ajouta Lyſias, des commencemens de cet art, de ſes premiers inventeurs & de ceux qui l'ont enrichi & perfectionné de ſiecle en ſiecle, je bornerai-là mon diſcours. Je laiſſe à traiter cette même matiere à Sotérique notre ami, qui non-ſeulement a fait une étude particuliere de la muſique, mais qui poſſede, outre cela, toute l'encyclopédie. Car, pour moi, j'ai toujours cultivé par préférence dans cet art, la partie qui demande l'exécution de la main.

XXI. Lyſias ayant ainſi terminé ce qu'il avoit à dire, Sotérique parla de cette maniere. Vous nous avez engagé, ſage Onéſicrate, à diſcourir ſur un art d'autant plus reſpectable, qu'il ſemble être plus chéri des dieux. Pour moi, je fais grand cas du ſavoir de Lyſias mon maître, & j'admire ſur-tout ſa mémoire dans le dénombrement qu'il vient de nous faire des inventeurs de l'ancienne muſique, & des auteurs qui en ont traité. J'obſerverai ſeulement qu'il ne tire les preuves de

forme au goût & au génie d'un peuple voluptueux; rhythme qui, pour toutes ces raiſons, étoit très recherché dans les ſociétés, & pour lequel on propoſoit des prix en argent. On appelloit en grec, ἀγῶνας θεματικούς, les jeux publics.

ce qu'il établit sur ce point, que du témoignage des seuls écrivains : au lieu que, selon moi, l'invention d'un art si utile ne peut être l'ouvrage d'un homme, mais qu'on doit l'attribuer à un dieu tel qu'Apollon, orné de toutes les qualités les plus estimables.

XXII. C'est lui, en effet, qui a inventé, non-seulement la cithare, mais encore la flûte, dont quelques-uns mal-à-propos font honneur à l'un de ces trois musiciens, Marsyas, Olympe, Hyagnis. Une preuve de ce que j'avance, c'est que toutes les danses & tous les sacrifices qui composent le culte de cette divinité, se font au son des flûtes, comme divers auteurs le témoignent, Alcée [1], entr'autres, dans quelques-unes de ses hymnes. De plus, la statue d'Apollon à Délos, empoigne un arc de la main droite, & de la gauche porte les trois Graces, chacune desquelles tient un instrument de musique, celle-ci une lyre, celle-là des flûtes, & celle du milieu un chalumeau qu'elle embouche [2]. Et pour vous montrer que ce discours n'est point de ma façon,

[1] Voyez les Observations.

[2] Je ne connois aucun auteur qui ait parlé de cette statue d'Apollon érigée dans l'île de Délos, excepté Plutarque dans ce passage. On peut ajouter à ce témoignage de M. Burette, que la nouvelle Histoire universelle, traduite de l'anglois, n'en fait aucune mention, & qu'on n'en trouve aucune trace dans les *Monumenti inediti, de Winckelman*.

je

je vous dirai qu'Anticlès [1] & Ister [2] rapportent la même chose, dans leurs livres, Des apparitions d'Apollon. Cette statue passe même pour être si ancienne, qu'on prétend que ceux qui l'ont érigée, étoient des Méropes, contemporains d'Hercule. D'ailleurs, le jeune garçon qui porte à Delphes le laurier de Tempé, est accompagné d'un joueur de flûte [3] : & l'on dit que les offrandes qu'envoyoient anciennement à Délos les Hyperboréens [4], y étoient conduites au son des flûtes, des chalumeaux & de la cithare. D'autres assurent qu'Apollon lui-même jouoit de la flûte ; & c'est l'opinion d'Alcman, excellent poëte lyrique. Corinne [5] ajoute, que ce dieu avoit appris de Minerve

[1] Cet auteur n'est nullement connu. En conséquence on conjecture avec beaucoup de fondement qu'il s'est glissé une erreur dans le texte, & qu'il faut lire Ἀντικλείδης, Anticlide, connu entr'autres par ses Déliaques ou histoires de l'île de Délos.

[2] Il y a eu trois historiens de ce nom. Le premier, contemporain de Ptolomée Evergète roi d'Egypte, fut disciple de Callimaque, & fut surnommé Callimachus : le second étoit d'Alexandrie (Demandes grecques, XLIII, Tome XXI) & pourroit bien ne faire qu'un avec le précédent. Le troisieme étoit de Calatis, petite ville de Pont.

[3] Cette cérémonie est décrite dans Elien. (*Variar. Historiar.* III, 1).

[4] Voyez dans Hérodote (IV, sect. 33, édit. Gronovi. & dans Pausanias (1, 31 p. 77. édit. Kunh.) les différentes routes que prenoient ces offrandes pour parvenir à Délos.

[5] Elle étoit fille d'Achélodor & de Procratie, de Tanagre ville de Béotie dans le voisinage de Thèbes, ce qui l'a fait passer pour Thébaine. Elle étoit contemporaine de Pindare, avec lequel on assure qu'elle étudia la poësie sous Myrtis, femme alors très distinguée par ce talent. On voit dans Plutarque (T. XIX, p. 13.)

à jouer de cet inſtrument. La muſique eſt donc vénérable en toute maniere, puiſque les dieux en ſont les inventeurs.

XXIII. Auſſi les anciens l'ont-ils pratiquée, en lui conſervant toute ſa dignité, ainſi qu'ils ont fait dans l'uſage de tous les beaux arts. Mais nos modernes, rejettant ce qu'elle avoit de grave & de majeſtueux, au lieu d'une muſique mâle, noble & divine, en produiſent ſur les théâtres une autre qui n'eſt qu'efféminée & badine [1]. Delà vient que Platon (au troiſieme livre de ſa république) donne l'excluſion à l'harmonie lydienne [2];

la manière dont elle conſeilloit à Pindare de faire uſage de la fable dans ſes poëſies. Elle compoſa dans le genre épique, & dans le dialecte éolien. Il ne nous reſte que quelques fragmens de cette femme, célèbre en outre par ſa grande beauté. Il y a eu une autre Corinne de Theſpies ou de Corinthe, & une troiſième de Thèbes, plus récente, ſurnommée la Mouche (μῦια). Stace, (Sylv.) parle de l'élégance & de la délicateſſe de ſon ſtyle.

[1] κατεαγυῖαν καὶ κωτίλην. Une muſique molle ou rompue (κατεαγυῖα) eſt une muſique dont les ſons ſont partagés, par ce qu'on appelle aujourd'hui des diminutions, qui d'une note de longue valeur en font pluſieurs brèves, par des tirades, des roulades, des traits, des ornemens, &c. ce qui forme une eſpèce de ramage ou de gazouillement pareil à celui de l'hirondelle; (κωτίλη, babillarde).

[2] L'harmonie lydienne rouloit ſur le ton ou mode lydien qui étoit plus haut de deux tons que le dorien. Ainſi, ſi dans celui-ci la plus baſſe corde, appellée proſlambanomène, répondoit au ſecond Ré de nos clavecins, dans le lydien, elle répondoit à notre ſecond Fa dièſe en montant; dans le mixolydien, au ſecond Sol; dans l'hypermixolydien, au ſecond La; & dans l'hyperlydien, au ſecond Si. Or Platon réprouve toutes ces différentes eſpèces. Mais ces modulations aigues ne pou-

& paroît indigné contre une telle musique, comme se chantant sur un ton trop aigu, & n'étant propre qu'aux lamentations.

XXIV. En effet, telle fut sa premiere institution. Car, au rapport d'Aristoxène (dans son premier livre touchant la musique) ce fut sur le mode lydien que l'ancien Olympe composa l'air de flûte, qui exprimoit une plainte funebre sur la mort de Python. Quelques-uns regardent Mélanippide [1] comme l'auteur de ce mode, & Pindare écrit dans ses péans, au sujet des nôces de Niobé, qu'Anthyppe fut le premier qui fit entendre cette harmonie [2]. Quelques-autres, comme Denys surnommé l'Iambe [3], disent que ce fut Torêbe [4].

voient former tout le caractere de l'harmonie lydienne. Il y entroit nécessairement des tons plaintifs, empruntés du genre chromatique, & peut-être aussi de l'enharmonique.

[1] Il y a eu deux poëtes-musiciens de ce nom. Le premier florissoit vers la soixante-cinquieme olympiade. Le second, petit-fils du premier, par une fille, vivoit soixante ans après, à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine. Il seroit difficile de faire entr'eux le juste partage des ouvrages qu'on leur attribue. On accusoit l'un ou l'autre de mettre à la tête de ses dithyrambes, non des antistrophes, mais des anaboles ou longues préfaces.

[2] M. Burette a changé le texte d'après l'autorité de Pollux (IV, 10. Sect. 78.), qui assure qu'Anthyppe avoit inventé l'harmonie lydienne. Du reste, nous ne savons rien d'Anthyppe, sinon qu'il y a eu un poëte comique de ce nom, cité par Athénée (IX, 16).

[3] Ce poëte-grammairien vivoit dans la cent quarantieme olympiade : ce qu'on sait de cet auteur se réduit à très peu de chose. Son talent pour les vers iambiques, & son humeur médisante lui avoient sans doute valu le surnom d'Iambe.

[4] Torêbe ou Torrhêbe, dit Étienne de Bizance, étoit fils

XXV. L'harmonie myxolydienne [1] a aussi quelque chose de pathétique ; ce qui la rend propre aux tragédies. Aristoxène estime que l'invention en est due à Sapho [2], & que c'est d'elle que l'ont apprise les poëtes tragiques, lesquels dans la suite ont joint cette harmonie à la dorienne ; parce que celle-ci a de la magnificence & de la noblesse, que celle-là remue les passions, & que la tragédie est un mêlange de ces passions différentes. Ceux qui ont fait l'histoire de l'harmonie, écrivent que la mixolydienne fut inventée par Pythoclide [3], joueur de flûte. Suivant le témoignage de Lysis [4], Lamprocle Athé-

d'Atys, & donna son nom à une ville de Lydie. Mais, suivant cet écrivain, un certain Carius, fils de Jupiter & de Torrhêbie, apprit des nymphes la musique, qu'il enseigna depuis aux Lydiens ; les airs ou chants qu'il leur transmit, s'appellerent torrhébiens. Ainsi, d'après Etienne de Bysance, voilà une cinquieme opinion sur l'origine de l'harmonie lydienne.

[1] Ce mode s'appelloit aussi hyperdorien. Il étoit d'un demi-ton plus haut que le lydien uniquement consacré aux lamentations & tragédies.

[2] Voyez, au sujet de Sapho, sa vie écrite par mde Dacier, celle par le baron de Longepierre, & surtout celle publiée à Hambourg par Christien Wolf, à la tête des poësies & des fragmens de cette illustre Grecque.

[3] On ne sait de ce poëte-musicien que ce peu que nous en dit Plutarque, à moins qu'on ne veuille le confondre avec un Pythoclide dont Platon fait mention dans son premier Alcibiade, & Plutarque, dans la Vie de Periclès.

[4] Il s'agit ici, selon toutes les apparences, du philosophe Pythagoricien de ce nom. Il étoit de Tarente, ville de la grande Grèce. Il fut dans sa jeunesse disciple de Pythagore déjà vieux. Après s'être sauvé du logis de l'athlète Milon, où étoient assemblés environ quarante pythagori-

nien [1], s'étant apperçu que cette harmonie n'avoit pas sa disjonction, où presque tous les musiciens la croyoient, mais que cette disjonction se faisoit plus haut [2]; en disposa la figure ou l'échelle de maniere qu'elle s'étendoit de l'aigu au grave, comme qui diroit de la paramèse à l'hypate des hypates [3] (ou à la plus basse corde). Mais on prétend de plus que l'harmonie hypolydienne [4], contraire s'il en fut jamais à la mixolydienne, puisqu'elle approche fort de l'ionienne, fut imaginée par l'Athénien Damon [5].

XXVI. Or, l'une de ces harmonies étant plaintive, & l'autre molle ou efféminée [6], c'est

ciens, qui furent tous ou brûlés ou accablés de pierres, il se retira en Achaïe, puis à Thèbes, où il devint précepteur d'Epaminondas. Il y établit une école publique, y mourut, & y fut enterré. Le pythagoricien Théanor y vint dans la suite, à dessein de faire transférer en Italie les cendres du défunt. Voyez dans le T. XX les chapitres XII, XXII, XXIII, XXIV, XXVIII du Dialogue sur le génie de Socrate.

[1] Il étoit fils de Midon, au rapport d'un scholiaste d'Aristophane (Nub. v. 964). Athénée en parle comme d'un poëte dithyrambique.

[2] Voyez les Observations.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

[5] Ce Damon étoit fils de Damonide, & originaire d'Oa bourg de l'Attique, de la tribu Pandionide. Il étoit si grand musicien, que dans cet art il devint chef d'une secte, à laquelle on donna son nom. Mais rien, en ce genre, ne l'illustra plus que les suffrages de deux grands hommes, tels que Périclès & Socrate, qui se firent ses disciples. Damon étoit éleve d'Agathocle, & avoit principalement cultivé cette partie de la musique, où il est question de l'usage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence. Voyez Plutarque (dans Périclès) sur les connoissances politiques de Damon.

[6] Voyez les Obvervations.

avec raiſon que Platon les rejettant toutes deux, fit choix de la dorienne, comme de la plus convenable à des hommes courageux & tempérans. Non certainement, comme l'obſerve Ariſtoxène (dans ſon ſecond livre ſur la muſique), que ce philoſophe ignorât, qu'il ſe trouve dans ces mêmes harmonies [1] quelque choſe d'utile au maintien du gouvernement [2]. Car Platon s'étoit fort appliqué à l'étude de la muſique, ayant été diſciple de Dracon l'Athénien, & de Métellus d'Agrigente [3]. Mais comme l'harmonie dorienne ſe diſtingue par ſa gravité (ainſi que nous l'avons dit plus haut), delà vient qu'il lui donna la préférence [4]. Il n'ignoroit pas non plus qu'Alcman, Pindare, Simonide [5] & Bacchylide [6] avoient

[1] La mixolydienne & l'hypolydienne ou l'ionienne.

[2] Voyez à ce ſujet, l'Eſprit des loix, IV, 8.

[3] Il n'eſt parlé, en nul autre endroit (que je ſache), de ces deux muſiciens qui enſeignerent cet art à Platon.

[4] Plutarque s'eſt trompé, ſans doute, & n'a lu le paſſage qu'imparfaitement; puiſque Platon n'y décide pas moins favorablement pour l'harmonie phrygienne, que pour la dorienne.

[5] Celui dont il eſt queſtion ici, & qui eſt le plus ancien de tous ceux du même nom, naquit la 3e année de la 55e olympiade, 558 avant J. C. & mourut âgé de 90 ans. Il étoit d'Ioülis, ville de l'île de Ceos, ou Cea (maintenant Zia, dans l'Archipel). Tous les écrivains anciens ont fait l'éloge des divers talens de ce Simonide qui enrichit l'alphabet grec de quatre nouvelles lettres, & la cithare d'une huitieme corde. Il étoit déjà fort vieux lorſqu'il eut Pindare pour diſciple. Il ne faut pas le confondre avec un autre Simonide, fils de Léoprépès, & petit-fils par ſa mere du vieux Simonide. Le ſecond Simonide floriſſoit 478 avant J. C Il avoit inventé la mémoire artificielle.

[6] Ce poëte étoit compatriote

composé ſur le ton dorien, non-ſeulement pluſieurs parthénies [1] (ou airs à chanter pour des filles), mais auſſi des proſodies & des péans ; & qu'on avoit mis quelquefois en muſique ſur ce même mode des plaintes tragiques & quelques chanſons amoureuſes. Mais il ſe contentoit d'admettre les cantiques ſpondées, & ceux qui ſe chantoient en l'honneur de Mars & de Minerve. Ils ſuffiſent en effet, pour fortifier l'ame d'un homme qui fait profeſſion de la tempérance. Platon connoiſſoit auſſi l'harmonie lydienne, de même que l'ionienne ; & il ſavoit que l'on emploie cette mélopée dans la tragédie.

XXVII. En un mot, quoique tous les anciens fuſſent inſtruits des différentes harmonies, ils ne faiſoient uſage que de certaines. Car ce n'eſt point par ignorance, qu'ils ſe ſont ainſi mis à l'étroit, en ſe réduiſant à un petit nombre de cordes : & ce n'eſt point faute de connoiſſance, qu'Olympe, Terpandre & leurs diſciples ont retranché la multiplicité de ces cordes & la variété dans les

& neveu de Simonide. Il floriſſoit vers la quatre-vingt-deuxieme olympiade. Il écrivit en dialecte dorique, ainſi que ſon oncle & Pindare, ſon contemporain & ſon rival.

[1] Les parthénies étoient des cantiques ainſi nommés, parce qu'ils étoient composés pour des chœurs ou des troupes de jeunes filles, qui les chantoient dans certaines fêtes ſolemnelles. Telle étoit celle des porte-lauriers (δαφνηφόρια) célébrée tous les neuf ans en Béotie, à l'honneur d'Apollon Iſménien, & décrite fort exactement par Proclus dans ſa Chreſtomathie.

chants. C'eſt de quoi rendent témoignage les airs de ces deux muſiciens & de tous ceux qui ont ſuivi leur méthode. Car tout ſimples que ſont ces airs, qui ne roulent que ſur trois cordes [1], ils l'emportent tellement ſur ceux où elles ſont variées & multipliées, que nul compoſiteur ne peut imiter la maniere d'Olympe, & qu'ils reſtent tous derriere lui, malgré la diverſité des cordes & des modes dont ils ſe ſervent [2].

XXVIII. Or une preuve évidente, que ce n'eſt point par ignorance que les anciens ſe ſont abſtenus de la trite en chantant le mode ſpondiaque [3]; c'eſt qu'ils ont employé ce ſon ou cette

[1] Plutarque ne parle point ici des inſtrumens dont jouoient ces muſiciens, comme pluſieurs interprètes l'ont mal entendu : il ne parle que des airs (ποιήματα) qu'ils exécutoient deſſus, & qui pouvoient ne rouler effectivement que ſur trois cordes (τρίχορδα) : je pourrois trouver dans notre muſique moderne quantité d'airs compoſés ſur un auſſi petit nombre de ſons, & qui ne laiſſent pas que d'avoir beaucoup d'agrément, & de remuer même aſſez vivement l'auditeur. D'ailleurs τρίχορδα tient ici la place d'ὀλιγόχορδα.

[2] Ceci prouve que du temps de Plutarque, il ſe trouvoit encore des gens ſenſibles à la muſique de Terpandre & d'Olympe, qui la jugeoient fort ſupérieure à la moderne avec ſes fleurtis ſuperflus, & faiſoient exécuter l'ancienne par préférence. Ainſi la muſique de Lully, nos anciens vaudevilles, & notre muſique d'égliſe avec ſa belle ſimplicité d'intonation, & ne parcourant qu'un très petit nombre de ſons, font plus d'impreſſions agréables ſur quantité de perſonnes, que la muſique italienne, & pluſieurs de nos muſiques françoiſes compoſées dans ce goût là.

[3] La trite étoit le troiſieme ſon, ou la troiſieme corde du double tétracorde conjoint ou disjoint, en comptant de l'aigu au grave, & répondoit dans le

corde dans le jeu des instrumens. Car ils ne s'en seroient jamais servis, en la mettant en consonnance avec la parhypate, s'ils n'eussent connu l'usage qu'on en pouvoit faire [1]. Mais il est manifeste, que le caractère de beauté, qui naît du retranchement de cette trite dans le mode spondiaque, est ce qui les a déterminés, comme par sentiment, à conduire leur modulation jusqu'à la paranéte, en passant par dessus la trite [2]. On doit en dire autant de la néte : car ils l'ont employée dans le jeu des instrumens, tantôt en dissonnance avec la paranéte, tantôt en consonnance avec la mèse. Mais dans la mélodie ou le chant, ils n'ont pas jugé ce son convenable au mode spondiaque [3] : ils en ont usé de même,

premier cas à notre Fa, dans le second, à notre Sol. Ainsi telle étoit la progression des sons dans le diatonique, pour les voix qui chantoient dans le mode spondiaque; Si, ut, ré, mi, sol, la, sur le double tétracorde conjoint; & Si, ut, ré, mi, fa-dièze, la, si, sur le disjoint dont il s'agit ici. Au lieu que sur les instrumens, la progression étoit, Si, ut, ré, mi, fa, sol, la, ou Si, ut, re, mi, fa-dièse, sol, la, si.

[1] La trite, dans les genres diatoniques & chromatiqnes, étoit toujours en consonnance avec la parhypate, puisque ces deux sons faisoient la quarte (ut-fa) dans le double tétracorde conjoint, & la quinte (ut-sol) dans le disjoint dont il est ici question.

[2] On ne conçoit pas bien ce qui pouvoit faire l'agrément de cette suppression.

[3] La néte, qui, dans le double tétracorde disjoint, répond au Si d'en haut, est en dissonance avec la paranéte (ou le la) avec laquelle elle fait une seconde; & en consonnance avec la mèse, qui répond au Mi, & qui fait avec elle une quinte (mi-si) : en sorte qu'il ne restoit pour la mo-

par rapport à la néte du tétracorde conjoint. Car en jouant des instrumens, ils la mettoient en dissonnance avec la paranéte & la paramèse, & en consonnance avec la mèse & avec le lichanos [1]. Mais dans le chant, ils n'osoient s'en servir, à cause du mauvais effet qu'elle produisoit. Il paroît encore par la musique phrygienne, que cette corde n'étoit pas inconnue à Olympe ni à ses disciples. Car ils en faisoient usage, non seulement pour le jeu des instrumens, mais aussi pour le chant, dans les cantiques consacrés au culte de la mere des dieux, & dans quelques autres, usités parmi les Phrygiens. Il est visible de plus, quant aux hypates [2]; que ce n'est point par ignorance, que dans le mode dorien, ils se sont abstenus d'employer le tétracorde, qui prend sa dénomi-

dulation du mode spondiaque, que ces six notes, l'hypate, la parhypate, le lichanos, la mèse, la paramèse & la paranéte ; c'est-à dire, Si, ut, ré, mi, fa-dièse, la.

[1] En effet, la néte avec la mèse fait la quarte, & la quinte avec le lichanos; & ce sont deux consonnances.

[2] Dans le systême complet de l'ancienne musique composé de cinq tétracordes, le plus bas ou le plus grave s'appelloit le tétracorde des hypates, parce qu'il étoit formé des quatre cordes les plus basses ou les plus graves de tout le systême. Or, d'après Plutarque, on s'abstenoit de ce tétracorde dans le mode dorien, dont les chants par conséquent ne devoient rouler que sur les quatre tétracordes supérieurs, c'est-à-dire, sur celui des mèses (μέσων), & sur les trois cordes des nétes, savoir, celui des conjointes (συνημμένων), celui des disjointes (διεζευγμένων), & celui des exorbitantes ou des excédentes (ὑπερβολαίων).

nation de ces hypates; puisqu'ils s'en servoient dans tous les autres modes. Mais ils le retranchoient du dorien, pour mieux garder le caractere de celui-ci, dont ils estimoient la beauté.

XXIX. Il est arrivé quelque chose de semblable par rapport aux poëtes tragiques. Car la tragédie n'a jamais admis le genre chromatique ni le rhythme [1], & n'en use pas même aujourd'hui. Cependant la cithare, plus ancienne de plusieurs generations que la tragédie, a mis l'un & l'autre en usage dès les commencemens. Or il est clair que le genre chromatique est plus ancien que l'enharmonique. Car on doit compter cette ancienneté, du temps où les hommes se sont avisés d'imaginer & d'employer quelqu'un de ces genres; puisqu'à ne considerer que la nature, l'un n'est pas plus ancien que l'autre. Si donc quelqu'un assuroit, que c'est faute d'avoir connu le chromatique qu'Eschyle [2] & Phrynique [3] ne

[1] Il s'agit ici du rhythme musical. On peut s'imaginer que les chœurs de tragédie (dont il est ici question) se chantoient, comme se chantent en plain-chant plusieurs de nos musiques d'église, où l'on n'apperçoit presque nul rhythme, nulle cadence musicale. Du reste, ce qu'avance Plutarque, dans ce Dialogue, n'est point contraire à ce que dit Aristote, dans sa poëtique.

[2] Voyez sur Eschyle la nouvelle & magnifique édition du Théatre des Grecs du P. Brumoy. Paris, Cussac. 1785. Tome I, p. 274 & suiv.

[3] Le Phrynique dont il s'agit en cet endroit, est le plus ancien des trois poëtes de ce nom. Il étoit d'Athènes, fils de Polyphradmon. Il fut disciple de Thespis. Suidas le fait fleurir dès la soixante-septieme olympiade.

l'ont point mis en œuvre, n'y auroit-il pas de l'absurdité dans une pareille proposition? En effet, on pourroit dire aussi que Pancrate[1] ignoroit ce même genre chromatique, puisqu'il s'en est abstenu dans la plupart de ses ouvrages. Mais s'en étant servi dans quelques-uns, il s'en suit que ce n'est nullement par ignorance, mais que c'est par choix qu'il a évité de l'employer. Il imitoit donc dans ses compositions, comme il le déclaroit lui-même, le caractère de Pindare & de Simonide, & en general ce que les modernes appellent l'ancien caractère.

XXX. On peut faire le même raisonnement au sujet de Tyrtée[2] le Mantinéen, d'André de

C'est lui qui introduisit sur le théâtre l'usage des masques, pour transformer les acteurs en actrices; (car les femmes originairement ne montoient point sur le théâtre des Grecs). Il fit aussi usage le premier des vers ïambes tétramètres. Voyez, au sujet d'une tragédie de cet auteur, la Vie de Thémistocle, chap. IX, T. II. Voyez, sur Phryniqne, Perizonius, dans ses savantes notes sur Elien: il y confond, d'après de solides raisons, le second Phrynique, dont parle Suidas, avec le premier. Le poëte comique, du même nom, étoit aussi d'Athènes, & florissoit vers la quatre-vingtsixieme olympiade. Perizonius (*Ib.*) prétend qu'on l'a confondu mal-à-propos avec un Athénien de même nom, qui fut général d'armée.

[1] On peut compter jusqu'à trois poëtes connus sous le nom de Pancrate, quoiqu'on n'en trouve qu'un seul dans la Bibliothèque grecque de Fabricius. Le plus ancien de ces Pancrates est sans doute celui dont il s'agit ici, & qu'on peut regarder comme l'inventeur d'une espece de vers trochaïque produit sous son nom par le grammairien Servius. (*Gram. vet. lat. col.* 1819. *édit. Putsch.*)

[2] Ce poëte-musicien florissoit vers le commencement de la se-

Corinthe [1], de Thrafylle de Phlionte [2] & de quantité d'autres. Car nous favons que c'eft de deffein prémédité qu'ils fe font tous abftenus du chromatique, des muances, de la multiplicité des cordes, ainfi que de plufieurs autres pratiques vulgairement ufitées en mufique, telles que certains rhythmes, certains modes, certaines paroles & certaines fortes de mélopée & d'exécution ou de tablature [3]. Par exemple, Téléphane de Mégare [4] avoit tant d'averfion pour l'ufage

conde guerre de Meffene. On affure qu'il étoit boiteux, borgne & maître d'école. Horace nous parle de ce poëte-muficien qui fut auffi général d'armée, (*Ars poetic.* v. 401.) en ces termes.

Poft hos, infignis Homerus,
Tyrtæufque, mares animos in martia bella
Verfibus exacuit.

Voyez fur cet homme célèbre la favante differtation de M. l'abbé Sévin, Mémoires de l'Académie des Bell. Lettr. T. VIII, p. 144.

[1] Celui-ci n'eft connu que par cet endroit de Plutarque.

[2] Voyez fur ce poëte-muficien, dans les Mémoires de Littérature de l'Académie des Belles-Lettres, T. XIII, p. 287, l'opinion de M. Burette.

[3] ἑρμηνεία. C'eft une interprétation muficale, dont il n'eft parlé dans aucun lexique, & dont Plutarque feul fournit l'explication en plufieurs endroits de ce Dialogue. ἑρμηνεία n'eft ici autre chofe que la maniere d'exécuter un air, une piece de mufique notée, foit en la chantant, foit en la jouant fur quelque inftrument. Or, pour mettre un muficien en état d'exécuter un air quelconque, foit en le chantant, foit en le jouant fur quelque inftrument, il falloit que cet air fût noté fur le papier : & cette tablature pouvoit auffi être regardée comme une forte d'interprétation (ἑρμηνεία) néceffaire pour faire entendre, pour exécuter la piece de mufique du compofiteur.

[4] Ce Téléphane étoit un célèbre joueur de flûte, contempo-

des anches[1], qu'il ne permit jamais aux facteurs de flûtes d'en appliquer sur ces instrumens ; & ce fut la principale raison, qui l'empêcha de disputer le prix en ce genre aux jeux pythiques. En général, si, de ce qu'une chose n'a point été pratiquée, l'on vouloit en conclure, qu'elle a été ignorée ; l'on pourroit, sur ce principe, taxer trop légérement d'ignorance plusieurs de nos contemporains : entr'autres les partisans de Dorion[2], par rapport au mode antigénidien[3], dont ils ne se servent point, parce qu'ils le méprisent : les sectateurs d'Antigénide, par rapport au mode dorionien pour la même raison ; & les joueurs de cithare, par rapport au mode de Timothée[4]. Car ils se sont jettés presque

rain de Philippe de Macédoine & d'Alexandre-le-Grand. Il étoit Samien, au rapport de Pausanias, qui assure que l'on voyoit le tombeau de ce fameux musicien sur le chemin qui conduit de Mégare à Corinthe : & ce n'est peut-être qu'en vertu de cette circonstance que Plutarque le fait Mégarien. Il pouvoit, quoique Samien, s'être établi & être mort à Mégare, où il fut enterré, & où son tombeau fut élevé par les soins de Cléopatre, sœur de Philippe de Macédoine.

[1] Voyez les Observations.

[2] Ce Dorion est sans doute celui dont parle Athénée (VIII, 3) : car il parle de deux autres du même nom. Les talens de celui-ci pour la flûte & son goût pour la bonne chere l'avoient fort accrédité auprès de plusieurs princes Grecs, tels que Nicocréon, tyran de Chypre, & Philippe de Macédoine. Athénée nous a conservé plusieurs de ses bons mots. Ce Dorion étoit donc auteur d'un certain mode dorionien.

[3] Voyez les Observations.

[4] Ce musicien, dans ses airs dithyrambiques, faisoit 1°. un mélange de cette poësie avec celle des anciens nomes. 2°. Il avoit

tous dans les rhapsodies [1], & dans les compositions de Polyide [2].

XXXI. D'autre part, si l'on examine avec exactitude & en connoissance de cause ce qui concerne la variété dans la musique, & si l'on compare l'ancien usage au nôtre à cet égard; on trouvera que dès lors cette variété avoit cessé. En effet, les anciens l'ont employée dans la composition des rhythmes, laquelle en est le plus susceptible; d'où il paroît qu'ils faisoient cas de cette variété rhythmique [3]: & la maniere de toucher les instrumens étoit aussi dès ce temps-là très diversifiée. Car au lieu que les musiciens aujourd'hui s'appliquent particulierement à perfectionner la théorie de leur art [4];

multiplié les cordes de la cithare jusqu'au nombre de onze ou douze: 3°. Il avoit introduit dans ses airs le genre chromatique, & le mêloit avec le diatonique.

[1] Notre musique nous offre quelque chose de pareil, dans certains centons musicaux, faits de plusieurs airs de mouvemens & de tons différens, mis bout à bout, lesquels forment une suite de chant non-interrompu. Nous avons dans le même goût quelques opéra, comme celui qui a pour titre, les Fragmens de Lulli, & qui n'est qu'un tissu de divers morceaux de musique, tirés de ballets, pour lesquels ce fameux musicien les avoit originairement composés.

[2] Il ne s'agit point ici du Polyide médecin, mais du poëte-musicien, traité de sophiste par Aristote, & de peintre par Diodore de Sicile, deux qualités non incompatibles avec la premiere. Ce dernier le fait fleurir vers la quatre-vingt-quinzieme olympiade. Voyez les Observations.

[3] Voyez les Observations.

[4] En effet, il s'est trouvé, du temps de Plutarque ou environ, plusieurs écrivains Grecs qui ont cultivé cette partie spéculative de

ils cultiverent autrefois le rhythme ou la cadence. Il eſt donc évident, que c'eſt de propos délibéré, & non par ignorance, que les anciens ont évité les chants rompus ou pleins de diminutions. Qu'y a-t-il en cela de ſurprenant ? Pareille choſe eſt arrivée dans pluſieurs des profeſſions utiles à la vie, où certains uſages, quoique très connus, ont été retranchés, parce qu'on s'eſt apperçu qu'ils choquoient en quelque façon la décence.

XXXII. Maintenant, pour montrer que ce n'eſt ni faute de connoiſſance, ni faute d'expérience, que Platon a rejetté certaine muſique ; mais que c'eſt uniquement parce qu'il les jugeoit peu convenables à l'eſpece de gouvernement qu'il vouloit établir. Nous allons faire voir, que ce philoſophe étoit très verſé dans la ſcience de l'harmonie. C'eſt donc en décrivant la création de l'ame, dans ſon Timée, qu'il fait paroître combien il s'étoit appliqué aux mathématiques & à la muſique, lorſqu'il s'exprime en ces termes [1] : « Il (dieu) remplit enſuite les intervalles doubles & les triples, retranchant de-là » quelques parties, qu'il mit entre ces mêmes

la muſique, tels que Théon de Smyrne, Ptolomée, Nicomaque le Géraſénien, Ariſtide-Quintilien, Bacchius, Alypius, Gaudentius, &c.

[1] Voyez ce paſſage en entier dans le chapitre XLI du Traité de la création de l'ame, (Tome XIX, p. 388).

» intervalles,

» intervalles ; enforte qu'il fe trouvoit deux » milieux dans chacun ». Car ce début marque de l'habilité en fait d'harmonie, comme nous le prouverons incontinent.

XXXIII. Il y a trois milieux primitifs, d'où fe prennent tous les autres, l'arithmétique ; l'harmonique & le géometrique [1]. Le premier furpaffe & eft furpaffé d'un nombre égal ; le fecond, d'une raifon égale ; le troifieme ne furpaffe & n'eft furpaffé ni de raifon égale, ni de nombre égal. Platon voulant donc démontrer harmoniquement l'accord des quatre élémens qui compofent l'âme, & la caufe de cette fymphonie réciproque entre des natures fi diffemblables, établit, par rapport à l'ame, deux milieux en chaque intervalle ; fuivant la raifon harmonique. Car dans la confonnance de l'octave en mufique, il fe trouve deux intervalles moyens, dont nous allons faire voir l'analogie. On peut en effet confidérer l'octave comme étant en raifon double ; & pour rendre cette raifon plus fenfible, on peut prendre les nombres fix & douze. Or cet intervalle eft compris entre l'hypate du tétracorde moyen & la néte du tétracorde disjoint. Six & douze étant donc les deux extrêmes, l'hypate du tétracorde moyen aura le nombre

[1] Voyez les Obfervations.

ſix, & la néte du tétracorde disjoint aura le nombre douze [1].

XXXIV. Il ne reſte plus qu'à prendre, entre ces nombres, ceux qui tombent entre deux, & dont les extrêmes ſe trouvent l'un en raiſon ſeſquitierce, l'autre en raiſon ſeſquialtère, c'eſt-à-dire, huit & neuf. Car ſix eſt à huit en raiſon ſeſquitierce, & à neuf en raiſon ſeſquialtère. Tel eſt l'un des extrêmes; & l'autre, douze, eſt à neuf en raiſon ſeſquitierce, & à huit en raiſon ſeſquialtère [2]. Ces deux nombres tombant donc entre ſix & douze, & l'intervalle de l'octave réſultant de celui de la quarte & de celui de la quinte; il eſt clair, que la mèſe répondra au nombre huit, & la paramèſe au nombre neuf [3]. Cela poſé, l'hypate ſera à la mèſe comme la paramèſe à la néte du tétracorde disjoint. Car l'hypate du tétracorde moyen eſt à la quarte de la mèſe; & la paramèſe eſt à la quarte de la néte du tétracorde disjoint [4].

[1] Le tétracorde moyen (μέσων) ſuit immédiatement à l'aigu le tétracorde le plus grave, ou celui des hypates. Le tétracorde disjoint (διεζευγμένων) ſuit encore à l'aigu le tétracorde moyen, dont il eſt disjoint ou ſéparé de l'intervalle d'un ton. L'hypate du tétracorde moyen répond au ſecond Mi de nos clavecins: & la néte du tétracorde disjoint répond à notre troiſieme Mi: ce qui forme, comme on voit, l'intervalle d'une octave. Notre ſecond Mi prendra donc le nombre 6, & notre troiſieme Mi le nombre 12.

[2] Voyez les Obſervations.

[3] *Ibid.*

[4] C'eſt-à-dire, que notre ſecond Mi eſt à la quarte de notre ſecond La; & que notre ſecond Si eſt à la quarte de notre troiſieme Mi.

Le même rapport se rencontre dans les nombres : car six est à huit, comme neuf est à douze ; & six est à neuf, comme huit est à douze. Or la raison de huit à six, de même que celle de douze à neuf, est sesquitierce, & la raison de neuf à six, comme celle de douze à huit, est sesquialtère. Ce que nous venons de dire suffira pour montrer, combien Platon s'étoit attaché à l'étude des mathématiques, & combien il s'y étoit rendu habile.

XXXV. Aristote, disciple de Platon, regarde l'harmonie comme quelque chose de noble, de grand & de divin, & voici comme il s'en explique : « L'harmonie, dit-il, est céleste ; la » nature en est divine, pleine d'une beauté qui » ravit l'ame & l'éleve au dessus de sa condition. » Divisible naturellement en quatre parties, elle » a deux milieux, l'un arithmétique & l'autre » harmonique [1]. Ses parties, leur grandeur & » l'excès dont l'une surpasse l'autre ou en est » surpassée, s'expriment par des nombres, & ont » une égalité de mesure : car les chants roulent » & sont compris dans l'étendue de deux tétra- » cordes ». C'est ainsi que parle Aristote.

XXXVI. Il ajoute, que le corps de l'harmonie est un composé de parties dissemblables, qui s'accordent pourtant les unes avec les autres :

[1] Voyez les Observations.

mais que les milieux de cette harmonie s'accordent suivant la raison arithmétique [1], parce que le son le plus haut étant en raison double par rapport au plus bas, produit la consonnance de l'octave. Car celle-ci, comme nous l'avons dit plus haut, a la néte de douze unités, l'hypate de six, & la paramèse accordée avec l'hypate en raison sesquialtère, de neuf unités. Pour la mèse, nous avons déjà dit qu'elle en a huit. Or c'est de tout cela que résultent les principaux intervalles de la musique; sçavoir la quarte, qui est en raison sesquitierce, la quinte qui est en raison sesquialtère, & l'octave qui est en raison double. La raison sesquioctave, qui est celle du ton, s'y conserve aussi [2]. Il arrive de là, que les parties différentes de l'harmonie se surpassent & sont surpassées réciproquement des mêmes quantités; qu'il en est ainsi des milieux, les uns par rapport aux autres; & le tout, conformément à l'excès qui se trouve dans les nombres, & à la proportion geométrique [3].

XXXVII. Aristote assure donc, que ces excès réciproques sont dans les proportions suivantes: que la néte surpasse la mèse d'une troisieme

[1] Quand Aristote dit ici que les milieux de l'harmonie s'accordent suivant la raison arithmétique, cet accord tombe sur les nombres qui expriment les rapports de ces milieux comparés entr'eux & avec leurs extrêmes.

[2] Voyez les Observations.

[3] *Ibid.*

partie, & que l'hypate est surpassée de la même quantité par la paramèse; ensorte que ces excès sont relatifs[1]. Car les grandeurs surpassent & sont surpassées du même nombre de parties. C'est ainsi que les raisons, suivant lesquelles les extrêmes de la mèse & de la paramèse se surpassent & sont surpassés, se trouvent les mêmes, sçavoir, la raison sesquitierce & la sesquialtère. Or cet excès est harmonique. Mais les excès de la néte & de la mèse sont du nombre de ceux qui consistent dans une égale partie, suivant la proportion arithmétique. Il en est de même de la paramèse, par rapport à l'hypate. Car la paramèse surpasse la mèse en raison sesquioctave. De plus, la néte est à l'hypate en raison double; la paramèse à l'hypate, en raison sesquialtère; & la mèse à l'hypate, en raison sesquitierce[2].

XXXVIII. Telle est donc, suivant Aristote, la constitution de l'harmonie, tant en ses parties, qu'en ses quantités; & il la compose très naturellement elle & toutes ses parties, de l'infini, du fini[3] & du pair-impair. En effet, si on la prend dans toute son étendue, elle tient du nombre pair, étant divisible en quatre parties, qui en

[1] Ibid.

[2] Ibid.

[3] Les mots ἄπειρος & πεπερασμένον, l'infini & le fini, doivent se prendre ici dans la signification du pair & de l'impair.

sont les termes [1]. Si l'on envisage ses parties & ses proportions, on y trouve le pair, l'impair & le pair-impair. Car le pair se rencontre dans la néte, qui est de douze unités ; l'impair, dans la paramèse, qui est de neuf unités ; le pair, dans la mèse, qui est de huit unités ; le pair-impair, dans l'hypate, qui est de six unités. C'est ainsi que l'harmonie, en vertu des excès & des proportions, qui régnent entre les différentes parties dont elle est composée, se trouve d'accord avec elle-même, & avec toutes ses parties.

XXXIX. Mais, outre cela, les sensations qui se font dans nos corps, ne s'accomplissent pas sans quelque sorte d'harmonie [2], sur-tout, celles qui peuvent passer pour célestes & divines, & qui mettent les hommes en commerce avec la divinité ; c'est à-dire, la vue & l'ouie, font appercevoir de l'harmonie, par l'entremise du son & de la lumiere. Il en est de même des autres sensations, qui suivent celles-là. Elles sont toutes réglées selon les loix de l'harmonie ;

[1] Plutarque veut parler des trois accords consonnans, & du ton.

[2] Ce passage prouve qu'il ne seroit pas impossible d'établir une sorte d'analogie entre les sons & les couleurs. C'est de quoi l'on a déja vu quelques essais très dignes de la curiosité & de l'attention du public, dans le clavecin oculaire du P. Castel. Il faut suivre par soi-même la féconde imagination & l'esprit géomètre du savant Jésuite, dans son Optique des couleurs. Paris, Briasson, 1740.

en qualité de ſenſations : car elles n'opérent rien ſans ce ſecours ; quoiqu'elles ſoient plus foibles que les premieres, ſans en être pourtant dépendantes. Quant à celles-là, comme elles n'agiſſent dans l'homme qu'en conſéquence du concours divin, & conformément aux régles de la proportion ; elles ſont de leur nature, & plus vives, & plus parfaites.

XL. Il eſt donc manifeſte, par ce que nous venons de dire, que ce n'étoit pas ſans fondement, que les anciens Grecs avoient ſoin, ſur toutes choſes, d'être inſtruits dans la muſique. Ils croyoient en effet qu'on pouvoit par là former le cœur des jeunes gens, en y introduiſant une ſorte d'harmonie, qui pût les porter à tout ce qui eſt honnête ; rien n'étant plus utile que la muſique, pour exciter en tout temps à toutes ſortes d'actions vertueuſes, & principalement lorſqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre. Auſſi les uns employoient-ils les flûtes en cette occaſion ; témoin les Lacédémoniens, chez qui l'on jouoit ſur cet inſtrument le cantique de Caſtor [1], lorſqu'ils marchoient en bataille contre

[1] Ce cantique ou cet hymne portoit ce nom, parce qu'on y invoquoit ce héros Lacédémonien, & qu'on y célébroit ſes exploits ; ou peut-être parce qu'on lui attribuoit (ſelon Euſtathe, ſur l'Iliad. XVI, 617) l'invention de cette marche militaire qui étoit une ſorte de danſe. Voyez Pindare, (Pythi, Od. 2, v. 125) & la vie de Lycurgue, Tome I, p. 218.

l'ennemi. Les autres alloient au combat au son de la lyre ; & c'est ainsi, dit on, que les Crétois en ont usé fort longtemps, dans leur marches militaires. Plusieurs, encore aujourd'hui, se servent des trompettes en pareil cas. Les Argiens, dans les jeux qu'ils appelloient Sthéniens [1], mettoient la flûte en œuvre, pour animer les lutteurs. On dit que ces jeux furent d'abord institués pour Danaüs ; & qu'ils furent ensuite rétablis en l'honneur de Jupiter Sthénien. C'est une loi encore présentement de jouer de la flûte dans les combats du Pentathle [2]. A la verité, on n'y joue rien de fort choisi, rien qui tienne de l'antiquité, ou qui ressemble à ces airs, que l'usage avoit consacré chez nos ancêtres ; tel que celui qu'avoit composé Hiérax [3] pour ces sortes de jeux, & qu'on nommoit endromé, (courante). Mais enfin on y joue tousjours de la flûte, quel-

[1] On voyoit encore de son temps, dit Pausanias, (11, 32 & 34) sur le chemin qui conduit de Trézène à Hermione, une roche ou une pierre, nommée originairement l'autel de Jupiter Sthénien, qu'on appelloit la roche de Théſée, depuis que ce prince, encore tout jeune, la remua, pour tirer de dessous la chaussure & l'espée, qui devoient le faire connoître à Egée son pere, & que celui-ci dans ce dessein y avoit cachées.

[2] C'étoit cinq sortes d'exercices agonistiques, auxquels certains athlètes combattoient successivement dans les jeux publics de la Grèce, pour gagner un seul prix proposé. Voyez une dissertation touchant le Pentathle, Tom. III, p. 318, des Mémoires de Littérature de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

[3] Il fut domestique, disciple & favori du fameux Olympe.

que foible & quelque peu choisie que soit aujourd'hui une telle musique.

XLI. Si l'on remonte à des temps encore plus reculés, on trouvera que les Grecs n'avoient alors aucune connoissance de la musique du théatre; ils employoient uniquement cet art au culte des dieux & à l'éducation de la jeunesse. On ne s'étoit point encore avisé de dresser chez eux des théatres, & toute leur musique étoit tournée du côté des sacrifices & des autres cérémonies réligieuses, dans lesquelles on chantoit des cantiques à l'honneur des dieux, & les louanges des grands hommes. Il paroît même assez probable, que ce mot Théatre, qui est d'un usage plus récent, & celui de Théorein, qui est beaucoup plus ancien, & qui veut dire Etre spectateur, pourroient bien l'un & l'autre tirer leur origine du mot Théos, qui signifie Dieu [1]. Quant à notre temps, la musique y est si différente de ce qu'elle étoit autrefois, qu'on y a perdu la pratique, & même le souvenir de celle, qui servoit à régler les mœurs, & que tous ceux qui s'appliquent à cet art, se jettent absolument dans la musique théatrale.

[1] Il paroît plus vraisemblable de dériver le mot Théatre (θέατρον & θεωρεῖν) de θεᾶν, θεᾶσθαι, regarder, contempler, être spectateur. Les Grecs ont sans doute pris des Orientaux leur verbe θεάω, θέω, θάω: en effet chaha, en hébreu, signifie, regarder, admirer.

XLII. Mais, dira quelqu'un, est-il vraisemblable que les anciens n'ayent rien inventé dans la musique, & n'y ayent rien ajouté de nouveau ? J'avoue qu'ils y ont introduit des nouveautés; mais toujours sans blesser la gravité ni la décence. Car ceux qui ont traité de ces choses historiquement, attribuent à Terpandre l'usage de la néte dorienne [1], que les musiciens avant lui n'admettoient point dans le chant. On dit aussi que le mode myxolydien [2] a été entierement trouvé après les autres; de même que celui de la mélodie orthienne composée selon ces deux rhythmes, l'orthien & le trochée sémantique [3]. Que si, comme l'assure Pindare, Terpandre a été l'inventeur des chants scoliens [4], Archiloque l'a été aussi du rhythme des trimètres, & a de plus enseigné le premier la maniere de chanter en passant d'un rhythme dans un autre de différent genre; la paracataloge, ou le dérangement des sons : la maniere d'accommoder à tout cela le jeu des instrumens à cordes. On lui attribue encore les épodes, les tétramètres, le crétique & le prosodiaque, l'augmentation du premier,

[1] Voyez les Observations.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*

[4] Voyez, sur ces airs scoliens, le Tome XVII de cette édition de Plutarque, p. 151, & la dissertation de M. de la Nauze, sur les chansons de l'ancienne Grèce, dans l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres, T. IX, p. 330.

&, suivant quelques-uns, l'élégie : pardessus tout cela, l'extension de l'ïambique jusqu'au pæon épibate, & celle de l'héroïque augmenté jusqu'au prosodiaque & au crétique.

XLIII. On prétend aussi, que l'exécution musicale des vers ïambiques, dont les uns ne sont que se prononcer pendant le jeu des instrumens, au lieu que les autres se chantent, est due au même Archiloque : que les poëtes tragiques l'ont depuis mise en usage ; & que Crexus l'ayant adoptée, l'introduisit dans les dithyrambes. On croit encore que celui-ci est le premier, qui ait fait entendre séparément du chant le jeu des instrumens : car chez les anciens, ce jeu accompagnoit toujours la voix, son pour son. On donne à Polymneste l'invention du mode nommé présentement hypolydien [1] ; & l'on assure qu'il y augmenta de beaucoup le relâchement & la tension des cordes. On assure de plus, que cet Olympe, que l'on regarde comme l'inventeur ou le maistre de cette poësie musicale appellée nomique chez les Grecs, a trouvé le genre enharmonique ; le rhythme prosodiaque [2], suivant lequel se chante le nome ou cantique de

[1] Voyez les Observations.

[2] Plutarque, à la fin du chapitre précédent, attribue l'invention de ce rhythme au poëte-musicien Archiloque, postérieur à Olympe, & qui peut en avoir seulement perfectionné ou renouvellé l'usage.

Mars ; le rhythme choréïque dont on faisoit grand usage dans le culte de la mere des dieux ; & selon le sentiment de quelques-uns, le rhythme bachique [1]. Il est donc manifeste, que tels sont les changemens arrivés dans l'ancienne musique, par rapport à chacun de ces airs.

XLIV. Mais Lasus [2] natif d'Hermione, ayant transporté les rhythmes dans la poësie dithyrambique, & en même temps ayant multiplié les sons de la flûte dont il l'accompagnoit, causa par cette variété de sons trop désunis, un grand changement dans l'ancienne musique. De même le poëte-musicien Mélanippide, qui vint ensuite, ne s'en tint pas à cette musique ancienne, non plus que Philoxène & Timothée. Celui-ci ajouta de nouvelles cordes à la lyre qui n'en avoit eu que sept jusqu'à Terpandre d'Antisse. Le jeu de la flûte devint aussi beaucoup plus varié, de

[1] On trouve l'explication de ces trois sortes de rhythmes dans Aristide-Quintilien. Lib. 1, p. 39, edit. Meibom.

[2] Lasus ou Lassus, & non pas Tassus, comme dans Stobée, naquit à Hermione, ville du Péloponèse, au royaume d'Argos. Il florissoit dans la cinquante-huitieme olympiade. Il fut grand poëte dithyrambique, s'il ne fut pas l'inventeur du dithyrambe, comme le dit Clément d'Alexandrie, (Stromat. L. I). Il introduisit des premiers cette sorte de poëme dans les jeux publics, où l'on décerna des prix pour ceux qui primeroient en ce genre. Sa confiance dans ses talens pour la poësie & pour la musique, lui faisoit peu craindre le plus redoutable de ses antagonistes : d'où est venu ce proverbe rappellé par Aristophane, (Σφῆκες, v. 1419.) [illegible]

ſimple qu'il étoit auparavant. Car anciennement, & cela juſqu'à Mélanippide, poëte dithyrambique, les joueurs de flûte recevoient des poëtes mêmes leur ſalaire ; la poëſie étant alors conſidérée comme la principale actrice, & les joueurs de flûte ne paſſant que pour des miniſtres qui lui étoient ſubordonnés. Mais cet uſage ſe pervertit dans la ſuite ; & delà vient, que le poëte comique Phérécrate[1] fait paroître ſur la ſcène la Muſique en habit de femme, & le corps déchiré de coups. La Juſtice l'interroge ſur la cauſe de ce mauvais traitement ; & la Muſique lui répond en ces termes.

« Je vous l'apprendrai très volontiers : car je » n'aurai pas moins de plaiſir à vous le dire, que » vous en aurez à l'entendre. Celui que je regarde » comme la premiere ſource de tous mes maux, » eſt Mélanippide, qui a commencé à m'éner- » ver, & qui par le moyen de ſes douze cor-

[1] Il étoit d'Athènes, contemporain de Platon & d'Ariſtophane. Il travailla dans le goût de la vieille comédie. Il parloit très purement ſa langue, ce qui lui a valu la qualification de ἀττικώτατος : il fut auteur du vers phérécratien, compoſé des trois derniers pieds du vers hexamètre, avec cette condition que le premier de ces trois pieds étoit toujours un ſpondée. Il nous reſte des fragmens de preſque toutes ſes pièces : Hertelius (Bibliothèque des anciens comiques Grecs), & Grotius (*excerpt. e Comæd.*) les ont recueilli. Il dit d'Alcibiade, dans un de ces fragmens, que cet Athénien, qui ſembloit à peine être un homme, étoit pourtant le mari de toutes les femmes.

» des [1], m'a rendue beaucoup plus lâche. Cependant cet homme ne suffisoit point encore, pour me réduire à l'état malheureux que j'éprouve maintenant [2]. Mais Cinésias [3], ce maudit Athénien, m'a tellement perdue & défigurée, introduisant dans les strophes de ses dithyrambes des inflexions de voix dépourvues de toute harmonie, que ce qui est à gauche paroît être à droite, comme dans l'usage des boucliers [4]. Vous ne l'auriez jamais dit : il m'étoit pourtant cruel à tel point. Mais Phrynis, par l'abus de je ne sçais quels roulemens qui lui sont particuliers, me faisant fléchir & pirouetter à son gré, & voulant trouver dans le nombre de sept cordes douze harmonies différentes [5], m'a totalement corrompue. Tou-

[1] On ne sait point au vrai à qui sont dues les augmentations faites dans le systême de l'ancienne musique : les auteurs ne sont nullement d'accord entr'eux sur ce point.

[2] C'est là le sens exprimé par Philips :

His rage how'r suffis'd not yet,
To make my miseries compleat.

[3] Voyez les Observations.

[4] . . . . That you would swear,
The right side now the left side were.

[5] En effet, en insérant chacune en son lieu, les deux cordes du genre enharmonique & les deux du chromatique, & mettant au grave de l'hypate une proslambanomène, on aura transformé l'heptacorde en un dodécacorde réduit à l'étroit & d'un genre singulier, puisqu'il se trouve renfermé dans l'octave : voici la

» tefois ce n'étoit point encore assez qu'un tel » homme, pour achever ma ruine. Car s'il lui » échappoit quelques fautes, du moins savoit-il » les réparer. Mais il falloit un Timothée, ma » très chere, pour me mettre au tombeau, après » m'avoir honteusement déchirée.

La Justice. » Quel est donc ce Timo- » thée ?

» La Musique. C'est ce rousseau, c'est ce » Milésien, qui par mille outrages nouveaux, & » sur-tout par ses fredons extravagans, a surpassé » tous ceux dont je me plains. S'il lui arrivoit de » me rencontrer en quelque lieu marchant seule, » il me relâchoit aussitôt, il me démontoit, & » me partageoit en douze cordes ».

XLV. Le poëte comique Aristophane fait aussi mention de Philoxène [1], & assure que ce musicien avoit fait entrer l'usage des chansons dans les danses qui se font en rond : sur quoi la Musique s'exprime ainsi : « C'est lui, qui me » rendant plus lâche, plus molle & plus fléxible » qu'un chou, m'a entierement remplie de fre-

progression de ces cordes : Ré, mi, mi demi-dièse, fa, fa-dièse, sol, la, la demi-dièse, si b, si, ut, ré.

[1] Le seul Philoxène qu'on trouve actuellement dans Aristophane (Nub. 686. Ran. 965. Vesf. 84) est un Athénien de ce nom décrié pour sa mollesse & pour sa lâcheté : mais ce n'est nullement le poëte Philoxène. Sans doute que la pièce où il étoit question de ce dernier, n'est point parvenue jusqu'à nous.

» dons discordans, trop aigus [1], & qui n'ont rien » que de profane & de licencieux ». Les autres poëtes comiques ont fait voir manifestement, combien est absurde l'entreprise de ceux, qui, dans la suite, en disséquant la musique, pour ainsi parler, l'ont réduite en traits & en diminutions.

XLVI. Or, que la premiere éducation & les premiers préceptes contribuent beaucoup à régler ou à dépraver les mœurs, & les goûts pour les arts; Aristoxène l'a montré bien clairement par l'exemple qui suit. De son temps, dit-il, Télésias [2] de Thèbes avoit dès sa jeunesse été nourri dans la bonne & saine musique; ayant appris les airs ou les cantiques des maîtres les plus célèbres, surtout ceux de Pindare [3], de Denys le Thébain [4],

[1] ὑπερβολαίων, des exorbitantes, des extravagantes. Ce mot semble indiquer l'addition du quatrieme tétracorde, qui rendit complet le systême de l'ancienne musique, renfermé dans l'étendue de quatre tétracordes ou de deux octaves.

[2] Cette histoire, & celui qui en est le héros, ne nous sont connus que par ce Dialogue.

[3] M. Burette a recueilli tout ce qu'il y a de plus intéressant sur la vie & les ouvrages de ce poëte immortel, trop connu pour que nous nous étendions ici sur son article. Voyez le T. XV. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, p. 357 & suiv. Il est à remarquer qu'il fut, comme plusieurs grands poëtes, musiciens des beaux temps de la Grèce, l'écolier d'une femme (Myrtis) que distinguoit alors son talent pour la poësie lyrique, & qu'il mit à profit les bons avis de la belle Corinne.

[4] Il fut le maître de musique d'Epaminondas. (*Cornel. Nepot. cap.* 2.)

de

de Lamprus [1], de Pratinas & des autres lyriques, qui ont excellé dans la composition des chants propres à être accompagnés par les instrumens à cordes. Il avoit appris de plus à jouer parfaitement de la flûte, & avoit travaillé à s'instruire suffisamment des autres parties de l'art dont il est question. La fleur de sa jeunesse étant passée, il fut tellement séduit par la variété & les gentillesses de cette musique de théâtre, qu'il vint à mépriser les beautés de celle, dans le goût de laquelle on l'avoit élevé. Il se mit à étudier les compositions de Philoxène & de Timothée, choisissant encore parmi ces sortes de pièces, celles qui étoient le plus chargées de broderies, & qui portoient davantage le caractère de la nouveauté. Mais voulant ensuite composer lui-même, & ayant essayé de le faire dans le goût de Pindare & dans celui de Philoxène, il ne put jamais réussir dans ce dernier : & la seule cause en étoit la bonne instruction, qu'on lui avoit donnée dès sa plus tendre jeunesse.

XLVII. Quiconque voudra donc s'appliquer à la musique avec un juste discernement, qu'il se pro-

[1] Cornel. Nepos en fait mention (*Ib.*). Ce poëte-musicien fut le maître du poëte Sophocle, & pour la musique & pour la danse. Platon met ce Lamprus, en fait de musique, au dessus de Konnos. Aristote (Polit. VII, 13.) parle avec avantage de ce poëte-musicien.

pose toujours l'ancienne maniere pour modèle. Mais qu'il se remplisse en même temps des autres connoissances nécessaires, & qu'il prenne sur-tout la philosophie pour guide. Car elle seule est capable de décider quelle sorte de poësie peut convenir à la musique & lui être de quelque usage. En effet, comme il y a trois genres, suivant lesquels toute la musique se divise en général, sçavoir le diatonique, le chromatique & l'enharmonique; celui qui s'adonne à cet art, doit non-seulement connoître quelle espèce de poësie met en œuvre chacun de ces genres, mais encore avoir acquis la facilité d'exprimer sur le papier ses compositions.

XLVIII. Il faut donc conçevoir, en premier lieu, que tout ce qui s'apprend en musique, forme dans celui qu'on instruit, une sorte de routine ou d'habitude, qui ne lui permet point encore de démêler pourquoi on lui montre telle ou telle chose. Il faut considérer, outre cela, qu'à cette premiere instruction l'on ne joint pas d'abord le dénombrement des divers modes; mais la plupart apprennent au hazard & sans distinction, ce qui leur plaît ou à leurs maîtres. Cependant ceux qui se piquent de prudence, n'approuvent nullement cette conduite; témoin les Lacédémoniens autrefois, les Mantinéens & les Pelléniens. Car ayant fait choix d'un seul mode,

ou tout au plus d'un très petit nombre de ceux qu'ils jugeoient les plus propres à régler les mœurs, ils s'en tenoient à cette ſorte de muſique.

XLIX. Or, ſi l'on examine chaque ſcience en particulier, on connoît clairement quel en eſt l'objet. Il eſt manifeſte, par exemple, que la ſcience harmonique ſe propoſe pour objet les divers genres d'harmonie, les intervalles, les ſyſtêmes, les ſons, les tons ou modes, & les muances ou changemens ſyſtématiques[1]; & qu'il ne lui eſt pas poſſible de porter ſes vues plus loin. En ſorte qu'on ne doit point en exiger, qu'elle puiſſe diſcerner ſi le poëte en a uſé d'une maniere convenable en fait de muſique, lorſqu'il a pris le mode hypodorien pour le commencement, le mixolydien & le dorien pour la fin, l'hypophrygien & le phrygien pour le milieu de ſa piece. Car l'harmonique ne s'étend pas juſques là, & elle a beſoin du ſecours de pluſieurs autres connoiſſances. Elle ignore, en effet, ce qui conſtitue la force & la vertu de la convenance ou propriété; & ni le genre chromatique, ni l'enharmonique ne porterent jamais avec eux

[1] Plutarque oublie dans ce dénombrement une ſeptieme partie de l'harmonique; & c'eſt la mélopée, à laquelle aboutiſſent, & ſe rapportent, pour ainſi dire, les ſix autres. Voyez l'Obſervation troiſieme ſur le chap. XVII.

cette force de la convenance dans toute sa perfection, & telle qu'elle puisse faire sentir le véritable caractere du chant. Mais cela dépend de l'industrie de l'ouvrier, Il est clair, de plus, que l'intonation d'un systême est différente d'un chant composé dans ce systême, & que la considération de celui-ci n'est point du ressort de l'harmonique. Il faut dire la même chose des rhythmes : car il n'y en a aucun qui porte avec soi la force de la parfaite convenance.

L. Quand nous parlons de convenance ou de propriété, c'est toujours par rapport au caractere : & nous disons que ce caractere résulte, ou de la composition, ou du mêlange, ou de tous les deux. Par exemple, Olympe a composé dans le genre enharmonique sur le mode lydien, en y mêlant le pæon épibate : & c'est ce qui a produit le caractere qui se fait sentir au commencement du nome ou cantique de Minerve [1]. Car Olympe continuant d'y employer la mélopée & la rhythmique, avec la seule différence de changer artistement le rhythme, & de mettre un trochée à la place d'un pæon [2]; en sorte que le genre enharmonique & le mode phrygien demeurassent invariables, aussi bien que le systême entier de l'harmonie ; le caractere n'a pas laissé que de recevoir un changement considérable. En

[1] Voyez les Observations. | [2] *Ibid.*

effet, dans ce cantique de Minerve, ce qui s'appelle le corps de la piece est fort différent du prélude [1], quant au caractere.

LI. Si donc celui qui est versé dans la musique joint à cette connoissance un goût sûr, il pourra certainement se vanter de posséder toute la finesse de son art. Car celui qui connoît le mode dorien sans être en état de discerner la convenance ou la propriété de l'usage qu'on en peut faire, travaillera sans savoir ce qu'il fait, & ne conservera pas même le caractere. Et celà est d'autant plus vrai, qu'au sujet de la mélopée dorienne, on doute si la notion en appartient à l'harmonique, comme quelques-uns le prétendent, ou si elle ne lui appartient pas [2]. On doit en dire autant de toute la science rhythmique. Car celui qui connoît le pæon ignorera la convenance de l'usage qu'on en peut faire, parce que toute sa science se réduit à cette espece de rhythme ; & que l'on doute même si la rhythmique embrasse la théorie des rhythmes pæoniens [3], comme l'assurent quel-

[1] *ἁρμονία & ἀνάπειρα*. M. Burette donne à ces deux mots une signification peu ordinaire. Mais c'est la vraie : & les notes manuscrites de Méziriac, qu'il possédoit, étoient conformes à cette interprétation. Voici les termes de ce savant commentateur : nisi (quod rectiùs puto), *ἀνάπειρα* pars fuerit *τοῦ τῆς Ἀθηνᾶς νόμου*, & alia pars *ἁρμονία*.

[2] Voyez les Observations.

[3] Du temps de Plutarque apparemment, la rhythmique ne traitoit gueres que des rhythmes les plus communs, les plus naturels & les moins compliqués.

ques-uns, ou si elle ne s'étend pas jusques-là. Il faut donc de nécessité, que celui qui veut se rendre capable de distinguer dans une piece de musique ce qu'il y a de propre d'avec ce qu'il y a d'étranger, possede au moins ces deux connoissances, premiérement celle du caractere dans lequel la piece a été composée; ensuite celle des diverses choses qui entrent dans cette composition. C'en est assez pour faire voir que ni l'harmonique, ni la rhythmique, ni quelqu'autre partie que ce puisse être de la musique, ne suffit point par elle-même, pour bien démêler le caractere convenable, & pour juger sainement de tout le reste.

LII. Quoique l'harmonie se divise en trois genres, égaux quant à l'étendue des systêmes & à la puissance des sons ainsi que des tétracordes[1]: les anciens n'ont cependant traité que d'un seul de ces genres. En effet, nos ancêtres n'ont porté leurs vues ni sur le chromatique, ni sur le diatonique; mais ils ont uniquement considéré l'enharmonique[2], & cela, dans le seul systême de l'octave. Car ils disputoient entr'eux sur ce qui constituoit le chromatique[3]; au lieu qu'ils disoient, presque tout d'une voix, qu'il n'y avoit qu'un seul genre enharmonique.

[1] Voyez les Observations.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

LIII. Celui-là ne possédera donc jamais parfaitement l'art harmonique, qui voudra se borner à cette seule connoissance. Il doit pénétrer non-seulement dans les autres parties de la musique, mais aussi dans le corps entier de cette science, pour examiner le mêlange & la composition de ces parties. Car celui qui n'entend que l'harmonique, se trouve circonscrit dans ce seul genre de théorie. Il faut donc, à parler en général, que le sentiment & la raison concourent dans le jugement que l'on porte sur les différentes parties de la musique; ensorte que le sentiment ne prévienne point la connoissance par des sensations trop vives, & qu'il ne vienne point aussi trop tard au secours de celle-ci par des sensations trop languissantes. Il arrive quelquefois que l'un & l'autre vice, c'est-à-dire, la lenteur & la précipitation, se rencontrent dans certaines sensations, & cela par une irrégularité naturelle. Il faut donc retrancher du sentiment tout ce qui pourroit s'opposer à son parfait concours avec la raison.

LIV. Or il est nécessaire que trois choses au moins frappent en même temps l'ouie, sçavoir, le son, le temps ou la mesure, & la syllabe ou la lettre. Il arrivera donc que le progrès ou la suite des sons fera connoître la modulation harmonieuse, que celui des temps fera sentir le rhythme, & que celui de la lettre ou des syllabes

fera entendre les paroles ou le discours. Comme ces divers progrès se font conjointement, il faut de nécessité, que le sentiment les accompagne. Aussi est-il visible, que le sentiment ne pouvant appercevoir séparément chacune de ces trois choses, il ne lui est gueres possible de les suivre en particulier, & de discerner ce qu'elles ont ou n'ont pas de vicieux.

LV. Premiéremenr donc il faut prendre connoissance de la suite ou continuité. Car elle doit nécessairement être l'objet de la puissance ou faculté de juger. En effet, le bon & le mauvais ne consistent pas en certains sons, en certains temps, en certaines lettres ou certains mots considérés séparément, mais dans la suite ou continuité de ces trois choses; puisque ce bon & ce mauvais ne résultent que du mèlange que l'on fait pour certain usage, de différentes parties regardées comme exemptes de composition [1]. Voilà donc pour ce qui concerne la suite ou continuité.

LVI. Il faut observer, outre cela, que l'habileté en musique ne suffit pas pour en bien juger [2].

[1] Voyez les Observations.

[2] Plutarque, au premier coup-d'œil, auroit l'air d'avancer un paradoxe. Mais le beau musical & tout autre beau, est le concours de tant de choses, qu'on peut être habile dans un art quelconque, & n'être qu'un très mauvais juge du beau propre à cet art: car il faut, outre cela, posséder tout ce qui appartient au *modus*, au *decorum*, aux *graces* de cet art. Or, la nature, une saine philosophie, la science des mœurs

Car il n'est pas possible qu'on devienne parfait musicien & excellent juge, par l'assemblage de toutes les connoissances qui semblent faire partie de la musique. De ce nombre sont la pratique des instrumens & celle du chant, l'exercice, qui donne la finesse du sentiment, je veux dire, cette expérience ou cet usage, qui conduit à l'intelligence de la belle modulation & du rhythme : par dessus tout cela, la science rhythmique & l'harmonique ; la théorie concernant le jeu des instrumens, la diction & les autres parties de la musique, s'il y en a quelques-unes de plus[1].

LVII. Or il faut tâcher de découvrir, pourquoi il n'est pas possible que le concours de toutes ces connoissances forme un bon juge. La premiere cause vient de ce que, parmi les diverses parties de la musique soumises au jugement, les unes doivent être envisagées comme ayant atteint le but qu'on s'y propose ; les autres, comme ne faisant encore qu'y conduire. On peut mettre au nombre des premieres, ce qui, dans chaque piece ou composition, est chanté, joué sur la flûte, joué sur la cithare : ou l'exécution de chacune de ces choses, telle que

& des caractères, donnent, plutôt que les regles, ce tact particulier. Voyez sur le Beau musical, sur le *modus*, le *decorum* & les *graces*, les excellens discours du P. André, dans son Essai sur le beau.

[1] Voyez les Observations.

le jeu de la flûte, le chant & le reste. Il faut ranger parmi les secondes, ce qui a rapport à tout ce que l'on vient de spécifier, & qui n'en est qu'une dépendance. De ce genre sont les parties de l'exécution même. En effet, lorsqu'on entendra jouer de la flûte, on pourra juger si les flûtes [1], sont d'accord ou non, si l'expression en est distincte & nette, ou si elle ne l'est pas. Or chacune de ces choses fait partie de ce qui s'appelle exécution dans l'art de jouer de la flûte ; & sans en être la fin ou le but, elle ne laisse pas d'y conduire. Car ce sera par rapport à toutes ces circonstances & à plusieurs autres semblables que l'on jugera si le caractere de l'exécution est propre à la piece que l'auteur a entrepris de composer & de faire exécuter. Il faut à cette premiere cause en joindre une seconde, qui vient de la poësie, laquelle se trouve dans un cas tout pareil à celui de la musique : & l'on en doit dire autant touchant les passions, que l'art poëtique exprime dans les poëmes.

LVIII. Comme donc les anciens avoient grande attention aux caracteres & aux mœurs, ils donnoient la préférence, en matiere de musique, à celle qui se distinguoit par sa gravité & par sa simplicité. On dit à ce propos, que

[1] ἡ τῶν αὐλῶν διάλεκτος, le langage des flûtes, ce qui n'est autre chose que le son ou le jeu des flûtes.

les Argiens établirent une punition contre ceux qui prévariqueroient dans la pratique de la musique, & qu'ils mirent à l'amende celui qui osa le premier employer chez eux plus de sept cordes à sa lyre, & franchir le mode mixolydien [1]. Pythagore, ce philosophe respectable, rejettoit le témoignage du sentiment en musique, prétendant que les principes de cette science ne donnoient de prise qu'au pur esprit. Aussi n'avoit-il point recours, en cette occasion, au jugement de l'oreille; & il consultoit sur cela uniquement la proportion harmonique. Il suffisoit, selon lui, que la théorie de la musique fût renfermée dans les bornes de l'octave.

LIX. Mais nos musiciens modernes ont entiérement banni le plus beau de tous ces genres, & celui qui, pour sa gravité, étoit le plus en estime & le plus cultivé chez les anciens : ensorte qu'il y a très peu de gens qui aient la plus légere perception des intervalles enharmoniques [2]. La négligence de nos modernes sur ce point va jus-

[1] παραμιξολυδιάζειν, franchir le mode mixolydien, jouer sur un mode d'un demi-ton plus aigu que le mixolydien. Ce sera le mode hyperïonien.

[2] Ces intervalles, si difficiles à appercevoir dans le genre enharmonique, sont celui de l'hypate à la parhypate, & celui de la parhypate au lichanos, lesquels ne sont que d'un quart de ton, chacun; & ainsi dans chaque tétracorde. Mais le dernier intervalle, dans ce genre, étoit d'une tierce majeure, ou de deux tons.

qu'à soutenir que le dièse enharmonique n'est absolument point du nombre des choses qui tombent sous le sens de l'ouie, & par conséquent jusqu'à l'exclure de leurs chants : ajoutant que ceux qui ont fait cas de ce genre, & qui l'ont mis en usage, donnoient dans la bagatelle. La plus forte preuve qu'ils croient apporter de la vérité d'une telle proposition, consiste dans leur propre insensibilité : comme si tout ce qui leur échappe, n'existoit point, & devenoit absolument impraticable. Ils assurent de plus, que cet intervalle ne peut entrer dans ce qu'on appelle symphonie ou consonnance [1], comme y entrent le demi-ton, le ton & les autres intervalles.

LX. Mais ils ne prennent pas garde que, suivant ce principe, ils devroient aussi donner l'exclusion au troisieme, au cinquieme & au septieme intervalle, dont l'un est de trois dièses, l'autre de cinq, & le dernier de sept [2] : & qu'en général il faudroit rejetter comme inutiles tous les intervalles impairs, parce qu'on ne peut en former nulle consonnance. De ce nombre seroient tous ceux que le plus petit dièse ne peut mesurer

[1] Voyez les Observations.

[2] L'intervalle de trois dièses enharmoniques ou quarts de ton, se trouve dans le diatonique mol, de la pathypate au lichanos : celui de cinq dièses encore enharmoniques, du lichanos à la néte du même genre ; & celui de sept dièses de même espèce, dans le genre chromatique sesquialtère (ἡμιολίῳ), du lichanos à la néte.

qu'inégalement : d'où il s'ensuivroit que toute division du tétracorde seroit inutile, excepté celles-là seules qui rendent tous les intervalles pairs ; & ce seroient seulement celle du diatonique & celle du chromatique tonique.

LXI. Il n'appartient d'avancer, ni même d'imaginer de telles propositions, qu'à des gens qui veulent, non seulement combattre l'évidence, mais se contredire eux-mêmes. Car il paroît qu'ils sont les premiers à faire usage de ces divisions du tétracorde, suivant lesquelles la plupart des intervalles sont en impairs ou irrationnels [1]. En effet ils relâchent ou amollissent toujours les lichanos & les paranétes ; sans compter qu'après avoir baissé quelques-uns des sons fixés, (& cela suivant un intervalle rationnel), ils relâchent encore les trites & les paranétes [2]. En sorte que, dans l'usage des systêmes harmoniques, ils n'estiment rien tant que ceux où la plupart des intervalles sont irrationnels ; relâchant non seulement les sons qui de leur nature sont mobiles & variables, mais encore quelques-uns de ceux qui sont fixes & immobiles : comme le sentent distinctement les musiciens qui ont l'oreille assez fine pour appercevoir toutes ces différences.

[1] Grec : ἀνάλογα : ce mot ne signifie rien ici : il faut lire avec Méziriac, ἄλογα, irrationnel, incommensurable. Reiske a suivi cette correction.

[2] Voyez les Observations.

LXII. Quant à l'utilité de la musique, Homere nous apprend combien elle est convenable à un homme de cœur. En effet, voulant montrer que la musique est utile en mille occasions, il feint qu'Achille, pour appaiser sa colere contre Agamemnon, emploie le secours de cet art que lui avoit enseigné Chiron, ce sage centaure [1]. « Ils » trouverent Achille, dit Homere, qui charmoit » sa douleur, en touchant une lyre harmonieuse, » des plus belles & des mieux travaillées, dont » le chevilier étoit d'argent, & qu'il avoit » prise dans le butin fait au saccagement de la » ville d'Eétion. Il calmoit sa colere par le son » de cet instrument, & chantoit les actions glo- » rieuses des grands hommes ». Apprends par-là, dit Homere, quel usage on doit faire de la musique. Car rien ne convenoit mieux au brave Achille, fils du très équitable Pélée, que de chanter les exploits des hommes vaillans, & les faits héroïques des demi-dieux. De plus, Homere, pour nous indiquer le temps propre à cet usage, en fait un exercice qui remplit utilement & agréablement le loisir d'un homme désoccupé. Car Achille, qui étoit né pour les armes & pour les expéditions militaires, ne pouvant, à cause

[1] Je ne m'arrêterai pas sur ce personnage fameux. Il florissoit dans les temps héroïques. Il ne nous est parvenu que son nom & sa très grande célébrité dans plusieurs arts utiles & agréables.

de ſon reſſentiment contre Agamemnon, partager les périls de la guerre, Homere croit ne pouvoir donner d'occupation plus décente à ce héros, que celle d'exciter ſon propre courage par la muſique la plus noble, afin d'être prêt à ſe mettre en campagne à la premiere occaſion, qui viendra s'offrir incontinent. Or, c'eſt ce qu'Achille exécute, en ſe renouvellant le ſouvenir des grandes actions des ſiecles paſſés. Telle étoit donc l'ancienne muſique, & telle en étoit l'utilité. Car nous apprenons qu'Hercule en a fait uſage, ainſi qu'Achille, & pluſieurs autres, qui tous, ſuivant la tradition commune, ont eu pour maître le ſage Chiron, également habile dans cet art, dans la juriſprudence & dans la médecine.

LXIII. En général, tout homme de bon ſens n'imputera jamais aux ſciences mêmes l'abus que quelques-uns en font; mais il ne s'en prendra qu'aux diſpoſitions vicieuſes de ceux qui les corrompent. Celui donc qui, s'appliquant à l'étude de la muſique, aura, dès ſa tendre jeuneſſe, été inſtruit dans cet art avec tout le ſoin convenable, ſe trouvera dans la ſuite en état d'approuver & d'admettre ce qu'il y a de bon, & de condamner ce qu'il y a de mauvais, non-ſeulement dans la muſique, mais encore en toute autre choſe. Sa vie ne ſera ſouillée d'aucune action qui ſoit indigne d'un homme honnête, & il recueillera de

là musique ce fruit important, qu'il pourra devenir très utile à lui-même & à sa patrie, ne se permettant rien que de concerté, ni dans la conduite ni dans le discours, gardant en tout temps & en tout lieu les loix de la bienséance, de la modestie & de l'honnêteté.

LXIV. Or, que dans les villes bien policées on ait donné une attention sérieuse à la bonne & saine musique, c'est ce qu'il seroit facile de prouver par plusieurs exemples. On pourroit alléguer celui de Terpandre, qui, par ce moyen, calma autrefois une sédition chez les Lacédémoniens, & celui de Thalêtas de Crète, qui, pour obéir à l'oracle de Delphes, vint à Sparte, où il délivra de la peste ces mêmes Lacédémoniens, comme l'assure Pratinas. Homere dit aussi que, par le secours de la musique, les Grecs arrêterent les ravages de la contagion qui désoloit leur camp [1]; sur quoi il s'explique en ces termes : « Les Grecs employoient la mélodie pour se » rendre Apollon propice, & chantoient pendant » tout le jour de beaux cantiques, pour fléchir » la colere de ce dieu qui prenoit plaisir à les » entendre ».

LXV. Je terminerai d'autant plus volontiers mon discours sur la musique par ces vers, que vous-même, notre cher maître, les avez d'abord

[1] Voyez les Observations.

mis

mis en œuvre, pour nous faire mieux comprendre tout le pouvoir de cet art. Car véritablement sa principale & sa plus noble fonction est d'exprimer nos sentimens de reconnoissance envers les dieux. La seconde, & qui suit celle-là de fort près, consiste à purifier l'ame, en y faisant regner une sorte de consonnance & d'harmonie. Sotérique ayant ainsi parlé, voilà, mon cher Onésicrate, ajouta-t-il, ce qui se peut dire de meilleur sur la musique dans un repas.

LXVI. Le discours de Sotérique fut admiré de toute la compagnie. Car ce convive fit assez connoître, & par l'air de son visage, & par le son de sa voix, combien il aimoit la musique, & combien il y étoit versé. Alors mon maître Onésicrate prenant la parole : parmi les autres circonstances, dit-il, je dois relever particuliérement celle-ci, que chacun de vous en parlant, a su conserver son propre caractere. En effet Lysias nous a régalés à merveilles, en nous exposant seulement ce qui est du ressort d'un excellent joueur de cithare, dont l'adresse de la main fait le principal mérite. Sotérique, de son côté, a parfaitement défrayé la compagnie, en l'instruisant sur la théorie de la musique, sur l'usage qu'on en doit faire, sur la puissance de cet art, & sur l'utilité qu'on en peut retirer.

LXVII. Quant à moi, j'estime que c'est à

deſſein qu'ils ont voulu l'un & l'autre me laiſſer l'honneur de montrer combien il eſt avantageux d'introduire la muſique dans les feſtins. Car je ne veux point les accuſer d'avoir omis cet uſage par une eſpece de timidité ou de mauvaiſe honte. Si la muſique eſt donc utile en quelque occaſion, c'eſt principalement en celle-là, comme l'a déclaré l'incomparable Homere en ces termes : « Le » chant & la danſe, dit-il, font les plus agréa- » bles ornemens d'un feſtin ». Et que perſonne ne s'imagine qu'Homere, en cet endroit, faſſe conſiſter cette utilité de la muſique dans le ſeul plaiſir. Il y a un ſens plus profond qui ſe trouve caché dans ces vers. Il paroît donc, en effet, que ce poëte avoit recours à la muſique dans les conjonctures où le ſecours de cet art ſembloit le plus néceſſaire ; je veux dire dans les feſtins & les aſſemblées de nos ancêtres. Car on y faiſoit entrer l'harmonie, comme ce qu'il y avoit de plus capable de contrebalancer & d'adoucir la trop grande force du vin, ſuivant ce que dit en quelque endroit notre Ariſtoxène. Il aſſure que, ſi l'on introduit la muſique dans les repas, c'eſt préciſément à cauſe que le vin étant tout propre à exciter l'agitation & le trouble dans le corps & dans l'eſprit de ceux qui en prennent exceſſivement ; là muſique peut y rétablir le calme, en ramenant l'un & l'autre à leur état

naturel, par l'arrangement & la ſymmétrie de ſes ſons. C'eſt donc en pareille occaſion que les anciens, ſelon le témoignage d'Homere, employoient le ſecours de la muſique.

LXVIII. Mais vous avez oublié, mes chers amis, le point capital, & qui peut inſpirer le plus de vénération pour cet art. C'eſt que Pythagore, Architas[1], Platon & le reſte des anciens philoſophes prétendent que le mouvement de l'univers & le cours des aſtres ne s'accompliſſent point ſans quelque ſorte de muſique. Car ils ſoutiennent que Dieu a créé tous les êtres ſuivant les règles de l'harmonie. Un diſcours plus étendu ſur cette matiere ſeroit à préſent hors de ſaiſon. Rien n'eſt plus digne de la ſouveraine ſageſſe, & rien en même temps n'eſt plus conforme aux loix de la muſique que de renfermer chaque choſe dans ſes juſtes bornes.

LXIX. En achevant ces mots, Onéſicrate ſe

[1] C'eſt l'Archytas de Tarente, grand général, grand géomètre, grand méchanicien & grand muſicien. Horace rappelle le lieu de ſa ſépulture, ſur la côte de la Pouille, dans ces vers (*Carmin. Lib. I. Od.* 28.)

Te maris & terræ, numeroque carentis arenæ
Menſorem cohibent, Archyta,
Pulveris exigui prope littus parva Matinum
Munera, &c.

mit à chanter l'hymne ; & après avoir fait des libations à Saturne & à ses enfans, à tous les autres dieux & aux muses, il congédia ses convives.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

SUR LA FIGURE

QUI APPAROIST DANS LA LUNE.

Difficulté de déterminer quelle est cette figure. II. *Elle ne dépend pas de la différente organisation de la vue.* III. *Sa forme particuliere.* IV. *Opinion de Cléarchus sur la cause de cette figure.* V. *Réfutation de cette opinion.* VI. *Opinion des Stoïciens, réfutée.* VIII. *Méthode des Académiciens dans les discussions, employée contre eux-mêmes.* IX. *L'exemple de Cléanthes, au sujet de son opinion sur le mouvement de la terre, prouve qu'il y a du danger à dire son avis sur bien des choses.* X. *L'opinion des Académiciens sur la matiere de la lune répugne moins que celle des Stoïciens. Maniere d'évaluer la grandeur de la lune, par l'ombre de la terre dans les éclipses.* XI. *La lune se soutient par la seule vîtesse de sa révolution autour de la terre.* XII. *Cette révolution ne pourroit avoir lieu, si la lune n'étoit pas une matiere terrestre & gravitante.* XIII. *La terre est le centre de gravitation de tous les corps sublunaires & de la lune elle-même.*

Q 2

XIV. *Difficultés contre l'existence de ce centre commun.* XV. *On veut expliquer la tendance de la lune vers la terre, indépendamment de cette hypothèse.* XVI. *Elle est contraire à la distance qui s'observe entre les différens astres.* XVII. *Différentes déterminations de la distance du soleil & de la lune par rapport à la terre : & conséquence qu'on en tire contre l'hypothèse de la tendance.* XVIII. *Le monde étant infini, la terre ne peut être au milieu.* XIX. *Absurdité de supposer un milieu dans le monde.* XX. *Les mouvemens de la lune, en la supposant une matiere terrestre, s'expliquent comme mille autres phénomènes semblables qui sont sous nos yeux.* XXI. *Le mélange des élémens est nécessaire pour la conservation de la disposition actuelle de l'univers.* XXII. *Ce mélange suppose une providence créatrice & conservatrice.* XXV. *Le monde comparé à un animal vivant.* XXVI. *Hypothèse sur la nature des cieux & de leurs révolutions, qui excluroit toute difficulté!* XXVII. *Accidens particuliers à la lune.* XXVIII. *La lune ne nous éclaire que par la réflection de la lumiere du soleil.* XXIX. *Objection contre la proposition précédente, déduite de l'égalité, entr'eux, des angles de réflection & d'incidence.* XXX. *Difficultés contre l'égalité de ces angles.* XXXI. *La précision géométrique ne peut se trouver dans l'effet de la réflection de la lumiere par la lune, 1°. à cause des inégalités*

de cette planète. XXXII. 2°. *A cause de la réfraction.* XXXIII. *Les différentes phases de la lune prouvent qu'elle n'est pas une matiere ignée.* XXXIV. *Sa solidité est prouvée par la maniere dont elle réfléchit la lumiere.* XXXV. *Les effets de celle-ci sont les mêmes sur la lune que sur la terre.* XXXVI. *L'identité de la substance de ces deux corps, prouvée en outre par la ressemblance de leurs ombres.* XXXVII. *Eclipse de soleil remarquable, du temps de Plutarque.* XXXVIII. *Auteurs qui ont fait mention de quelques éclipses.* XXXIX. *Suite de la preuve de l'identité de la lune & de la terre, par les ombres.* XL. *La différence qu'on y observe, ne vient que de la différente grandeur de ces deux planètes.* XLI. *Cette derniere différence prouvée par les éclipses de lune, plus fréquentes que celles du soleil.* XLII. *Théorie des éclipses de lune, & leur différence de celles du soleil.* XLIV. *Conséquences de toute cette doctrine contre l'opinion des Stoïciens.* XLVII. *Différentes couleurs de la lune dans les différentes époques de son éclipse.* XLVIII. *Conséquences qu'on en tire en faveur de l'identité de la matiere terrestre & lunaire.* XLIX. *Figure de la surface de la lune.* L. *La divinité de la lune n'est pas moins incontestable que celle de la terre.* LI. *Cause des taches de la lune.* LIII. *Digression sur la cause de la grandeur des ombres.* LIV. *Difficultés contre la solidité de la lune, déduites de la réflection de la*

lumiere du soleil. LV. *Réponses à ces difficultés.* LVI. *Elles ne peuvent avoir lieu si on suppose la lune terrestre.* LVII. *Raison de ce qu'on ne voit pas l'image du soleil dans la lune.* LVIII. *On se propose d'examiner s'il y a des habitans dans la lune.* LIX. *Trois mouvemens propres à la lune.* LX. *Causes qui empêchent que la lune ne soit habitée.* LXI. *L'utilité de la lune est indépendante de ses habitans.* LXII. *L'impossibilité qu'il y en ait, ne peut se déduire, ni de ses divers mouvemens.* LXIII. *Ni de sa trop grande chaleur,* LXIV. *Ni de sa grande sécheresse. Digression sur divers sols & diverses plantes.* LXV. *Température de l'air dans la lune.* LXVI. *Nourriture & tempérament de ses habitans.* LXVII. *Episode fabuleux sur l'île d'Ogygie, sur ses habitans & sur Saturne rélégué dans cette île.* LXX. *Opinion de ses habitans, au sujet de la lune.* LXXI. *Digression sur l'homme.* LXXII. *Sur l'état des ames séparées des corps.* LXXIV. *Sur la substance du soleil & de la lune.* LXXV. *Moyen de déterminer la grandeur de celle-ci. Usage de faire du bruit pendant les éclipses.* LXXVI. *Démons dans la lune.* LXXVII. *Ames particuliérement attachées à la lune.* LXXIX. *Puissances de la lune. Siége de chacune des trois Parques.* LXXX. *Conclusion de cet Episode.*

DE LA FACE

QUI APPAROIST

DEDANS LE ROND DE LA LUNE.

SYLLA [1] doncques dit cela. Car il convient à mon propos, lequel depend de là. Mais je demanderois volontiers premierement, quel besoing il est de faire un tel preambule pour venir à ces opinions qui sont en la main & en la bouche de tout le monde, touchant la face de la lune. Pourquoy non, dis-je, veu que la difficulté qu'il y a en ces propos icy, nous a rejettez en ceux là? Car ainsi comme ès longues maladies, après que lon est las d'esprouver tous ordinaires remedes, & accoustumées regles de vivre, & diætes, finablement on vient à des expiations & purifications, à des brevets [2] que lon attache au col, à des interpretations de songes : Aussi est il force en si obcures & si difficiles questions & speculations, quand les communes, apparentes

[1] Le commencement de ce Traité est perdu : le peu qui nous en reste est rempli d'observations excellentes, & le fait classer au nombre des plus savans Traités de Plutarque.

[2] περίαπτα.

& ordinaires raiſons & opinions ne ſatisfont pas, eſſayer encore les plus extravagantes, & ne les meſpriſer point, ains nous enchanter, par maniere de dire, meſmes des diſcours des anciens, pour eſſayer par tous moyens de trouver la vérité.

II. Car tu vois, de la premiere rencontre, combien eſt impertinente l'opinion & le dire de ceux qui tienent, que la face qui apparoiſt en la lune eſt un accident de la veuë, laquelle pour ſon imbecillité cede à la clarté reluyſante d'icelle, ce que nous appellons esblouiſſement, & ne s'apperçoivent pas que cela ſe devroit beaucoup plus faire au ſoleil dont la lueur eſt bien plus brillante, plus vive, & les rayons plus perceans, comme Empedocles meſme en quelque paſſage en a aſſez plaiſamment noté la difference, quand il dit,

L'aigu ſoleil, & la lune pierreuſe [1],

nommant ainſi la lueur amiable, doulce, & non malfaiſante de la lune. Et puis ils rendent raiſon pourquoy ceux qui ont la veuë foible & baſſe,

[1] Amyot aura lu λάϊνα, comme il ſe trouve dans l'édition de Reiske. Mais, remarque très bien le traducteur Anglois, il faut lire ἱλάειρα, nom donné à la lune par Empédocle : il vient d'ἱλαρὸς, propice, doux, favorable. C'eſt pour cela que le traducteur Anglois a traduit ainſi ce vers :

The ſharp ray'd ſun, and gently shinining moon.

n'apperçoivent en la lune aucune différence de visage, ains leur apparoist son cercle tout plain & tout uny, & au contraire ceux qui ont les yeux plus aigus & plus perceans discernent mieux les traicts du visage, & remarquent plus parfaitement l'impression d'une face, & en distinguent plus evidemment les parties. Car, à mon advis, ce devroit estre tout l'opposite, si l'imbecillité de l'œil vaincu causoit ceste apparence, que là où l'œil patient seroit plus debile, là devroit estre l'apparence plus expresse & plus évidente.

III. Et puis l'inegalité refute entierement ceste raison : car on ne voit point ceste face, là en une ombre continue & confuse, ains Agesianax le poëte la depeignant ne dit pas mal,

De feu luysant elle est environnée
Tout alentour, la face enluminée
D'une pucelle apparoist au milieu,
De qui l'œil semble estre plus verd que bleu,
La jouë un peu de rouge colorée.

Car à la verité les choses umbrageuses & obscures environnées de luysantes & claires, s'enfonçent dessoubs, & rehaussent reciproquement, estans par elles repoulsées, & bref sont entre-lassées les unes dedans les autres, de sorte qu'elles representent la figure d'un visage naïfvement depainte : & semble qu'il y avoit bien grande apparence en ce que disoit Clearchus alencontre

de vostre Aristote. Car ce personnage là Aristote estoit bien peripateticien, aiant esté familier de l'ancien, encore qu'il ait renversé plusieurs poincts de la doctrine des Peripateticques.

IV. Et quelle estoit l'opinion de cest Aristote [1]? demanda Apolloniades [2]. Il seroit plus convenable à tout autre, dis-je, de l'ignorer, que non pas à toy qui fais ta principale profession de la géométrie. Car il dit que ce que lon appelle visage en la lune, sont les images & figures de la grande mer oceane, representées & apparoissantes en la lune, comme en un mirouer. Car la circonference du rond, estant rebattue de plusieurs endroits, a accoustumé d'abuser la veuë ès choses que lon ne peult pas veoir de droict fil. Et la pleine lune est le plus beau & le plus net mirouer en polissure unie, & en lustre, qui soit au monde. Tout ainsi doncques, comme vous autres tenez que l'arc en ciel apparoist, quand la veuë est rebattue vers le soleil en une nuée qui a pris un peu de polissure humide & de consistence : aussi disoit-il, que lon voyoit en la lune la grande mer oceane, non pas en la place où elle est située, mais au lieu où la reflexion en fait la veuë par attouchement de sa lueur

[1] Grec : Clearchus. L'Anglois également ; Clearchus.

[2] L'Anglois lit : Apollonides, comme on va le voir écrit au commencement du chapitre suivant.

reverberée & renvoyée, comme derechef Agesianax a dit en un autre passage,

> En un mirouer l'image flamboyante
> De la grand' mer vis à vis ondoyante
> Elle sembloit.

V. Apollonides adonc se persuadant qu'il estoit ainsi[1], O opinion, dit-il, veritablement bien sienne, & quand tout est dit, bien estrangement & nouvellement controuvée par un homme temeraire, mais aiant bien des lettres & du sçavoir. Mais comment est-ce que Clearchus le refutoit[2]? En premier lieu, dis-je, Si la grand' mer oceane est toute d'une nature, il fault qu'elle soit toute d'un tenant, confluente d'un bout en autre, & l'apparence des noirceurs & obscuritez que lon apperçoit en la face de la lune n'est pas toute continuée, ains y a des entredeux clairs & reluysans, qui divisent & séparent ce qui est obscur & umbrageux. Parquoy chasque lieu estant distingué & aiant ses propres bornes à part, les approchemens des clairs aux obscurs prenans une semblance de hault & de bas, expriment & representent la similitude de la figure qui apparoist des yeux & des lévres, tellement qu'il est force de supposer qu'il y ait donc plusieurs oceans

[1] Grec : Apollonides charmé d'une telle idée, ô . . .

[2] Grec & Anglois : mais comment est-ce qu'on le réfutoit.

& grandes mers diſtinguées par des entre-deux de terres fermes. Ce qui eſt evidemment tout faux [1], ou s'il n'y en a qu'une continuée, il n'eſt pas croyable que ſon image apparuſt ainſi diſtraicte & diſſipée en pieces : & quant à cecy, il eſt plus ſeur, & y a moins de danger à l'interroguer, que non pas à l'affirmer, en ta preſence [2], Si la terre habitable eſtant égale de longueur & de largeur il eſt poſſible que toute la veuë repliée & renvoyée par la lune touche egalement toute la grand' mer, & tous ceux qui naviguent, voire & qui habitent en icelle, comme font les Anglois, meſmement que vous dittes que la terre n'a pas la proportion d'un poinct ſeulement au regard de la ſphære de la lune. C'eſt à toy, dis-je, à regarder & conſiderer cela : il eſt vray que quand au repliement & à la reflexion de la veuë de la lune, ce n'eſt plus à toy ny à Hipparchus, combien que, amy Lamprias, il y ait pluſieurs naturels qui ne trouvent pas bon de dire que la vue ſoit ainſi rebattue, & diſent qu'il y a plus de veriſimilitude, qu'elle ait une temperature & compaction obeiſſante & accordante, que non pas un battement

[1] Le Grec & l'Anglois diſent plus : ἄτοπον καὶ ψεῦδος ; abſurd and falſe. Comme on voit, les Cartes marines des anciens, étoient peu étendues.

[2] Liſez : il eſt plus ſûr, & y a moins de danger à demander, que non pas à affirmer, en votre préſence, ſi la. . .

ny une repercussion, telle comme Epicurus feignoit que les atomes avoient : & ne croy pas, à mon advis, que Cleatchus nous veuille supposer que la lune soit un corps pesant ny massif, ains un astre celeste & rendant lumiere, auquel vous dittes que telle réfraction de la veuë appartient, tellement que toute reflexion & reverberation s'en va à vau-l'eau. Mais si lon me prie de la recevoir & admettre, je demanderay, Pourquoy est-ce donc que ce visage de la mer se voit seulement au corps de la lune, & non en pas un des autres tels astres? Car la verisimilitude requerroit que la veuë souffrist egalement cela en tous, ou totalement en nul.

VI. Mais je te prie, dis-je, en jettant les yeux sur Lucius, remets moy un petit en memoire de ce qui a esté le premier dit par les nostres : mais plus tost, respondit Lucius, de peur qu'il ne semble que nous facions trop d'injure à Pharnaces, en passant ainsi oultre & par dessus l'opinion stoïque, sans luy rien opposer : dy, je te prie, quelque chose alencontre de cest homme, lequel suppose que la lune soit une mixtion de tout l'air & d'un feu mol, & puis dit que comme en un calme, il advient quelque fois un peu d'haleine qui frize le dessus de la mer, aussi l'air se noircit, & que de là se fait une apparence de forme de visage. Tu fais, dis-je, courtoise-

ment, Lucius, de reveſtir & couvrir ainſi de paroles honneſtes une ſi abſurde & ſi faulſe opinion. Mais ainſi ne faiſoit pas noſtre amy, ains diſoit ce qui eſt vray, que les ſtoïques meurtriſſoient la lune au viſage, en la rempliſſant de taches & de macheures noires, en l'appellant Diane & Minerve, & ce pendant en faiſant une maſſe paiſtrie d'un air tenebreux, & d'un feu de charbons qui ne ſe peult ny allumer, ny rendre lumiere propre de ſoy même, un corps difficile à juger & cognoiſtre, tousjours fumant, & qui tousjours bruſle, ne plus ne moins que ces foudres que les poëtes appellent ſans clarté & enfumez : mais que un feu rutilant de charbons, comme ceux-cy veulent que ſoit celuy de la lune, ne dure point, ny ne peult pas du tout conſiſter ſeulement, s'il ne rencontre quelque matiere ſolide & qui le puiſſe tenir, conſerver, & nourrir. Je penſe que ceulx qui en ſe jouant ont dit que Vulcain eſtoit boiteux, l'ont mieulx entendu que n'ont pas ces philoſophes là, pource que le feu ne peult aller avant ſans bois, non plus que le boiteux ſans baſton. Si doncques la lune eſt de feu, d'où eſt venu qu'il y a tant d'air en elle ? Car ce lieu là ſublime qui ſe meut en rond, n'eſt point d'air, mais de quelque plus noble ſubſtance, laquelle peult ſubtiliſer & allumer toute autre choſe. Et s'il s'y eſt engendré depuis, comment

ment est ce qu'il ne se perit, change & transmue par le feu en la substance ætherée & celeste? Et comment se peult il maintenir & se conserver durant avec le feu si longuement, comme un clou fiché & attaché toujours en un mesme lieu? Car demourant rare, diffus & espandu, comme il est de sa nature, il est convenable qu'il se resolve & qu'il se dissipe, & qu'il se resserre & espaississe : il est impossible, tant qu'il est meslé avec le feu, & n'y aiant ny eau ny terre qui sont les deux elemens seuls qui le peuvent figer & faire prendre. Et puis la celerité & impetuosité du mouvement a accoustumé d'enflammer l'air qui est dedans les pierres, & dedans le plomb mesme tout froid : à plus forte raison, s'enflammeroit il bien plus tost, estant tourné dedans le feu mesme avec une celerité & impetuosité si grande.

VII. Car mesme ils rabrouent Empedocles de ce qu'il fait la lune un air congelé, comme gresle, contenu en une sphære de feu qui contient de l'air espars çà & là, & encore qui n'a en elle ny rompures, ny concavitez, ny profondeurs, comme ceux qui la font de terre luy en laissent, ains veulent qu'il soit superficiellement sur la voute de son dos : ce qui est contre la raison, s'il a à y demeurer, & ne peult estre si nous adjoustons foy à ce que nous en voions ès pleines lunes.

Car il ne le falloit point diviser & mettre à part ; estant noir & tenebreux, ains falloit ou qu'estant caché il fust du tout obscurcy, ou qu'il fust illuminé par le soleil quant & la lune. Car icy bas celuy qui est en des creux profonds & basses fondrieres où la lumiere ne peult penetrer, demeure umbrageux & obscur sans clarté : & celuy qui est espandu alentour de la terre, a de la clarté & couleur lumineuse. Car à cause de sa rarité il est fort aisé à transmuer en toute qualité & toute faculté, mais principalement de lumiere & clarté, de laquelle s'il est tant soit peu attainct & touché, incontinent se changeant, il est aussi tost tout illuminé. Ceste mesme raison doncques semble bien aider & estayer l'opinion de ceulx qui poulsent l'air en je ne sçay quelles profondes vallées & fondrieres de la lune, & coarguer la vostre, qui meslez & composez, je ne sçay comment, sa sphære, de feu & d'air. Car il est impossible qu'il demeure umbre ny obscurité en sa superfice, quand le soleil esclaire & enlumine de sa clarté tout ce que nous pouvons discerner & tailler de la lune avec notre veuë.

VIII. Comme je parlois encore, Pharnaces se prit à dire : Voylà derechef l'ordinaire ruze de l'academie, venue en jeu alencontre de nous, qui est de s'amuser à tout propos à dire contre les autres, & ne donn er jamais moien de pouvoir

reprendre ce qu'ils disent eulx, & rendre tousjours defendans ceux avec qui ils parlent & disputent, non pas assaillants ny accusants : mais quant à moy, vous ne m'attirerez d'aujourd'huy à rendre raison de ce que vous reprenez aux stoïques, que premierement vous ne m'aiez vous mesmes rendu compte de ce que vous mettez le monde dessus dessoubs.

IX. Lucius adonc en se riant, Je le veux bien, dit-il, beau sire, prouveu seulement que tu ne nous accuses point d'impieté, comme Aristarchus estimoit que les Grecs ensemble devoient mettre en justice Cleanthes le Samien [1], & le condamner de blaspheme encontre les dieux, comme remuant le foyer du monde, d'autant que cest homme taschant à sauver les apparences, supposoit que le ciel demouroit immobile, & que c'estoit la terre qui se mouvoit par le cercle oblique

[1] Fabricius suppose une erreur dans cet endroit de Plutarque, & propose de lire : ὥσπερ Ἀρίσταρχον ᾤετο δεῖν Κλεάνθης τὸν Σάμιον. Cet Aristarque, en effet, enseignoit le mouvement de la terre autour du soleil. Le traducteur Anglois a lu comme Amyot. Je remarquerai ici avec Maclaurin, que cette opinion sur les mouvemens diurnes & annuels de la terre, est très éloignée d'être dictée par les sens, & est fort opposée aux préjugés vulgaires : & qu'on a lieu de penser que ceux qui les premiers ont fait cette découverte & autres semblables, devoient avoir fait des progrès considérables dans l'astronomie & la philosophie naturelle, Découvertes philosophiques de M. Newton, Liv. I, chap. II.

du zodiaque, tournant [1] alentour de son aixieu.

X. Mais quant à nous, nous ne disons rien que nous prenions d'eux : mais ceux qui supposent que la lune soit terre, pourquoy est-ce qu'ils mettent le monde sans dessus dessoubs, plus tost que vous qui dittes que la terre demeure icy suspendue en l'air, estant de beaucoup plus grande que la lune, ainsi que les mathemaciens les mesurent par les accidents des éclipses, & par les passages de la lune à travers l'umbre de la terre, colligent combien elle occupe? Car l'umbre de la terre est moindre qu'icelle, d'autant qu'elle est jettée par un plus grand luminaire. Et que le bout d'icelle umbre soit plus estroit & plus pointu, on dit qu'Homere mesme ne l'a pas ignoré, ains l'a exprimé quand il a appellé la nuict Thoen, c'est à dire aiguë, à cause de la poincte aiguë de l'umbre de la terre, & neantmoins la lune ès éclipses estant comprise dedans icelle umbre, à peine en peult elle sortir en passant trois fois autant de longueur d'espace, comme elle est grande. Considerez doncques maintenant combien de fois la terre doit faire la grandeur de la lune, s'il est ainsi qu'elle jette une umbre, de laquelle la plus estroite pointe en largeur est autant que la lune trois fois.

[1] Grec : tournant en outre à l'entour. . . .

XI. Mais à l'adventure que vous craignez que la lune ne tombe, si lon advouë qu'elle soit terre. Et quant à la terre Æschylus vous a asseurez à l'adventure, disant,

> Atlas est or assurée coulomne
> Qui sur son dos a du ciel la couronne,
> Fardeau bien malaisé à embrasser.

& au dessoubs de la lune court l'air leger, & non assez ferme pour soustenir une solide masse, là où au dessoubs de la terre, il y a des coulomnes & pilliers de diamant qui la soustiennent, comme dit Pindare. C'est pourquoy Pharnaces est hors de crainte que la terre ne tombe : mais il a pitié de ceulx qui sont à plomb au dessoubs du cours de la lune, comme les Æthiopiens & ceux de la Taprobane [1], de peur qu'un si pesant fardeau ne tombe sur eulx, & toutefois il y a le mouvement de la lune qui engarde qu'elle ne tombe, & la violence de sa revolution, ne plus ne moins que les pierres & cailloux, & tout ce que lon met dedans une fonde, sont empeschez de tomber, par ce que lon les tourne violemment en rond [2]. Car chasque corps

[1] Maintenant l'île de Ceylan. Voyez sur cette île fameuse, Pline, (*Hist. natur. VI*, 24) & les notes très étendues du continuateur de Tacite (*in*-4° T. IV, p. 413 & suiv. *in*-12 T. II, p. 386 & suiv.) dans la nouvelle édition de cet historien.

[2] Voilà le mouvement curviligne de la lune parfaitement saisi

se meut, selon son mouvement naturel, s'il n'y a autre cause qui l'en detourne. C'est pourquoy la lune ne se meut point selon le mouvement de sa pesanteur, estant son inclination deboutée & empeschée par la violence de la révolution circulaire.

XII. A l'adventure y auroit il plus de raison de s'esbahir qu'elle demourast totalement ferme sans se remuer, ne plus ne moins que la terre : mais maintenant la lune a une grande cause qui l'empesche de tendre icy bas. Et la terre qui n'a autre mouvement quelconque, il est vray-semblable qu'il n'y a autre chose qui la meuve, que sa pesanteur, car elle est plus pesante que la lune, non seulement pource qu'elle [1] est chaulde, à cause du feu qu'il y a dedans, qui la doit rendre plus legere. En somme il semble, par ce que tu dis, s'il est vray, que la lune soit feu, qu'elle ait besoing de la terre ou de quelque autre matiere, sur laquelle elle se pose

& expliqué par Plutarque, Newton a depuis démontré que ce mouvement & celui de tout projectile à la surface de la terre, étoient des phénomènes du même genre, & pouvoient être expliqués par le même principe étendu de la terre jusqu'à la lune ; & que cette planète étoit seulement un plus grand projectile qui avoit reçu son mouvement, dès l'origine du monde, du tout puissant auteur de l'univers. Voyez le développement de cette démonstration, dans Maclaurin. (*Ib.* Liv. III, chap. II.)

[1] Lisez : pour ce que la lune.

& s'attache pour y maintenir & nourrir sa puissance. Car il n'est pas possible d'imaginer, comment un feu se puisse maintenir sans matiere apte à brusler.

XIII. Et vous autres dites que la terre demeure ferme sans aucun soubassement ny pied qui la soustienne. Ouy certainement, ce dit Phamaces, estant en son lieu naturel, qui est celuy du milieu : car c'est celuy auquel toutes choses graves & pesantes tendent, inclinent, contrepoulsent, & aspirent naturellement de tous costez. Et la superieure region si d'adventure il y a quelque chose terrestre & pesante qui y soit jettée contre-mont par violence, incontinent elle la repoulse à toute force çà-bas, ou pour mieux dire, elle la laisse aller à sa propre inclination, qui est de tendre à bas, selon son naturel [1].

XIV. A quoy refuter, voulant donner temps à Lucius de se ressouvenir des raisons, appellant Theon je luy demanday, qui est le poëte tragique qui dit,

[1] Les anciens avoient donc bien observé qu'un corps jetté en l'air, ne tombe pas dans la perpendiculaire vers la terre, mais qu'il descend en s'éloignant à chaque instant de la tangente à la courbe : il ne leur manquoit, comme à Newton, qu'une machine d'une force suffisante, avec laquelle ils conjecturoient qu'ils auroient pu jetter des corps qui eussent produit le même effet curviligne que la lune, s'il eût été possible de transporter la machine dans un lieu aussi élevé que cette planète.

Les medecins destrempent la cholere
Amere, avec une autre drogue amere.

Theon m'aiant respondu que c'estoit Sophocles, Il leur fault, dis-je, conceder cela, quant à eulx, pour la necessité : mais il ne faut pas prester l'aureille aux philosophes qui veulent soustenir des opinions estranges par d'autres encore plus estranges, & qui pour oppugner des sentences extravagantes & esmerveillables, en forgent d'autres encore plus esmerveillables, comme ceulx-cy introduisent & mettent en avant le mouvement vers le milieu. En quoy, quelle sorte d'absurdité y a il qui ne s'y trouve? Ne tiennent ils pas, que la terre est ronde comme une boule, & neantmoins nous voions qu'elle a de si grandes hauteurs, & si grandes profondeurs, & telles inegalitez? Ne tiennent ils pas, qu'il y a des Antipodes qui habitent à l'opposite l'un de l'autre, attachez de tous costez à la terre, mettant dessus ce qui est dessoubs, & dessoubs ce qui est dessus, comme si c'estoient des artisons & des chats qui s'attachassent à belles griffes? Ne veulent ils pas, que nous mesmes soions posez sur la terre, non à plomb & à angles droicts, mais penchans à costé comme font ceux qui sont yvres? Ne font ils pas ces comptes, que s'il y avoit des fardeaux de mille quintaux [1] qui tom-

[1] Grec; du poids de mille talents.

baſſent dedans la profondeur de la terre, que quand ils ſeroient arrivez au centre du milieu, ils s'arreſteroient ſans que rien ne les ſouſteint ny leur vint au devant; & ſi d'adventure tombans à force, ils oultre-paſſoient le milieu; ils s'en retourneroient & rebourſeroient derechef en arriere d'eulx meſmes? Ne diſent ils pas que qui ſieroit deux troncs de poultre d'un coſté & d'autre de la terre, ils ne tomberoient pas toujours contrebas, ains que tombans tous deux ſur la ſuperfice de la terre par le dehors, egalement ils contrepoulſeroient pour ſe cacher au milieu? Ne ſuppoſent ils pas que ſi un torrent impetueux d'eau couloit contre bas, & qu'il rencontraſt le poinct du milieu, lequel ils tiennent eſtre incorporel, il s'amaſſeroit tournant en rond; tout alentour, demourant ſuſpendu d'une ſuſpenſion perpetuelle & ſans fin? Il n'eſt homme qui ſe peuſt alencontre de la verité forcer de rendre par imagination cela poſſible. Car cela eſt proprement mettre le hault en bas, & toutes choſes renverſées ſans deſſus deſſoubs, parce que ce qui eſt juſques au milieu ſera le bas, & ce qui eſt deſſoubs le milieu aucontraire ſera le hault, de maniere que ſi quelque homme par ſouffrance & conſentement de la terre avoit ſon nombril contre le milieu d'icelle, il auroit par ce moien tout enſemble & les pieds & la teſte en hault

contremont, & si lon venoit à caver le lieu qui est par delà le milieu, quand on le viendroit à deterrer & tirer dehors, le hault seroit tiré contrebas, & le bas contremont tout ensemble. Et si lon en imaginoit quelque autre place à l'opposite de celuy là, les pieds qui seroient au contraire l'un de l'autre seroient neantmoins tous deux appellez contremont.

XV. Aiant doncques sur leurs espaules, & trainnans après eulx, je ne dis pas la bessasse, mais la gibeciere d'un triacleur, & bougette d'un joueur de passe-passe, pleine de tant d'absurditez, ils disent neantmoins que les autres errent, quand ils mettent la lune, qu'ils disent estre terre, en hault, & non pas là où est le milieu du monde; & toutefois si tout corps pesant incline en mesme endroit, & de toutes ses parties oppositement tend au milieu, certainement la terre ne s'approchera & ne s'appropriera pas les masses pesantes, qui sont ses parties, pource qu'elle soit le milieu de l'univers, plus tost que pource qu'elle est un tout: & l'amas des corps graves alentour d'elle, ne sera pas signe qui monstre qu'elle soit le milieu du monde, mais bien sera ce indice pour prouver & tesmoigner que ces corps là, qui en avoient esté arrachez, & qui derechef y retournent, ont communication & conformité de nature avec la terre. Car ainsi comme le soleil

convertit en soy les parties dont il est composé, aussi la terre reçoit la pierre, comme partie à elle appartenante, de sorte qu'avec le temps chascune de ces choses s'unit & s'incorpore avec elle. Et si d'aventure il y a quelque autre corps qui dès le commancement n'ait point esté contribué à la terre, ny distraict d'avec elle, ains ait eu à part sa consistence & sa nature propre & peculiere, comme ceux là pourroient dire la lune, qui empesche qu'il ne demeure à part separé, estrainct, composé & relié de ses propres parties? Car ils ne demontrent point que la terre soit le milieu de l'univers: & la congregation des corps graves qui sont icy, & assemblage avec la terre, nous monstre la maniere comment il est vraysemblable, que les parties qui sont là assemblées au corps de la lune, y demeurent.

XVI. Mais celuy qui chasse & renge les masses pesantes & terrestres en une mesme place, & les fait parties d'un mesme corps, je m'esbahis comme il ne baille la mesme force & contraincte aux substances legeres, ains laisse à part l'un de l'autre tant d'assemblements de feu, & qu'il n'amasse ensemble tous les astres, & n'estime qu'il y doive avoir un seul corps de toutes les substances flamboyantes, & qui montent contremont. Mais vous autres mathematiciens, amy

Apollonides, affermez que le soleil est distant du premier mobile d'une quantité innumerable de stades, & après luy Venus & Mercure, & les autres planettes semblablement, lesquelles au dessoubs des estoiles fixes distantes les unes des autres de grands intervalles, font leurs revolutions, & ce pendant vous estimez que le monde ne baille pas aux corps pesants & terrestres une place large & grande, distante des uns aux autres. Vous voiez manifestement que ce seroit une consequence ridicule de nier, que la lune soit terre pource qu'elle n'est pas au bas du monde, & ce pendant affermer qu'elle soit astre, estant esloignée du firmament & premier mobile d'une si grande multitude de stades, comme si elle estoit plongée en un fond. Car elle est si basse au dessoubs toutes les autres estoiles, que lon ne le sçauroit exprimer, ains vous defaillent les nombres à vous autres mathematiciens, quand vous le voulez supputer & sommer, & semble qu'elle touche presque à la terre, faisant sa revolution toute prochaine des cymes des montagnes, ne plus ne moins que l'orniere d'un chariot, ainsi que dit Empedocles. Car bien souvent elle ne surpasse pas l'umbre de la terre qui est bien courte, par la grandeur excessive du corps du soleil illuminant, ains semble qu'elle tourne si près de la superfice, & par maniere de dire,

entre les bras, & au sein de la terre, qu'elle nous bousche la veuë du soleil, d'autant qu'elle ne surpasse point ce lieu umbrageux, obscur comme la nuict, & terrestre, qui est en maniere de dire, le finage de la terre. Et pourtant peult on dire hardiment, que la lune est dedans les bornes & confins de la terre, attendu mesmement qu'elle est offusquée par les haultes crouppes des montaignes d'icelle.

XVII. Mais pour laisser là les estoiles tant errantes que fixes, voiez ce que preuve & demonstre Aristarchus, en son traicté, Des grandeurs & intervalles, Que la distance du soleil est plus grande que la distance de la lune, dont elle est eslongnée de nous dix huit fois, & moindre de vingt [1]. Et celuy qui esleve la lune plus hault [2],

[1] C'est-à-dire, que le soleil est éloigné de la terre dix-huit fois plus que la lune, mais qu'il n'en est pas éloigné vingt fois de plus. Aristarque est loin de la vérité. Cependant on doit convenir que la méthode dont il usoit pour déterminer la distance du soleil, étoit très ingénieuse. Il observoit pour cela le temps auquel le disque de la lune paroît être illuminé à moitié par le soleil : ce qui suffisoit pour démontrer que la distance du soleil est beaucoup plus grande que celle de la lune : mais ce qui ne pouvoit donner aucun résultat exact, parce qu'il n'étoit pas possible de déterminer avec la précision nécessaire le temps de cette division en deux parties égales du disque de la lune. Voyez dans Maclaurin (*Ib.* Liv. III, chap. III.) le développement de la méthode d'Aristarque.

[2] Le grec autorise le sens que présente Amyot : mais il est plus naturel de suivre l'interprétation du traducteur Latin, à laquelle est conforme celle du traducteur Anglois. L'un & l'au-

elle eſt, dit-il, cinquante & ſix fois autant eſloignée de nous, comme il y a depuis le centre de la terre juſques à nous, laquelle diſtance [1] eſt de quarante mille ſtades, ſelon ceux qui en font la ſupputation moienne, & à ce compte là le ſoleil doit eſtre eſlongné de la lune quarante millions [2] & trois cents mille ſtades, tant elle eſt diſtante du ſoleil, à cauſe de ſa gravité, & tant elle s'approche de terre : tellement que ſi par les lieux il fault diſtinguer les ſubſtances, la part, portion & region de la terre s'attribue à la lune, & à raiſon du voiſinage & de la proximité, elle a droit d'eſtre cenſée & reputée entre les natures & les corps terreſtres : & ne faillons point, à mon advis, ſi aiants donné au deſſus que lon appelle ſi baſſe, & ſi profonde hauteur, & diſtance ſi immenſe, nous laiſſons au bas auſſi quelque eſpace à diſcourir, & quelque largeur,

tre traduiſent : & celui qui éleve la lune le moins haut. Ce ſens eſt plus analogue à la conſéquence que Plutarque veut déduire ; elle en acquiert plus de force.

[1] Liſez : laquelle diſtance du centre de la terre à ſa ſurface eſt de... Cette évaluation du rayon de la terre n'eſt pas fort éloignée de celle qu'on a trouvée par des obſervations plus récentes. Car le rayon ou demi-diamètre de la terre eſt actuellement évalué à 1432 $\frac{1}{2}$ lieues de 2283 toiſes. Or le ſtade des Grecs eſt aſſez communément évalué à 104 $\frac{1}{6}$ toiſes : ce qui multiplié par 40,000 donne un peu plus de 1800 lieues de 2283 toiſes chacune.

[2] Grec : le ſoleil doit être éloigné de la lune de plus de quarante millions trois cent mille ſtades.

autant comme il y a depuis la terre jusques à la lune : car ny celuy qui appelle la seule superfice du ciel le dessus, & tout le reste le bas, n'est moderé ne tolerable, ny celuy qui definit le bas à la terre, ou plustost au centre d'icelle seulement, n'est supportable, attendu que la grandeur & vastité du monde, donne moien d'assigner encore à ce bas là quelque espace tel qu'il fault pour quelque mouvement, & alencontre de celuy qui voudroit maintenir, que tout ce qui est depuis la terre fust incontinent le hault, le dessus & le sublime, il y a incontinent une autre opposition qui luy vient au devant & luy contredit : c'est, qu'il fauldroit donc aussi dire, que tout ce qui seroit depuis le premier mobile & mouvement des estoiles fixes, se devroit appeller le bas.

XVIII. En somme, comment est-ce que la terre est assise au milieu, & au milieu dequoy est elle ? Car le tout ou l'univers est infiny, & à l'infiny qui n'a ne commancement ny fin, il n'est point convenable qu'il y ait de milieu : car le milieu est une sorte de finissement, & l'infinité est privation de toutes sortes de fins : & celuy qui afferme que la terre n'est point au milieu du tout, ains du monde, est plaisant, s'il ne pense pas que le monde mesme soit subject à mesmes doubtes & difficultez : car l'univers ne

laiſſe point, non pas au monde meſme, le milieu, ains eſt ſans ſiege certain, ſans pied ny fermeté en vuide infiny ſe mouvant, non à aucun lieu qui luy ſoit propre. Et ſi d'adventure il a rencontré quelque autre cauſe de demeure qui l'ait arreſté, non ſelon la nature du lieu, on en pourroit autant conjecturer de la lune, que par le moien d'une autre ame & d'une autre nature, ou pour mieulx dire, d'une autre difference, la terre demeure ferme icy bas, & la lune ſe meuve.

XIX. Et oultre cela, voiez qu'ils n'ignorent un grand inconvenient & erreur : car s'il eſt vray que tout ce qui eſt hors du centre de la terre, comment que ce ſoit, ſoit deſſus & hault : il n'y a donc point de partie du monde qui ſoit le bas, ains & la terre meſme, & tout ce qui eſt ſur elle ſera hault & deſſus : & brief tout corps qui ſera autour & à l'environ du centre ſera deſſus, & n'y aura bas ny deſſoubs que un ſeul poinct qui n'a point de corps, qui ſera teſte & ſera oppoſé néceſſairement à tout le reſte de la nature du monde, ſi par nature le deſſus eſt contremont oppoſé au deſſoubs, & le hault au bas. Et n'y a pas ſeulement ceſte abſurdité, ains les fardeaux & corps peſans perdent la cauſe pour laquelle ils tendent & ſe meuvent vers icy bas : car il n'y aura point de corps vers lequel ils ſe meuvent,

&

& ce qui eſt ſans corps, il n'eſt pas vray-ſemblable, & auſſi ne le veulent ils pas eux-meſmes, qu'il ait tant de puiſſance que d'attirer à ſoy, & de retenir alentour de ſoy toute choſe. Et toutefois ſi trouve lon deſraiſonnable, & eſt contraire à la nature, que tout le monde ſoit le deſſus, & qu'il n'y ait rien qui ſoit le deſſoubs, ſinon un terme ou bout ſans corps & ſans eſpace. Mais cela que nous diſons eſt plus raiſonnable que la region du deſſus, & celle du deſſoubs eſtant diviſée l'une de l'autre, ont neantmoins chaſcune ſa largeur grande & ſpacieuſe.

XX. Toutefois ſuppoſons, ſi tu veulx, que les corps terreſtres aient des mouvements contre la nature au ciel. Conſiderons tout doulcement à loiſir, non violentement, que cela ne preuve pas que la lune ne ſoit pas terre, mais bien que la terre ſoit en lieu où par nature elle ne doit pas eſtre : car le feu du mont Ætna eſt bien ſoubs terre contre la nature, mais toutefois il ne laiſſe pas d'eſtre feu. Et le vent qui eſt contenu dedans des outres eſt bien leger de ſa nature, & tendant contre-mont, mais par force il eſt venu où ſa nature ne portoit pas qu'il fuſt. Et l'ame meſme, je vous en prie au nom de Jupiter, n'eſt elle pas contre nature detenue dedans le corps qui eſt peſant, elle qui eſt legere : froid, elle qui eſt de feu, comme vous meſmes dites : palpa-

ble, elle qui eſt inviſible? Pour cela nous ne diſons pas que l'ame ne ſoit rien dedans le corps, ny que ce ne ſoit une choſe divine ſoubs une maſſe peſante & lourde, & qui en un moment va par tout le ciel, toute la terre, & toute la mer, & qui penetre dedans la chair, les nerfs, & les mouëlles, & eſt cauſe d'infinies paſſions avec les humeurs. Et voſtre Jupiter, tel comme vous le paignez & imaginez, n'eſt il pas quand il uſe de ſon naturel, un grand feu continuel? Mais maintenant il ſe ſoubmet, il ſe plie & ſe transforme, en toute choſe par diverſes mutations.

XXI. Parquoy prens garde, beau ſire, qu'en transferant & ramenant chaſque choſe à ce qui luy eſt naturel, tu ne nous excogites une diſſolution de tout le monde, & ramenes ès choſes la querelle ancienne d'Empedocles, ou pour mieux dire, que tu ne nous remuës ces anciens Titans & Geans contre la nature, & que tu ne travailles pour recevoir encore ceſte fabuleuſe & eſpouventable erreur & confuſion, où tout le peſant ſoit à part, tout le leger à part,

Où du ſoleil la belle claire face,
Point ne ſe voit, ny l'herbue terrace,
Et là où point ne ſe cognoit de mer,

comme dit Empedocles: la terre ne ſent aucune

chaleur, ny l'eau aucun vent, il n'y a rien en hault de pesant ny rien au bas de leger, ains sont les principes des choses solitaires, sans amour ny dilection les uns avec les autres, ne recevans aucune societé ny mixtion ensemble, ains les fuyans & les divertissans, & se mouvans à part de mouvements particuliers, & desdaigneux, superbes, & se portans en sorte que se porte tout cela où Dieu n'est point, comme dit Platon, c'est à dire, comme se portent les corps où il n'y a ny ame ny entendement, jusques à ce que par la providence divine desir revienne en nature, & amitié, Venus & Amour y estants engendrez, ainsi comme Empedocles, Parmenides, & Hesiode disent, à fin que permutans leurs lieux naturels, & s'entrecommunicans leurs puissances, les unes estants astraintes à mouvement, les autres à demeure & arrest par necessité, le tout tendant à mieulx, chascune relaschant un peu de sa force, & cedant de son lieu, elles refacent un harmonie, accord & societé ensemble.

XXII. Car, s'il n'y avoit aucune autre partie du monde qui fust contre sa nature, ains que chascune fust & au lieu & en la qualité où elle doit estre selon nature, sans avoir besoing d'aucun changement ny d'aucune transposition, & sans en avoir eu affaire dès le commancement, je

ne sçay quel ny en quoy est l'ouvrage de la providence, ou dequoy c'est que Jupiter a esté pere, ny createur, ny ouvrier : car en un camp il ne seroit point de besoing d'homme qui entendist bien l'art de dresser & ordonner les batailles, si chasque soudard de luy mesme sçavoit & entendoit son rang, & son lieu & place, & l'occasion qu'il devroit prendre & garder, non plus que de jardiniers ny de maçons, si l'eau de soy mesme estoit pour aller à ce qui en auroit besoing, & pour arroser où il fauldroit en coulant par dessus; & si les bricques, les bois & les pierres usans de leurs naturelles inclinations & mouvements estoient pour se renger d'elles mesmes ès places & ordres qu'il appartiendroit.

XXIII. Et si ce propos là tout manifestement oste du monde la providence & l'ordonnance, & si la distinction des choses qui sont en ce monde appartient à Dieu, pourquoy se faut il esbahir que la nature ait ainsi esté disposée & ordonnée par luy, que le feu soit icy, & les astres là, & derechef icy bas la terre, & là sus la lune logée, en plus seure & plus ferme prison, celle qui est selon la raison, que non pas selon le premier ordre de la nature? Car s'il falloit de necessité absoluë que toutes choses suivissent leur naturel instinct, & se meussent du mouvement auquel elles sont nées, ny le soleil

ne se mouveroit plus circulairement, ny Venus, ny autre planette quelconque, par ce que les substances legeres & de nature de feu naturellement vont à droit fil contremont. Et si d'adventure la nature mesme reçoit telle permutation & changement à raison du lieu, tellement que le feu se mouvant icy, & se meuve à droitte ligne contremont, & puis quand il est arrivé au ciel, que avec la revolution du ciel il se tourne en rond, qu'y a il d'esmerveillable si semblablement les corps graves & terrestres sortans hors de leur naturel, sont forcez & vaincus par l'air circonstant, de prendre une autre sorte de mouvement ? Car il ne se pourroit dire avec raison, que le ciel eust selon nature ceste puissance là, d'oster aux substances legeres la proprieté de se mouvoir contremont, & qu'il ne peust avoir la puissance de vaincre les pesantes & qui tendent contre bas, ains aucunefois il a usé de sa puissance, aucunefois du propre naturel des choses, pour les ordonner tousjours en mieux.

XXIV. Mais s'il nous fault despouiller des habitudes & opinions asservies, & ausquelles nous nous sommes asservis, pour dire librement & franchement ce qui nous en semble, je pense qu'il n'y a partie quelconque separée de l'univers qui à part ait son reng, sa situation, son mouvement, que lon peust simplement dire

eſtre ſon naturel. Mais quand chaſcune partie rend & exhibe utilement ce à quoy elle eſt née, à quoy elle eſt deſtinée, & pourquoy elle a eſté faitte, ſe mouvant elle meſme, faiſant ou ſouffrant, ou eſtant diſpoſée, ainſi comme il luy eſt expedient & convenable ; ou pour ſon ſalut, ou pour ſa beauté, ou pour ſa puiſſance, alors il ſemble qu'elle a ſon lieu, ſon mouvement & ſa diſpoſition qui luy eſt ſelon nature. Qu'il ſoit ainſi, l'homme qui eſt diſpoſé ſelon nature s'il y a autre choſe au monde qui le ſoit, il a au deſſus les choſes peſantes & terreſtres, principalement alentour de la teſte, & au milieu, les choſes chaudes & qui tiennent du feu : & des dents les unes viennent & naiſſent deſſus, les autres deſſoubs, & toutefois ny les unes ny les autres ne ſont contre nature : ny le feu qui eſt au hault reluiſant dedans les yeux n'eſt ſelon nature, & celuy qui eſt au cœur & en l'eſtomach contre la nature, ains eſt en chaſque lieu colloqué proprement & utilement. Et toutefois,

Conques de mer & coquilles vouſtées
De dos peſans, & tortues crouſtées,
De tects maſſifs auſſi durs comme pierre,
Deſſus leurs corps monſtrent avoir la terre.

Et toutefois ceſte crouſte là dure & peſante comme une pierre, eſtant poſée deſſus leurs

corps ne les presse ny ne les foule point, ny au contraire la chaleur naturelle qu'ils ont, pour sa legereté ne s'envole pas contremont & se perd, mais sont meslez & composez les uns avec les autres selon la nature de chascun. Aussi est-il vraisemblable que le monde s'il est un animal, a en plusieurs endroits de son corps de la terre, & en plusieurs autres du feu & de l'eau, non jetté & chassé là par force, mais ordonné & disposé par raison : car l'œil n'a pas esté par force de sa legereté poulsé alendroit du corps où il est, ny le cœur n'a point esté deprimé par sa pesanteur en l'estomach, ains pour ce qu'il estoit meilleur & plus expedient que l'un & l'autre fust ainsi colloqué.

XXV. Aussi ne faut il pas que nous pensions que des parties du monde ny la terre soit gisante où elle est, pour y estre tumbée par sa pesanteur, ny que le soleil ait esté par sa legereté poulsé contremont, comme un outre, ou un ballon plein de vent, qui seroit au fond de l'eau, viendroit incontinent au dessus, ains comme se persuadoit Metrodorus natif de Chio, ny les autres astres non plus, comme qui les eust mis en une balance que chascune chose eust tendu pour sa legereté ou gravité aux lieux où elles sont assises maintenant : mais la raison aiant dominé en la constitution du monde, les unes,

à sçavoir les astres, comme des yeux esclairans, ont esté attachez au ciel, ne plus ne moins qu'au front du monde, pour tourner continuellement : & le soleil aiant la force & la vigueur du cœur, envoye par tout & distribue, comme du sang & des esprits, sa chaleur & sa lueur : & la terre & la mer sont au monde, ne plus ne moins que le ventre & la vessie au corps d'un animal : & la lune, qui est entre le soleil & la terre, comme le foye ou quelque autre molle partie des intestins entre le cœur & le ventre, transmet icy bas la chaleur des corps superieurs, & attire alentour d'elle les vapeurs qui montent d'icy, en les subtilisant par une maniere de concoction & de purgation : & si sa qualité solide & terrestre a quelque autre proprieté, nous ne le sçavons pas, mais en tout il est tousjours plus seur & meilleur de tenir ce qui est nécessaire : car que pouvons nous ainsi tirer de ce qu'ils disent, vraysemblable ? Ils disent que de l'air la partie la plus subtile & plus lumineuse, à cause de sa rarité, a esté faitte ciel, & ce qui s'en est espaissi, resserré & compressé, a esté faict les astres, entre lesquels la lune estant la plus pesante fut concreée de la matiere la plus trouble & plus grosse : toutefois on peult encore bien veoir comment elle n'est point séparée ny divisée de l'air, ains qu'elle se meut & fait sa révolution atravers celui qui

eſt alentour d'elle, à ſçavoir la region des vents, & là où ſe font les cometes, ainſi n'a ce pas eſté par inclinations naturelles, ſelon que chaſque corps eſtoit peſant ou leger, qu'ils ont eſté ſituez ou colloquez, ains par autre raiſon qu'ils ont tous eſté rengez & ordonnez.

XXVI. Ces choſes dittes, comme je baillois le propos à ſuivre & continuer à Lucius, ne reſtant plus à adjouſter que les demonſtrations de ceſte doctrine, Ariſtote ſe prenant à rire, Je ſuis bien teſmoing, dit-il, que tu as fait tous tes contredicts, & toute ta réfutation, alencontre de ceux qui ſuppoſent, que la lune ſoit demy feu, & qui diſent que generalement tous corps tendent d'eux meſmes ou contremont, ou contrebas : mais s'il y a quelqu'un qui die, que les aſtres de leur nature ſe meuvent en rond, & qu'ils ſoient de ſubſtance toute differente des quatre élements, il ne vous eſt pas incidemment & de cas d'adventure venu en memoire d'en parler, tellement que je ſuis hors d'affaires. A quoy Lucius : Si vous mettiez, dit-il, les autres aſtres & tout le ciel univerſel à part en une nature pure & nette, exempte de toute mutation & alteration de paſſion, & que vous meiſſiez un cercle par lequel ils feiſſent leur mouvement de perpetuelle revolution, à l'adventure ne trouveriez vous pas qui maintenant vous contrediſt, encore

qu'il y ait en cela des doubtes & difficultez infinies.

XXVII. Mais quand le propos descend jusques à toucher à la lune, elle ne peult plus retenir celle perfection d'estre exempte de toute passion & alteration, ny celle beauté celeste, ains à fin que nous laissions les autres inegalitez & differences, la face mesme qui apparoist au corps de la lune, vient necessairement de quelque passion de sa substance, ou par la meslange d'une autre: car ce que lon mesle souffre, par ce qu'il perd sa premiere sincerité, se remplissant par force de ce qui est pire. Au demourant sa lentitude & tardité de son cours, sa chaleur foible & debile,

Par qui jamais le raisin [1] ne meurit [2],

ce disoit Ion, à quoy l'attribuerons nous, sinon à une imbecilité d'icelle, & à une passion, si un corps eternel & celeste peult estre subject à passion? En somme, amy Aristote, Si la lune est terre, comme terre c'est une très belle & esmer-

[1] Grec: le raisin noir.

[2] On voit dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences (1699) que Tschirnausen ne put avec ses vers brûlans rendre sensible la chaleur de la lune: & on voit, dans les Mémoires de cette même Académie, que M. de la Hire, fils, recueillit les rayons de la pleine lune avec le miroir concave de l'observatoire; il les rassembla dans un espace 306 fois plus petit que dans l'état naturel, & cependant il n'obtint aucun effet sensibles, sur l'excellent thermomètre de M. Amontons.

veillable chose : mais comme un astre ou corps divin & celeste, j'ay peur qu'elle ne soit laide, difforme, & faisant deshonneur à son beau nom, si de tous les corps qui sont au ciel en si grand nombre, elle seule, selon Parmenides, a besoing de lumiere empruntée d'ailleurs, regardant tousjours & beant aux rayons du soleil.

XXVIII. Or notre familier aiant démonstré en sa lecture ceste proposition d'Anaxagoras, que le soleil baille à la lune ce qu'elle a de clarté, en a esté bien estimé. Mais quant à moy je ne veux point dire ce que j'ay appris de vous, ou avec vous, mais l'aiant pour confessé je passeray outre. Il est doncques vraysemblable que la lune est illuminée, non comme un verre ou un chrystal, quand la clarté & les rayons du soleil passent atravers, ny derechef aussi par collustration & conjonction de lumiere & de clarté, comme des torches allumées augmentent la clarté l'une de l'autre : car autrement elle ne seroit pas moins pleine au croissant & au premier quartier, qu'en son opposition, si elle ne soustenoit & rebattoit les rayons du soleil, ains les laissoit passer atravers, à cause de sa rarité, ou si par une contemperature il reluisoit & allumoit sa clarté en elle : car on ne sçauroit pas alleguer ses biaisemens & destournemens en la conjonction, comme l'on fait quand elle nous apparoist demie, ou

bossue devant & derriere, ou comme en croissant, ains estant lors à plomb, comme dit Democritus, au dessoubs de celuy qui l'enlumine, elle recueille & reçoit le soleil, tellement qu'il seroit vraysemblable qu'elle mesme nous apparoistroit, & si nous montreroit atravers soy le soleil. Mais tant s'en faut qu'elle le face, qu'elle mesme ne nous apparoist pas lors & si nous cache & empesche de veoir le soleil bien souvent, comme dit Empedocles,

Du clair soleil les rayons elle empesche
Là sus, d'attaindre à bas en terre seiche,
Obscurcissant d'iceluy tout autant
Que la largeur de la lune s'estend.

comme si ceste lumiere du soleil tomboit en une nuict & en unes tenebres, non pas en un autre astre. Et quant à ce que dit Posidonius, que pour la profondeur du corps de la lune, la lumiere du soleil ne penetre pas atravers jusques à nous, cela se refute manifestement : car l'air qui est infiny, & qui a une profondeur beaucoup plus espaisse que n'est le corps de la lune, est neantmoins tout esclairé & illuminé des rayons du soleil. Il reste donc que selon l'opinion d'Empedocles, la lumiere de la lune, qui nous apparoist, vienne de la repercussion & reflexion des rayons du soleil. Voilà pourquoy elle n'arrive

Jusques à nous ny chaude ny claire, comme il seroit vraysemblable, si tant estoit que telle clarté procedast ou d'inflammation, ou de commixtion des deux lumieres : ains tout ainsi comme les voix reverberées rendent un écho & retentissement plus obscur & moins exprimé que n'est la parole, & les coups des flesches & traicts rejallissans de contre quelque muraille, sont plus mols : aussi le rayon venant à frapper dedans le large rond de la lune a une imbecile & debile refluxion & refusion de clarté vers nous, sa force estant dissoulte & affoiblie par la réflexion [1].

XXIX. Sylla prenant la parole : Certainement, dit-il, il y a bien du vraysemblable en tout cela, mais la plus forte objection qui soit alencontre, vous semble il qu'elle ait esté aucunement adoulcie, ou si nostre amy a passé par dessus sans s'y arrester? Quelle est l'opposition que tu veux dire, ce dit Lucius ? Est-ce point la doutte de la lune, quand elle est demie? Ouy, respondit Sylla : car il y a quelque raison, attendu que toute reflexion se fait à angles égaux [2], quand la lune demie se trouve au milieu du ciel, que la clarté venant d'elle ne doive point donner sur la terre, mais tomber oultre & delà la terre : car le soleil estant lors sur l'orizon, touche de ses rayons la lune.

[1] Grec : par la réfraction.

[2] C'est à-dire, que l'angle de réflexion est toujours égal à l'angle d'incidence.

Parquoy il fault que la reflexion se face à l'opposite bout de l'orizon, & par ainsi elle n'envoyera pas icy la lumiere, ou il se fera une grande torse & grande difference de l'angle, ce qui est impossible.

XXX. Et je vous asseure, dit Lucius, que cela mesme ne fut pas oublié ne mis en arriere. Et jettant ses yeux sur le mathematicien Menelaüs, J'ay honte, dit-il, d'entreprendre de subvertir & destruire, en ta presence, une position de mathematique, laquelle est supposée comme une base & fondement en matiere [1] de mirouers : mais il est force, par ce que ny il n'apparoist (en ceste exemple cy [2]), que toute reflexion se face à angles pareils, ny n'est universellement vray, ains [3] est contredit & refuté ès mirouers eslevez en bosse ronde [4], quand ils font les images apparentes à un poinct de la veuë plus grandes

[1] Grec : en matiere de catoptrique, par rapport à l'effet des miroirs.

[2] Ces mots de la parenthèse ne sont point dans le grec.

[3] Grec : ains premiérement est contredit. . .

[4] Il s'agit ici des phénomènes de la catoptrique & non de ceux de la dioptrique : & même, je remarquerai, au sujet de cette partie-ci de l'optique, que les anciens y avoient fait très peu de progrès. Il faut donc corriger Plutarque, & lire : ἐπὶ τῶν κοιλῶν κατόπτρων, ès mirouers concaves. Le mot κυρτὸς qui est dans le texte, signifie la convexité d'un objet. Or ce n'est qu'en adoptant le changement proposé qu'il sera vrai de dire des miroirs dont veut parler Plutarque, qu'*ils font les images apparentes à un point de veuë plus grandes que soy*. Ou si l'on veut conserver κυρτὸν, il faudra lire dans cette derniere phra-

que ſoy. Et eſt auſſi refuté par les mirouers doubles, leſquels eſtants joincts l'un devant l'autre[1], l'angle ſe fait au dedans, & chacune des glaces rend double image apparente [2], les deux reſpondentes au coſté gauche, & les deux autres obſcures & peu evidentes au coſté droict, tout au fond des mirouers, là où ils rendent les images apparentes plus grandes que ſoy meſme à un ſeul poinct de la veuë. Auſſi ſe deſment il ès mirouers qui ſont concaves & creux, dont Platon rend la cauſe efficiente : car il dit, que le mirouer venant à ſe relever & rehaulſer d'une part & d'autre, les veuës contre-eſchangent la reflexion qui vient à tomber d'un coſté en l'autre. Ainſi donc, comme

ſe-ci, autrement que le porte le texte, & traduire : *ils ſont les images apparentes à un point de la vuë plus petites que ſoy.*

[1] Grec : étant joints l'un devant l'autre de maniere à former entr'eux un angle par leur inclinaiſon...

[2] Ayez deux miroirs joints enſemble & placés dans la forme d'un livre : plus vous les rapprocherez, plus vous multiplierez les objets. C'eſt une expérience qu'on fait journellement d'une autre maniere, quand il ne s'agit que de multiplier les objets. Par exemple, on a ſix ou ſept repréſentations de ſuite, quand on regarde d'un ſeul œil & de côté, la flamme d'une chandelle dans un miroir plan : on multiplie également un objet en le plaçant entre deux glaces. En général, dans toutes ces expériences qu'on peut multiplier & varier à l'infini, on remarque que les deux premieres images ſont plus claires que les ſuivantes qui s'obſcurciſſent toutes dans le rapport de l'éloignement où on les voit ; de maniere que les dernieres ſont preſque imperceptibles. Ce phénomène s'explique, parce que dans les glaces il faut diſtinguer deux ſurfaces qui réfléchiſſent la lumiere avec plus ou moins d'entraves.

des veuës, les unes recourent incontinent devers nous, les autres gliſſantes en la part oppoſite du mirouer, derechef retournent de là par devers nous, il n'eſt pas poſſible que toutes reflexions ſe facent à angles egaux, tellement que venans à combattre de près, ils penſent par ces oppoſitions oſter aux fluxions de lumiere de la lune en terre l'equalité des angles, eſtimans eſtre bien plus vray ſemblable en l'un qu'aux autres [1].

XXXI. Toutefois quand bien il faudroit donner & conceder cela à la bien-aimée geometrie, premierement il eſt vray-ſemblable que cela advient ès mirouers qui ſont parfaittement & exquiſement polis & liſſez, là où la lune a beaucoup d'inegalitez & aſpretez, de maniere que les rayons ſortans d'un grand corps, & venans à donner dedans des hauteurs non petites, renvoyent de l'un à l'autre, & s'entrecommuniquent leurs lueurs qui ſe rebattent & s'entrelaſſent de toutes ſortes, & les contrelumieres ſe viennent à rencontrer, comme ſi elles venoient de pluſieurs mirouers à nous [2].

[1] Tout ce chapitre eſt très vicié dans le texte de Reiske. Amyot avoit probablement un manuſcrit plus intact, d'après lequel il aura rempli les lacunes, ou il aura ſuppléé d'après ſes propres conjectures.

[2] Et même, dans les miroirs du poli le plus fini, on obſerve encore ces petites inégalités qui donnent à la lumiere une direction en apparence contraire à l'égalité des angles d'incidence & de réflexion. Mais comme le re-

XXXII.

XXXII. Et puis encore que nous meissions & supposissions les angles egaux en la superfice de la lune, il n'est pas inconvenient que ces rayons là venans jusques à nous par un long intervalle ne puissent avoir des flexions, fractions & glissemens, à fin que la lumiere en soit composée & en esclaire mieux. Et y en a qui preuvent par demonstration lineaire, qu'elle jette beaucoup de sa lumiere selon la ligne droitte tirée à plomb au dessoubs de la couchée, mais d'en faire la description & delineation, en lisant & discourant ainsi publiquement, mesmement où il y avoit tant d'auditeurs il n'estoit pas bien facile.

XXXIII. En somme je m'esmerveille comment ils vont ainsi remuer contre nous la lune demie, & bossuë des deux costez, & cornue : car si le soleil l'enluminoit comme une masse de matiere celeste ou de feu, il ne luy laisseroit pas la moitié de sa boule tenebreuse & sans clarté tousjours, ainsi que lon la voit, ains pour peu qu'il luy touchast en tournoyant alentour, il seroit convenable qu'elle fust remplie totalement, & du tout en tout renversée par la clarté, qui s'espand facilement, & va aiseement par tout : car veu que le vin touchant à l'eau en un poinct

marque très bien W. Poterfield (Treatise on the eye, the manner and phœnomena of vision, Edinburg, 1759), c'est précisément ce qui démontre l'égalité de ces angles. Tome 1, p. 264.

feulement, & une feule goutte de fang venant à tomber dedans quelque liqueur, la teint & colore toute de rouge, & dit on que l'air mefme eft alteré de la lumiere, non par aucuns decoulemens, ny par aucuns rayons qui fe meflent parmy, ains par mutation & converfion qui fe fait par une feule pointure, comment peuvent ils penfer qu'un aftre venant à toucher un autre aftre, & une lumiere une autre, ne fe meflent pas, & ne fe confondent, & ne fe tournent pas entierement l'une avec l'autre, ains qu'elle enlumine feulement par dehors ce dont elle vient à toucher & attaindre la fuperfice? Car le cercle que fait le foleil en tournoyant devers la lune, tantôt tombant fur le departement de ce qui en eft vifible & non vifible, tantoft fe levant droit à plomb, de maniere qu'il la couppe, & eft auffi reciproquement couppé d'elle en deux, par divers regards & diverfes habitudes du luifant au tenebreux, eftant la caufe des diverfes formes de demie, de boffue deçà & delà, & de cornue en croiffant que lon apperçoit en elle, cela plus que nulle autre chofe monftre que ce n'eft une meflange de deux lumieres, ains un attouchement feulement, ny un affemblement de diverfes lueurs, ains un efclairement alentour, que toute cefte illumination de la lune.

XXXIV. Mais pour autant que non feulement

elle s'enlumine, mais auſſi elle renvoye par deçà l'image de ſon illumination, cela nous confirme encore davantage, en ce que nous diſons touchant ſa ſubſtance : car les reflexions & reverberations ne ſe font contre rien qui ſoit rare & de menues & ſubtiles parties, ny n'eſt pas facile d'imaginer ſeulement comment une lumiere puiſſe rejaillir, ny un feu d'un autre feu ou lumiere, ains fault que ce qui doit faire la reverberation & reflexion ſoit ſolide & ferme, à fin qu'il ſe donne coup contre, & ſe face rejailliſſement en arriere. Qu'il ſoit vray, l'air donne paſſage à travers ſoy au ſoleil, à cauſe qu'il ne le rebat ny ne le repoulſe point : & au contraire des bois, des pierres, & des veſtemens que lon met au ſoleil, nous voyons qu'il ſe fait pluſieurs reflexions de lumiere, & pluſieurs illuminations alentour. Ainſi voions nous que par luy la terre eſt enluminée, non juſques au fond, comme l'eau, ny en tout & par tout, comme l'air, les rayons du ſoleil paſſans tout à travers, ains tout tel cercle que fait le ſoleil tournoyant vers la lune, & autant comme il en couppe d'elle, autant en fait il vers & alentour de la terre, & autant en illumine il, & autant en laiſſe il à illuminer, car ce qui eſt enluminé en l'une & en l'autre, eſt un peu plus que demie ſphære.

XXXV. Permettez moy doncques que je con-

clue maintenant ainsi à la maniere des geometriens par proportion : S'il y a trois choses desquelles la lumiere du soleil s'approche, l'air, la lune & la terre, & nous voions que l'une n'est point enluminée de luy comme l'air, ains comme la terre, il est doncques force que ces deux choses là aient mesme nature, qui d'une mesme cause seuffrent mesmes effects.

XXXVI. Et pour ce que toute la compagnie se prit à louër grandement le discours de Lucius: Fort à propos, dis-je, certes, Lucius, tu as à un beau discours adjousté pour conclusion une belle proportion : car il ne te fault point frustrer de ce qui t'appartient. Et luy s'en riant, Je veux doncques encore y adjouster une seconde autre proportion, à fin que nous demonstrions que la lune ressemble toute à la terre, non seulement par ce qu'elle seuffre & reçoit de mesme cause mesmes accidents, mais aussi par ce qu'elle fait de mesmes effects à l'endroit d'un mesme object.

XXXVII. Car vous me concederez bien, qu'il n'y a accident qui advienne au soleil, qui ressemble plus à son coucher que fait l'eclipse, si vous voulez vous souvenir de la conjonction qui se feit il n'y a pas long temps, laquelle nous feit veoir incontinent après midy, en plein jour plusieurs astres en diverses parties du ciel, & rendit la temperature de la lumiere en l'air telle,

comme est celle du crepuscule, avant le lever du soleil.

XXXVIII. Si non, cestuy Theon nous amenera un Mimnermus, un Cydias, un Archilochus, & oultre ceux là encore Stesichorus & Pindare se lamentants, que aux eclipses la lumiere du monde a esté desrobée, & disans qu'au milieu du jour la nuict est venue, & que le rayon du soleil est entré en la sente des tenebres. Et après tous encore Homere, qui dit qu'au commancement de la naissance des hommes, tout estoit occuppé de nuict & de tenebres, & que le soleil s'estoit perdu à l'endroit de la lune [1] : & cela naturellement advient, à fin que j'use de ses propres termes,

Lors que des mois l'un va & l'autre vient.

Car le demourant de la demonstration, à mon advis, est aussi certainement & exactement concluant comme sont les demonstrations des mathematiciens.

XXXIX. Que si la nuict est l'umbre de la

[1] Homère s'explique bien différemment, & il est étonnant qu'Amyot n'y ait pas eu recours pour corriger cet endroit de ce chapitre, qui est d'ailleurs, dans son entier, très défectueux dans le texte. Voici ce que dit Homère (Odyss. XX, 351) au sujet de l'état de démence où Minerve jetta les poursuivans de Pénélope; il n'y est nullement question du commencement du monde : La tête, le visage & tout le corps de ces poursuivans, étoit environné d'épaisses ténébres; & le soleil, loin de briller pour eux au ciel, laissoit regner la plus affreuse obscurité.

terre, & l'eclipse du soleil est l'umbre de la lune, quand la veuë retourne en soymesme: car le soleil se couchant est offusqué par la terre, & defaillant en son eclipse par la lune, & l'une & l'autre est offuscation de tenebres, celle du soleil couchant par la terre, celle du soleil eclipsant par la lune, qui de son umbre empesche nostre veuë, il est facile de cela conclure le reste. Car si l'effect est mesme, mesmes sont les efficients, par ce qu'il est necessaire que mesmes accidents en mesme subject advienne par mesmes causes efficientes.

XL. Et si les tenebres de l'eclipse ne sont pas si profondes, & ne saisissent pas si fort, & si entierement l'air, comme sont celles de la nuict, ne nous en esmerveillons pas: car la substance du corps qui fait la nuict, & de celuy qui fait l'eclipse est bien mesme, mais la grandeur n'est pas egale. Car les Ægyptiens, ce me semble, tiennent que la lune soit en grandeur la soixante douziesme partie de la terre: & Anaxagoras dit, qu'elle est aussi grande que le Peloponese. Et Aristarchus escrit que la ligne transversale, ou le diametre de la lune a une proportion à celle de la terre, qui est plus grande [1] que de soixante à dix-neuf, & moindre [2] que

[1] Le grec dit le contraire; qui est moindre.

[2] Grec: & quelquefois plus grande.

de cent & huict à quarante trois, dont vient que la terre nous oste tout entierement la veuë du soleil pour sa grandeur. Car il y a un grand obstacle, & opposition qui dure autant comme fait la nuict : & la lune, encore que quelquefois elle cache tout le soleil, elle ne dure pas tant de temps, ny n'a pas telle largeur, ains apparoist tousjours alentour de sa circonference quelque lueur, qui ne permet pas que les tenebres soient bien noires & profondes, & parfaictement obscures.

XLI. Et Aristote l'ancien rendant la raison, pourquoy lon voit plus souvent advenir les eclipses de lune, que non pas de soleil, entre autres causes, améne ceste cy, que le soleil eclipse par obstruction de la lune, & la lune par obstruction de la terre, qui est beaucoup plus grande & plus spacieuse, & par consequent s'oppose bien plus souvent, au moins pour quelque sienne partie. Et Posidonius definissant ainsi cest accident, Eclipse de soleil est la conjonction du soleil & de la lune, de laquelle l'umbre offusque nostre veuë. Car il n'y a eclipse que pour ceux là, desquels l'umbre de la lune occupant la veuë, les empesche de veoir le soleil. En quoy confessant que l'umbre de la lune descend à nous, je ne sçay pas qu'il se laisse à dire, par ce qu'un astre n'a point d'umbre : car ce qui n'est point enluminé s'ap-

pelle umbre, & la lumiere ne fait point d'umbre, ains au contraire elle la chasse.

XLII. Mais quels indices & argumens, dit il, allegua il puis après? La lune, dis-je lors, souffroit mesme eclipse. Tu me l'as, dit il, bien remis en memoire, mais voulez vous que je me mette à poursuivre le reste du propos, comme si vous aviez desjà supposé & concedé que la lune eclipsast, estant entreprise dedans l'umbre de la terre? Ou si vous voulez que pour le subject d'une declination, je prenne à vous en faire la demonstration, en vous recitant tous les arguments les uns après les autres? Je t'en prie, respondit Theon, fais nous le discours de cela. Certainement, dit-il, j'aurois besoing de quelque persuasion, aiant seulement ouy dire, que quand ces trois corps, la terre, la lune & le soleil, sont en droitte ligne, les eclipses arrivent, parce que ou la terre à la lune, ou la lune à la terre oste le soleil. Car luy seuffre eclipse & default quand la lune, & la lune quand la terre est au milieu des trois, dont l'un se fait en la conjonction, & l'autre en opposition, lors que la lune est pleine.

XLIII. Et Lucius : Ce sont là, dit-il, les principaux poincts, & le sommaire, de ce qui s'en dit : mais prens premierement, si tu le treuves bon, le premier argument qui est tiré de la forme

& figure de l'umbre, qui est la figure d'une pyramide [1] renversée, attendu qu'un grand feu, ou grande lumiere ronde, ambrasse une masse ronde aussi, mais moindre, dont vient qu'ès eclipses de la lune, les circonscriptions du noir & obscur d'avec le clair & luysant, ont tousjours leurs sections rondes. Car les approches d'un corps rond, quelque part qu'il aille, soit qu'il baille ou qu'il reçoive les sections, pour la similitude, tiennent tousjours de la forme ronde. Le second argument. Je pense que tu sçais bien que la premiere partie qui eclipse en la lune, c'est tousjours celle qui regarde vers le levant [2], & du soleil à l'opposite, celle qui regarde vers le couchant : & se meut l'umbre de la terre de l'orient vers l'occident, & le soleil & la lune, au contraire, de l'occident vers l'orient. L'experience des apparences nous donne cela visiblement à cognoistre, & n'est pas besoing de beaucoup de paroles pour les donner à entendre, & de ces suppositions là se confirme la cause de l'eclipse. Car d'autant que le soleil eclipse par estre attainct, & la lune pour aller au devant de ce qui fait l'eclipse, vraysemblablement ou plus tost necessairement l'un se surprent par le derriere, & l'autre par le

[1] Grec : est un cône ou un sabot (*turbo*).

[2] Ceci n'est pas exact. Voyez Pline, (*Hist. nat.* II, 10;) & la note du nouvel éditeur, *ib.* T. 1, p. 429, édit. *in*-12. Paris, Barbou, 1779.

devant, par ce que de là commence l'obstruction, dont premierement approche ce qui se met au devant. Or est il que la lune va trouver le soleil venant de l'occident, comme estrivant de la course avec luy, & de l'umbre de la terre venant du costé d'orient, comme de celle qui a son mouvement au contraire. Le troisieme argument est celuy du temps & de la grandeur des eclipses. Car quand la lune eclipse estant bien haulte & fort esloignée de la terre, elle demeure peu de temps en default : & quand elle seuffre le mesme estant basse & prochaine de la terre, elle est fort oppressée, & fort à tard & lentement hors de l'umbre d'icelle, combien que quand elle est basse, elle ait son mouvement plus viste, & quand elle est haute, plus tardif. Mais la cause en est en la difference de l'umbre, laquelle est plus large au près de la base, comme sont les pyramides [1], & va tousjours en estroississant petit à petit, en poincte vers la cyme, jusques à ce qu'elle se termine en un bout pointu. Dont vient que quand elle est basse, elle se trouve ambarassée dedans plus grands cercles, & traverse le fond de l'umbre, & ce qui en est le plus obscur & plus tenebreux. Et quand elle est en hault pour l'estroicte espace de l'umbre, estant comme un peu souillée

[1] Grec : cônes. Amyot substitue à tort le mot *pyramide* à celui de *cône*.

de limon, elle en sort incontinent. Je laisse à dire les effects qui ont des causes particulieres. Car nous voions que le feu d'un lieu tenebreux & obscur apparoist & reluit davantage, à cause de la densité de l'air tenebreux qui ne seuffre point d'effluxions ny de diffusions de la vertu du feu, ains en contient & referre la substance en soy : ou bien si cela est passion du sentiment, comme les choses chauldes auprès des froides sont trouvées plus chauldes, & les voluptez plus vehementes auprès des travaux, ainsi les choses claires apparoissent mieulx, quand elles sont auprès des obscures par diverses passions qui tendent plus roide l'imagination de l'entendement, combien qu'il y ait plus de vraysemblable apparence en la premiere raison. Car au soleil toute nature de feu, non seulement perd sa puissance d'esclairer, mais aussi devient plus mousse & plus debile à brusler, parce que la chaleur du soleil dissipe & espand toute sa force.

XLIV. S'il estoit doncques veritable, que la lune eust un feu mol & imbecille, comme estant un astre limoneux & trouble, ainsi comme disent les Stoiques, il seroit convenable qu'elle ne souffrist maintenant rien de ce que lon la voit souffrir, ains tout le contraire qu'elle se monstrast quand elle se cache, & qu'elle se cachast quand elle se monstre, c'est à dire, qu'elle se cachast tout

le reste du temps obscurcie par l'air environnant ; & qu'elle reluisist & se rendist apparente & manifeste par six mois durant, & puis au contraire qu'elle disparust par l'espace de cinq mois, entrant en l'umbre de la terre. Car de quatre cents soixante & cinq revolutions d'eclipses lunaires [1], les quatre cents & quatre se font de six en six mois, les autres de cinq en cinq mois. Il faudroit doncques durant ce temps là, que la lune apparust reluisante en l'umbre, & au contraire nous voions qu'en l'umbre, elle eclipse & perd sa lumiere, & la recouvre derechef puis après quand elle est eschappée & sortie de l'umbre, & apparoist souvent sur le jour, de sorte que c'est plus tost toute autre chose, que non pas un corps de feu, & ressemblant un astre.

XLV. Quand Lucius eut dit cela, accoururent ensemble Pharnaces & Apollonides, comme pour combattre ce propos : & dit Pharnaces assisté d'Apollonides, C'est cela qui principalement monstre que la lune est un astre, ou du feu,

[1] Grec : Car de 465 révolutions de pleines-lunes écliptiques, ... on voit qu'il s'agit ici de la révolution, appellée *cycle lunaire*, qui se fait en 223 mois lunaires ou 18 ans & 10 jours, pendant lesquels la lune passe, dans l'écliptique 446 fois : ainsi il y a erreur dans le texte. Or c'est d'après l'observation de tout ce qui se passoit dans une de ces périodes cycliques que les anciens prédisoient toutes les phases de la lune pour la période suivante.

par ce que ès eclipses elle n'est pas du tout obscurcie & disparente, ains se monstre avec je ne sçay quelle couleur de charbon espouventable à voir, qui luy est propre : & Apollonides feit instance & opposition de ce mot Umbre, par ce que les mathematiciens appellent tousjours ainsi le lieu qui n'est pas enluminé, mais que le ciel ne recevoit point d'umbre. A quoy je respondis, que ceste instance là estoit plus tost alleguée contre le nom opiniastrement, que contre la chose naturellement ou mathematiquement. Car le lieu qui est offusqué par opposition de la terre, si lon ne le veult pas appeller umbre, ains lieu privé de la lumiere, comment que ce soit, il est tousjours necessaire que la lune y estant deviene obscure. Et en toute sorte, disois-je, c'est une sottise de dire, que l'umbre de la terre n'arrive pas jusques là, dont l'umbre de la lune venant à tomber sur la veuë contre terre, fait l'eclipse du soleil.

XLVI. Et pourtant je me tourne à toy Pharnaces, car ceste couleur là charbonniere & bruslée de la lune, que tu dis luy estre propre, appartient à corps qui a espesseur & profondeur. Car il n'a point accoustumé de demourer reste, marque, ne vestige quelconque de flamme ès corps qui sont rares, ny ne se peult faire charbon, là où il n'y a point de corps solide, qui dedans soy puisse

recevoir l'ardeur du feu, & la noirceur de la fumée, comme Homere mesme le monstre en quelque passage,

> La fleur du feu s'en estant envolée,
> La flamme esteincte, & du tout escoulée,
> Le brasier plat demeure [1].

Car le brasier n'est pas feu proprement, mais un corps espris & alteré de feu, s'arrestant & demourant en une masse solide, & aiant pied ferme, là où les flammes sont allumements & fluxions de pasture & matiere rare, qui pour son imbecillité ne resiste gueres, & est incontinent resolüe & consommée, tellement qu'il n'y auroit point de plus evident & plus manifeste argument, pour monstrer que la lune seroit solide & terrestre, que si sa propre couleur estoit la couleur de charbon.

XLVII. Mais elle ne l'est pas, amy Pharnaces, ains quand elle est en eclipse, elle change de plusieurs couleurs, & les distinguent les mathematiciens en ceste sorte, determinant le temps & la place. Si elle eclipse du costé de l'occident, elle apparoist fort noire jusques à trois heures & demie. Si c'est au milieu du ciel, elle jette une couleur rougeastre, & qui ressemble au feu : après les sept heures & demie, ceste rougeur s'en

[1] Iliad. IX, 212.

va & finablement, quand ce vient sur l'aube du jour, elle prent une couleur bleuë & perse. C'est pourquoy les poëtes, & mesmement Empedocles, l'appelle Glaucopis, comme qui diroit, Aux yeux pers. Attendu donc que nous voions à l'œil, comme la lune change de tant de couleurs en l'umbre, ils font mal de luy attribuer seulement celle de charbon ardent, laquelle on pourroit dire luy estre moins propre que nulle autre, ains un peu de reste & semblance de lumiere qui apparoist reluysant à travers l'umbre, & que sa propre couleur soit la noire & terrestre. Et veu qu'icy bas les fleuves & les lacs qui reçoivent les rayons du soleil, en prenans, à voir leur superfice, couleur tantost rouge, tantost violette, les lieux circonvoisins umbragez en prennent mesmes apparences de couleurs, & en font enluminez, rejettants & renvoyants, à cause des reflexions, plusieurs rebattues splendeurs [1].

[1] Plutarque s'est approché en quelques endroits de la vérité en recherchant les causes des différentes couleurs de la lune dans les éclipses : mais si l'on veut étudier à fond ce brillant phénomène de l'optique, & tout ce qui appartient à la théorie & aux phénomènes des éclipses, il faut consulter l'ouvrage le plus complet, & le plus agréablement écrit, que nous ayons sur cette matiere, intitulé, *les Eclipses*, poëme latin en six chants, dédié à Sa Majesté, par M. l'abbé Boscovich, & traduit en françois par M. l'abbé Barruel. Paris, Valade, 1779. C'est dans le sixieme chant que l'on trouvera l'explication de la couleur rouge qui paroît dans la lune quand elle est éclipsée.

XLVIII. Quelle merveille eſt-ce, ſi comme un grand fleuve d'umbre venant à donner, ne plus ne moins qu'en une vaſte mer dedans la lumiere celeſte, qui n'eſt point une lumiere ferme ny arreſtée, ains agitée & promenée d'innumerables aſtres, & qui prent de toutes ſortes de meſlange & de differentes mutations, en prenant de la lune impreſſion tantoſt d'une & tantoſt d'autre couleur, elle la renvoye icy bas? Car on ne ſçauroit deſavouer, que un aſtre ou un feu ne peuſt apparoir en umbre ou noir, ou bleu & violet, veu que lon voit courir ſur les montagnes, ſur les campagnes, & ſur les plattes marines, pluſieurs diverſes ſortes d'apparences de couleurs par reflexion de ſoleil, qui ſont les teintures que la clarté meſlée d'umbres & de nuages, qui ſont comme les drogues des couleurs des paintres, y amene : leſquelles teintures Homere a taſché à aucunement nommer & exprimer, quand il appelle quelquefois la mer Violette, ou Rouge comme vin, une autre fois, le flot de Pourpre, & ailleurs la mer Perſe, & la bonace Blanche. Quant aux diverſitez des teintures & couleurs qui apparoiſſent deſſus la terre, il les a, je croy, laiſſées, parce qu'elles ſont en nombre infiny.

XLIX. Si n'eſt pas vrayſemblable, que la lune n'ait qu'une ſuperfice toute plaine & unie, comme

la

la mer, ains plus tost qu'elle ressemble de sa nature principalement à la terre, de laquelle l'ancien Socrates en Platon faisoit des contes à plaisir, soit qu'il voulust, soubs paroles couvertes, donner à entendre ceste-cy, ou qu'il parlast de quelque autre. Car il n'est point incroyable ny esmerveillable, si n'aiant rien de corrompu en soy, ny de limoneux & fangeux, ains jouissant d'une lumiere pure & nette du ciel, & estant pleine d'une chaleur, non de feu bruslant & furieux, ains gracieux, & ne faisant aucun mal, elle a en soy des lieux beaux & plaisans à merveilles, des montagnes resplendissantes, comme feu clair, des ceintures de couleur de pourpre, force or & argent, non point espars çà & là dedans le fond d'icelle, ains sortant à fleur de terre par les campagnes en grande abandance, ou bien semé par des collines & montagnes rases.

L. Et si la veuë de toutes ces choses là arrive jusques à nous à travers un umbre, tantost en une sorte & tantost en une autre, pour la diversité & differente mutation de l'air circonstant, pour cela la lune ne perd pas la venerable persuasion, ny la reputation de divinité, estant estimée par les hommes une terre celeste, ou plus tost un feu trouble, un mar ou une lie, comme disent les stoiques. Car le feu mesme est honoré d'honneurs

barbaresques emprès les Assyriens & Medois, qui par crainte servent & adorent ce qui peult nuire, en le sanctifiant plus tost que ce qui est de soy sainct. Quant au nom de la terre, il est à tout Grec venerable, & est reçeuë par toute la Grece la coustume de l'adorer & reverer autant que nul autre des dieux : & sommes bien loing de penser que la lune, que nous tenons pour une terre celeste, soit un corps sans ame & sans esprit, exempt & privé de tout ce que lon doit offrir aux dieux. Car & par la loy nous luy payons les recompenses & actions de graces des biens que nous en recevons. & par nature nous adorons ce que nous recognoissons de plus excellente vertu, & de plus honorable puissance, & pourtant ne pensons pas pecher en supposant que la lune soit une terre.

LI. Et quant à ceste face qui nous apparoist en elle, tout ainsi comme ceste terre, sur laquelle nous sommes, a de grandes sinuositez de vallées, aussi est il probable que celle là est ouverte & fendue de grandes fondrieres & baricaves, ès quelles il y a de l'eau, ou bien de l'air obscur, au fond desquelles la clarté du soleil ne peult atteindre ne penetrer, ains y default, & en renvoye icy bas la reflexion.

LII. Adonc Apollonides prenant la parole : Hé dea, je vous prie, dit-il, par la lune mesme,

vous ſemble il qu'il ſoit poſſible qu'il y ait là des umbres de fondrieres & baricaves, & que la veuë en vienne juſques icy à nos yeux? Ne prenez vous pas garde à ce qui en advient? Je vous diray quoy, & l'eſcoutez, encore que vous ne l'ignoriez pas. Le travers de la lune, ſelon la grandeur qui nous apparoiſt, quand elle eſt au milieu du ciel eſt de douze doigts, & chaſcune des taches noires & umbrageuſes eſt plus grande que un demy doigt, de ſorte qu'elle eſt par conſequent plus grande que la vingt & quatrieſme partie de la ligne traverſante, & toutefois ſi vous ſuppoſez que le tout & la circonference ſoit de trente mille ſtades, & la ligne traverſable de dix mille, ſelon la preſuppoſition, chaſcune de ces umbrageuſes marques ne ſera pas moins grande que de cinq cents ſtades. Conſiderez donc premierement, s'il eſt poſſible qu'en la lune y ait de ſi grandes fondrieres, & de telles inegalitez qu'elles puiſſent faire une telle umbre : & puis, comment il eſt poſſible qu'eſtants ſi grandes elles ne ſoient point veuës de nous.

LIII. Et adonc me prenant à rire : Tu m'as fait plaiſir, dis-je, Apollonides, d'avoir trouvé une telle demonſtration, par laquelle tu prouveras que toy & moy ſerons plus grands que les geans Aloades, non pas à toute heure du jour, principalement le matin & le ſoir. Penſes tu que

lors que le soleil fait nos umbres si longues, qu'il baille ceste belle raciocination à nostre sentiment, que si ce qui est adumbré est grand, qu'il faille que ce qui adumbre soit encore bien plus excessivement grand? Je sçay bien que ny l'un ny l'autre de nous n'a esté en l'isle de Lemnos, mais aussi que l'un & l'autre a bien souvent ouy dire ces vers [1],

> Le mont Athos couvrira le costé
> Du bœuf qui est dedans Lemnos planté.

Car l'umbre de ceste montagne attaint l'image d'un bœuf de bronze, qui est en Lemnos, s'estendant une longueur par dessus la mer, non moindre que de sept cents stades [2], non que la haulteur du mont qui fait l'umbre en soit cause, mais pource que l'esloignement de la lumiere fait les umbres des corps beaucoup de fois plus grandes que les corps ne sont. Considere donc icy que quand la lune est au plein, & qu'elle rend

[1] Grec : ce vers ïambique,

Ἄθως καλύψει πλευρὰ Λημνίας βοός,

au lieu de καλύψει, le traducteur Anglois a lu καμύψει : mais Eustathe (*in Iliad.* ξ. 229.) offre une leçon de ce vers, préférable à celle de Plutarque. Le voici d'après ce commentateur :

Ἄθως σκιάζει νῶτα Λημνίας βοός.

Voyez Appollonius de Rhode, (ΑΡΓΟΝ. Α. v. 601).

[2] Pline (T. I, p. 339, édit. *in*-12. de Barbou) estime cette distance de 87,000 pas : mais le nouvel éditeur remarque d'après Georgerin, & d'après les cartes géographiques les plus exactes, que cette distance n'est que de 40,000 pas. *Ibid.* p. 478.

la forme d'un viſage plus expreſſe, à cauſe de la profondeur de l'umbre, c'eſt alors qu'elle eſt plus eſlongnée du ſoleil : car le reculement de la lumiere eſt ce qui faict l'umbre grande, non pas les grandeurs des inegalitez qui ſont ſur la ſuperfice de la lune. Et puis tu vois que l'illumination du ſoleil tout alentour, ne permet pas que lon voye en plein jour les cymes des montagnes, & au contraire le bas, & ce qui en eſt creux ou umbragé en apparoiſt de tout loing.

LIV. Il n'y a doncques rien d'abſurdité ny d'eſtrange, ſi lon ne peult pas bien exactement veoir ce qui eſt du tout eſclairé & illuminé de la lune, & ſi par approchement des choſes obſcures & tenebreuſes auprès des claires & reluyſantes pour ceſte diverſité, la veuë en eſt plus exquiſe. Mais cela, dis-je, ſemble plus refuter & arguer la reflexion & reverberation, que lon dit qui ſe fait en la lune, parce que ceulx qui ſont dedans les rayons repliez, voient non ſeulement ce qui eſt enluminé, mais auſſi ce qui enlumine. Car quand la lueur jalliſſant d'une eau contre quelque muraille, la veuë ſe fait au lieu qui eſt ainſi enluminé par reflexion, l'œil y voit trois choſes, à ſçavoir le rayon ou la lueur qui eſt rebattue, l'eau qui fait la reflexion, & le ſoleil meſme, dont la lumiere venant à donner contre la ſuperfice de l'eau eſt rebattue & renvoyée. Cela eſtant

confessé, comme ce qui apparoist manifestement, on objice à ceulx qui disent, que la terre est esclairée de la lune par reflexion de la lumiere du soleil en elle, qu'ils monstrent de nuict le soleil apparent sur la superfice de la lune, ne plus ne moins que lon le voit de jour apparoissant dedans l'eau, où il donne, quand il se fait reflexion de ses rayons. Et comme ainsi soit qu'il n'y apparoist point, ils en inferent que c'est doncques par quelque autre maniere, & non par reflexion que se fait l'illumination de la lune : & si la reflexion ne se fait point, que la lune n'est point doncques une terre.

LV. Que leur fault il doncques respondre, ce dit Apollonides? Car l'argument de ceste objection contre la reflexion est commun aussi bien alencontre de vous que de nous. Il est voirement commun, dis-je, en quelque sorte, & en quelque autre aussi, non. Mais premierement regarde la comparaison, comment ils la prennent bien au rebours, & tout à l'envers. L'eau est icy bas sur la terre, & la lune est là-sus au ciel, de sorte que les rayons rebattus & repliez font une forme d'angle toute opposite, l'une aiant la pointe là-sus contre la superfice de la lune, l'autre çà bas. Qu'ils ne demandent doncques pas que toute face soit egalement visible, ny que de toute distance & esloignement, il se face pareille &

ſemblable reflexion, parce qu'en ce faiſant ils repugneroient à l'apparence toute notoire & manifeſte.

LVI. Et ceulx qui tiennent que la lune ſoit un corps non liſſé ny egalement plat & uny comme l'eau, ains peſant & terreſtre, je ne ſçay comment ils nous demandent l'apparence ſpeculaire du ſoleil : Car le laict meſmes ne rend point de telles images ſpeculaires, ny ne fait point de reflexions de noſtre veuë, à cauſe de l'inegalité & aſpreté rabotteuſe de ſes menues parties. Comment doncques ſeroit il poſſible que la lune renvoyaſt arriere de ſa ſuperfice la veuë, comme la renvoyent les mirouers qui ſont plus polis, & encore ceulx-là, s'il y a quelque rature, ou quelque ordure, ou quelque terniſſure en la ſuperfice, dont la veuë repliée a accouſtumé de prendre forme, on voit bien les mirouers, mais ils ne rendent point de contre-lueur. Celuy doncques qui demande que le ſoleil apparoiſſe en la lune, ou que noſtre veuë ſoit rebattue & repliée au ſoleil, qu'il demande quand & quand que l'œil ſoit le ſoleil, la veuë, la lumiere, & l'homme le ciel.

LVII. Car il eſt vray-ſemblable que la reflexion des rayons du ſoleil qui ſe fait en la lune, pour leur vehemence & grande ſplendeur rejallit avec coup vers nous : mais noſtre veuë

qui est debile & gresle, quelle merveille est ce, si elle ne donne point de coup qui face rejallir, ou si encore qu'elle rejallist, elle n'entretient pas maintenant sa continuité, ains s'esvanouit & vient à defaillir, n'aiant pas telle abondance de lumiere qu'elle ne soit disgregée & dissipée dedans les inegalitez & aspretez? Car il n'est pas impossible que la reflexion de nostre veuë, qui se fait sur l'eau & sur les autres sortes de mirouers, estant encore nostre veuë forte & puissante & prochaine de son origine, ne puisse rejallir contre l'œil. Mais de la lune encore qu'il se puisse faire quelques glissemens, ils seront tousjours foibles & obscurs, & qui defaudront en chemin, à cause de la longueur de distance: car autrement les mirouers creux & concaves rendent les rayons revenans & rebattus plus forts que les allans, de sorte que bien souvent mesmes ils s'allument & renvoyent du feu, & les bossus & courbez en forme de boule, d'autant qu'ils ne contrepoulsent pas de tous costez, les rendent foibles & obscurs. Vous voyez certes, quand deux arcs en ciel apparoissent, une nuée en comprenant une autre, que celle qui environne l'autre par le dehors, fait des couleurs obscures, & non assez distinctes & exprimées, par ce que la nuée exterieure estant plus eslongnée de nostre veuë, ne fait point une roide & forte reflexion. Et

quel besoing est il d'en dire davantage, veu que la lumiere mesme du soleil rebattue & renvoyée par la lune perd toute sa chaleur, & de sa clarté il n'en arrive à grand' peine jusques à nous qu'un bien peu de reste, bien petit & bien foible? Est il doncques possible que notre veuë passant la mesme carriere, il en arrive aucune parcelle de reste de la lune au soleil? Quant à moy, je ne le pense pas : mais considerez, dis je, vous mesmes, que si nostre veuë estoit de mesme affectionnée & disposée envers l'eau & envers la lune, il faudroit que la pleine lune representast les images de la terre, des arbres, des plantes, des hommes, & des astres, comme fait l'eau, & tous les autres genres de mirouers. Et s'il ne se fait point de reflexion de nostre veuë à nous rapporter telles images, ou pour la foiblesse d'icelle nostre veuë, ou pour la rabotteuse inegalité de la superfice de la lune, ne demandons non plus qu'elle rejallisse au soleil.

LVIII. Or avons nous doncques rapporté, autant qu'il ne nous est point eschappé de la memoire, tout ce qui fut là discouru : maintenant il est heure de prier Sylla, ou plustost d'exiger de luy, qu'il nous face sa narration, par ce qu'il a esté receu à ouïr tout le rapport à telle prefixe condition. Parquoy si bon vous semble, cessans de nous promener & nous asseans sur ces sieges,

donnons luy une audience reposée & rassise. Chascun le trouva bon ainsi. Aiants doncques tous pris place à se seoir, Theon se prit à dire : Je desire certes autant que nul autre de vous, ouïr ce qui se dira : mais devant je voudrois bien entendre quelque chose touchant ceulx que lon dit habiter dedans la lune, non s'il y en a quelques uns qui y habitent, mais s'il est possible d'y habiter : car s'il n'est pas possible qu'on y habite, aussi est il hors de raison de dire, que la lune soit une terre, autrement elle auroit esté creée pour neant & à nulle fin, ne portant fruicts aucuns, & ne servant de siege à la naissance ou nourriture d'hommes quelsconques, pour lesquelles causes, & ausquelles fins nous tenons, que ceste-cy où nous vivons, comme dit Platon, a esté faitte & creée pour estre nostre nourrice & vraye gardienne, produisant & distinguant le jour d'avec la nuict.

LIX. Tu sçais que lon dit beaucoup de choses & en jeu & à bon escient, à certes & par risée, de cela : car à ceulx qui habitent au dessoubs de la lune, on dit qu'elle leur pend dessus la teste suspendue, comme si c'estoient des Tantalus : & à l'opposite ceulx qui habitent au dessus, qu'ils y sont attachez & liez, comme des Ixions, mais qu'ils sont tournez d'une si roide impetuosité, qu'ils ne peuvent tomber, combien qu'elle

ne se meuve pas d'un seul & simple mouvement, ains de trois, qui est aussi la cause pour laquelle les poëtes l'appellent aucunefois Trivia, se mouvant & selon la longueur, & selon la largeur, & selon la profondeur du zodiaque, dont le premier mouvement s'appelle revolution : le second volute, qui signifie ligne torse en rond, sans que les deux bouts s'entrerencontrent : & le troisieme que les mathematiciens nomment, ne sçay comment, inegalité, combien qu'ils voyent bien qu'elle n'en a pas un autre qui soit si egal ne si certain en ses reversions, que cestuy-là.

LX. Parquoy il ne se faut pas esmerveiller si quelquefois de la roideur de ce mouvement il est tombé un lion au Peloponese, ains plustost se fault esbahir comment nous ne voions tous les jours dix mille cheutes d'hommes, & secousses d'animaux, tombans les pieds contre-mont de là-sus : car ce seroit mocquerie de disputer de leur demeure là, s'ils n'y peuvent ny naistre ny consister : car veu que les Ægyptiens & Troglodytes, sur la teste desquels le soleil est à plomb aux solstices un moment d'un jour seulement, & puis s'en retourne, peu s'en fault qu'ils ne soient tous ards & bruslez, pour la siccité excessive de l'air. Comment seroit il possible que ceulx qui habiteroient en la lune y peussent durer douze estez par chascun an, quand le soleil leur seroit

à plomb ſur la cyme de leur teſte, lors que la lune ſeroit en conjonction? Quant aux vents, aux nuées, & aux pluyes, ſans leſquels les fruicts de la terre ne ſçauroient ny naiſtre ny ſe conſerver, il eſt impoſſible d'en imaginer là, tant l'air y eſt ſubtil, ſec & chauld, veu qu'icy bas meſmes les plus hautes montagnes ne reçoivent point d'aſpres yvers annuels, ains y eſtant l'air pur & net ſans agitation quelconque pour ſa legereté, il evite toute ceſte concretion & eſpaiſſiſſement qui eſt icy, ſi d'aventure nous ne diſions, que comme Minerve inſtilla à Achilles du nectar & de l'ambroſie quand il ne recevoit point de nourriture: auſſi que la lune qui eſt & qui s'appelle Minetve, nourrit les hommes là, en leur produiſant & envoyant tous les jours de l'ambroſie, comme l'ancien Pherecydes dit, que les dieux meſmes ſe nourriſſent: car quant à celle racine Indienne que dit Megaſthenes, que certain peuple des Indiens qui n'ont point de bouche, dont ils ſont appellez Aſtomes, & ne mangent ny ne boivent point, ſont bruſler & fumer, & en vivent de l'odeur du parfum: où eſt-ce que lon en prendroit là, veu que la lune n'eſt point arroſée de pluye?

LXI. Theon aiant dit cela: Tu as, luy dis je, fort dextrement & gentilement par ceſte riſée oſté tout le ſourcil, le chagrin, & l'auſterité de

ce propos, ce qui me donne hardiesse de luy respondre, par ce que si je faulx, je n'en attens pas de punition fort aspre ny fort severe : car à la verité ceulx qui descroyent & rejettent du tout cela, ne sont pas les plus contraires à ceulx qui se le persuadent, mais ceulx qui ne veulent pas doulcement considerer ce qu'il y a de vraysemblable apparence & de possible. En premier lieu doncques je dis, qu'il n'est pas necessaire, s'il n'y a point d'hommes qui habitent en la lune, qu'elle ait esté faitte en vain & pour neant, à nulle fin : car nous voions que ceste terre cy mesme n'est pas par tout habitée, ny par tout labourée, ains une petite portion d'icelle, comme si c'estoient quelques promontoires, & quelques demy isles sortans hors de la mer pour y faire naistre, nourrir & vivre les plantes, les arbres & les animaux, le reste en est desert & deshabité, ou pour les grandes froidures, ou pour les excessives chaleurs, & la plus grande partie en est couverte & submergée au dessoubs de la grande mer oceane. Mais pour ce que tu aimes tousjours & estimes Aristarchus, tu n'escoutes pas Crates quand tu lis,

L'Ocean dont les hommes & les dieux
Sont engendrez, de son corps spacieux
La plus grand' part du rond terrestre couvre.

Mais pourtant il s'en fault beaucoup que cela ait esté fait pour neant : car la mer jette & rend des vapeurs molles, & les plus doulx vents nous viennent au plus fort de l'esté des regions gelées & inhabitables pour le froid des neiges qui s'y fondent, & se respandent par tous noz païs, & est colloquée au milieu, comme dit Platon, certaine gardienne & maistresse ouvriere qui fait le jour & la nuict. Il n'y a doncques rien qui empesche que la lune ne soit vuide d'animaux, & qu'elle ne baille des reflexions à la lumiere qui se respand tout alenviron d'elle, & receptacle aux rayons des astres qui confluent & se meslent ensemble dedans elle, pour cuire les evaporations eslevées de la terre, & quant & quant pour oster au soleil son ardeur trop cuisante & trop enflammée. Et en deferant beaucoup aux anciens propos que nous avons eu de main en main de noz peres, nous dirons qu'elle est censée & réputée Diane, vierge & sans generation, mais au demourant salutaire, & de grand secours & profit au monde.

LXII. Car de tout ce que nous avons dit, amy Theon, il n'y a rien qui preuve ne qui monstre que l'habitation en la lune soit impossible : car son tournoyement estant fort doulx, tranquille & gracieux, il adoulcit & polit l'air prochain, & l'espand alentour en bonne dispoſi-

tion, de maniere qu'il n'y a point occasion de craindre, que ceux qui ont vescu là n'en tombent ny n'en glissent, si ce n'est qu'elle mesme tombe. Et quant à la diversité & multiplicité de son mouvement, il ne procede pas d'inegalité, erreur, ou incertitude aucune, ains les astrologues monstrent en cela un ordre & un cours admirable, l'enfermans dedans des cercles qui se tournent par d'autres cercles, aucuns supposans qu'elle ne bouge quant à elle, autres la faisans mouvoir tousjours egalement & uniement de mesme vistesse, car ce sont les ascensions de divers cercles, les tournoyemens & habitudes des uns envers les autres, & puis envers nous, qui font fort ordonneement les hauteurs, bassesses, & les depressions qui nous apparoissent en son mouvement, & ses disgressions en latitude, le tout conjoinct à la revolution ordinaire qu'elle fait en longitude.

LXIII. Quant à la grande chaleur & continuelle inflammation du soleil, tu cesseras de la craindre si tu opposes premierement aux douze conjonctions les douze oppositions, & puis la continuation de mutation aux excessives extremitez, lesquelles ne durent pas long temps, les reduisans à une propre & peculiere temperature, & leur ostant ce qu'il y a de trop en toutes les deux: car il est vray-semblable que ce qui est entre deux a une saison fort semblable à la prime

vere. Et puis le soleil envoye jusques à nous ses rayons par un air gros & trouble, où il imprime sa chaleur nourrie par les evaporations, là où l'air estant là subtil & transparent, respand & disgrege les rayons, n'aiants aucun entretenement ny aucun corps à quoy s'attacher.

LXIV. Quant aux arbres & aux fruicts icy, ce sont les pluyes qui les nourrissent, mais ailleurs, (comme en la haulte Bœoce [1]) alentour de Thebes chez vous, & aux environs de Syene, ce n'est pas l'eau du ciel, mais de la terre, qui les nourrit, la terre la beuvant, & estant secourue de vents rafraichissants & de rosée, elle ne cederoit pas en fertilité à la mieux trempée & arrosée qui soit au monde, tant elle est bonne & forte. Et les mesmes especes d'arbres, en nostre païs, s'ils ont esté bien hyvernez, & qu'ils aient eu un bien aspre & long hyver, ils produisent beaucoup de bon fruict : mais en Afrique, & chez vous en Ægypte, ils craignent fort & s'offensent du froid. Et la province de Gedrosie & de Troglodytide, prochaine de la mer Oceane, estant fort sterile pour sa seicheresse, & sans aucuns arbres, neantmoins dedans la mer adjacente elle nourrit des arbres de haulteur & grandeur merveilleuse,

[1] Cette parenthèse renferme les mots ajoutés au texte par Amyot : car Plutarque ne veut point parler de Thèbes de la Béotie, mais de la ville du même nom qui étoit en Egypte.

&

& verdoye jusques au fond, dont ils appellent les uns oliviers, les autres lauriers, les autres cheveux d'Isis. Et ceste plante qui s'appelle Anacampserotes [1], estant arrachée de terre, non seulement vit tant que lon veult, mais qui plus est elle jette verdure. Et entre les graines que lon seme, les unes, comme nommeement le centaurium, si on les seme en une bonne & grasse terre, que lon les trempe & arrose, ils sortent de leur naturelle qualité, & perdent toute leur vertu, par ce qu'elles aiment la secheresse, & en profitent en leur propre naturel : il y en a d'autres qui ne peuvent pas seulement supporter les rosées, comme la plus part des plantes Arabicques qui se fenent, se flestrissent & se meurent, si on les mouille. Quelle merveille donc est-ce, s'il croist en la lune des racines, des semences & des plantes, qui n'aient point besoing de pluyes ny de froidures d'hyver, ains qui soient propre à un air delié & sec, comme celuy de l'esté?

LXV. Et comment n'est il vraysemblable que la lune jette des vents tiedes, & que du bransle de son agitation ne sorte de doulces haleines, & des subtiles rosées & humiditez legeres

[1] Ce sont plusieurs plantes qui s'appellent autrement sempervives. *Amyot.* L'anacampserote est vulgairement prise pour une féve épaisse : les botanistes nomment cette plante l'orpin.

qui s'espandent par tout, pour fournir aux plantes verdoyantes, attendu qu'elle est de sa temperature non ardente ny alterée de secheresse, ains plus tost molle, moitte, & engendrant toute humidité ? Car il ne vient d'elle à nous pas un effect de siccité, mais d'humidité & de mollesse feminine plusieurs, les croissances des plantes, putrefactions des chairs, les tournemens & relaschemens des vins, les attendrissemens des bois, les faciles enfantemens des femmes. Mais je crains d'irriter & provocquer Pharnaces qui ne dit mot, en alleguant, comme ils disent eux, les flus & reflus de la grande mer oceane, les havres & destroits de mer qui s'enflent & se haulsent par la lune, augmentant les humeurs. Et pourtant je me tourneray plustost devers toy, amy Theon, car tu nous dis en interpretant ces vers du poëte Alcman,

> De Jupiter & de la Lune fille,
> Dame Rosée [1].

qu'en ce lieu là il appelle l'air Jupiter, lequel estant humecté par la lune se convertit en rosée : car elle est, mon bel amy, de nature presque toute contraire au soleil, non seulement en ce que tout ce qu'il espaissit, deseiche & endurcit, elle a accoustumé de le humecter, fondre & amol-

[1] Voyez Tome XIX, p. 277, & Tome XVIII, p. 189.

lir, mais qui plus est d'humecter & refroidir sa chaleur, quand elle vient à donner sur elle, & se mesler à elle. Ceux doncques qui estiment que la lune soit un corps de feu, & bruslant, faillent.

LXVI. Et pareillement ceux qui veulent que les animaux y habitants aient toutes les choses necessaires à la naissance, vie, nourriture, & entretenement qu'ont ceux de par deçà, ne considerent par la diversité grande & inegalité qui est en la nature, là où il se treuve des varietez & differences plus grandes entre les animaux des uns aux autres, que non pas avec les autres substances, qui ne sont pas animaux: & fauldroit dire qu'il n'y eust point d'hommes au monde sans bouche, qui se nourrissent de senteurs seulement, s'il semble que les hommes ne peussent vivre sans nourriture solide. Mais Hesiode au contraire nous donne à entendre couvertement par ces vers,

Le fol ne sçait de combien sert la mauve [1],

[1] Pline (XX, 84.) fait un grand éloge de la mauve, ce qui fournit au nouvel éditeur de ce savant naturaliste, l'occasion de faire une note curieuse & intéressante (T. IV, p. 456). Les Romains, y est-il dit, cultivoient la mauve pour l'usage de leurs tables; & elle est encore à présent une nourriture recherchée par tous les habitans de l'Archipel, de l'Orient, & sur-tout de la Chine: ce qui doit rendre surprenant qu'on en fasse aussi peu de cas parmi nous.

Ny l'aphrodile [1], & que vault la Guimauve [2].

La puiſſance que nous expoſoit Ammonius, & que Epimenides nous monſtroit meſme par effect, enſeignant que la nature ſouſtient l'animal de bien peu d'entretenement, & prouveu qu'il y en ait auſſi gros qu'une olive, qu'il n'a beſoing d'autre nourriture. Or ceux qui habitent ſur la lune, ſi aucuns y en a, doivent eſtre diſpos & legers, & faciles à nourrir de tout ce que lon veult, & que la lune meſme, comme le ſoleil auſſi eſtant un animal de feu pluſieurs fois grand comme la terre, ſe nourrit & entretient des humiditez qui ſont deſſus la terre, comme auſſi ſont, ce diſent-ils, tous les autres aſtres qui ſont en nombre infiny, tant ils eſtiment que les animaux de là ſus vivent legerement, & ſe contentent de peu de choſes. Mais ny nous ne voyons cela, ny ne conſiderons que la region, la nature, la diſpoſi-

[1] Liſez : aſphodele. (Plin. XXI, 68). On voit par le Journal de Trévoux, (an. 1709, p. 2206) qu'on a eu recours à cette plante pour faire du pain dans les grandes diſettes. Mais, comme le remarque très bien le nouvel éditeur de Pline, ce pain ne laiſſe pas que d'avoir beaucoup d'inconvéniens.

Aſpicies tollentem altè faſtigia lychnim,
Quemque olim Aſcræus celebravit carmine vates,
Aſphodelum, veſcâ ſeſe radice ferentem,
Quâ veteres uſi quondam perhibentur agreſtes.

Rapin. Hort. lib. 1, v. 517, *ex edit. Gabriel. Brotier.* Paris, Barbou, 1780.

[2] Heſiod. Op. & Di. 40.

tion & temperature est toute autre & accommodée à eux. Tout ainsi comme si nous ne pouvans approcher de la mer, ny la toucher, ains en ayants seulement la veuë de tout loing, & entendans que l'eau en est amere, salée, & non beuvable, quelqu'un nous venoit dire qu'elle nourrit de grands animaux en grand nombre, & de toutes formes dedans son fond, & qu'elle est toute pleine de grandes bestes qui se servent de l'eau, ne plus ne moins que nous faisons de l'air, il nous seroit advis qu'il nous conteroit des fables, & des nouvelles estranges, controuvées & faittes à plaisir. Ainsi semble il que nous soions affectionnez & disposez envers la lune, descroiants qu'il y ait aucuns hommes qui habitent là, & croy que eux s'esmerveillent encore bien plus voyants la terre qui est comme la lye, & la vase du monde leur apparoissant atravers des nuées & brouillas humides, petit lieu, bas & abject, & immobile, sans clarté ny lumiere quelconque, si cela petit peut produire, nourrir & entretenir des animaux qui aient mouvement, respiration, chaleur. Et si d'adventure ils avoient jamais ouy ces vers d'Homere,

Horrible lieu, villain & detestable
Aux dieux estant soubs la terre habitable,
Autant comme est la terre loing des cieux.

ils penseroient certainement qu'ils auroient esté escripts de ceste terre cy, & que l'enfer & le tartare auroient esté reculez icy, & que la terre egalement distante des cieux & des enfers, ce seroit la lune.

LXVII. Comme je parlois encore, Sylla me dit : Arreste toy un peu Lamprias, & prens garde que tu ne passes point la porte, comme lon dit en commun proverbe, en faisant donner la fable en terre, & que tu ne troubles & confondes tout le jeu, qui pour le present a une autre scene & une autre disposition. Je feray doncques le joueur, dis-je, mais devant que d'y entrer plus avant, je vous diray l'autheur, s'il n'y a rien qui l'empesche, commençant ainsi comme fait Homere,

Ogygie est une isle loing en mer,

distante de l'Angleterre, en naviguant devers le couchant de cinq journées de navigation, & y en a encore trois autres distinctes egalement d'elle, & les unes des autres, en tirant devers l'occident estival, en l'une desquelles les barbares du païs feignent que Saturne est detenu prisonnier par Jupiter. Et pour garde tant de luy que des isles, & de toute la mer adjacente, qui se nomme Saturnienne, le geant Ogygius ou Briareus est là colloqué, & que la grande terre ferme, par

laquelle la grande mer eſt tout alentour circulairement bordée, eſt diſtante des autres iſles de moindre eſpace, & de celle d'Ogygie environ de cinq mille ſtades, à y aller en vaiſſeaux à rame, par ce que la mer y eſt platte & baſſe, difficile à naviguer aux grands vaiſſeaux ronds, à cauſe de la vaſe qu'y apporte la multitude des rivieres, qui venans de la grand' terre ſe degorgent dedans, & y font de grands bancs qui atterrent la mer, & la rendent malaiſée à naviguer, dont on a eu anciennement opinion qu'elle eſtoit glacée. Les coſtes d'icelle terre ferme au long de la mer ſont habitées alentour d'une grande baye qui n'eſt pas moindre que celle des marets Mæotides, dont l'emboucheure eſt vis à vis à droitte ligne de celle de la mer Caſpienne. Ils ſe nomment & s'eſtiment eux habitants de terre ferme, & nous autres inſulaires, comme habitans en une terre qui tout alentour eſt environnée & bagnée de mer. Et penſant que ceux qui jadis y furent avec Hercules & y demourerent, ſe meſlans parmy les peuples de Saturne, remeirent ſus la nation Grecque, laquelle commençoit à s'y eſteindre, & à eſtre vaincue & ſupplantée de la langue, des loix, & façons de faire des barbares, & la feirent de rechef florir & retourner en vigueur. Et pourtant le premier honneur y eſt deferé à Hercules, & le ſecond à Saturne. Or quand l'eſtoile de Saturne

que nous appellons Phænon, & eux Nyctħurus, arrive au ſigne de Taurus, qui ſe fait en l'eſpace de trente ans, ils ſont long temps à preparer ce qui eſt neceſſaire à un ſolennel ſacrifice, & au voyage d'une longue navigation, auquel il fault que ceux à qui le ſort touche aillent avec rames. Eſtans doncques embarquez & partis, ils demeurent long temps en païs eſtrange, où ils ont diverſes adventures, l'un d'une ſorte, l'autre d'une autre, & que ceux qui ſe ſauvent & eſchappent de la marine, abordent premierement en ces iſles oppoſites là, qui ſont habitées de peuples Grecs, là où ils voient que le ſoleil ne demeure pas abſconſé une heure durant, l'eſpace de bien trente jours, que cela eſt leur nuict, dont les tenebres ſont bien peu obſcures, & comme le crepuſcule du jour : qu'après avoir demeuré là quatre vingt dix jours grandement careſſez & honorez, comme eſtant tenus pour ſaincts, & tels appellez, après ils ſont conduits par les vents, & trajetté en l'île de Saturne, là où il n'y a point d'autres habitans qu'eux, & ceux qui y ont eſté envoyez devant eux : car il leur eſt loiſible après treize ans qu'ils ont ſervy à Saturne, de s'en retourner en leur païs & en leurs maiſons, mais que la plus part aiment mieux demourer-là doulcement que de s'en retourner, aucuns pour ce qu'ils s'y ſont desjà accouſtumez,

les autres pour ce que sans labeur & sans affaires ils ont abondance de toutes choses, tant pour faire sacrifices, & pour l'entretenement de la despense ordinaire à ceux qui versent continuellement à l'estude des lettres, & de la philosophie, par ce qu'ils disent que la nature de l'isle & la doulceur de l'air environnant est admirable.

LXVIII. Et qu'il y en a eu quelques uns qui en avoient voulu partir, ausquels Dieu avoit resisté & empesché leur partement, se monstrant à eux, comme à ses familiers amis, non seulement en songes, & par signes exterieurs, mais aussi visiblement, se presentans à eux des esprits familiers & dæmons, & devisans avec eux : car ils disent que Saturne mesme y est, dedans une grande caverne d'un rocher reluisant, comme s'il étoit de fin or, endormy, par ce que Jupiter luy a preparé le sommeil au lieu de fers aux pieds, pour le garder de bouger : mais qu'il y a des oiseaux qui volants dessus, luy apportent de l'ambrosie, & que toute l'isle en est remplie d'une odeur & parfum admirable, qui s'espand comme une fontaine odorante hors de ceste caverne là par toute l'isle, & que ces dæmons là servent & font la court à Saturne, aians esté ses courtisans & familiers amis, du temps qu'il tenoit l'empire & royauté sur les hommes & sur les dieux, & qu'aians la science de deviner les choses futures,

ils en predisent beaucoup d'eux mesmes : mais les plus grandes, & de plus grande importance, quand ils retournent de veoir Saturne ils les revelent, par ce que tout ce que Jupiter propense, Saturne le songe, mais que son resveil est de toutes passions titaniques, & perturbations d'esprit en luy. Le sommeil ** doux & gracieux, & la divine & royale nature en icéluy toute nette, incontaminée & pure.

LXIX. Là doncques aiant cest estranger esté porté, & y servant Dieu en repos & à loisir, il acquit de l'astrologie autant de suffisance comme il s'en peult acquerir, en pénétrant le plus avant qu'il est possible en la géométrie, & au reste de la philosophie. Il s'adonnoit aussi aucunement à la naturelle, mais luy estant pris une envie & desir de veoir & visiter à l'œil la grande isle (car ainsi appellent ils la terre ferme là où nous sommes) après que les trente ans furent passez, & ses successeurs arrivez, aiant pris congé de tous ses parents & amis, il monta sur mer, equippé au demourant sobrement & legerement, mais portant quand & soy bonne provision d'argent en des vases d'or. Or de vous raconter particulierement tout ce qui luy advint, combien de nations il visita, combien de païs il passa, comment il estudia ès lettres sainctes, & feit profession en toutes sainctes confrairies, & toutes religions, un

jour tout entier ne suffiroit pas à le vous reciter par le menu, ainsi comme il le nous racontoit s'en souvenant très bien, & jusques aux moindres particularitez.

LXX. Mais quant à ce qui appartient à la presente dispute, escoutez le : car il demoura bien longuement à Carthage, y estant grandement honoré & respecté, par ce qu'il trouva certaines peaux de parchemin sacrées, qui avoient esté transportées secrettement hors de la ville au premier sac d'icelle, & avoient esté cachées bien long temps dedans la terre. Si disoit qu'il falloit, & m'admonestoit fort de le faire, entre les dieux apparents adorer & honorer sur tous la lune, comme celle qui estoit la principale guide & maistresse de nostre vie. Dequoy m'esmerveillant & le priant de me le declarer & exposer un peu plus clairement : Les Grecs, dit il, ô Sylla, disent beaucoup de choses touchant les dieux : mais non pas tout bien, comme premierement de dire qu'il y a une Ceres & une Proserpine, ils ont raison, mais de les mettre ensemble, & toutes deux en un mesme lieu, non : car l'une Ceres est en terre, dame & maistresse de ce qui est sur la terre, & l'autre est en la lune, & s'appelle par ceux qui sont habitants en la lune, Coré ou Proserpine : Proserpine, pour ce qu'elle porte lumiere ou clarté : & Coré, pour ce que

nous appellons Coré la prunelle de l'œil, dedans laquelle se voit l'image de celuy qui regarde, tout ainsi comme la clarté du soleil resplendit en la lune. Et quant à ce que lon dit qu'elles vont errantes & s'entrecherchent l'une l'autre, il y a aussi de la verité : car elles s'entreappetent, quand elles sont separées l'une de l'autre, & s'entre ambrassent souvent en l'umbre. Et que ceste Coré soit tantost au ciel & en la lumiere, & tantost en tenebres & en la nuict, cela n'est pas faulx, mais il y a seulement erreur au nombre du temps. Car nous la voions, non pas six mois durant, mais de six en six mois dessoubs la terre, comme dessoubs sa mere prise de l'umbre, & peu souvent se rencontre que cela advienne dedans cinq mois, par ce qu'il est impossible qu'elle abandonne Pluton estant sa femme, comme Homere mesme soubs paroles couvertes a gentilement dit,

> En la campagne Elysienne au bout
> Et à la fin de la terre.

Car là où finit l'umbre de la terre, c'est cela qu'il appelle le bout & la fin de la terre, là où nul meschant qui ait vescu impurement, ne sçauroit jamais parvenir. Mais les gens de bien après leur mort y estants portez, y ménent une vie aisée,

non pas pourtant heureuſe ny divine juſques à la ſeconde mort.

LXXI. Mais quelle elle eſt, amy Sylla, ne m'en interrogue point, car moy meſme le declareray cy après. Le commun eſtime que l'homme ſoit un ſuppoſt compoſé, & ont raiſon de le croire ainſi, mais ils faillent en ce qu'ils l'eſtiment compoſé de deux parties ſeulement, par ce qu'ils eſtiment que l'entendement ſoit une partie de l'ame, par ce que l'entendement eſt meilleur que l'ame, d'autant que l'ame vault mieux, & eſt plus divine que le corps, & fait ceſte compoſition de l'ame, avec l'entendement la raiſon, & avec le corps la paſſion, dont l'une eſt le principe de la volupté & de la douleur, & l'autre de la vertu & du vice. Eſtants doncques ces trois parties conjoinctes enſemble, la terre en a baillé le corps, la lune l'ame, & le ſoleil l'entendement en la generation de l'homme ** & donne l'entendement la raiſon à l'ame, comme le ſoleil la lumiere à la lune.

LXXII. Et des morts dont nous mourons, l'une fait des trois deux, & l'autre de deux un, & l'une eſt en la region de Ceres * luy ſacrifier. Et auſſi les Atheniens appelloient les treſpaſſez, les Demetriens ou Cerealiens anciennement : & l'autre * mort en la lune, region de Proſerpine, & eſt domeſticque, de l'une Mercure le terreſtre, de l'autre le celeſte. L'une deſlie l'ame d'avec

le corps ſoudainement, & avec force & violence : & Proſerpine doucement avec long temps, l'entendement d'avec l'ame : & c'eſt pour cela que lon l'appelle Monogenes, comme qui diroit unique, ou unigenite. Car ce qui eſt de meilleur en l'homme devient ſeul quand il eſt ſeparé par elle, & l'un & l'autre advient ſelon nature. Toute ame ſans entendement & avec entendement ſortant du corps, il eſt ordonné par fatale deſtinée, qu'elle vague certain temps, non pas egale, en la region qui eſt moienne entre la terre & la lune. Car celles qui ont eſté injuſtes & deſordonnées, y paient là les peines de leurs pechez : & les bonnes & honneſtes juſques à ce qu'elles aient nettoyé, & par expiation chaſſé hors toutes les infections qu'elles pourroient avoir contractées de la contagion du corps, comme de l'autheur de tout mal, & ce en la plus doulce partie de l'air, que lon appelle le verger de Pluton, là où il fault qu'elles demeurent un certain temps prefix. Et puis, ne plus ne moins que ſi elles retournoient d'une peregrination vagabonde de long exil en leur païs, elles gouſtent de la joye, telle que la ſentent ceux qui font profeſſion ès ſainctes ceremonies, meſlée de trouble & d'esbahiſſement chaſcun avec ſa propre eſperance. Car il en pouſſe & chaſſe pluſieurs, leſquelles appétent desjà la lune.

LXXIII. Quelques unes prennent plaisir à estre au bas, & regardent encore de rechef comme au fond, mais celles qui sont montées amont, y sont seurement colloquées. Premierement comme victorieuses elles sont couronnées de couronnes que lon appelle la constance des æles, pour autant qu'en leur vie elles ont refrené la partie desraisonnable & passible de l'ame, & l'ont rendue subjecte & obeissante au frein de la raison. Secondement elles ressemblent à voir à un rayon de soleil. Tiercement l'ame qui est là-sus eslevée, y est affermie & fortifiée par l'air qui est à l'environ de la lune, & y prent force & roideur, ne plus ne moins que les ferremens de la trempe. Car ce qui est encore rare & laxe, se resserre & affermit, & devient luysant & transparent, de maniere qu'il se nourrit de la moindre evaporation du monde. Et c'est ce que Heraclitus a voulu dire, quand il dit, que les ames en la region de Pluton odorent. Et là premierement elles voyent la grandeur de la lune, & sa beauté, & sa nature, qui n'est simple ny sans mixtion, ains estant comme une composition faite d'astre & de terre. Car comme la terre meslée de vent & de liqueur devient molle; & le sang meslé parmy la chair, luy donne sentiment, aussi disent ils que la lune meslée avec la quinte essence celeste, jusques au fond, en devient animée, & feconde, & gene-

rative, & quant & quant egalement contre-pefée de pefanteur & de legereté. Car le monde mefme eftant ainfi compofé des chofes qui vont naturellement contre-bas & contre-mont, eft du tout exempt du mouvement local de lieu à autre, ce qu'il femble que Xenocrates mefmes par une divine imagination ait entendu, en aiant pris le commancement de Platon.

LXXIV. Car c'eft Platon qui le premier a affermé que chafcun aftre eft compofé de feu & de terre, par les natures moiennes données en certaine proportion, d'autant que rien ne peult venir ny cheoir au fentiment de l'homme, qui n'ait quelque proportion meflée de terre & de lumiere: & Xenocrates dit, que le foleil eft compofé du feu & du premier folide, & la lune du fecond folide, & de fon propre air: & la terre de l'eau, & du feu, & du tiers folide: & que du tout ny le folide feul à par foy, ny le rare n'eft capable ny fufceptible d'ame.

LXXV. Voylà quant à la fubftance de la lune: & quant à la largeur & grandeur, elle n'eft pas telle, comme les geometres la difent, mais beaucoup de fois plus grande, & mefure peu fouvent l'umbre de la terre de fa grandeur, non pource qu'elle foit petite, mais pource qu'elle y adjoufte un très chaud mouvement, à fin que bien toft elle paffe l'endroit tenebreux, en emportant les

ames

ames des bienheureux qui se hastent & crient, par ce que tant comme elles sont dedans l'umbre, elles ne peuvent plus ouir l'armonie des corps celestes, & quant & quant au dessoubs les ames des damnez qui sont punies, se lamentent & crient diversement à travers ceste umbre. C'est pourquoy en l'eclipse plusieurs ont accoustumé de mener du bruit, & de faire sonner & bruire des poëlles & chaudieres de cuivre alentour de ces ames. Encore les effroye ce que lon appelle la face de la lune, quand elles en approchent, pource qu'elle leur semble chose espouventable à veoir, ce qu'elle n'est pas. Mais ainsi comme la terre, sur laquelle nous sommes, a plusieurs grands & profonds golphes, l'un, celuy de la mer Mediterranée, qui se respand entre les deux coulonnes d'Hercules au dedans de la terre vers nous, & d'autres au dehors, comme la mer Caspienne, & celuy de la mer Rouge, aussi sont-ce des fondrieres & profondes vallées de la lune, & appelle lon le plus grand des trois, le gouffre de Hecaté, là où les ames souffrent & font souffrir les peines des maux qu'elles ont faicts ou soufferts depuis qu'elles ont été nées : les deux autres petits, les passages par où il fault que les ames passent, & appelle lon ce qui en regarde vers le soleil, le champ Elysien, & ce qui regarde vers la terre, le champ de Proserpine.

LXXVI. Si ne demourent pas tousjours les dæmons dessus icelle, ains descendent quelquefois icy bas pour avoir le soing & superintendence des oracles, & assistent & concelebrent les plus hautes ceremonies, aiants l'œil sur les messaicts, & les punissants, & preservans aussi le bon tant ès perils de la guerre que de la mer. Et si en cela ils commettent eulx mesmes quelques fautes, ou par cholere, ou par envie, ou par injuste grace & faveur, ils en payent & portent la peine. Car ils sont rejettez contre terre, & attachez à des corps humains. Mais du nombre de ces meilleurs là estoient ceulx qui servoient & accompagnoient Saturne, ainsi comme eulx mesmes disoient, & devant encore ceulx qui jadis en Candie s'appelloient les dactyles Idées, & en la Phrygie les Corybantes, & ceux de la Bœoce en la ville de Lebadie, que l'on nomme les Trophoniades, & infinis autres en divers lieux de la terre habitable, dont les noms, les temples, & les honneurs durent & demeurent encores jusques au jourd'huy, mais les puissances d'aucuns defaillent, estants transferez par un très heureux changement en autre lieu. Ce qui advient aux uns plus tost, aux autres plus tard, quand l'entendement vient à estre separé de l'ame, laquelle se fait par l'amour, & le desir de jouir de l'image du soleil, en laquelle & par laquelle resplendit

la beauté divine desirable & heureuse, que toute nature appéte diversement & desire, l'une en une sorte, & l'autre en une autre. Car la lune mesme tourne continuellement pour le desir qu'elle a de se joindre à luy, comme la source de toute fertilité. Si demeure la nature de l'ame en la lune, retenant quelques vestiges, & quelques songes de la vie : au moien dequoy estime que cela ait esté très bien dit,

L'ame s'en est, comme un songe, envolée.

Ce qu'elle ne fait pas incontinent qu'elle est separée d'avec le corps, ains après quand elle se treuve seule & segregée de l'entendement.

LXXVII. Et de tout ce que jamais dit Homere, il n'y a point un passage plus divin, ne plus divinement dit que celuy là, où il dit de ceulx qui sont aux enfers,

Après je vey d'Hercules la semblance,
Car au ciel est sa veritable essence,
Parmy les dieux :

par ce que chascun de nous n'est point ny le courage, ny la crainte, ny la cupidité, non plus que ny la chair, ny les humeurs, ains la partie dont nous discourons & entendons : mais l'ame estant moulée & formée de l'entendement, & moulant & formant le corps en l'ambrassant de tous costez,

elle en reçoit une impreſſion & forme, tellement qu'encore qu'elle ſoit ſeparée & de l'entendement & du corps, neantmoins elle retient encore la figure & la ſemblance bien long temps, de ſorte qu'à bon droit on l'en appelle l'image. Et de ces ames là, comme j'ay desjà dit, la lune eſt l'element, par ce que les ames ſe reſolvent en icelle, ne plus ne moins que les corps des treſpaſſez ſe reſolvent en la terre : & celles qui ont eſté vertueuſes & honneſtes, aiants aimé le repos de l'eſtude, ſans s'embrouiller d'affaires, ſe reſolvent & eſvanouiſſent promptement, parce qu'eſtans laiſſées de l'entendement, & n'uſans plus des paſſions corporelles, elles ſe reſolvent & eſvanouiſſent incontinent : mais celles des ambitieux, & de ceulx qui ſe ſont meſlez d'affaires, des amoureux, qui ont aimé les corps, & des courageux, ſe ramenans la memoire des choſes qu'ils ont faittes en leur vivant, ne plus ne moins que des ſonges en dormant, ſe proménent vagantes çà & là, comme celle d'Endymion : & pource que leur inconſtance, & l'eſtre trop ſubjettes aux paſſions, les tranſporte & les retire hors de la lune à une autre generation, ne les laiſſant point repoſer, ains les decevant & abuſant.

LXXVIII. Car il n'y a plus rien de petit, ny de raſſis, ny de conſtant & accordant, depuis qu'eſtans delaiſſées de l'entendement, elles vien-

nent à eſtre ſaiſies des paſſions corporelles, ains & de telles ames viennent & naiſſent puis après des Titiens & des Typhons tels, comme celuy qui jadis par force & violence ſaiſit la ville de Delphes, & renverſa ſans deſſus deſſoubs le ſanctuaire de l'oracle, ames deſtituées de toute raiſon, & qui ſe laiſſent aller à la ſuperbe violence de toutes les paſſions : toutefois encore, après long traict de temps, la lune reçoit ces ames là, & les raccouſtre : & le ſoleil inſpirant derechef & ſemant à leur faculté vitale de l'entendement, en fait de toutes nouvelles ames : & la terre, pour le tiers, leur baillant de nouveaux corps, car elle ne donne rien après la mort de ce qu'elle prent à la naiſſance : & le ſoleil ne prent rien, mais il reprent & reçoit l'entendement qu'il a donné.

LXXIX. Mais la lune donne & reçoit, conjoinct, unit & ſepare, ſelon diverſes facultez & puiſſances, dont l'une ſe nomme Ilythia, celle qui conjoinct : & Diane, celle qui diviſe & déjoinct : & des trois deeſſes fatales ou parques, celle qui s'appelle Atropos eſt colloquée dedans le ſoleil, qui donne le principe de la naiſſance : & Clotho logée en la lune, eſt celle qui joinct, meſle & unit. Et la derniere Lacheſis, eſt en la terre, qui y met auſſi la main, avec laquelle la fortune a bien grande part. Car ce qui eſt ſans

ame eſt imbecille de ſoy, & né à ſouffrir de toute autre choſe. Mais l'entendement eſt ſouverain ſur tout le reſte, & n'y a rien qui le puiſſe faire ſouffrir. Et l'ame eſt moienne & meſlée des deux, comme la lune a eſté faitte & creée de dieu une compoſition & mixtion des choſes hautes & baſſes, aiant la meſme proportion envers le ſoleil que la terre a envers elle.

LXXX. Voylà, ce dit Sylla, ce que j'entendy de ce mien hoſte paſſant eſtranger, ce qu'il diſoit avoir entendu des dæmons, qui ſervoient & miniſtroient à Saturne. Et vous, ô Lamprias, le pouvez prendre en tel part que bon vous ſemble.

SOMMAIRE

DU DIALOGUE, SUR LES ORACLES DE LA PROPHÉTISSE PYTHIE.

ENTRÉE *de ce dialogue.* VI. *Débats préliminaires ſur la compoſition des ſtatues que l'on voit à Delphes, & ſur leur couleur.* XI. *Examen critique des vers de l'oracle.* XII. *Ils ne peuvent être attribués à Apollon, & pourquoi.* XVI. *Le dieu eſt auteur de la penſée, & la Pythie l'eſt ſeulement de la forme du vers.* XVII. *Propoſition d'examiner ce qui fait le ſujet de cet entretien.* XVIII. *Digreſſion préliminaire ſur divers prodiges.* XIX. *Sur leur cauſe.* XX. *Sur la divinité des oracles de la Sibylle.* XXIV. *Sur les grenouilles repréſentées au pied du palmier de bronze offert à Apollon.* XXVIII. *Sur le nom de la chapelle des Corinthiens.* XXIX. *Sur des honneurs rendus à des courtiſannes.* XXXII. *Sur les offrandes de pluſieurs villes.* XXXIII. *La queſtion, Pourquoi la Pythie ne rend plus ſes oracles en vers, remiſe ſur le tapis.* XXXIV. *Les oracles n'en doivent pas moins être reſpectés, quoique rendus en proſe.* XXXV. *Hiſtoire*

de plusieurs oracles importans rendus en prose. XXXVIII. *La forme & la maniere dont sont rendus les oracles, dépendent beaucoup des dispositions de la Pythie.* XLIII. *Raison des oracles anciennement rendus en vers.* XLIV. *Raison du changement fait dans la maniere dont se rendent les oracles.* L. *Il y a de la témérité à blâmer ce changement.* LI. *Les oracles ont plus que jamais la confiance publique.* LII. *Le changement arrivé dans la maniere dont ils se rendent, est un argument de plus en faveur de leur divinité.*

POURQUOY LA PROPHETISSE PYTHIE

NE REND PLUS SES ORACLES EN VERS.

BASILOCLES. Vous avez tant faict à promener par tout cest estranger, pour luy monstrer les statues & ouvrages publicques [1], Philinus, qu'il est soir bien tard, & que je suis las de vous attendre.

II. PHILINUS. Aussi marchions nous tout bellement, Basilocles, en semant des propos, & les moissonnant aussi tost avec combat, pource qu'ils estoient cachez en embusche, & guerriers nous germans & levans par le chemin, comme feirent anciennement les hommes semez de Cadmus [2].

III. Envoyerons nous doncques querir quelqu'un de ceulx qui y ont assisté pour les nous raconter, ou si toy mesmes, en faveur de nous, prendras la peine de ce faire ?

[1] Philips est plus conforme au texte : all the consecrated rarities, tout ce qu'il y avoit de précieux dans les objets consacrés.

[2] Philips a traduit d'après un texte qui differe beaucoup, en cet endroit, de celui qu'Amyot & les autres traducteurs modernes ont suivi. La pensée, dans l'anglois, est agréable & ingénieuse, & n'offre aucune obscurité : Therefore we walk'd slowly along, talking and discoursing, o Basilocles, sowing and reaping by the way, like Spartans in fight, such sharp and hot disputes as offer'd themselves, and blossom'd forth upon the way.

IV. Il fault que ce soit moy qui le face, Basilocles, car il seroit bien malaisé que tu en peusses recouvrer d'autres par la ville, d'autant que j'en ay veu la plus part qui sont derechef montez avec cest estranger au Corycium [1] & à la Lycourie. Comment cest estranger est il si fort curieux de voir, & de si doulce & amiable compagnie? Mais il est encore plus studieux & desireux d'apprendre, docte & sçavant, & encore n'est-ce point ce qui est plus digne d'admirer en luy, ains est une douceur grande accompagnée d'une singulierement bonne grace. La vivacité aigüe de son entendement luy suggeroit matiere de contredire, & de mettre en avant des doubtes, mais c'estoit sans estre fascheux en ses propositions, ny rude en ses responses, de maniere que pour peu que lon hante & converse avec luy, on est contrainct de dire,

Oncques mauvais pere ne t'engendra.

Car tu cognois bien Diogenianus l'un des plus hommes de bien qui soit au monde.

V. Je ne le cognois point, Philinus, quant à moy, mais je voy beaucoup de gens qui en disent autant de ce jeune homme. Mais quel

[1] Corycie, antre de la Phocide au pied du mont Parnasse: Lycorie, Lycourie ou Lycurie étoit un lieu habité & peu distant de cet antre.

commancement & quelle occasion eurent voz propos ?

VI. Ceulx qui estoient versez & exercitez en la lecture des histoires recitoient & lisoient de bout à autre toutes les compositions, sans se soucier de ce que nous les prions d'abreger leurs contes, & la plus part des inscriptions. Et quant à l'estranger, il prenoit assez de plaisir à voir & considerer tant de belles statues en si grand nombre, & si artificiellement elabourées : mais il admiroit la fleur de la bronze, comme ne ressemblant point à une crasse ny à une rouille, mais à une teinture d'azur reluysant & brillant, de sorte qu'il demoura comme tout estonné & ravy quand il veit les statues des capitaines de marine. Car il commençea là à faire sa visitation, comme naifvement bien representans la marine en leur couleur, & un gouffre d'eau. Les anciens ouvriers, dit il, usoient ils point de quelque mixtion, & de quelque composition expresse, pour donner ceste teinture à leurs ouvrages? Car quant au cuyvre de Corinthe, qui est tant renommé, on tient que ce fut par un accident & cas d'adventure qu'il prit ceste belle couleur, & non par artifice, aiant le feu embrasé une maison, où il y avoit quelque peu d'or & d'argent, & grande quantité de bronze serrée, lesquels metaux estants dissoults & fondus ensemble, le nom de

la masse en demoura à la bronze, pource qu'il y en avoit plus grande quantité que des deux autres.

VII. Adonc Theon prenant la parole : Nous en avons, dit-il, entendu un autre propos qui est bien plus ruzé : c'est qu'en la ville de Corinthe un fondeur aiant trouvé une cachette où il y avoit beaucoup d'or, & craignant d'en estre descouvert, il en prenoit peu à peu, & le mesloit tout bellement parmy son cuyvre, qui en prenoit une merveilleusement belle mixtion & temperature, & en vendoit ses ouvrages bien cherement, à cause qu'on les aimoit & estimoit pour la beauté de la couleur, mais l'un & l'autre est faulx. Car c'estoit certainement une mixtion & une preparation faite par art, comme encore maintenant ils meslent de l'or avec de l'argent, & en font une certaine jaunisse pasle, qu'ils treuvent exquise, mais à moy elle me semble une couleur de malade, & une depravation sans beauté quelconque.

VIII. Quelle autre doncques, dit Diogenianus, estimes tu qu'il y ait, pour laquelle le cuyvre prenne icy ceste couleur? Theon respond, Attendu que des premiers & plus naturels corps qui sont ou qui seront du feu, de l'air, de l'eau, & de la terre, il n'y en a pas un qui approche du cuyvre ne qui y touche, que l'air tout seul, il

est bien force que ce soit l'air qui le face, & que à cause de luy il ait la difference qu'il a d'avec les autres, veu mesmement qu'ils s'entretouchent tousjours. Ou bien cela est chose toute notoire, voire devant mesme que Theognis fust né, comme dit le poëte comicque. Mais veux tu sçavoir pour quelle propriété, & par quelle puissance l'air colora ainsi le cuyvre en le touchant? Diogenianus aiant respondu, que ouy: Aussi fais je bien moy, mon fils, ce dit Theon: cherchons la doncques ensemble, & devant encore, pour quelle occasion l'huyle le remplit de rouille, plus que ne fait tout autre humeur ne liqueur. Car il ne se peut dire que ce soit l'huyle mesme qui luy attache la rouille, attendu qu'elle est pure & nette, sans ordure quelconque quand elle en approche. Non certes, dit le jeune homme, & fault qu'il y ait quelque autre cause que l'huyle: car la rouille venant à trouver l'huyle qui est subtile, pure & transparente, elle apparoist fort clairement, là où ès autres liqueurs, elle se cache & ne se monstre point. C'est bien dit, mon fils, & veritablement. Mais si tu veux considerer un peu la raison qu'Aristote en allegue, & je te la veux dire. Il dit doncques que la rouille survenant penetre insensiblement & se dispert à travers les autres liqueurs, qui sont de parties inegales & de rare substance, mais que pour la solidité ser-

rée de l'huyle, elle la contient & demeure ensemble. Si doncques nous pouvons presupposer quelque chose de semblable, nous n'aurons pas faute de moien de charmer & endormir un peu ceste doubte.

IX. Comme donc nous eussions confessé qu'il disoit vray, & prié de poursuivre, il dit que l'air de la ville de Delphes estant gros, espais, fort & vehement, à cause de la reflexion & contrepoulsement des montagnes d'alenviron, & davantage mordant & incisant, comme tesmoigne ce qu'il fait incontinent digerer la viande : penetrant doncques l'air, à cause de sa tenuité & subtilité, & couppant le cuyvre, il en fait sortir force rouille & force terrestreité, laquelle il arreste puis après & reprime, par ce que l'espesseur de l'air ne luy donne, & ne permet point d'issue : ainsi ceste rouille s'arrestant pour sa quantité jette ceste fleur de couleur, & prent lueur & splendeur en sa superfice.

X. Nous approuvasmes ceste deduction de raison : mais l'estranger dit, que l'une des suppositions seule estoit suffisante pour ceste raison : car la tenuité ou subtilité semble estre un peu contraire à l'espesseur que lon suppose de l'air. Et si n'est point necessaire de la supposer, car le cuyvre vieillissant de luy mesme exhale & met dehors ceste rouille, laquelle l'espesseur de l'air

arreſtant, & la figeant, rend evidente pour ſa quantité. Theon adonc replicquant : Et qui empeſche, dit il, qu'une meſme choſe ne puiſſe eſtre ſubtile & eſpeſſe tout enſemble, comme ſont les tyſſus de ſoye ou de fin lin, deſquels Homere dit,

Par le deſſus de ſon voile volant
L'huyle liquide alloit à bas coulant [1] ?

donnant à entendre par cela la ſubtilité deliée de la tyſſure, de ſorte qu'elle ne ſouffroit pas que l'huyle paſſaſt à travers, ains couloit & gliſſoit par deſſus, tant elle eſtoit frappée & ſerrée, qu'elle ne la tranſmettoit point. Et ſi pourroit on ſe ſervir de la ſubtilité de l'air, non ſeulement pour labourer le cuyvre, & en faire ſortir la rouille, mais auſſi à ce qu'il rend la couleur plus plaiſante & plus azurée, en meſlant la lueur & ſplendeur parmy le bleu.

XI. Après cela s'eſtant fait un peu de pauſe, les guides hiſtoriens derechef nous alleguerent les paroles d'un ancien oracle en vers qui parloit, ce me ſemble, de la royauté du roy Ægon d'Argos. Si dit Diogenianus que pluſieurs fois luy eſtoit venu en l'entendement, de s'eſmerveiller de la baſſeſſe & mauvaiſe façon des vers des anciens oracles, combien que le dieu Apollo ſoit appellé le conducteur des Muſes, comme celuy auquel

[1] Odyſ. VII, 107.

n'appartient pas moins la beauté de l'elegance de la composition, que la bonté de la voix, & le plaisir du chant, & qu'il surpassoit de beaucoup & Homere & Hesiode en la science de faire de beaux & bons vers, & toutefois nous voions plusieurs oracles pleins de fautes & d'erreurs, & quant aux mesures, & quant aux paroles.

XII. Et lors le poëte Serapion, qui venoit d'Athenes, se trouvant là : Comment, dit il, estimez vous donc, que ces vers là soient de la composition d'Apollo? Laissons de dire [1], comme vous confessez vous mesmes, qu'il s'en fault beaucoup qu'ils n'approchent de la beauté & bonté de ceulx d'Homere & d'Hesiode : Nous ne nous servirons pas de ceulx là, comme pour exemple des mieulx & plus elegamment faits : mais corrigeons nostre jugement prevenu & preoccupé d'une mauvaise accoutumance [2].

[1] Laissons de dire, disons : cette ancienne locution ressemble parfaitement à la maniere dont les Anglois emploient le verbe *let* devant d'autres verbes. Aussi Philips traduit, let us acknowledge.

[2] Reiske propose ici une correction qu'on doit bien se garder d'admettre. Il faut, je le répéte, de fortes autorités pour corriger un texte. Philips ne s'est nullement écarté de celui que nous avons, & sa traduction est conforme à celle d'Amyot. Ces deux excellens interprètes comprenoient le ridicule de faire avouer à Sérapion, poëte de profession, que les vers de l'oracle étoient de la composition d'Apollon, qu'ils étoient bien faits, & qu'il ne s'agissoit que de déposer toute prévention pour en juger favorablement. Voilà cependant tout ce que Reiske fait dire à ce Sérapion. Or rien

XIII.

XIII. Prenant adonc la parole Boëthus le geometrien, car tu cognois le personnage qui s'est rengé à la secte d'Epicurus : As tu point, dit il, ouy faire le conte de Pauson le peintre ? Non pas moy, dit Serapion. Si est il digne d'estre ouy, dit Boëthus. Il avoit marchandé de peindre un cheval se veautrant sur l'eschine, & il le peignit courant : de quoy se courrouceant le personnage qui luy avoit donné à peindre, Pauson ne s'en feit que rire, & renversa le tableau : ains estant le dessus dessoubs, le cheval ne sembla plus courir, ains se veautrer. Le mesme, dit il, advient à certains propos quand on les

de plus contraire à la pensée de l'auteur, & au caractère du personnage mis en action dans ce Dialogue. En effet Plutarque convient en mille endroits que les vers de l'oracle étoient détestables, & explique comment on peut les attribuer à Apollon sans l'en reconnoître auteur, (Chap. XVI, XXXVIII, XLIII, XLIV). De plus, Sérapion est un poëte distingué : comment donc peut-on lui faire reconnoître, même pour passables, des vers qui n'étoient conformes à aucune des régles métriques. Reiske auroit dû réfléchir sur ce qui suit & sur ce qui précéde, respecter les convenances, & ne pas se déterminer à changer le texte qui est très clair. « Comment, » dit Sérapion, estimez-vous » donc, que ces vers soient de » la composition d'Apollon ? Di» sons plutôt, comme vous con» fessez vous-même, qu'il s'en » faut beaucoup qu'ils appro» chent de la beauté & bonté de » ceux d'Homère & d'Hésiode : » aussi ne nous servirons-nous » pas de ces vers de l'oracle, » comme pour des modèles des » mieux & plus élégamment » faits : cependant, pour juger » de la bonne poésie, ne nous » en rapportons pas toujours à » notre goût gâté par l'habitude » où nous sommes de ne lire » que des poésies molles & efféminées ».

renverse, & pourtant y en a il qui vous diront, que les oracles ne sont pas beaux & bons, pource qu'ils sont de dieu : mais au contraire les autres diront, qu'ils ne seront pas de dieu, par ce qu'ils seront mauvais. Car cela est douteux & incertain, mais cecy est tout evident & manifeste, que les vers des oracles ne sont pas bien elabourez : dequoy il ne fault point de meilleur juge que toy, car tu composes & escris des poëmes, qui quant à la matiere & au subject sont escrits philosophiquement & austerement, mais qui quant à la suffisance, à la grace, & à la composition, & structure de la diction, resemblent plus tost aux vers d'Homere & d'Hesiode, que non pas aux vers des oracles.

XIV. Nous sommes malades, dit il, Boëthus, & des aureilles & des yeulx, estants accoustumez, tant nous sommes delicats & mols, d'estimer & appeller plus beau ce qui est plus doulx : & à l'adventure nous plaindrons nous de la prebstresse Pythie, de ce qu'elle ne chante plus doulcement que la menestriere Glauca, & de ce qu'elle ne se parfume point d'huyles odorantes, qu'elle ne se vest point de robbes de pourpre : & quelques uns, pour ce qu'elle ne fait point de parfum de cynamome, ou de ladanum, ou d'encens, ains de laurier, ou de farine d'orge.

XV. Ne vois tu pas, dira quelqu'un, combien

de grace ont les vers de Sappho, & comment ils delectent & destrempent de joye les cœurs des escoutans? Là où la Sibille avec sa bouche forcenée, comme dit Heraclitus, sonnant des paroles qui ne provocquent point à rire, qui ne sont point fardées, qui ne sont point parfumées, attaint de sa voix jusques à mille ans, à cause du dieu qui parle par elle. Et Pindare dit, que Cadmus ouit de dieu une musique haultaine & droitte, non douce, non molle ny delicate, non rompue de passages : car la nature qui est impassible, chaste & saincte, ne reçoit ny n'admet point la volupté, ains a esté icy bas jettée avec le chant [1]. Et la plus part d'icelle en est coulée aux aureilles des hommes. Serapion aiant dit cela, Theon se prenant à rire : Serapion, dit il, a suivy la façon de faire de ses mœurs, s'estant offert occasion de parler de la volupté, il en a voulu jouïr en passant.

XVI. Mais pourtant Boëthus, encore que ces vers des oracles soient pires que ceulx d'Homere, nous n'estimons pas que ce soit Apollo qui les ait faits, ains seulement qu'il a donné le principe du mouvement selon que chascune des prophetisses est disposée à recevoir son inspiration : car s'il falloit escrire & non pas prononcer les oracles, je pense que nous ne les reprendrions &

[1] Grec : avec Até.

blasmerions pas, disans que ce ne seroit pas escripture d'Apollo s'ils estoient moins elegamment escripts que ne sont ordinairement les lettres des roys : car la parole, ny la voix, ny la diction, ny la mesure, ne sont pas du dieu, ains sont de la femme : luy, donne seulement les imaginations, & allume en l'ame la lumiere pour esclairer l'advenir, ce qui est & s'appelle Enthousiasme. Mais en somme il n'y a moien d'eschapper de voz mains entre vous autres prophetes d'Epicurus (car on voit bien manifestement que tu te laisses aller, aussi bien que les autres, en ceste secte là) d'autant que vous reprenez & blasmez les anciennes prophetisses, de ce qu'elles faisoient de mauvais vers, & maintenant les modernes de ce qu'elles prononcent en prose, & en termes vulgaires les oracles, de peur qu'elles ne soient chapitrées de vous, si d'adventure elles en faisoient qui fussent sans teste, sans reins, & sans queuë.

XVII. Et lors Diogenianus, je prie, au nom des dieux, dit il, ne te jouë point, mais dissouls ceste question & doubte, qui est commune : car il n'y a personne qui ne demande & recherche la cause & raison, pour laquelle l'oracle a cessé d'user de vers & d'oraisons. Theon luy respondant : Mais maintenant, dit il, mon fils, nous ferions tort & honte à nos guides historiens,

oſtant ce qui eſt leur propre office, & pourtant laiſſe leur faire premierement, & puis tu enquerras tout à loiſir de ce que tu voudras.

XVIII. Or eſtions nous desjà alendroit de la ſtatue du tyran Hieron, & l'eſtranger, combien qu'il ſceuſt bien tout au reſte, ſi eſtoit il ſi debonnaire & de bonne nature, qu'il eſcoutoit tout patiemment ce qu'on luy racontoit. Mais entendant qu'il y avoit eu une colomne dudit Hieron, de bronze, laquelle eſtoit tombée d'elle meſme, le propre jour que Hieton treſpaſſa à Syracuſe en la Sicile, il s'en eſmerveilla : & ſur l'heure je luy en ramenay en memoire d'autres ſemblables exemples, comme eſt celuy de Hieron le Spartain, que devant le jour qu'il mourut en la battaille de Leuctres, les yeulx de ſa ſtatue tomberent, & les deux eſtoles que Lyſander avoit offertes & dediées après la bataille navale du fleuve de la Chévre, & ſa ſtatue meſme de pierre jetta ſoudain tant de broſſaille & d'herbe en ſi grande quantité, que la face en fut toute couverte & offuſquée. Et du temps des malheurs & calamitez que les Atheniens receutent en la Sicile, les dattes d'or du palmier tomberent, & les corbeaux vindrent marteller tout alentour à coups de bec, l'eſcu de l'image de Pallas : & la couronne des Gnidiens, que Philomelus, le tyran des Phociens avoit donné à la baladine Pharſalia,

fut cause de sa mort : car estant passée de la Grece en Italie, un jour comme elle jouoit & dansoit au temple d'Apollo, en la ville de Metapont, aiant ceste couronne sur la teste, les jeunes gens de la ville se ruans sur elle pour avoir l'or de ceste couronne, & combattans les uns contre les autres à qui l'auroit, deschirerent en pieces la baladine. Aristote souloit dire, qu'Homere estoit celuy seul qui faisoit des noms & des termes qui avoient mouvements, pour la vivacité de leur expression : mais quant à moy je dis, que les offrandes que lon a faittes, en ceste ville, de statues & autres joyaux, se meuvent aussi à predire & presignifier les choses à advenir avec la divine providence, & quil n'y en a pas une partie qui soit vuide de sentiment, ains que tout y est plein de divinité.

XIX. Et Boëthus : Sans point de faulte, dit il, il ne nous suffit pas d'enfermer dieu une fois le mois dedans un corps mortel, mais encore le voudrions nous mesler parmy toute pierre & toute bronze, comme si la fortune & le cas fortuit n'estoient pas assez suffisans ouvriers de tels accidents, & tels evenements. Comment, dis je, te semble il doncques que ces choses là adviennent fortuitement, & par cas d'adventure, & qu'il soit vray-semblable que voz atomes glissent, s'esbranlent, ou gauchissent, non auparavant ny

après, mais ſeulement au poinct juſtement, que chaſcun de ceulx qui ont fait ces offrandes, devoit avoir quelque choſe de pis ou de meilleur? Et Epicurus à ce que je voy, te ſert & profite maintenant des choſes qu'il a dittes ou eſcriptes il y a trois cents ans [1]: & dieu, s'il ne ſe va emprisonner dedans toutes choſes particulierement, & ne s'y va emmurer, à ton advis, ne pourra donner à choſe qui ſoit, principe de mouvement, ny cauſe de paſſion, ou evenement quelconque?

XX. Voilà la reſponſe que je feis lors à Boëthus: & autant luy en reſpondis je touchant les vers de la Sibylle: car quand nous fuſmes alendroit de la roche, qui eſt joignant le palais du ſenat, ſur lequel on tient que s'aſſeit la premiere Sibylle, venant de la ville de Helicon, où elle avoit été nourrie par les Muſes, combien que les autres diſent qu'elle arriva à Malea, eſtant fille de Lamia, fille de Neptune. Serapion fait mention des vers, par leſquels elle meſme ſe louë, diſant qu'elle ne ceſſera jamais de predire & prophetiſer l'advenir, non pas meſme après qu'elle ſera morte, par ce que quant à ſon ame elle ſera lors ce que lon appelle la face de la lune qui nous apparoiſt, & ſon vent & haleine ſe meſlant avec l'air, ira çà & là, prognoſtiquant par voix

[1] Philips dit, il y a plus de trois cens ans.

& paroles que lon entendra en l'air, & de ſon corps qui ſera tranſmué & converty en terre, il en naiſtra des herbes, & des plantes & boccages, que mangeront & paſtureront les ſacrées victimes, qui auront toutes ſortes de formes, & diverſes qualitez en leurs entrailles, par leſquelles les hommes prediront & precognoiſtront ce qui leur devra advenir.

XXI. Dequoy Boëthus ſe mocquoit encore plus evidemment. Et comme Zous diſt, que combien que ces choſes reſſemblaſſent à des fables, ſi eſt ce que pluſieurs ſubverſions, pluſieurs tranſmigrations de villes grecques, pluſieurs venues d'armées barbareſques, & deſtructions de royaumes & principautez, portent teſmoignage aux propheties & predictions antiques. Et ces recents & modernes accidents qui ſont n'agueres en nos temps advenus à Cumes & à Poſſol [1], n'eſtoient ils pas promis, chantez & prophetiſez par les livres Sibyllins, que le temps a depuis comme debteur acquitez & payez? Les eruptions de feu

[1] Plutarque veut parler de cette fameuſe éruption du Véſuve, arrivée l'an de Rome 830, (79 ans après J. C.) funeſte à pluſieurs villes, & à Pline le naturaliſte, génie vaſte & ſublime. Né pour l'immortalité, il ne devoit terminer ſa carrière que par ces grandes cataſtrophes, qui ſont époque dans les faſtes de la nature, dit Pline le jeune. Cet événement nous eſt parfaitement retracé par le burin de M. Duflos, dans la belle gravure qui eſt à la tête du premier volume de l'édition de Pline, imprimée chez Barbou.

d'une montagne, les bouillonnemens de la marine, les eruptions & jettemens de pierres ponces, & de cendre, par vents soubterrains, ruines & devastations de tant & de si grandes villes, que le lendemain ceux qui y venoient ne recognoissoient plus où elles avoient esté situées & basties, tant le païs estoit ruiné & confus. Il est bien malaisé de croire que cela ait jamais esté sans entremise d'œuvre divine, tant s'en faut qu'on l'ait peu prevoir ny predire sans divinité.

XXII. Et Boëthus adonc, Et quel accident, dit il, sçauroit on imaginer, beau sire, que le temps ne doive à la nature, & quelle chose pourroit estre si estrange, si prodigieuse, & si inopinée, tant en la mer qu'en la terre, ou touchant les villes entieres, ou les hommes particuliers, que si quelqu'un le predit, par traict de temps, il ne luy vienne faict? Combien que cela, à proprement parler, ne soit pas predire, ains dire simplement, ou plustost le jetter & le semer en l'air, à l'adventure, en l'infiny, des paroles qui n'ont point d'origine ny de fondement, ausquelles vagantes ainsi en l'infiny quelquefois la fortune se rencontre & s'assemble par accident. Car il y a bien difference, à mon advis, entre advenir ce qui a esté dit, & estre dit ce qui adviendra : car la parole qui dit ce qui n'est pas, aiant desjà en soy le vice & la faulte, n'attend

pas justement la foy & approbation de l'accident fortuit, ny n'use pas de signe concluant pour prouver qu'il sçait de certaine science predire qu'il soit advenu après que l'infinité des accidents est capable de produire toutes choses : mais celuy qui conjecture bien, que le commun proverbe dit, estre le meilleur devin,

> Celuy duquel la conjecture en vain
> Reussit moins, est le meilleur devin,

il semble qu'il suit à la trace, & qu'il chasse par les voyes le futur : là où ces Sibylles icy & ces bacchantes [1] ont jetté & semé à vau le temps, ne plus ne moins qu'en une vaste & vague mer, sans jugement ne conjecture quelconque, à l'adventure des mots & paroles de toutes sortes d'accidents, de passions & d'evenemens, lesquelles sont tousjours faulses, encore qu'il en advienne quelqu'une par cas d'adventure maintenant qu'elles se disent, comme elles seront peult estre veritables quand elles seront fortuitement advenues.

XXIII. Boëthus aiant ainsi discouru, Serapion luy repliqua : Boëthus dit une juste sentence, touchant des propositions qui sont dittes ainsi indetermineement sans certain subject. Si la victoire est predicte à un capitaine, il a vaincu : Si

[1] Philips traduit : *Enthusiastic* Wizards.

la destruction d'une ville, elle est perdue. Mais là où lon dit non seulement ce qui adviendra, mais aussi comment, & quand, & après quoy, & avec qui, cela n'est point une conjecture de ce qui à l'adventure sera, ains une presignification & declaration de ce qui resoluëment sera : comme, pour exemple, le clochement d'Agesilaüs,

Garde toy bien, ô nation Spartaine,
Bien que tu sois magnanime & haultaine,
Que royauté boitteuse ne se germe
En toy, qui as l'alleure droitte & ferme.

Et puis l'oracle qui fut donné de l'isle que produisit la mer, là où est au jour d'huy Thera [1] & Therasia [2] & de la [3] guerre d'entre Philippus & les Romains,

Quand au combat les yssus des Troyens
Auront deffait ceux des Phœniciens,
Il se verra des effects incroyables,
Car de la mer les flots espouventables
Jetteront feux & flamme à foison :
Le ciel fendra des poissons la maison,
D'estourbillons, de foudres, & tonnerres
Meslez parmy de cailloux & de pierres,
Et à l'endroit sortira de la mer,

[1] Maintenant, l'île de Santorin dans l'Archipel.

[2] Maintenant, l'île d'Asproniſi.

[3] Lisez avec le nouvel éditeur de Pline (T. I, p. 444), vers le temps de la guerre.... Du reste consultez sur ces deux îles les notes de cette nouvelle édition. (*Ibid.*)

Une nouvelle isle, que nul nommer
N'aura jamais ouy [1] : lors les debiles,
En efforceant leurs bras & mains habiles,
Vaincront celuy qui sera plus puissant.

Car que les Romains en peu de temps aient subjugué les Carthaginois, après avoir deffait Hannibal, que les Ætoliens avec le secours des Romains aient gaigné la bataille contre le roy de Macedoine Philippus, & que finablement il soit sorty une isle du fond de la mer, avec grande quantité de feu, & grand orage & tourmente, on ne sçauroit dire que cela soit advenu & arrivé casuellement & par cas fortuit, ains l'ordre monstre une prescience. Et d'avoir predit aux Romains cinq cens ans au paravant le temps auquel ils devoient avoir la guerre contre toutes nations ensemble, qui fut quand ils eurent la guerre contre les esclaves qui s'estoient revoltez : car en tout cela il n'y a rien de conjecture, ny d'incertaine temerité : & de l'aller chercher en la fortune, c'est mettre les choses en l'infiny, là où il y a plusieurs pleiges qui nous donnent asseurance du finy & determiné, & qui nous monstrent par où passe la fatale destinée : car je n'estime pas qu'il

[1] Le grec ne dit pas cela : on y lit seulement que cet événement étonnera les mortels. En effet l'île de Théra existoit en partie avant cette éruption. Voyez *Ibid.*

y ait personne qui puisse dire, qu'aiant esté predit avec tant de circonstances, ce soit esté par fortune. Car qui pourroit empescher que lon ne peust dire aussi qu'Epicurus ne vous auroit pas escript son livre, Des opinions & doctrines principales, ains que les lettres seroient ainsi trouvées & rencontrées ensemble par fortune & casuellement, qui auroient ainsi composé le livre?

XXIV. En tenant ces propos nous allions toujours en avant. Et comme en la salle des Corinthiens nous regardions le palmier de bronze, qui seul de tous les joyaux offerts y est demouré, Diogenianus s'esmerveilla d'y veoir des grenouilles & des couleuvres tournées & labourées alentour de la racine, & aussi feismes nous, par ce que le palmier n'est point un arbre palustre, ne qui aime les eaux, comme sont beaucoup d'autres plantes: ny les grenouilles n'appartiennent & ne touchent de rien aux Corinthiens, pour estre un signe & une marque de leur ville, comme les Selinuntins ont quelquefois, à ce que lon dit, offert une plante d'ache, qui s'appelle Selinon, faitte d'or: & les Tenediens une hache, ce qui est pris des cancres qui naissent en leur isle, auprès d'un promontoire qu'ils appellent Asterion, lesquels cancres seuls ont la figure d'une hache imprimée dessus leur cocque: car quant à Apollo, nous estimons que les corbeaux, les

cygnes, les loups, & les esparviers, & toutes autres bestes luy seroient plustost agréables que celles-là.

XXV. Serapion adonc dit, que l'ouvrier avoit voulu pour cela donner à entendre, que le soleil se nourrissoit des eaux, qu'il en naissoit, & qu'il les convertissoit en viperes, soit qu'il eust entendu d'Homere,

Le clair soleil sortit d'un beau grand lac [1],

ou qu'il eust veu, comme les Ægyptiens pour representer l'Orient, peignent un petit enfant assis dessus un alizier [2].

XXVI. Adonc me prenant à rire : A quoy faire, dis je, nous viens tu derechef fourrer icy ta secte stoïque, & nous viens tu glacer tout doulcement par entre noz propos voz evaporations, & allumemens des astres, sans nous tirer à bas le soleil ny la lune, comme font les femmes Thessaliennes par leurs enchantemens, ains les faisant sourdre, comme de leur origine & principe de la terre & des eaux ? Car Platon a bien appellé l'homme arbre celeste, comme estant dressé la racine contremont, qui est la teste. Mais vous ce pendant vous moquez d'Empedocles,

[1] Odyss. III, 1.

[2] Grec : dessus un lotus : c'est notre nénuphar. Voyez, au sujet de ce hiéroglyphe des Egyptiens, Tome XVII, page 261.

pour ce qu'il dit que le soleil par reflexion de sa lumiere celeste contre la terre resplendit derechef contre le ciel d'une face intrepide, & ce pendant vous en faitres un animal terrestre, ou une plante palustre, en le peignant dedans les eaux & païs des grenouilles. Mais remettons cela à la tragicque & monstrueuse estrangeté d'opinions des stoïques, & ce pendant traittons accessoirement les accessoires ouvrages des ouvriers mechanicques: car ils sont ingenieux & gentils en beaucoup de choses, mais aussi bien souvent ne se gardent ils pas bien d'estre froidement curieux & ambitieux en leurs inventions.

XXVII. Comme donc celuy qui peignit sur la main d'Apollo un coq, voulut entendre le matin, & l'heure du lever du soleil, ou l'aube du jour: aussi pourroit on dire icy que ces grenouilles sont la marque du printemps, auquel le soleil commance à dominer sur l'air, & à dissouldre l'hyver, au moins s'il fault, selon que vous mesme dittes, entendre que le soleil & Apollo soit tout un mesme dieu, & non pas deux. Et Serapion: Comment, ne le penses tu doncques pas, & crois tu que le soleil soit autre qu'Apollo? Ouy, dit il, comme c'est autre chose le soleil que n'est la lune. Mais encore y a il plus, car la lune ne cache pas souvent ny à tout le monde le soleil, là où le soleil fait, que tous

les hommes ensemble ignorent Apollo, divertissant la pensée par le sentiment, & la destournant de ce qui est à ce qui apparoist.

XXVIII. Après cela, Serapion demanda aux guides historiens, pour quelle cause ceste salle n'estoit intitulée, La salle de Cypselus, attendu qu'il l'avoit fondée & dediée, ains La salle des Corinthiens. Et comme eux se teussent, pour ce, à mon jugement, qu'ils n'en entendoient pas la cause, me prenant à en rire: Et comment, dis je, pouvons nous penser que ces hommes icy le puissent sçavoir ou s'en souvenir, estants tous esbahis & estonnez de vous avoir ouy deviser des impressions qui se font en l'air? Car par cy devant nous leur entendions dire, qu'après que la tyrannie de Cypselus eut esté ruinée, les Corinthiens voulurent attribuer à eux l'inscription de la statue d'or qui est en Pise, & ceste salle aussi du thresor, y mettant une inscription, comme du corps de toute la ville: ce que les Delphiens leur ottroyerent, & concederent selon qu'il estoit juste. Mais les Eliens leur en porterent envie: parquoy ceux de Corinthe feirent un decret publique, par lequel ils les exclurent & priverent de la feste & solennité des jeux Istmicques, dont est venu que depuis il n'y a jamais eu pas un champion du païs d'Elide qui ait combattu ès jeux Istmicques. Et le meurtre des Molionides que

Hercules

Hercules tua, auprès de la ville de Cleones, n'a point esté cause, comme aucuns estiment, que les Eliens en aient esté debouttez : car au contraire c'eust esté à eux à qui il eust appartenu d'en exclurre & deboutter les autres, si pour cela ils eussent eu inimitié alencontre des Corinthiens. Voilà ce que j'en dis, quant à moy.

XXIX. Et comme nous fusmes en la salle des Acanthiens, & de Brasidas, que lon appelle, l'un des guides historiens qui nous conduisoient, nous monstra la place où souloient estre les obelisques de fer, qu'avoit dediez la courtisanne Rodopis. Dequoy Diogenianus se courrouceant, C'est aussi grande honte, dit il, à ceste ville d'avoir donné à une putain place pour mettre la decime du salaire qu'elle avoit gaigné à la peine de son corps, comme d'avoir iniquement fait mourir Æsope, qui estoit serf quand & elle. Et Serapion, Vrayement, dit il, tu as bon temps de te courroucer de cela : mais regarde là hault, & y voy entre les statues des capitaines & des roys, celle de Mnesarete toute d'or, laquelle Crates disoit avoir là planté pour trophée de la luxure des Grecs. Le jeune homme la regardant, Voire, mais, dit il, c'estoit de Phryne que Crates disoit cela. Il est vray ce dit Serapion, car son propre nom estoit Mnesarete, mais elle fut surnommée Phryne, par un sobriquet, pour ce

qu'elle estoit jaunastre, comme une grenouille de buisson, qui se nomme Phryn, ainsi que les surnoms ont suffocqué & fait eclipser beaucoup de noms : car la mere d'Alexandre, qui avoit nom Polyxene en son premier nom, fut depuis surnommée Myrtale, & puis Olympiade & Stratonice : & Eumetis Corinthiene, jusques icy plusieurs la surnomme du nom de son pere, Cleobuline. Et Herophile de la ville d'Erythre, qui avoit l'art de deviner, on l'appella depuis Sibylla. Et tu entendras dire aux grammairiens que Leda mesme au paravant s'appelloit Mnesinoé [1], & Orestes Achæus. Mais comment penses tu, dit il, regardant Theon, souldre & respondre à ceste accusation de Phryne ?

XXX. Et luy en se riant : En sorte, dit il, que je chargeray & accuseray toy mesme de t'amuser à reprendre ainsi les plus legeres faultes des Grecs : car ainsi comme Socrates reprenoit en Callias ce qu'il faisoit la guerre seulement aux parfums & odeurs curieuses [2], & ce pendant il enduroit de veoir des danses, des saults de soupplesse de jeunes garçons, & des baisers, & des

[1] Meziriac conjecture qu'il faut lire Nemesis : car personne ne fait mention du nom de Mnesinoé donné à Leda.

[2] Lisez, d'après le banquet de Xenophon, d'où ce passage est tiré : Socrate, chez Callias, faisoit la guerre aux parfums & odeurs curieuses, & cependant il enduroit de voir des danses....

bouffons & plaiſans pour faire rire la compagnie. Auſſi me ſemble il que tu veux chaſſer & exclurre du temple une femelette qui a uſé de la beauté de ſon corps un peu trop deshonneſtement, & ce pendant tu vois le dieu Apollo environné tout alentour de primices & de decimes de meurtres, de guerres & de pillage, & tout ſon temple plein de deſpouilles & de butin pris ſur les Grecs, & ne t'en courrouces point, ny n'as point de pitié des Grecs liſans ſur ces belles offrandes & joyaux de très laides inſcriptions, Braſidas & les Acanthiens des deſpouilles des Atheniens, les Atheniens des Corinthiens, les Phociens des Theſſaliens, les Orneates des Sicyoniens, les Amphictyons des Phociens. Mais à l'adventure que c'eſtoit Praxiteles ſeul qui faſchoit Crates, de ce qu'il avoit là poſé un preſent qu'il faiſoit à ſon amie. Et au contraire Crates l'en devoit louer, de ce que parmy les images d'or des princes & des roys il y mettoit celle d'une courtiſanne, reprochant & condamnant en cela la richeſſe, comme n'aiant rien de grand ny de venerable : car il eſt bien ſeant aux princes & aux roys de mettre au temple d'Apollo des joyaux qui ſoient teſmoings de la juſtice, de la temperance, & de la magnanimité, non pas de l'opulence bien dorée & ſuperflue, à laquelle ont part ceux meſmes qui ont le plus honteuſement veſcu.

XXXI. Mais vous n'alleguez pas cela, dit l'un de noz guides historiens, que Cresus feit faire une statue d'or de sa boulengere, laquelle il offrit & dedia icy, non pas toutefois pour insolentement faire monstre de ses superflues richesses en ce temple, ains pour une juste & honneste occasion, qui fut telle. On dit que Alyattes pere de Cresus espousa une seconde femme de laquelle il eut & feit nourrir d'autres enfans. Ceste femme doncques dressant embusche à la vie de Cresus, donna du poison à ceste boulengere, & luy commanda qu'elle en meist dedans le pain qu'elle feroit pour Cresus. La boulengere le luy feit secretement entendre, & donna le pain empoisonné aux enfans d'elle : au lieu desquels Cresus estant venu à succeder au royaume, voulut recognoistre le bon service que luy avoit faict ceste femme, avec le tesmoignage mesme de dieu, en quoy il feit vertueusement.

XXXII. Et pourtant, dit il, est il bien seant de louer, & honorer, & aimer les joyaux & offrandes des villes qui ont esté presentez & dediez pour telles occasions, comme celuy des Opuntiens : car comme les tyrans des Phociens eussent rompu & fondu plusieurs joyaux sacrez, & d'iceux fait de la monnoye, qu'ils avoient debitée & semée par les villes, les Opuntiens en recueillans le plus qu'ils peurent, en emplirent

une grande cruche qu'ils envoyerent icy & en feirent offrande à Apollo. Et quant à moy je louë grandement ceux de Smyrne & d'Apollonie, qui envoyerent icy des gerbes d'or : & encore plus les Eretriens & les Magnesiens qui feirent à nostre dieu present des primices de leurs hommes, le recognoissans non seulement comme donateur des biens de la terre, mais aussi des enfans, & comme autheur de la generation, & amateur des hommes. Et blasme les Megariens de ce que seuls presque entre tous les Grecs, ils ont icy fait eriger une image de nostre dieu, tenant en main une lance, à cause de la battaille qu'ils gaignerent sur les Atheniens, quand après la deffaite des Medes ils vainquirent les Atheniens, & les chasserent de leur ville, laquelle ils avoient occupée & prise sur eux. Il est vray que depuis ils luy feirent offrande d'un peigne d'or à toucher la lyre, aiants ce semble ouy dire au poëte Scytinus, disant de la lyre, laquelle le beau fils de Jupiter, Apollo, accorde, comprenant tout le commancement & la fin,

Aiant en main le peigne reluisant,
Des beaux rayons du soleil clair luisant.

XXXIII. Et comme Serapion voulust encore adjouster quelque chose de semblable, l'estranger se prit à dire : Je prens, dit il, bien plaisir à

ouïr deviser de tels propos : mais il est force que je demande la premiere promesse qui m'a esté faitte, que lon me rende la cause pour laquelle la prophetisse Pythie a cessé de rendre les oracles en carmes & en vers. Parquoy, s'il vous plaist, nous surserrons la visitation du reste des joyaux, & nous asseans icy, nous deviserons un peu de ceste matiere : car c'est un propos qui repugne merveilleusement à la foy & croyance de l'oracle, qu'il fault necessairement que ce soit l'un des deux, ou que la prophetisse Pythie ne s'approche pas bien du lieu où est la divinité, ou que le vent qui l'inspiroit est estaint, & sa force & puissance faillie. Tournans doncques alentour du temple jusques au costé du midy, nous nous asseismes sur les entablemens d'iceluy, auprès du temple de la Terre, voians de là l'eau de la fontaine Castalie, & le temple des Muses, tellement que Boëthus dit incontinent, que le lieu mesme aidoit à la doubte & demande que faisoit l'estranger : car il y avoit icy anciennement au lieu où sourd le ruisseau, un temple des muses, tellement que lon usoit de ceste eau à faire les effusions aux sacrifices, ainsi que tesmoigne Simonides,

Là dessoubs, en un bassin beau,
Se garde la sainte & belle eau
Des Muses à la teste blonde.

Et encore de rechef le mesme Simonides, un peu plus curieusement, appellant la Muse Clio

La sainćte superintendante
Des beaux bassins, où fait descente
La font Castaline, que tant
Tout le monde va souhaittant,
Qui des cavernes prophetiques
Sourd avec odeurs mirifiques.

Parquoy Eudoxus croyoit mal, qui estimoit que ce fust l'eau de Styx qu'il entendoit : mais ils colloquerent le temple des muses, comme gardiennes & assistantes de la divination auprès du ruisseau, & aussi le temple de la Terre, à laquelle appartenoit l'oracle, où se rendoient les responses en carmes & en chant : & y en a qui disent que ce fut icy que lon ouyt le premier carme heroicque de telle substance,

Tous les oyseaux & abeilles volages,
Approchez cy voz cires & plumages,

lors que destituée de dieu, elle perdit sa dignité.

XXXIV. Cela, dit Serapion, est plus raisonnable & plus convenable aux muses, car il ne fault pas combatre alencontre des dieux, ny oster avec la divination la providence & la divinité, ains plus tost chercher solution de ce qui semble estre contraire, & ce pendant n'aban-

donner point la foy & croyance religieuse, qui a esté de pere en fils tousjours tenue en nostre païs. Tu dis fort bien, dis je, Serapion. Car nous ne desesperames point de la philosophie, comme estant du tout perdue & estainte, pource que les philosophes au paravant prononçoient & publioient leurs sentences & doctrines en vers, comme faisoient Orpheus, Hesiodus, Parmenides, Xenophanes, Empedocles & Thales, & depuis ils cesserent d'user de vers, excepté toy. Car tu as de rechef ramené la poësie en la philosophie, qui excite & éguillonne vifvement les jeunes gens. Ny n'a point esté l'astrologie rendue plus ignoble ne moins prisée, par ce qu'Aristarchus, Timochares, & Aristyllus & Hipparchus en ont escrit en prose, combien que Eudoxus, Hesiodus & Thales en eussent paravant escrit en vers, au moins s'il est véritable que Thales ait escrit l'astrologie que lon luy attribue. Et Pindare confesse qu'il doubte de la façon de la melodie qui estoit negligée de son temps, & s'esmerveille pourquoy elle estoit mesprisée : car il n'y a rien de mauvais n'y d'estrange à rechercher les causes de telles mutations : mais de vouloir oster les arts & les puissances, s'il y a d'adventure eu quelque chose remuée ou alterée en elles, il n'est pas juste ny raisonnable.

XXXV. A quoy Theon adjousta, On ne sçauroit nyer certainement qu'il n'y ait eu en cela de grandes alterations & gtandes mutations: mais si est ce que de toute ancienneté il y a eu des oracles rendus & prononcez en prose, & encore touchant affaires de bien grande conséquence. Car comme Thucydides mesme l'escrit, il fut respondu aux Lacedæmoniens, qui demandoient de l'issue de la guerre qu'ils avoient alencontre des Atheniens, Qu'ils auroient victoire, & demoureroient les plus forts, & qu'il leur seroit en aide requis ou non requis, & que s'ils ne rappelloient Pausanias, il recueilliroit l'argent **. Aux Atheniens qui enqueroient de l'evenement de la guerre qu'ils entreprenoient pour conquerir la Sicile, il fut respondu, Qu'ils amenassent de la ville d'Erythres la presbtresse de Minerve, & la femme s'appelloit Hesychia, c'est à dire repos. Et comme Dinomenes Sicilien enquist que ce seroit de ses enfans, l'oracle luy respondit qu'ils seroient tous trois seigneurs & tyrans: & comme il replicquast, ouy bien, mais ce sera peult estre à leur malheur, sire Appollon: il respondit, & cela encore t'est donné. Aussi scavez vous que Gelon fut hydropicque durant sa domination, Hieron travaillé de la pierre: & le troisieme, Thrasybulus, se trouvant enveloppé de

guerres & seditions, en peu de temps fut chassé & deboutté de sa domination.

XXXVI. Et Procles le tyran d'Epidaure, aiant fait mourir cruellement & tyranniquement plusieurs autres, tua encore Timarchus, qui s'en estoit fuy d'Athenes devers luy, avec grosse somme de deniers, après l'avoir reçeu en asseurance, & luy avoir fait beaucoup de caresses à son arrivée, & puis en jetta le corps en la mer dedans une manne, & feit cela par l'entremise d'un Cléander d'Ægine, sans que les autres en sceussent rien: & depuis, ses affaires estants troublez, il envoya icy à l'oracle son frere Cléotinus, enquerir s'il s'en devoit enfuir & se retirer ailleurs. Apollon luy respondit, qu'il donnoit à Procles fuitte & retraite, là où il avoit fait mettre la manne par son hoste d'Ægine, ou là où le cerf laisse ses cornes. Le tyran doncques entendant que l'oracle luy commandoit de se jetter en la mer, ou bien de s'enterrer en terre, par ce que les cerfs enfouissent & cachent leurs cornes en terre quand elles sont tombées: il attendit encore quelque peu de temps, puis à la fin voiant que ses affaires empiroient de plus en plus tous les jours, il se cuyda sauver à la fuitte: mais les amis de Thimarchus l'aiant surpris & tué, en jetterent le corps dedans la mer: & qui est encore plus, les retres, c'est-à-dire les responses qui

furent données à Lycurgus, pour ordonner le gouvernement de la chose publicque des Lacédémoniens, luy furent données en prose. Et Alyrius, Herodotus, Philochorus, & Ister, qui ont le plus travaillé à assembler les responses des oracles en vers, en ont aussi escript plusieurs sans vers.

XXXVII. Et Theopompus, qui autant que nul autre s'est estudié à esclarcir l'histoire de l'oracle, reprent asprement ceux qui pensent que la prophetisse Pythie ne prophetisoit pas alors en carmes. Et puis s'efforçeant de le prouver, il n'en peult alleguer que bien peu d'exemples, comme estants tous les autres oracles dès lors couchez en prose, comme aussi maintenant encore y en a il quelques uns qui courent en vers : par lesquelles allegations il a rendu un faict fort divulgué, qui est tel. Il y a en la province de la Phocide un temple d'Hercules surnommé Misogyne, comme qui diroit, ennemy des femmes: & est la loy & coustume du païs, que celuy qui en est le presbtre pour l'année qu'il l'est, ne touche nullement à femme: à l'occasion dequoy ordinairement on eslit des vieillards à ceste presbtrise là. Toutefois quelque temps au paravant un jeune homme, qui n'estoit pas meschant, mais ambitieux d'honneur, & aimant une jeune garse, prit ceste prelature : du commancement il se

conteint le mieulx qu'il peut, & fuit ceste garse: toutefois un jour qu'il estoit couché, après avoir bien beu & dansé, la jeune garse l'estant venu veoir, il eut affaire à elle. Parquoy en estant troublé & espouvanté, il s'enfuit à l'oracle, & enquit Apollo sur le peché qu'il avoit commis, & eut ceste responsе,

Dieu permet tout ce qui est necessaire.

Mais quand quelqu'un concederoit que nulle responsе d'oracle se donneroit en nostre temps, sinon en vers, encore seroit il plus en doute des anciens, qui quelque fois en vers, & quelque fois en prose sans vers, rendoient les oracles.

XXXVIII. Mais ny l'un ny l'autre, mon fils, n'est ny faux ny estrange, prouveu que nous aions les opinions droictes & pures de dieu, & que nous n'estimions point que ce fust Apollo qui anciennement composoit les vers, & qui maintenant suggere à la Pythie les oracles, comme parlant dedans un masque: mais d'autre costé il faudroit plus au long discourir & enquerir de cela. Mais pour le present, à fin d'en entendre quelque chose, souvenons nous que le corps se sert de plusieurs instrumens, & l'ame du corps & des parties d'iceluy, & l'ame est l'organe & instrument de dieu. Or la perfection

de l'instrument & organe est d'imiter & representer cela, qui en use entant comme il a de puissance, & exhibe l'œuvre & l'effect de la pensée mesme en soy, & le monstrer, non pas tel comme il est en l'ouvrier, pur & net, sans passion, sans erreur & sans faulte quelconque, ains meslé. Car par soy-mesme il nous est incogneu, & nous apparoist autre & par autre, & se remplit de la nature de cest autre là. Je laisse là la cire, l'or, l'argent & le cuyvre, & toutes autres especes de matiere & de substance qui se peult mouler & imprimer, chascune desquelles reçoit une forme de semblance imprimée, mais à ceste representation, l'une y adjouste une difference, & l'autre une autre de soy mesme, comme il est aisé à voir par les infinies formes diverses d'images, & d'apparences qui se voient d'une mesme face en divers mirouers plains, creux & courbez en rond, car on en voit de toutes sortes.

XXXIX. Mais il n'y a ny mirouer qui represente mieulx la face, ny instrument qui soit de nature plus souple & plus obeissant que la lune, toutefois prenant du soleil la lueur & splendeur allumée, elle ne la renvoye pas mesme devers nous, ains meslée avec du sien, & luy change sa couleur, en luy donnant toute autre & differente puissance: car il n'y a du tout point de chaleur, & sa lumiere est si foible qu'elle default avant que

d'arriver jusques à nous. Et me semble que c'est ce qu'a voulu dire Heraclitus, quand il a dit, comme le seigneur auquel appartient l'oracle qui est en la ville de Delphes, ne dit ny ne cache, mais il signifie. Adjouste donc à cela qui est bien dit & imaginé, que le dieu qui icy est, use de la Pythie quant à la veuë, & quant à l'ouyë, tout ainsi que le soleil use de la lune, il monstre & signifie par un corps mortel, & une ame qui ne peult arrester, & ne se pouvant exhiber immobile & rassize à celuy qui l'agite, ains se troublant encore davantage par les mouvemens & passions qui sont attachés à elle mesme.

XL. Car ainsi comme les tournoyemens des corps qui s'en vont tombans en rond contrebas, ne sont pas les plus forts, ains tournans en rond par force, & tendans contre bas par nature, il se fait des deux un enveloppement de volute & revolution irreguliere. Aussi le ravissement d'esprit, qui se nomme Enthousiasme, est une meslange de deux mouvemens, dont l'ame est esmeuë, l'un de l'inspiration, l'autre de la nature. Car veu que ès corps qui n'ont point d'ame, & qui demeurent tousjours en mesme estat, on ne les sçauroit par force mouvoir autrement que la qualité de leur nature ne porte, ny remuer une coulomne rondement, comme une boule, ny comme un corps quarré, ny manier une lyre

comme une flufte, ou une trompette comme une cithre, ny autre chofe quelconque, finon ainfi comme par art ou par nature, elle eft idoine à ufer : comment feroit il poffible de manier & traitter ce qui eft animé, qui fe meut foymefme, qui eft capable de raifon, de volonté & d'inclination, autrement que felon fa precedente habitude, puiffance, ou nature? comme de mouvoir muficalement un qui feroit du tout ignorant & ennemy de la mufique, ou grammaticalement qui feroit ignorant & ennemy des lettres, ou doctement celuy qui n'auroit intelligence ny experience de fcience quelconque, il ne feroit pas au monde poffible..

XLI. En quoi Homere mefme me rend tefmoignage, fuppofant qu'il ne fe fait rien du tout, fans que dieu en foit aucunement caufe, & toutefois ne faifant pas que dieu fe ferve & ufe de toutes perfonnes à toutes chofes, ains de chafque homme, felon fa fuffifance ou d'art, ou de nature. Qu'il foit vray, ne vois tu pas, amy Diogenianus, que quand Minerve veult perfuader quelque chofe aux Acheiens, elle leur met en avant Ulyffes : quand elle veult troubler & confondre le traitté de paix, elle cherche Pandarus : quand elle veult defconfire & mettre en route les Troyens, elle s'adreffe à Diomedes : car l'un eftoit robufte de corps, & vaillant de courage :

l'autre estoit bon archer, mais homme sans cervelle : & l'autre éloquent, sage & prudent. Car Homere n'estoit pas du mesme advis que Pindare, aumoins si c'est luy, comme lon dit, qui a fait ces vers,

> Si dieu vouloit tu cinglerois en mer
> Sur une claye,

ains sçavoit qu'il y a des puissances & natures destinées à autres & autres effects, dont chascune a ses mouvements differents, encore qu'il n'y ait qu'une seule cause mouvante qui les remue toutes.

XLII. Tout ainsi donc comme ce qui meut l'animal qui marche à pied, ne le peult faire voler, ny celuy qui est besgue, & a la langue grasse, ne le sçauroit faire disertement parler, ny crier fort qui a la voix foible & gresle : ce fut pourquoy on envoya Battus en Afrique, quand il fut parvenu en sa force, pour y fonder & bastir une ville, pource qu'il avoit la langue courte & grasse, & la voix petite, mais au demourant avoit une nature royale, propre à gouverner, & estoit homme de bon sens. Aussi est il impossible que la Pythie sçache parler élegamment & doctement[1] :

[1] Le manuscrit de la bibliothèque du Roi, n°. 1672, donne un peu plus de dévelopement à ce premier membre de phrase : on y lit, οὕτως ἀδύνατον διαλέγεσθαι ποιητικῶς τὸν ἀγράμματον καὶ ἀνήκοον ἐπῶν, ὥσπερ ἡ νῦν τῷ θεῷ λατρεύουσα γίγνεται μὲν, cité d'après M. l'abbé Ricard.

car

car elle sera bien née légitimement & honnestement autant que nulle autre, & aura vescu bien sagement, mais aiant esté nourrie en la maison de pauvres laboureurs, & n'apportant aucune suffisance d'art qu'elle ait apprise à l'eschole, ny d'autre experience, elle descend au lieu de l'oracle. Et comme Xenophon estime qu'il faille que la fille à marier, quand elle est menée en la maison de son mary, n'ait jamais rien veu ne rien ouy : aussi la Pythie estant ignorante & inexperte de toutes choses presque, & aiant l'ame veritablement vierge, se vient conjoindre à Apollo. Mais nous voulons que dieu, pour signifier les choses futures, use de herons, de roytelets, de corbeaux, & autres tels oyseaux parlans à leur mode, & ne voulons pas que les devins & prophetes, s'ils sont messagers & heraults de dieu, comme ils sont, exposent leurs predictions en paroles claires & intelligibles, ains que la voix de la prophetisse Pythie soit comme celle d'un chorus de tragædie de dessus un eschaffaut, qui ne profere point ses responses en termes simples, ronds & naïfs, sans fard quelconque, ains avec magnificence poëtique de carmes eslevez & enflez, & un déguisement de termes figurez, & encore au son des aubois & des flustes.

XLIII. Que dirons nous donc des anciens ?

Non une responſe ſeule, mais pluſieurs. Premierement les anciennes Pythies auſſi bien prononçoient pluſieurs oracles en proſe. Secondement ce temps là portoit des complexions & temperatures de corps qui avoient je ne ſçay quoy d'inclination coulante à la poëſie, auſquelles diſpoſitions ſe joignoient incontinent d'abondant les deſirs, les affections, & diſpoſitions des ames, de ſorte qu'elles ſe trouvoient toutes preſtes, & ne falloit plus que quelque peu de commancement venant de dehors qui esbranlaſt l'imagination & la conception, pour attirer à ce qui leur eſt propre non ſeulement les aſtrologues & les philoſophes, comme dit Philinus, ains auſſi quand ils ſe trouvoient bien trempez de vin, & bien esbranlez de quelque affection, comme de pitié qui les euſt eſpris, ou de joye qui leur fuſt ſurvenue, ils ſe laiſſoient aller & gliſſer en une voix approchante de chant, de maniere que les feſtins eſtoient remplis de carmes & de chanſons, & les livres d'inventions & de compoſitions d'amour : & quand Euripides a dit,

Amour enſeigne à l'homme la muſique,
Quoy qu'il n'en euſt devant nulle prattique.

Il entendoit, non que l'amour meiſt en l'homme une puiſſance de poëſie ou de muſique qui n'y fuſt pas au paravant, ains eſveille, eſmeut & eſchauffe

celle qui y estoit au paravant cachée & oisive. Or maintenant disons, qu'il n'y a plus pas un qui soit amoureux, ains que l'amour soit du tout estainct & pery, pource qu'il n'y a plus personne,

Qui en beaux vers & plaisans sons
Descoche de doulces chansons
Au los de sa belle maistresse,

comme dit Pindare : mais cela est faulx : car il y a tousjours des amours qui remuent les ames des hommes, mais ils ne s'adressent pas à celles qui sont bien nées & disposées à la musique & à la poësie. Voylà pourquoy ils demeurent sans musique de flustes, ny de violons & de lyres, & toutefois ils ne sont pas moins babillards ne moins ardents en leurs amours, que les anciens. Et croy qu'il n'y a personne qui ne feist conscience de dire que l'academie, & toute la compagnie de Socrates & de Platon, eust esté sans amoureuse affection, attendu que lon lit encore au jourd'huy leurs devis de l'amour, & n'en ont point laissé de poëmes. Et quelle difference y a il de dire qu'il n'y auroit jamais eu de femme qui eust fait l'amour que Sappho, ne qui eust eu le don de prophetie que Sibylla & Aristonica, & celles qui ont en vers poëtiques publié leurs vaticinations & propheties? Car le vin, comme disoit Chæremon,

se mesle & destrempe avec les mœurs de ceulx qui le boivent. Or le ravissement prophetique, ne plus ne moins que celuy de l'amour, use & se sert de la suffisance qu'il trouve en son subject, & esmeut un chascun de ceulx qui le reçoivent, selon ce à quoy il est né.

XLIV. Ce neantmoins encore si nous regardons à dieu & à sa providence, nous verrons que le changement s'en sera fait tousjours en mieulx: car l'usage de la parole ressemble proprement au debit & employ de la monnoye. Car la bonne & approuvée est celle qui est accoustumée & cogneuë, & qui a cours & pris l'une en un temps & l'autre en l'autre. Il a doncques esté un temps que la marque & monnoye de la parole qui avoit cours estoit les carmes, les chants & canticques, par ce que alors toute histoire, toute doctrine de philosophie, toute affection, & brief toute matiere qui avoit besoing de plus grave & ornée voix, ils la mettoient toute en vers poëtiques, & en chants de musique. Car ce que peu de gens escoutent maintenant à toute peine, alors tout le monde l'oyoit, & prenoit grand plaisir à l'ouir chanter, & laboureurs & preneurs d'oiseaux, comme dit Pindare: mais pour la grande aptitude qu'ils avoient à la poësie, la plus part, quand ils vouloient faire des remonstrances, les faisoient sur la lyre avec des chansons: s'ils vou-

loient arguer, enhorter, inciter, ils le faisoient avec des fables, des allegories : & davantage les hymnes à l'honneur des dieux, les prieres, les chants de victoires, ils faisoient tout en carmes & en chant : aucuns pour la gentillesse de leur entendement, autres pour accoustumance. Parquoy Apollo ne voulut pas non plus envier cest ornement & ce plaisir à la science de deviner, ny ne voulut point bannir de la machine à trois pieds, sur laquelle se rendent les oracles, la muse qui l'honoroit, ains plus tost l'y introduisit, aimant & excitant les natures poëtiques : & luy mesme leur donnoit des imaginations & conceptions de poësie, & aidoit à poulser en avant ce qu'il y avoit de braverie & de doctrine, comme chose bien seante alors, & qui estoit grandement prisée & estimée.

XLV. Mais depuis, comme la vie des hommes avec les fortunes & les natures vint à se changer, l'usage repoulsant & chassant toute superfluité, osta les coëffes & affiquets d'or que lon souloit porter en la teste, & despouilla les robbes longues deliées, & roigna les cheveux, qui estoient par trop longs, deschaussa le brodequin, s'accoustumants les hommes avec bonne raison à faire gloire de sobrieté & d'espargne alencontre des delices, & de la superfluité, & mettre en honneur la simplicité & la modestie plus tost que la pompe

& la curiosité : ainsi se muant aussi la maniere de parler, & se despouillant quand & quand, l'histoire descendit, comme de dessus un chariot, de la versification à la prose, & par ceste mesme façon d'escrire & parler sans liaison de pieds & mesures, fut separé le fabuleux d'avec le veritable : & la philosophie ambrassant le stile clair, familier & apte à enseigner, plus tost que celuy qui estonne le monde pour estre figuré, commençea à disputer & enquerir la verité en termes communs : & lors Apollo feit aussi cesser à la Pythie d'appeller ses citoiens Pyricaos, c'est à dire brusle-feus, & les Spartains Ophioboros, devoreurs de serpents, les hommes Oreanes, & les fleuves Orempotes : & ostant aux oracles les vers, les mots estranges, les circunlocutions, & l'obscurité, il les apprit à parler à ceux qui venoient à l'oracle, comme les loix devisent aux citez, & comme les roys parlent à leurs peuples & subjects, & comme les escholiers escoutent leurs maîtres, accommodant sa façon de parler, en sorte qu'elle fust pleine de sens & de grace persuasive. Car il fault entendre que, comme dit Sophocles,

Dieu quelque oracle aux sages tousjours donne,
Mais peu ou mal les fols il n'araisonne.

XLVI. Et depuis la foy & croyance a telle,

ment esté conjoincte à la clarté & dilucidité, aiant esté changée avec les autres choses, que paravant ce qui n'estoit pas ordinaire ny commun, ains estravagant & dit obscurement & couvertement, le vulgaire le tournoit en opinion de sainćteté là dessoubs cachée, s'en estonnoit & le reveroit, mais depuis aimants à entendre les choses clairement & facilement, & non pas avec une enfleure ny un masque de paroles, ils commancerent à blasmer la poësie qui estoit alentour des oracles, non seulement comme contraire & repugnante à la facile intelligence de la verité, & comme meslant de l'umbre & des tenebres d'obscurité à la sentence, mais aussi en avoient desjà la prophetie mesme pour suspecte, disans que les translations, les ænigmes ou paroles couvertes, & les ambiguitez dont use la poësie, estoient des retraictes & cachettes pour se couvrir & cacher, quand il y auroit faulte à l'evenement. Et en eussiez ouy plusieurs qui contoient, qu'il y avoit des gens stylez & exercitez à composer vers qui estoient alentour de l'oracle pour recevoir & recueillir les paroles, lesquels tissoient incontinent des carmes, des vers, & des mesures sur le champ, comme des panniers à mettre les paroles respondues. Je laisse à dire combien d'occasion de blasmer & calomnier les oracles, ont apporté ces interpreteurs de noms, ces trais-

tres abuseurs [1], leur aiant adjousté une pompe & une enfleure de paroles, dont ils n'avoient point de besoing, ne que lon y feist aucun changement. Il est bien certain aussi, que ces charlatans, triacleurs & basteleurs, joueurs de passe-passe, & toute ceste maniere de vagabonds qui vont chantant aux festes & sacrifices de Cybele & de Serapis, ont grandement descrié & vilipendé la poësie, les uns à leur seule façon d'aller ainsi errants par le monde, les autres par les sorts de quelques certaines lettres, dont ils forgent certains oracles qu'ils baillent à des valets, & des femmelettes qui se laissent abuser, principalement à cause qu'ils les voient reduits en vers, & à cause des mots poëtiques qu'ils y voient. De là est venu que la poësie s'estant ainsi laissée prophaner & publier à des trompeurs, des abuseurs de gens, enchanteurs & faulx devins, est

[1] C'est ainsi que Plutarque qualifie ces faiseurs de vers, qui se chargeoient de parer les oracles des ornemens de la poésie. Philips est conforme à cette traduction : J forbear to tell how far those interpreters of words, those treacherous deceivers have contributed to dishonour the sacred oracles, by their interlarding of bombast expressions and, &c. Malgré ces autorités Xilander & Reiske proposent une correction ou plutôt une interprétation qui change le sens, qui rétrécit la pensée de Plutarque, & qui introduit des personnages dont on n'a jamais entendu parler. Ils lisent : je ne rapporterai pas le tort qu'ont fait aux oracles les Onomacritus, les Hérodotes, les Cinesons. Ils ont pris des noms adjectifs pour des noms propres.

decheute de la verité, & rejettée arriere du tripied prophetique.

XLVII. Si ne m'esbahis pas s'il estoit aucunefois besoing aux anciens de double entente, de circunlocution & obscurité. Car il ne venoit point à l'oracle un homme privé & particulier demander s'il achetteroit une esclave ou non : ou un autre, s'il auroit proffit en son traficq : ains y envoyoient ou venoient de grosses & puissantes citez, des princes & des roys, qui n'entreprenoient rien de petit, ny ne se venoient point conseiller à Apollo de choses legeres, lesquels il n'estoit pas expedient pour ceulx qui avoient charge de l'oracle, de fascher ny irriter, en leur faisant ouïr beaucoup de choses contraires à leur volonté : car dieu n'obeit pas à Euripides, comme luy donnant la loy & faisant une ordonnance,

Phœbus doit seul aux hommes deviner.

Car il use de prophetes & de ministres mortels, desquels il doit avoir soing pour les conserver à ce qu'ils ne soient outragez & tuez par les meschans, en luy faisant service, ny aussi ne doit il pas tenir ainsi cachée la verité, en destournant la declaration nue d'icelle, comme une lumiere qui prend plusieurs reflexions, & se divise en plusieurs parties, il en ostoit ce qu'il y avoit de fascheux & de dur. Or ne falloit il pas ny que les

tyrans sceussent, ny que les ennemis fussent advertis de ce qui estoit proposé contre eulx. Pour ceulx-là doncques il enveloppoit en ses reponses des doubtes & des ambiguitez, lesquelles aux autres cachoient l'intelligence vraye de ce qui estoit respondu. Mais ceulx qui venoient à l'oracle eulx mesmes, & qui y prenoient de bien près garde, ne failloient point à le bien entendre. Parquoy celuy est bien impertinent & de mauvais jugement qui accuse & calomnie dieu, si l'estat des affaires estant changé, il pense qu'il ne fault pas aider aux hommes à la mode accoustumée, mais par une autre maniere.

XLVIII. Davantage la poësie & versification n'apporte point à l'oraison de plus grande utilité, sinon que la sentence estant comprise & serrée en certain nombre de paroles & de syllabes mesurées, on la retient & s'en souvient on mieux. Or falloit il que ceux qui estoient anciennement se souvinssent de beaucoup de choses, pour ce qu'on leur disoit beaucoup de signes & de marques de lieux & de temps, d'affaires, de sacrifices, de dieux estrangers d'outre mer, & des monuments cachez des demy-dieux malaisez à trouver, mesmement en païs loing de la Grece : car au voyage de Chio & de Candie ** [1] de Onesichus & de Phalantus

[1] Philips remplit ainsi cette lacune : Aussi bien que dans les autres expéditions de Onesichus, &c.

& de plusieurs autres capitaines & chefs de flottes de vaisseaux, combien falloit il observer de signes & de conjectures pour trouver le siege & le lieu de repos qui leur estoit ordonné à chascun? A l'observation desquels ils faillirent, au moins aucuns, comme entre les autres Battus : car il dit qu'il n'avoit peu gaigner le lieu auquel il avoit esté envoyé, & s'en revint de rechef à l'oracle se plaindre, & Apollo lui replicqua,

> Mieulx que moy sçais que tu n'as point esté
> En la Lybie, où envoyé je t'ay :
> Si tu y vas, tu feras grand' sagesse.

& le renvoya derechef ainsi. Et Lysander n'aiant pas bien sceu cognoistre la motte Archelide, que lon surnommoit autrement Alopecos, & la riviere d'Oplites,

> Et le serpent fils de la terre mere,
> Le cauteleux assaillant par derriere,

il perdit la battaille, & fut tué en ces lieux-là par Inachion Aliartien, qui avoit pour sa devise à son escu un dragon peint. Et n'est jà besoing de vous en reciter plusieurs autres anciens tels qui sont malaisez à rememorer & à retenir, car je sçay que vous les sçavez bien. Mais maintenant graces à dieu, les affaires dont on vient enquerir nostre dieu, sont en repos.

XLIX. Et quant à moy je l'aime bien mieulx

ainsi, & m'en contente : car il y a une grande paix & tranquillité, la guerre est cessée, & ne fault plus courir çà & là par le monde. Il n'y a plus de seditions civiles, ny plus d'usurpations de tyrannies, & d'autres anciens travaux & miseres de la Grece, lesquelles avoient besoing de diverses drogues & medecines pour y remedier. Mais là où il n'y a rien de diversité, rien de secret, rien de dangereux, ains toutes les demandes & interrogatoires des particuliers sont de petites choses vulgaires & populaires comme sont les questions que lon propose à l'eschole, Si lon se doit marier, Si lon doit entreprendre un voyage par mer, S'il fault emprunter à usure : & les plus grandes propositions & demandes des villes sont, De la fertilité des biens de la terre : de la multiplication du bestial : de la santé des corps : vouloir embrasser cela en des vers, forger de longues circunlocutions, user de mots estranges & obscurs à des interrogatoires qui demandent une courte, simple & claire response, ce seroit à faire à un sophiste ambitieux, qui feroit gloire de bien composer des oracles. Et puis la Pythie de soy mesme est genereuse de nature, & quand elle descend là, & qu'elle est avec le dieu, elle a plus de soing de la verité que de la gloire, & ne se soucie pas qu'il y ait des hommes qui la louent & qui la blasment, & seroit meilleur que nous mesmes fussions aussi tels,

L. Mais au contraire, maintenant nous sommes comme en branfle & en crainte, que le lieu ne perde la reputation qu'il a euë par l'efpace de trois mille ans, & qu'il n'y ait quelques uns qui l'abandonnent & ceffent d'y venir, comme fi c'eftoit l'efchole d'un fophifte qui craignift de perdre fon credit, & d'eftre abandonné : & fongeons des defenfes, & feignons des caufes & des raifons des chofes dont nous ne fçavons rien, & qu'il ne nous appartient pas de fçavoir, pour reconforter & remettre celuy qui s'en plaint, & pour tafcher de le perfuader, là où nous le deuffions laiffer aller : car ce fera luy mefme à qui il cuira le premier, aiant telle opinion de noftre dieu, qu'il approuve & a en eftime ces anciennes fentences des fages, qui font efcriptes à l'entrée du temple, « Cognoy toy » mefme, Rien trop, » principalement à caufe de leur brefveté, comme contenant en peu de paroles une fentence bien ferrée & preffée, & par maniere de dire, bien battue à froid : & cependant il reprent & accufe les oracles modernes, pour ce qu'ils difent les chofes la plus part du temps, briefvement, fimplement & de droit fil. Et ces dicts là notables des fages anciens reffemblent aux rivieres courantes par un deftroit fort ferré, là où l'eau preffe fi fort que l'on ne voit point attravers, auffi

ne comprend on pas le fond de leur intelligence ny leurs ſens. Mais ſi tu conſideres ce qui eſt en eſcript ou dit, par ceux qui ſe ſont efforcez de comprendre juſques au fond, ce que vouloit donner à entendre chaſcune d'icelles ſentences, tu trouveras qu'à peine ſçauroit on trouver des oraiſons plus longues que celles là.

LI. Or le langage de la Pythie eſt tel, comme les mathematiciens definiſſent la ligne droitte la plus courte qui puiſſe eſtre entre deux poincts : auſſi ne fait il aucune courbe ny aucun cercle, ny double-entente, ny ambiguité, ains va de droit fil à la vérité : & bien qu'il ſoit ſubject à eſtre examiné & dangereux d'eſtre meſcreu, toutefois juſques icy il n'a donné aucune priſe ne preuve par où on l'ait peu convaincre de faulſeté, & ce pendant il a remply tout ce temple de dons, de preſens & offrandes non ſeulement des peuples Grecs, mais auſſi des barbares, & de beauté & magnificence de ſtructure & fabricque des Amphictyons : car vous y voiez beaucoup d'adjonction de baſtimens qui n'y eſtoient pas au paravant, & pluſieurs reparations & reſtitutions en ſon entier des anciens, qui eſtoient ou fondus, ou gaſtez de vieilleſſe. Et tout ainſi comme nous voyons qu'auprès des grands arbres bien branchus & bien verdoyans, il en germe &

pullule d'autres petits : aussi voions nous qu'auprès la ville de Delphes, l'assemblée de Pylæe florit & vient en vigueur, prenant pasture de l'abondance & affluence qui est icy, de sorte qu'elle commance à avoir apparence & forme des assemblées ès eaux sacrées, telle qu'en mille ans au dessus elle ne l'a jamais peu acquerir semblable. Aussi ont les habitants de Galaxius au païs de Bœoce, senty & apperceu l'assistance & faveur de nostre dieu, par la quantité & affluence grande de laict : car de toutes leurs brebis pissoit le laict, ne plus ne moins que l'eau vive qui sourd d'une fontaine, dont en grande haste ils emplissoient leurs tonneaux, & n'y avoit ny cruche, ny outre, ny vaisseaux dans leurs maisons, qui ne fust tout plein de laict. Et à nous autres encore nous baille il de plus evidentes & plus claires marques, & signes plus utiles de sa presence & faveur que ne font ceux-là, aiants mis nostre païs de seicheresse, solitude deserte, & povreté où paravant il estoit, en toute abondance, frequence de peuple, splendeur & honneur, où nous le voions maintenant.

LII. Il est vray que certainement je m'en aime mieulx moy mesme, de ce que j'ay esté bien affectionné & utile à tenir la main à cela avec Polycrates & Petræus, & aime aussi celuy qui nous a esté l'autheur premier de ce gouverne-

ment & police, & qui a pris le ſoing avec nous de icy eſtablir & mettre ſus tout cela : mais il n'euſt pas eſté poſſible qu'en ſi peu de temps il y euſt eu une ſi grande & ſi evidente mutation, ſi dieu ne nous euſt aſſiſté & aidé à ſanctifier & mettre en reputation ſon oracle. Mais tout ainſi qu'anciennement il y avoit des gens qui reprenoient l'ambiguité, obliquité & obſcurité des oracles, auſſi y en a il maintenant qui calomnient la trop grande ſimplicité de ceux qui ſe rendent à preſent, deſquels la paſſion eſt fort injuſte & fort folle : c'eſt comme font les enfans qui ſont plus aiſes & aiment mieulx voir l'arc en ciel, les cometes, les couronnes, ou aires qui apparoiſſent autour du corps du ſoleil ou de la lune, qu'ils ne font pas le ſoleil & la lune meſmes : auſſi ceulx-cy demandent des ænigmes, des paroles couvertes, des figures, des tranſlations, qui ne ſont que des reflexions de la divination en l'imagination & apprehenſion de noſtre entendement mortel. Et s'ils n'entendent la cauſe ſuffiſamment à leur appetit de telle mutation, ils s'en vont condamner dieu, & non pas nous ny eux meſmes, qui ne peuvent par le diſcours de la raiſon comprendre le conſeil & l'intention de dieu.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DES FLEUVES.

Hydaspe (1. *D'où lui vient cette dénomination* 2. *Lychnis.* 3. *Tournesol.* 4. *Punition des filles dissolues.* 5. *Moyen de faire périr les insectes.* 6. *Le mont Elephas, raison de cette dénomination*). II. *L'Ismène.* (1. *Origine de ce nom.* 2. *De celui de Cytheron.* 3. *Autre origine du nom de Cytheron & de celui de l'Hélicon*). III. *L'Hebre.* (1. *Origine de ce nom.* 2. *De celui du mont Pangæus.* 3. *Espece d'origan, ses effets.* 4. *Origine du nom de harpe ou luth donné à une plante de l'Hebre*). IV. *Le Gange.* (1. *Origine de ce nom.* 2. *Effets merveilleux d'une espece de buglose.* 3. *Origine du nom de la montagne Anatolé*). V. *Le Phase.* (1. *Origine de ce nom.* 2. *Effets merveilleux de la verge Leucophylle.* 3. *Origine du nom du mont Caucase.* 4. *Herbe prométhéienne*). VI. *L'Arar ou Saône.* (1. *Origine de ce nom.* 2. *Particularités du poisson, dit scolopide ou cloupée.* 3. *Origine du nom de Lugdunum*). VII. *Le Pactole auparavant Chrysorrhoas.* (1. *Raison de ce dernier nom.* 2. *Raison du premier.* 3. *Poudre d'or.* 4. *Pierre arurophylax, ses effets merveilleux contre les larrons.* 5. *Herbe chrysopole.* 6. *Le mont Tmolus, auparavant Carmanorium, raison de ce*

dernier nom. 7. *Raiſon du premier.* 8. *Eſpece de pierre ponce*). VIII. *Le Lycormas, puis après, l'Evenus.* (1. *Raiſon de cette derniere dénomination.* 2. *Sariſſe, herbe bonne contre les foibleſſes de vue.* 3. *Mont Myenus, auparavant Alphion, raiſon du premier nom,* 4. *Leucoïum ou violette blanche*). IX. *Le Méandre, auparavant Anabainon.* (1. *Raiſon de ces dénominations.* 2. *Autre explication.* 3. *Effets merveilleux de la pierre dite ſophron.* 4. *Mont Sipyle.* 5. *Effets merveilleux de la pierre cylindrique*). X. *Le Marſyas, auparavant fontaine de Midas.* (1. *Raiſon de cette derniere dénomination.* 2. *Raiſon de la premiere. Ville de Noricum.* 3. *Herbe aulus ou flûte.* 4. *Mont Bérécynthe.* 5. *Pierre machara*). XI. *Le Strymon, auparavant Conozes & Palæſtinus.* (1. *Raiſon de cette derniere dénomination.* 2. *Raiſon de la premiere.* 3. *Pierre pauſilype, ſes effets.* 5. *Raiſon de la dénomination des monts Hémus & Rhodope.* 5. *Pierres philadelphes*). XII. *Le Sagaris, auparavant Xerabates.* (1. *Raiſon de ces dénominations.* 2. *Pierre autoglyphe.* 3. *Origine du nom du tertre dit Balleneum.* 4. *Aſter, pierre*). XIII. *Le Scamandre, auparavant Xanthus.* (1. *Raiſon de ce changement de nom.* 2. *Siſtron, plante ſemblable à l'érébynthe.* 3. *Mont Ide.* 4. *Pierre dite cryphius*). XIV. *Le Tanaïs, auparavant Amazonius.* (1. *Raiſon de ces deux dénominations.* 2. *L'halinde,*

plante, ou huile de Bérosse. 3. Pierre à l'homme couronné. 4. Mont Brixaba, autrement Front de Bélier. 5. Phrixa, plante semblable à la rue). XV. *Le Thermodon, auparavant Crystal.* XVI. *Le Nil, auparavant Melas, puis Ægyptus, puis Nilus.* (1. *Raison de ces changemens de dénonomination.* 2. *Pierre pour empêcher les chiens d'aboyer.* 3. *Pierres collotes.* 4. *Mont Argille; pourquoi ainsi nommé*). XVII. *L'Eurotas, auparavant Himerus.* (1. *Raison de la derniere dénomination.* 2 *Raison de la premiere..* 3. *Pierre thrasidyle.* 4. *Mont Taygete, auparavant Amycléen.* 5. *Charisium, plante*). XVIII. *L'Inachus, auparavant Carmanor & Haliacmon.* (1. *Raison de cette derniere dénomination.* 2. *Raison de la premiere.* 3. *Cyura, herbe.* 4. *Pierre semblable au berylle, ses propriétés dans les faux témoignages.* 5. *Apasantus, Mycène, Coccygius & Athenæus. Raison de ces dénominations données à ces quatre montagnes. Effets de l'herbe, selene, de la pierre nommée corybas, de l'arbre palinure, & de l'herbe dite adrastée*). XIX. *L'Alphée auparavant Nyctimus, puis Stymphele.* (1. *Raison de cette derniere dénomination.* 2. *Raison de la premiere.* 3. *Cenchritis, plante.* 4. *Mont Cronie, auparavant Crure.* 5. *Pierre dite cylindre*). XX. *L'Euphrate, auparavant Zarande, puis Mede.* (1. *Raison de cette derniere dénomination.* 2. *Raison de la premiere.* 3. *L'astige, pierre.* 4. *L'exalla,*

plante. 5. *Drimylle, montagne. Pierre semblable à une sardoyne*). XXI. *Le Caice, auparavant Adurus, puis Astrée.* (1. *Raison de cette derniere dénomination.* 2. *Raison de la premiere.* 3. *Pavot qui produit des pierres.* 4. *L'élipharmaque, plante.* 5. *Theutras, montagne.* 6. *Antipathes, pierre*). XXII. *L'Acheloüs, auparavant Axène, puis Thestius.* (1. *Raison de cette derniere dénomination.* 2. *Raison de la premiere.* 3. *Zacle, montagne.* 4. *Linurgue, pierre.* 5. *Mont Calydon, auparavant Gyrus.* 6. *Myops, plante.*) XXIII. *L'Araxe.* (1. *Raison de cette dénomination.* 2. *Araxa, plante.* 3. *Sicyone, pierre.* 4. *Diorphe, montagne.* 5. *Espece de grenadiers*). XXIV. *Le Tigre, auparavant Sollax.* (1. *Raison de la premiere dénomination.* 2. *Myndan, pierre.* 3. *Gauranus, auparavant Mausorus, montagne.* 4. *Espece d'orge sauvage*). XXV. *L'Inde, auparavant Mausole.* (1. *Raison de la premiere dénomination.* 2. *Pierre propre aux vierges.* 3. *Carpyce, plante.* 4. *Mont Lilae.* 5. *Clytoris, pierre*).

TRAICTÉ

Touchant les fleuves & montagnes, & des choses rares qui se trouvent en iceux [1].

Traduict sur l'original grec, par FED. MOREL, *doyen des interprêtes du roy.*

I. L'HYDASPES [2].

CHRYSIPPE estant esprise de l'amour de Hydaspes son pere, par un dedain de Venus,

[1] Maussac a donné en 1615 (Toulouse, Dominique Bosc) une édition de ce Traité des fleuves. Il y a joint une interprétation latine & beaucoup de notes de sa façon. Cet éditeur est très persuadé que Plutarque de Chæronée est le véritable auteur du Traité des fleuves; & il le conclud uniquement de la ressemblance parfaite qui se trouve dans le ton, le caractere, le style & la maniere de l'auteur du Traité des fleuves, & de celui qui a composé les Paralleles d'histoires Grecques & Romaines: c'étoit la meilleure maniere de démontrer que Plutarque de Chæronée n'avoit jamais mis la main à un ouvrage d'aussi mauvais goût que le Traité des fleuves; car les Paralleles sont à présent universellement reconnus pour être l'ouvrage de quelque ignorant qui n'étoit versé dans aucun genre de littérature. (Voyez T. XX, p. 78.) A spurious piece, (dit John Oswald, à la fin de sa traduction des Paralleles), which is the rather to be believ'd, fort that there is not so much as one line or thougth in it, that comes up to the spirit of that illustrious author (Plutarque de Chæronée).

[2] L'Hydaspe de l'inde, maintenant, suivant d'Anville, le

& ne pouvant refrener ſes amours inceſtueux & contre nature, alla trouver ſon dit pere en pleine nuict, accompagnée de ſa mere nourrice. Le roy fort deſplaiſant du malheur qui eſtoit arrivé, fit enterrer toute vive la vieille qui luy avoit dreſſé ces embuſches : & après avoir fait pendre ſa fille à un gibet, tranſporté d'une exceſſive triſteſſe, ſe précipita dans le fleuve d'Inde, lequel depuis retint le nom d'Hydaſpes. C'eſt une riviere de l'Inde, qui ſe deſcharge avec violence dans la Syrtis Saronitique [1].

2. Il s'y engendre une pierre que lon appelle lychnis [2], comme qui diroit lampe : elle retire à la couleur d'huile, & eſt fort chaude & bouillante : on la trouve, la lune eſtant au croiſſant, au ſon des fluſtes : & ceux qui ſont en quelque degré éminent, l'employent à leur uſage.

3. On rencontre auſſi là auprès de Pyles une herbe ſemblable à celle qu'on nomme tourneſol ; du ſuc de laquelle, après l'avoir broyée & pilée, on oingt les bruſlures & eſchaufaiſons : & ceux

Shantrov : le traducteur Anglois lit : Hydaſpe. Now the Indian Rowey, as moſt ſuppoſe.

[1] L'Hydaſpe ſe jette dans l'Indus, & non dans la mer : & comment l'auteur de ce Traité a-t-il pu placer l'embouchure d'un fleuve de l'Inde dans le golfe Saronique qui s'ouvre entre l'Argolide & l'Attique ? Je ne m'arrêterai pas davantage à relever les erreurs ſans nombre répandues dans ce Traité.

[2] Le rubis couleur de cériſe. Voyez Pline (Hiſt. nat. XXXVII, 29).

qui en sont frottez supportent sans aucun danger les exhalaisons, & l'excez de la plus vehemente chaleur.

4. Ceux du pays ayant surprins des filles dissolues & desbauchées, après les avoir attachées à des croix avec des clous, les jettent en ceste riviere, en chantant un cantique en l'honneur de Venus en langage commun.

5. Ils enterrent aussi toute vive une vieille condamnée à la mort par chascun an auprès du tertre dict Therogonum : & aussitot il accourt du haut de la cime un grand nombre de serpens & reptiles qui devorent les animaux muets volants à l'entour, comme l'escrit Chryserme, Au livre octantiesme de l'histoire des Indes; & Archelaus en faict plus expresse mention, Au troisiesme livre des rivieres.

6. Le mont dit Elephas est à costé de ce fleuve; & fut ainsi nommé pour une telle cause. Quand le roy de Macedoine vint aux Indes avec son armée, & que ceux du pays se fussent resolus de luy faire teste, l'élephant sur lequel estoit monté Porus le roy d'icelle contrée, estant soudainement comme piqué d'un tan, se lança pour monter au tertre du soleil, & usant de voix humaine, dit, Sire, veu que tu es de la race de Gegasius, n'entreprens rien contre Alexandre, d'autant que Gegasius est issu de Jupiter : & ayant achevé ces

mots mourut sur le champ. Le roy Porus après avoir ouy cela, emeu de peur, s'estant jetté aux genoux d'Alexandre demanda la paix; & ayant obtenu ses prétentions changea le nom de ceste montagne, & l'appella l'Elephant, comme le conte Dercyllus, Au troisiesme traicté des montagnes.

II. L'ISMENUS[1].

1. Ismenus est une riviere en la Bœocie, auprès de la ville de Thebes, & s'appelloit auparavant pied de Cadmus, pour une telle cause. Cadmus ayant percé avec ses fleches le dragon gardien de la fontaine, craignant que l'eau n'en fust infectée de poison, fit un grand tour par le pays, cherchant une fontaine; estant arrivé à la caverne Corycéenne par la prevoyance de Minerve, il enfonça son pied droict dans la fange, dont sortit un ruisseau; où le prince Cadmus ayant faict sacrifice, nomma le fleuve, pied de Cadmus. Or quelque temps après Ismenus fils d'Amphion & de Niobe, transpercé des flesches d'Apollon, & tourmenté de grand douleur, se précipita dans ladite riviere, laquelle retint le nom d'Ismenus; comme le récite Sostratus, Au second livre des fleuves.

[1] Now, Ismeno. *Ib.*

2. La montagne de Cithæron eſt voiſine, laquelle ſe nommoit auparavant Aſterie : d'aultant que lorſque Bœotius fils de Neptune, ayant le choix d'eſpouſer deux femmes des plus nobles, aymant mieux prendre celle qui luy apporteroit plus de commodité : comme il les attendoit toutes deux à la cyme d'une coline qui ne ſe nomme point, tout ſoudain une eſtoille tombée du ciel cheut ſur les eſpaules de Eurythemiſte, & elle diſparut auſſi toſt. Alors ledit ſeigneur Bœotius, ayant aperceu ce que ſignifioit ceſte viſion, eſpouſa ladite Eurythemiſte : & nomma ceſte montagne Aſterie à cauſe de ceſt accident, & cheute de l'eſtoille. Il fut depuis nommé Cithæron pour une autre raiſon, ſçavoir eſt que Tiſiphone, l'une des furies d'enfer eſpriſe de l'amour d'un beau garçon nommé Cithœron, & ne pouvant plus celer ſa paſſion & l'ardeur de ſon amour, elle luy fit porter parole pour avoir ſa compagnie : mais ceſt enfant eſpouvanté d'horreur de ceſte furie, ne daigna pas luy donner un mot de reſponſe, dont ſe trouvant fraudée de ſon eſperance elle tira un des dragons de ſa chevelure, & le jetta ſur ce fier garçon : & ce ſerpent l'ayant ſerré eſtroictement de ſes liens le tua, comme il paiſſoit ſon troupeau au coupeau [1] de ce mont : mais par la providence des dieux, ce mont en retint le nom de Cithæron ;

[1] Sur le haut.

comme escrit Leon Bysantin, En son histoire Bœotique.

3. Hermesianax Cypriot recite une autre telle histoire, disant que Helicon & Cithæron estoient deux freres de diverses mœurs & complexions : d'autant que Helicon estant plus doux, bening, & courtois, sustentoit la vieillesse de ses parents avec plus grande charité : mais Cythæron estant avaricieux vouloit transferer toute la chevance & opulance du patrimoine de son costé : & premierement il assassina son pere, & ayant dressé des embusches à son frere, il le precipita, & cheut quant & quant au mesme precipice : de là vint que par la providence de dieu ils furent transformez en des montagnes qui retiennent leur nom : & quant à Cithæron, son impieté a occasionné la fable des furies : mais Helicon à cause de son humanité & amour envers ses parents, est devenu le domicile sacré des Muses.

III. L'HEBRUS [1].

1. L'Hebrus est une riviere en Thrace, qu'on appelloit anciennement Rhombus à cause des tournoyemens & tourbillons que font ses eaux. Depuis, Cassandre le roy de ceste region ayant espousé Crotonice, il engendra d'icelle un fils

[1] Now Marisa, dit le traducteur Anglois.

nommé Hebrus. Depuis aprés l'avoir répudiée, il espousa Damasippe fille d'Attaces, qui fut belle mere de son dit fils Hebrus, duquel estant enamourée, elle luy fit porter parolle pour avoir sa compagnie : mais Hebrus ayant un tel crime en horreur, pour éviter les importunités de sa marâtre, ne treuva point de meilleur expédient, que de fuir sa presence, comme celle d'une furie d'enfer, & pour ce sujet se confina dans les bois, où il s'adonnoit entierement aux exercices de la chasse : ce que voyant ceste impudique deboutée de son attente & dessein, elle accusa calumniatoirement ce chaste jeune homme de l'avoir voulu ravir & forcer. Alors Cassander transporté de jalousie, courant dans le bois avec une impetuosité forcenée, & ayant degaigné son espée, poursuivit son fils comme s'il eust attenté à soüiller la couche de son pere. Hebrus se voyant en ce desarroy dont il ne se pouvoit depestrer, se lança dans le fleuve dict Rhombe, lequel changea de nom & prit celuy d'Hebrus, comme Thimothée le recite, En l'unziesme des rivieres. Le mont Pangæus luy est tout attenant, & fust ainsi nommé pour une telle occasion.

2. Pangæus fils de Mars & de Critobule, ayant couché avec sadite fille par ignorance, esmeu de grande fascherie courut en la montagne de Carmaine, & par excessive tristesse se tua de son

glaive : or par la providence de dieu il fut depuis nommé Pangæus [1].

3. Au reste en ce mesme fleuve il y croist une espece d'herbe semblable à l'origanum, de laquelle les Thraciens ayant cueilly le tige, le mettent dans le feu, s'estant saoulés de pain : & en humant l'exhalaison & vapeur qui en sort, & retirant souvent leur vent, deviennent assopis & surpris d'un profond sommeil.

4. Il croist aussi en ladite montagne du Pangæon une autre herbe nommée lut ou viole, pour une telle occasion. Les Bachantes ayant deschiré en piece Orpheus, jetterent ses membres en la riviere d'Hebre : or la teste du mort, & tout le reste du corps fut changé par les dieux en dragon : mais son lut demeura en son entier par la faveur d'Apollon : & du sang qui estoit escoulé de ses playes nasquit ceste herbe nommée lut ou lyre, laquelle, lorsque lon faict sacrifice à Bacchus, rend un son & harmonie de viole : & les habitans du lieu enveloppez de peaux de chevreux, & tenants leurs thyrse ou javeline en main, chantent un hymne, le motet duquel ou refrain de ballade estoit,

Tu seras sage, alors que ta sagesse
N'apportera ny proufit ny liesse.

[1] Now Malaca and Castagna, dit le traducteur Anglois.

Cela eſt couché par eſcrit par Clitonymus, Au troiſieſme livre de ſes hiſtoires tragiques.

IV. LE GANGES.

1. La riviere de Ganges en Indie a eſté ainſi appellée pour ceſte cauſe. Une fille nommée Calauria eut de ſon mary Indien un fils doué d'une très grande beauté, appellé Ganges : icelui eſtant chargé de vin commiſt inceſte avec ſa mere Diopithuſa par ignorance : mais le jour eſtant venu il apprint de ſa mere nourrice la verité du fait : dont eſtant ſurprins d'une extreme regret, ſe precipita dans le fleuve dit Chliarus, lequel depuis fut ſurnommé Ganges, comme ce deſeſperé.

2. Il croiſt auſſi une herbe en ceſte riviere ſemblable à la bugloſe, laquelle eſtant broyée & pilée ils en gardent le ſuc, & en pleine nuict ils en arroſent les cavernes des tigres : & ces beſtes pour la force de ceſte liqueur eſpanchée, ne pouvant s'avancer dehors, meurent ſur le lieu, ſuivant le recit qu'en fait Calliſthene, Au troiſieſme livre de la chaſſe.

3. La montagne voiſine ſe nomme Anatolé, comme qui diroit oriental, pour une telle occaſion : le ſoleil ayant contemplé la nymphe ou vierge Anaxibia qui prenoit ſon esbat à ſe promener par la campagne, en devint amoureux, & ne

pouvant refrener sa concupiscence, poursuivit ladite fille la voulant forcer. Donc estant environnée de toutes parts eut son refuge au temple de Diane dite Orthie, lequel estoit situé en la montagne nommée Coryphe, signifiant le sommet, où elle disparut. Ce dieu ayant tousjours suivy ses traces, & n'ayant peu rencontrer sa bien aimée, oultré d'une fascherie excessive, voulut faire paroistre son orient se levant en cest endroit là : & delà vint que les habitans nommerent ce mont là Anatole, c'est à dire orient, pour cest accident, comme Cæmaro le conte, Au dixiesme de l'histoire des Indes.

V. LE PHASIS *.

1. Le fleuve de Phasis est en Scythie passant au travers de la principale ville : on l'appeloit premierement Arcturus à cause de la situation qui est en des lieux fort froids : mais il changea de nom pour telle occasion. Phasis fils du Soleil & de Ocyroé fille de l'Ocean ayant surprins sa mere sur le faict, en crime d'adultere, la tua : & depuis estant devenu insensé à cause des furies qui lui apparoissoient, il s'élança dans le fleuve Arcturus, qui depuis retint le nom de Phasis.

2. Ceste riviere produit une verge appellée Leu-

* Now Fasso and Phazzeth, suivant le traducteur Anglois.

cophylle, laquelle se trouve durant la solemnité des mysteres de Hecate ou Diane, à l'aube du jour par l'inspiration du dieu Pan, au commancement de la prime-vere : & ceux qui sont jaloux, l'ayant cueillye la jettent alentour du lict virginal, afin de conserver leur mariage en pureté & integrité. Que si quelqu'un peu religieux & mal advisé se rencontre à l'estourdie, par insolence d'yvresse, estant entré en ce lieu, il pert tout jugement & entendement, & confesse devant tous, sur le champ, ce qu'il a iniquement & meschamment ou faict ou pourpensé de faire : & ceux qui se trouvent là presens l'empoignent & le jettent, & cousent dans un sac, à l'endroit qui se nomme l'emboucheure des impies, qui est de forme ronde à la façon d'un puits : & le corps ainsi jetté est renvoyé & repoussé dans trente jours en la Palus Mæotide, tout remply de vers : puis les vautours qui n'avoient jamais paru, surveinus à l'instant, dechirent & devorent la charongne, comme dit Ctesippus, Au second livre de l'histoire des Scythes.

3. Le mont Caucase est près delà, lequel anciennement se nommoit le lict de la Bise, ou Borée pour ceste cause. Boréas ayant ravy & enlevé par amourettes Chloris la fille d'Arcturus, il la transporta en un tertre nommé Niphantes, & procrea de ladite dame un fils qui fut nommé

Harpaces, lequel ſucceda au royaume de Heniochus, dont la montagne print ce nom de la couche de Boreas : mais il fut depuis ſurnommé Caucaſus pour un autre accident. Saturne après la guerre des Geans evitant les menaces de Jupiter, s'enfuit au promontoire de la couche de Boreas, & là transformé en crocodile occiſt un paſteur de ceux du pays nommé Caucaſus : & ayant pris garde à la diſpoſition de ſes inteſtins, predit que les ennemis n'eſtoient pas eſloignez : or Juppiter ſurvenu là deſſus ayant lié ſon pere d'un cordage de laine, le precipita aux enfers : & ayant changé le nom de la montagne en l'honneur du paſtre Caucaſus, attacha là Promethée, & le réduiſit par contrainɕte à eſtre tourmenté par un aigle ronge-boyaux, d'autant qu'il avoit eſté injuſte en la diſtribution des inteſtins, ſelon le recit qu'en faiɕt Cleanthes, Au troiſieſme livre qu'il a eſcrit de la Theomachie, ou guerre des dieux.

4. Il croiſt en ce mont une herbe nommée prometheienne, laquelle Medée ayant cueillie & pilée, l'employa contre les affeɕtions farouches de ſon pere, comme le meſme hiſtorien a eſcrit.

VI. L'ARAR OU SAONE.

1. La riviere d'Arar dite Saone, eſt en la Gaule Celtique ou France, & a prins ce nom en grec, d'autant

d'autant qu'elle se conjoinct avec le Rhosne : car elle se coule dans le Rhosne jusques en la Savoye. Elle s'appelloit premierement Brigule, & depuis changea de nom pour la raison qui s'ensuit. Arar pour le plaisir qu'il prenoit à la chasse, s'estoit avancé dans le bois, & ayant trouvé son frere Celtibere deschiré par les bestes, oultré d'excessive douleur, s'estant frappé mortellement, il s'élança dans le fleuve Brigule, lequel en fut surnommé Arar.

2. Il s'engendre en iceluy un certain poisson appellé scolopide par les habitans du lieu, ou clupée selon les Latins. Cet animal est blanc quand la lune est en croissant ; & quand elle est à son decours il devient tout noir : & quand il est parveuu à une grandeur demesurée, il se deffaict luy mesme par ses propres espines & arraistes. On trouve aussi une pierre en sa teste fort semblable à un gros grain de sel, laquelle est fort souveraine contre les fievres quartes, quand on la lie aux parties senestres du corps, la lune estant en decours & au derner quartier : Callisthenes Sybaritin le recite ainsi, Au treziesme livre de l'histoire des Gaulois : d'où Timagenes le Syrien a pris le subject.

3. Il y a près de ce fleuve une montagne appellée Lugdun, & depuis fut autrement appellée pour la cause qui s'ensuit. Quand Momorus &

Atepomarus furent chaſſez de leur royaume par Seſeroneus, ayans volonté de baſtir une ville en ceſte colline là, ſelon le commandement de l'oracle, & en ayant desjà jetté les fondements, les corbeaux y ſurvindrent ſoudainement, & prenans leur vol couvrirent les arbres qui eſtoient alentour : or Momorus lequel eſtoit fort entendu en l'art de deviner par augure & le vol des oyſeaux, appella la ville Loudun ou Lyon : car ceux de ce quartier là appelloient un corbeau lugum, & nommoient la montagne Dunum [1], ou lieu eminent, ſelon que l'eſcrit Clitophon, Au trezieme livre des baſtiments des villes.

VII. LE PACTOLE[1].

1. La riviere de Pactole eſt en Lydie auprès de la ville de Sardes, & s'appelloit premierement Chryſorrhoas. Chryſus fils d'Apollon & Apathippes eſtant expert en l'art des fabriques & machines, & menant une vie taquine & chetive, en une nuict fort noire & profonde, trouva moyen d'ouvrir les threſors de Cræſus, & en tranſportant l'or, il en fit part à ſes familiers : mais eſtant ſurpris des gardes & ennemis de tous coſtez, il ſe jetta dans la riviere, qui de luy fut appellée

[1] Whence probably our english word Down. Suivant le même auteur déjà cité.

[1] Now Sarabat. *Ib.*

Chryforrhoas, & par après furnommée Pactole pour un tel accident.

2. Pactolus fils de Iolius & Leucothée, eftant aux facrées ceremonies de Venus, defpucela Demodice fa fœur par ignorance : de quoy eftant adverty par fes familiers, par excès de fafcherie fe jetta luy mefme en ce fleuve, lequel en print le furnom de Pactole.

3. Il fe produit en iceluy de la fieure ou pouldre d'or darique qui devale aux golfes heureux.

4. Il s'engendre là auffi une pierre nommée Arurophylax, qui eft à dire garde-terre, laquelle refemble fort à l'argent : elle fe trouve difficilement, parce qu'elle eft fort meflée avec ladite ratiffeure d'or coulante, au refte elle eft doüée d'une force que je diray. Les plus eminents & notables des Lydiens l'achettent enfemble, & la placent devant le feuïl de leurs trefors, & gardent ainfi fans danger l'or qui eft là entaffé : car toutes & quantes fois que les larrons y doiven entrer, la pierre rend un bruit comme celuy d'une trompette, & les voleurs comme s'ils eftoient pourchaffez par les gardes & fatellites fe fourent en des precipices : & le lieu où ils tombent occis de mort violente, s'appelle la prifon de Pactole.

5. Il y croift encore une forte d'herbe portant des fleurs empourprées, qui fe nomme Chryfo-

pole : par la touche de laquelle les habitans des villes espreuvent l'or pur : car au même temps qu'ils le fondent, ils approchent ceste plante : que si l'or n'est point faulx ny meslé, les feuilles en deviennent dorées, & conservent la substance de la matiere : que si l'or est corrompu & mesllangé, les feuilles rejettent l'humeur changée, ainsi comme l'escrit Chrysermus, Au troisieme livre des fleuves.

6. Le mont Tmolus [1] est proche, lequel est remply de toutes sortes de bestes, & s'appelloit premierement Carmanorium du nom de Carmanorus fils de Dionysus & Alexirhœe, lequel mourut allant à la chasse frappé d'un sanglier, & fut depuis appellé Tmolus pour l'accident qui suit.

7. Tmolus fils de Mars & Theogone, roy de Lydie, chassant en la montagne de Carmanorium, ayant veu la vierge Arrhipe qui accompagnoit Diane, fut touché de son amour, & en estant fort troublé & tourmenté, la poursuivit en intention d'en jouïr : & comme elle se vit ambarassée de toutes parts, s'en fuit au temple de Diane : mais le prince ayant mesprisé la religion superstitieuse, enleva l'honneur de ceste pucelle dans le temple mesme, & elle tombée en desespoir s'estrangla avec un licol : or la deesse estant grandement indignée de ce meschef & in-

[1] Now Tomatitze, *Ib.*

ſolence du roy, envoya au devant de luy un taureau furieux lequel le lança fort hault en l'air, & devalant ſur des eſpieux aigus, il mourut avec grands tourments : Or Theoclymenus fils du dit Tmolus ayant enſevely ſon pere, impoſa le nom d'iceluy à la montagne.

8. Il y croiſt une pierre ſemblable à une pierre ponce, laquelle ſe trouve rarement : car elle change de couleur quatre fois le jour, & n'eſt apperçue que des filles qui n'ont point encore l'aage de prudence & jugement : que ſi celles qui ſont d'aage nubile, l'apperçoivent, elles ſont garanties & preſervées du tort & injure que quelques-uns auroient envie de leur faire, comme le rapporte Clitophon.

VIII. LE LYCORMAS[1].

1. Lycormas eſt une riviere d'Ætolie, & fut par après nommé Evenus, pour la raiſon que je dirai. Idas fils de Aphareus ayant enlevé une dame nommée Marpiſſe, la mena à Pleurone : duquel rapt ayant eſté adverti Evenus, pourſuivit Idas qui avoit ravy ſa fille : & comme il eſtoit desjà parvenu juſqu'au fleuve de Lycormas, ayant perdu toute eſperance de pouvoir attraper ce raviſſeur

[1] Now Phidari. *Ib.*

fugitif, se jetta dans ceste riviere, à qui le nom d'Evenus en demeura.

2. Il croist en ce fleuve une herbe nommée sarisse ressemblant à une lance ou picque, laquelle est fort souveraine pour guerir l'imbecillité & foiblesse de la veuë.

3. La montagne d'auprès s'appelle Myenus du nom de Myenus fils de Telestor & Alphesibœe : car iceluy estant aymé de sa belle mere, & ne voulant pas souiller la couche de son pere, se retira au mont d'Alphion. Telestor devenu jaloux de sa femme, s'empara du desert avec ses satellites, en intention de prendre son fils Myenus : lequel prevenant les menaces de son pere, se precipita du hault du tertre en bas, d'où la montagne en retint le nom par la providence des dieux.

4. Il y croist une fleur nommée Leucoïum qui est à dire violette blanche, laquelle se flaistrit quand on a dit le nom de la maratre, comme le recite Dercyllus, Au troisieme livre des montagnes.

IX. LE MÆANDRE[1].

1. Mæandre est une riviere d'Asie qui s'appelloit premierement Anabainon, comme qui diroit la remontante, ou rebroussante : car ce fleuve seul

[1] Now Madre, *Ib.*

entre tous les autres, a un cours tellement sinueux à commencer depuis sa source, qu'il paroit retourner à son origine mesme. Il fut enfin appellé Mæandre du nom de Mæandre fils de Cercaphus, & Anaxibie, lequel ayant guerre avec les Pessinontiens fit une priere à la mere des dieux, que s'il avoit l'avantage & obtenoit la victoire sur ses ennemis, il sacrifiroit celuy qui se presenteroit à luy le premier pour le congratuler de sa prouesse, portant son trophée quant & soy : or arriva-il que ceux qui vindrent les premiers au devant de luy, furent Archelaus son fils, sa sœur & sa mere : iceluy recors & memoratif de sa promesse, voulut qu'ils fussent menés aux autels & immolés sur iceux, la necessité le requerant : encore que ces personnes-là luy fussent très-proches & de son sang : mais extremement fasché de ce qui s'estoit ainsi passé, il s'eslança luy mesme dans le fleuve d'Anabainon, lequel depuis en fut nommé Mæandre, comme le raconte Timolaus, Au dixiéme des histoires Phrygiennes, dont Agathocles aussi le Samien faict mention, En la republique de Pessinonte.

2. Mais Demostratus d'Apamie compte autrement ceste histoire. Mæander (dit-il) esleu capitaine en chef en la guerre contre les Pessinontiens, & ayant obtenu la victoire contre toute esperance, il distribua aux soldats les dons con-

ſacrés à la mere des dieux : & par la providence de la deeſſe devint tout en un inſtant deſpourveu de raiſon & de jugement, & ainſi miſt à mort ſa femme & ſon fils : mais un peu de temps après eſtant revenu à ſon bon ſens, & ſe repentant du meurtre qu'il avoit faict, il ſe jetta luy-meſme dedans le fleuve, qui en fut depuis appellé de ſon nom Mæandre.

3. Il croiſt en ce fleuve une pierre nommée par antiphraſe, ou ſens contraire, ſophron, qui eſt à dire prudente & retenue : laquelle ſi on vient à jetter dans le ſein de quelqu'un, il en devient forcené, & meurtrit quelques-uns de ſes parents : mais après avoir appaiſé la mere des dieux, il eſt délivré de ſa perturbation, comme le couche par eſcrit Demaratus, Au troiſieme livre des fleuves. Archelaus récite le meſme, Au premier livre des pierres.

4. La montagne prochaine ſe nomme Sipyle [r], du nom de Sipylus fils d'Agenor & Dioxippe : car ceſtuy ayant tué ſa mere par meſgarde & ignorance, puis agité & epoinçonné par les furies, il ſe retira à la montagne de Ceraunium : & de douleur deſmeſurée s'accourcit la vie par un licol, dont ceſte montagne par la providence du dieu fut appellée de ſon nom Sipyle.

5. Il ſe trouve une pierre en icelle repreſen-

[r] Now Cuſuas. *Ib.*

tant un cylindre, laquelle lorsque des enfans devotieux la treuvent, ils la mettent dans le temple de la mere des dieux, & jamais n'offensent par impiété, ains ayment cherement leurs parents : & sont affectionnez & obeissants à ceux de leur partage, comme le récite Agatharchides le Samien, Au livre quatrieme des pierres. Demaratus aussi en faict mention plus exacte, Au quatrieme de la Phrygie.

X. LE MARSYAS.

1. Le fleuve de Marsyas est dans la Phrygie coulant auprès de la ville de Celene [1], & s'appelloit premierement la fontaine de Midas, pour ceste cause : Midas roy des Phrygiens estant parvenu aux lieux les plus deserts & eslongnez, & estant en peine de recouvrer de l'eau, il toucha la terre, dont il sortit un ruisseau d'or. Donc l'eau estant convertie en or, tourmenté de grand soif, & ses subjects en estants aussi affligez, il invoca l'ayde de Bacchus, lequel ayant exaucé ses prieres, fit sourdre de l'eau en abondance : dont les Phrygiens en estant rassasiez & desalterez, Midas nomma le fleuve qui decoula de ceste fontaine, la fontaine ou la source de Midas.

[1] L'Anglois lit ainsi : flowing, by the city Kelene. Ce même traducteur fait cette note sur cette ville : afterwards call'd Apamia, now Apamiz, poor and unhabited.

2. Cefte riviere fut depuis autrement nommée Marſyas pour cefte raifon. Marſyas ayant efté vaincu par Apollon & efcorché, du fang qui ruiffeloit de fon corps nafquirent les Satyres & le fleuve appellé Marſyas, comme le recite Alexandre Corneille, Au troifieme des hiftoires de Phrygie : or Evemeridas Cnidien en efcrit ainfi l'hiftoire : la peau de Marſyas confumée par le temps & tombée par terre fut pouffée en la fontaine de Midas, & peu à peu fut tranfportée auprès d'un pefcheur ; & fuivant le commandement de l'oracle, Pififtratus Lacedæmonien baftit une ville auprès du monument du Satyre, pour cet accident & rencontre : & la nomma Noricum, duquel nom les Phrygiens en leur langage commun appellent un outre.

3. Il croift une herbe en ce fleuve, laquelle on nomme aulus qui eft à dire une fleutte, laquelle fi quelqu'un remue au vent, elle rend une douce melodie, comme l'efcrit Dercyllus, Au premier livre des mœurs Satyriques.

4. Il y a une montagne là auprès appellée Berecynthe, lequel nom luy eft demeuré à caufe de Berecynthus, qui avoit efté le premier prebftre de la mere des dieux.

5. Il croift en iceluy une pierre appellée machæra, d'autant qu'elle reffemble fort au fer : laquelle fi quelqu'un treuve pendant que les myf-

teres de la deesse se celebrent, il est aussi tost esspris de fureur, suivant le recit qu'en fait Agatharchides, Au traicté des histoires Phrygiennes.

XI. LE STRYMON [1].

1. Strymon est un fleuve de Thrace auprès de la ville d'Edonis; il s'appelloit premierement Palæstinus du fils de Neptune Palæstinus: car comme iceluy faisoit la guerre à ses voisins qui estoient aux bornes & lisieres, & estant tombé en foiblesse & maladie, commist son fils Haliacmon, pour estre chef de l'armée, lequel ayant livré la bataille trop temerairement, fut occis: Palæstinus oyant les nouvelles de ce triste accident, au deceu de ses satellites à cause d'un extrême regret, se jetta dans la riviere de Conozes, qui en fut nommée Palæstinus.

2. Mais Strymon fils de Mars & de Helice ayant entendu la mort de Rhesus, oultré de grande tristesse se precipita dans le fleuve Palæstin, qui depuis en fut appellé Strymon.

3. Il s'engendre là une pierre nommée pausilype, comme qui diroit appaise-douleur: laquelle si quelqu'un estant en deuil vient à trouver, il est incontinant delivré de la calamité qu'il avoit,

[1] Now Stromona, Radini, and Marmara. *Ib.*

comme le rapporte Jason Byzantin, En ces contes tragiques.

4. Il y a deux monts bien près de là, Rhodope [1] & Hæmus [2], lesquels estants freres & s'entraymans fort, l'un d'iceux osa appeller Juno sa sœur, & Rhodope nomma Jupiter son mignon, non sans impieté : & les dieux ne pouvans souffrir telle outrecuidance; transformerent l'un & l'autre en ces montagnes ayans mesme surnom.

5. Il y croist des pierres dictes philadelphes, qui est autant comme aymans leurs freres, & sont d'une couleur de corbeau, & imitent le genre humain : lesquelles si lorsqu'elles sont desjoinctes & separées l'une de l'autre, elles sont nommées, incontinant elles se dissolvent & se mettent à l'escart, comme l'escrit Thrasyllus Mendesien, Au troisieme livre des pierres; & si en faict mention plus exacte, Aux histoires tragiques.

XII. LE SAGARIS [3].

1. Sagaris est un fleuve de Phrygie, lequel s'appelloit premierement Xerabates pour un tel evenement : par ce que en temps d'esté on le voyoit

[1] Now by the Greeks, Basilissa; by the Italians, monte Argentaro.

[2] Now by the Turks, Balkan; by the Sclavonians, Cumoniza; by the Italians, Catena del mondo. *Ib.*

[3] Now Sagari and Sangari. *Ib.*

souventefois reduit à sec. Il fut depuis appellé Sagaris pour cette autre raison. Sagaris fils de Myndon & d'Alexirhoé, ayant vilipendé plusieurs fois les mysteres de la mere des dieux, il fit des insolences & contumelies à ses prebstres & gaulois : & la deesse portant fort à regret ceste acte impie, envoya une fureur & rage audit Sagaris : lequel estant hors de soy & insensé, se lança dans le fleuve Xerabates à qui le nom de Sagaris demeura.

2. Il naist en iceluy une pierre appellée autoglyphe, qui est à dire gravée naturellement, ayant l'image de la mere des dieux emprainte : & si aucun des chastrez trouve ceste pierre, ce qui se rencontre rarement, il ne s'estonne de rien de nouveau, ains porte magnanimement la veuë de ce qui se fait oultre le cours de la nature : comme le recite Aretazes, Aux histoires Phrygiennes.

3. Le tertre Ballenæum en est voisin, & ce nom signifie royal, ayant esté ainsi nommé de Ballenæus fils de Ganymedes & Medesigistes : car iceluy ayant veu son pere tout languide, ordonna à ceux du pays de celebrer une feste nommée Ballenæum jusques à ce jourd'huy.

4. Il s'engendre là une pierre nommée aster, laquelle a accoustumé de luire en une nuict profonde comme un flambeau, d'autant que au pays

Ballen s'interprete roy, comme le declare Hermesianax Cyprien, Au second livre des choses Phrygiennes.

XIII. LE SCAMANDRE[1].

1. Scamandre est un fleuve de la Troade, & s'appelloit premierement Xanthus : la cause du changement du nom est telle : Scamandre fils de Corybante & Demodice, lors que les mysteres de la deesse Rhea se celebroient, ayant esté subitement apperceu, devint insensé, & d'une boutade se jetta violemment dans le fleuve Xanthus, qui de luy en fut nommé Scamandre.

2. Il s'engendre aussi là mesme, une herbe que l'on nomme sistron, & est semblable à l'erebinthe, qui contient des grains & pepins qui se meuvent, d'où le nom luy a esté donné. Ceux qui la tiennent & possedent ne craignent ny imaginations, ny fantosmes, ny la presence des dieux, comme le recite Demostratus, Au second des rivieres.

3. La montagne d'Ide est tout attenant, & s'appelloit auparavant Gargare, où les autels de Juppiter & de la mere des dieux se rencontrent. La cause pourquoy ce mont fut depuis nommé Ide est telle. Ægesthius, qui tiroit son origine

[1] Now Scamandro. *Ib.*

de Diosphore, embrasé de l'amour de la vierge Ide, jouït de ceste maistresse, & en procrea les Ideans Dactyles : or icelle estant devenue insensée dans le conclave ou sanctuaire de Rhea, Ægesthius en l'honneur de ladite dame imposa le nom d'Ide à ladite montagne.

4. Il y croist une pierre nommée cryphius, qui est à dire cachée, laquelle seule se voit seulement aux sacrées ceremonies des dieux, comme le raconte Hereclitus Sicyonien, Au second livre des pierres.

XIV. LE TANAIS [1].

1. Tanaïs est une riviere de Scythie qui s'appelloit premierement Amazonie, parce que les Amazones se lavoient en icelles : le nom luy fut changé pour telle cause. Tanaïs fils de Berose & de Lysippes l'une des Amazones, estant fort sage & continent, hayssoit le sexe feminin, ne portant reverance qu'à Mars seulement, & avoit en mespris & desdain le mariage : mais Venus incita contre luy l'amour desordonné de sa propre mere, à laquelle il resista du commancement courageusement, mais surmonté de la nécessité des espoinçonnements furieux, & neantmoins desireux de

[1] Now the river Don. *Ib.*

perseverer en sa pieté & chasteté, il se rua dans le fleuve Amazonien lequel garda son nom.

2. Il s'y engendre une plante nommée halinde, qui a les feuilles toutes semblables à celles de choux : ceste herbe estant pilée & broyée, les habitans du lieu s'oingnent & frottent du suc d'icelle, & s'en eschauffent, & endurent constamment la rigueur du froit : on l'appelle en langage vulgaire du pays, l'huile de Berosse.

3. Il s'engendre aussi au mesme fleuve une pierre semblable au crystal, & represente un homme couronné. Or quand le roy est mort ils tiennent l'assemblée des estats auprès dudit fleuve : & quiconque a trouvé ceste pierre est aussi tost establi roy, & prend en main le sceptre du deffunct, comme l'escrit Ctesiphon, Au troisieme livre des plantes : Aristobulus en faict aussi mention, Au premier traicté des pierres.

4. La montagne d'auprès s'appelle en la langue des habitans Brixaba [1], qui signifie front de belier : & la cause de ceste appellation est telle. Phryxus ayant perdu sa sœur Hellé au pont Euxin, & estant en perturbation selon le sens naturel, & le droict d'humanité, il se retira en des cymes & tertres de quelque montagne, & comme quelsques barbares l'eussent apperceu, & fussent là

[1] Now Tanar, or Tamara, high promontory in the Tauric Chersonese, or Chrime Tartarie. *Ib.*

montez

montez avec des armes. Mais le Belier à la toison d'or, qui faisoit le guet, s'estant avancé vit un grand nombre de gens qui survenoient, & usant de voix humaine, éveilla Phryxus qui reposoit : & l'ayant reçu sur son dos, il le transporta jusques à Colchos, dont le terre fut nommé le front du Belier à cause de l'accident.

5. Il croist là aussi une herbe nommée en langage des Barbares phryxa qui est autant à dire comme haineur des meschants : la plante est toute semblable à la ruë : laquelle, si les enfans du premier lict tiennent en main, leurs marastres ne leur peuvent faire de tort : & cette plante vient principalement auprès de la caverne dicte de Boreas ou Aquilon, & lorsqu'on la recueille elle est plus froide que neige : mais quand il se prepare quelques embusches sur quelqu'un par la belle mere, elle jette des flammes : & ayant ce signal ceux qui craignent leurs secondes femmes, ils évitent la rigueur ou la necessité des craintes apprehendées : comme l'escrit Agathon Samien, Au second livre des histoires de Scythie.

XV. THERMODON.

Thermodon est un fleuve de Scythie, lequel a esté ainsi nommé pour quelque accident : & s'appelloit premierement Crystal, car il se glace mes-

me en esté : la situation du lieu luy apportant ceste habitude, toutes fois ce nom luy fut changé pour une autre occasion.

XVI. NILUS.

1. Le Nil est un fleuve d'Ægypte auprès la ville d'Alexandrie qui s'appelloit premierement Melas du nom de Melas fils de Neptune : il fut depuis appellé Ægypte pour la raison qui s'ensuit. Ægypte fils de Vulcain & Leucippe fut roy de ce pays d'Ægypte : or à cause de la guerre civile, le Nil ne remontant point, & les habitans oppressez de famine, l'oracle de Pythius Apollo respondit qu'il y auroit fertilité, si le roy sacrifioit aux dieux sa fille, pour destourner les maux : partant Ægyptus affligé de misere, presenta sa fille Aganippe aux autels : & après qu'elle fut immolée, le pere oultré d'une extreme regret se jetta dans le fleuve Melas, qui en fut appellé Ægyptus : & depuis fut encore nommé Nil pour ceste occasion. Garmathone reyne d'Ægypte, ayant perdu son fils Chrysochoa qui mourut auparavant qu'il eust attainct l'aage de puberté, le deploroit fort amerement : mais la deesse Isis s'estant apparuë à elle, desguisant son maintien, & monstrant que sa presence luy estoit agreable, la receut courtoisement : dont elle voulant remunerer sa devote affection, elle

exhorta Osiris à retirer le fils de ladicte dame des lieux sousterrains & infernaux : & ledit Osiris s'estant conformé aux prieres de sa femme, Cerberus, que quelques uns appellent Phoberon, c'est à dire terrible, en aboya si hault que Nilus le mary de Garmathone en estant devenu subitement forcené & hors du sens, se precipita dans ledit fleuve appellé Ægyptus, lequel en prit le surnom de Nilus.

2. Il s'engendre en cette riviere une pierre ressemblante à une febve, laquelle aussi tost que les chiens ont apperceuë, ils n'abayent plus : icelle favorise à ceux qui sont possedez du dæmon, car aussi tost qu'elle est approchée des narines, tout à l'instant le diable se retire.

3. Il y croist aussi d'autres pierres que l'on appelle collotes, que les hyrondelles recueillent après le debordement du Nil, de sorte qu'ils en bastissent ce que lon appelle le mur Chelidonien, lequel soustient l'impetuosité des eaux, & empesche que le plat pays ne soit gasté du déluge, comme l'escrit Thrasyllus, Aux histoires Ægyptiennes.

4. La montagne voisine est nommée Argille pour telle cause. Juppiter espris de concupiscence amoureuse, après avoir ravy la nymphe Arge de la ville de Candie appellée Lyctus, la transporta en la montagne d'Ægypte nommée Argille, &

engendra d'icelle un fils appellé Dionysius : lequel estant en la fleur de son aage denomma le tertre Argillus en l'honneur de sa mere. Le même ayant levé une armée de Panes & Satyres rengea les Indiens soubs sa puissance, puis ayant remporté la victoire de l'Iberie, il en establit gouverneur le dieu Pan, lequel donna son nom à toute la contrée, dont elle fut appellée Panie : & depuis les successeurs deguisant un peu le mot, l'ont nommée Espagne : comme le raconte Sosthenes, Au treizieme livre des histoires Iberiques ou d'Espagne.

XVII. L'EUROTAS [1].

1. Himere fils de la nymphe Taygetes & de Lacedæmon, par la colere de Venus ayant forcé sa sœur Cleodicé en une veille de feste solemnelle, par mesgarde : le lendemain ayant esté instruict de l'accident qui estoit arrivé, tout desconforté & touché de tristesse excessive, s'eslança dans le fleuve de Marathone, qui en fut denommé Himerus : & par après fut aussi appellé Eurotas pour la cause qui suit.

2. Comme les Lacedæmoniens faisoient guerre aux Atheniens, & attendoient la pleine lune, Eurotas leur capitaine en chef, mettant soubs le

[1] Now Basilipotamo. Ib.

pied toute superstition, mit en champ de bataille son armée preste à combattre, non obstant que les foudres & esclairs l'en destournassent : mais après avoir perdu son armée par sa temerité, troublé d'un estrange regret, se darda dans le fleuve d'Himere, dont le fleuve en retint le nom d'Eurotas.

3. Il s'engendre en iceluy une pierre semblable à un casque ou armet, laquelle on nomme thrasydile, comme qui diroit, hardy poltron : car aussi tost que la trompette a sonné elle s'approche de la rive, mais incontinent qu'on prononce ce mot, Atheniens, elle rejaillit & se retire au fond de la mer. Il y a assez bon nombre de ces pierres consacrées au temple de Minerve Chalciœque, comme le recite Ninacor le Samien, Au second livre des fleuves.

4. La montagne qui n'est pas elongnée se nomme Taygetus, ayant pris ceste appellation de la nymphe Taygete, laquelle Juppiter viola, & elle outrée de fascherie d'avoir perdu son honneur, finit sa vie par un cordeau, s'estant penduë aux cimes du mont Amycleen, auquel demeura le nom Taygetus.

5. Il croist là une plante qui se nomme charisium qui signifie conciliant la grace : c'est pourquoy les dames la pendent à leur col en la primevere : ainsi sont elles aymées de leurs

maris avec plus d'affection, comme le temoigne Cleanthe, Au premier traicté des montagnes : & Softhenes le Cnidien faict plus ample mention de ces choses, d'où Hermogenes a pris fon argument.

XVIII. INACHUS.

1. Inache eft un fleuve de la region d'Argos: & s'appelloit premierement Carmanor, puis après Haliacmon pour la caufe qui fuit. Haliacmon d'origine Tirynthien, comme il paiffoit fes troupeaux au mont Coccygion, ayant veu fans y penfer Juppiter avoir la compagnie de Rhea, il en devint infenfé, & pouffé d'une impetuofité furieufe, fe rua dans le fleuve Carmanor, lequel en fut denommé Haliacmon.

2. Enfin il fut nommé Inache pour la raifon que je diray. Inache fils de l'Ocean, fa fille Io ayant efté deshonnorée par Juppiter, pourfuivit ce dieu à belles injures & coutumelies, le fuyvant pas à pas: Juppiter portant cela trop indignement, luy envoya Tifiphone l'une des furies, de laquelle eftant eguillonné, il fe rua dans le fleuve Haliacmon, qui en garda le nom.

3. Il fe produit en iceluy une herbe nommée cyura reffemblant à la ruë laquelle les femmes mettent fur leur nombril, l'ayant arrofée de

vin, quand elles veulent avorter sans danger & inconvenient.

4. On y treuve aussi une pierre semblable au berylle, laquelle si ceux qui desirent de porter faux temoignage tiennent sur eux, elle devient noire. Il y en a un assez bon nombre dans le temple de Junon Prosymnée [1], comme le temoigne Timothée, Aux histoires Argoliques : mais Agathon le Samien en faict aussi mention, Au second des fleuves. Or Agathocles le Milesien, En ses traictés des fleuves, recite que Inachus à cause de sa finesse & tromperie fut foudroyé par Juppiter, & reduict en une extreme aridité.

5. Les montagnes d'alentour se nomment Apæsantus, Coccygius & Athæneus, lesquels furent ainsi nommées pour la cause que je dirai. Quant au mont d'Apæsante il s'appelloit premierement Selenæe : car quand Junon voulut changer Hercules & le punir, elle print la lune pour estre coadjustrice, laquelle s'estant servie d'enchantemens magiques, elle emplit son coffret d'escumes, de laquelle s'estant procreé un très grand lion, Iris l'ayant entouré de ses liens, l'amena en la montagne d'Opheltion, où il deschira en pieces un des pasteurs du lieu nommé Apæsantus, dont

[1] So call'd from Prosymné, a city of the territory of the argives. Ibid.

par la providence des dieux ce tertre retint le nom d'Apæsantus, selon que l'escrit Demodocus, au premier, de l'Heraclide. Il y croist une herbe appellée selene ou lune : & les pasteurs recueillants au commencement de l'esté l'escume coulante d'icelle, en oingnent & frottent leurs pieds, & ce faict ils ne sont aucunement offensez des serpents.

6. Le mont de Mycene qui s'appelloit auparavant Argion d'Argus le plus clair-voyant de tous, fut denommé Mycene pour la raison qui s'en suit. Après que Perseus eust tué Meduse, Stheno & Euryale ses sœurs le poursuyvirent comme un traistre & guetteur : & comme elles furent parvenuës à la cyme de la montagne, par desespoir de le pouvoir apprehender, transportées de passion & animosité, firent un grand mugissement : dont ceux du pays nomment ce tertre Mycene pour le muglement qui s'estoit entendu delà, comme Ctesias l'Ephesien l'escrit, Au premier de la Perseide: mais Chrysermus le Corinthien, Au premier des Peloponnesiaques, fait mention d'une telle histoire. Lorsque Perseus estoit eslevé en l'air, & desjà parvenu à ce tertre, le plombeau de la garde de son espée vint à tomber : or l'oracle avoit respondu à Gorgophone roy des Epidauriens estant debouté de sa principauté, qu'il eust à faire

le tour des villes Argoliques & à bastir une ville à l'endroit où il auroit trouvé le plombeau d'une espée : or comme Perseus fut parvenu au mont d'Argion, & eut trouvé une garde d'yvoire, tombée d'une espée, il y bastit une ville, laquelle il appella Mycene, à cause de la cheute du plombeau, que les Grecs appellent Mycete. Il s'engendre là une pierre nommée corybas de la couleur d'un corbeau, laquelle si quelqu'un trouve & tient sur son corps, il ne craindra nullement les visions monstrueuses.

7. Pour la montagne d'Apæsante, elle fut ainsi appellée du nom du fils d'Acrisius : d'autant que lors qu'il chassoit en cest endroit là, ayant foulé aux pieds un serpent venimeux, il tomba tout roide mort : & le roy après avoir ensevely son fils, nomma ceste colline là Apæsante qui se nommoit auparavant Selinuntium.

8. Au reste la montagne Coccygie fut ainsi nommée pour ceste cause. Juppiter enamouré de sa sœur Junon, ayant fait condescendre sa bien aymée à sa persuasion, engendra d'elle un fils masle, delà vint que le mont Dyceum fut depuis cest accident appellé Coccygie, ainsi que le compte Agathonyme, En sa Perside. Il croist en cest montagne un arbre nommé palinure, sous lequel si quelque beste brute s'assiet, ou se couche, il est detenu comme s'il estoit pris à la glu, excepté le

coucou [1] : car il espargne cest oyseau, comme le recite Ctesiphon, Au premier livre des arbres.

9. En outre le mont Athenæe a pris son nom de Minerve, que les Grecs nomment Athene. Car après la ruine de Troye, Diomede estant de retour en Argos, il monta au coupeau de Ceraunium, & ayant là construit un temple à Minerve, il appella le mont d'Athenæe, du nom de la deesse. Il se trouve en ce tertre là une racine semblable à la ruë : laquelle si une femme mange par mesgarde, elle en devient furieuse. On la nomme adrastée, comme Plesimachus [2] l'apprent, Au second livre des retours.

XIX. L'ALPHÉE [3].

1. Alphée est un fleuve d'Arcadie auprès de Pise d'Olympie : on l'appelloit premierement Stymphele du nom de Stymphele fils de Mars & de Dormothée. Car iceluy après la mort de son fils Philippe Alcmæon, estant oultré de grande tristesse se precipita dans le fleuve Nyctimus, lequel en fut après denommé Stymphele : or depuis il fut appellé Alpheus, pour la cause que je dirai.

[1] Wich seems to be a better reason why the mountain should be call'd Coccygium, then that before given; in regard that coccyx in greek signifies a cuccow. *Ib.*

[2] Rather, Lisimachus. *Ib.*

[3] Now call'd Carbon or Darbon. *Ib.*

2. Alpheus un de ceux qui tiroient leur origine du soleil, ayant eu debat & contention pour la vaillance avec son frere Cercaphus, il occist son dit frere : & dechassé par les pasteurs se jetta luy mesme en la riviere de Nyctimus, & le nom d'Alpheus luy en demeura.

3. Il croist une herbe en ce fleuve appellée cenchritis, qui represente une goffre de ruche, de laquelle les medecins font une decoction pour faire prendre à ceux qui sont alienez d'esprit, & les delivrent ainsi de folie & manie, comme l'escrit Ctesias, Au premier livre des fleuves.

4. Le mont qui est adjacent se nomme Cronie ou Saturnien, pour la raison qui s'en suit. Après la guerre des geants contre les dieux, Saturne evitant les menaces de Juppiter se retira en la montagne de Crure, laquelle il nomma Cronie ou Saturnienne de son nom : & après y avoir esté caché quelque temps, ayant espié l'occasion, il se transporta au mont de Caucase en Scythie.

5. Il provient là une pierre que lon nomme cylindre pour l'accident qui luy arriva : car toutes & quantes fois que Juppiter esclaire ou tonne, ceste pierre roule du sommet de peur & tremblement : comme le tesmoigne Dercyllus, Au troisiesme livre des pierres.

XX. L'EUPHRATES [1].

1. Le fleuve d'Euphrates est un fleuve de Parthe auprès de la ville de Babylone ; il se nommoit auparavant Mede du nom du fils d'Artaxerxes. Car ce Medus ayant forcé Roxane la fille de Cordyus, dès le lendemain il fut recherché par le roy pour en faire la punition : dont estant espouvanté se jetta dans la riviere Zarande, laquelle en fut appellée Mede.

2. Enfin ce fleuve fut nommé Euphrates pour la cause qui s'en suit. Euphrates fils de Arandacus, ayant trouvé son fils Axurtas reposant avec sa mere : & pensant que ce fust quelqu'un des bourgeois, de jalousie & haine de ce peché, tira son espée & luy en couppa la gorge : duquel forfaict contre son esperance se voyant estre seul autheur, de grand regret se precipita dans le fleuve de Mede, lequel en retint le nom d'Euphrate.

3. Il provient là une pierre appellée astige, laquelle les sages femmes mettent sur le ventre de celles qui sont en long travail : & tout aussi tost elles accouchent sans douleur.

4. Il croist aussi là mesme une plante nommée exalla qui signifie chaleur : laquelle quand ceux qui ont les fiévres quartes ont apposé sur leur poi-

[1] Now Frat. *Ib.*

trine, ils ſont incontinent delivrez de l'accez, comme l'aſſeure Chryſermus le Corinthien, Au treziefme livre des rivieres.

5. La montagne dicte Drimylle eſt tout attenant: en laquelle s'engendre une pierre fort ſemblable à une Sardoyne, de laquelle les roys ſe ſervent: elle eſt auſſi ſinguliere pour le mal & foibleſſe des yeux quand on la trempe dans l'eau tiede: comme Nicias Mallotes le teſmoigne, En ſes livres des pierres.

XXI. CAICE[1].

1. Caice eſt une riviere de Myſie, qui s'appelloit auparavant Aſtræe, du nom du fils de Neptune: car comme lon celebroit la veille de la feſte de Minerve, il viola ſa ſœur Alcippe par ignorance, & luy oſta l'anneau de ſon doigt: dont le lendemain ayant recogneu le ſignet de ſa ſœur germaine, eſtrangement faſché ſe rua dans le fleuve Adurus, lequel en fut nommé Aſtræe: & du depuis fut encore nommé Caice pour une telle occaſion.

2. Caice fils de Mercure, & de la nymphe Ocyrhée ayant meurtry Timandre un des gentils hommes du pays, & craignant les parents d'ice-

[1] Now Girmaſti, Caſtri and Chiay. *Ib.*

luy, se precipita dans la riviere d'Astrée, à laquelle demeura le nom de Caice.

3. Il s'engendre en ce fleuve du pavot, lequel au lieu de fruict porte une pierre ; on trouve en iceux des grains noirs ressemblans à des lyres, lesquels ceux de Mysie jettent en terre labourée, & si l'année doit estre stérile, ce que l'on a jetté demeure en mesme place : que si elle doit estre fertile, ces grains sautent comme sauterelles ou locustes.

4. Il s'engendre là une plante nommée elipharmaque, laquelle les medecins appliquent aux femmes travaillées des hæmorroïdes, pour arrester l'accroissance des veines ; comme le recite Timagoras, Au premier livre des rivieres.

5. La montagne de Teuthras est voisine, ainsi appellée du nom du roy de Mysie nommé Teuthras, lequel pour le plaisir de la chasse estant monté au mont de Thrasylle, & ayant apperceu un fort grand sanglier, il le poursuivit avec ses satellites, & la beste eut son refuge au temple de Diane Orthosie, comme sa suppliante : & comme tous les chasseurs vouloient entrer de force au dit temple, le sanglier s'escria d'une voix humaine intelligiblement, Pardonne, sire, au nourrisson de la deesse : mais Teuthras s'eslevant superbement, tua cest animal. Or Diane ayant à contrecœur ceste action impie, resuscita le sanglier, &

envoya à ce prince autheur du meſchef une gratelle lepreuſe avec fureur : de ſorte que ce prince honteux & deſplaiſant de ceſte affliction, faiſoit ſa demeure aux couppeaux des montagnes : partant Lyſippe ſa mere informée de ces accidents courut à la foreſt amenant avec ſoy un ſçavant devin Polyidus fils de Cyranus, duquel ayant appris curieuſement toute la verité, elle taſcha d'appaiſer l'indignation de la deeſſe par ſacrifices de bœufs : & ayant par ce moyen recouvert ſon fils revenu en ſon bon eſprit, elle baſtit un autel à Diane Orthoſie : & y fit dreſſer la repreſentation d'un ſanglier d'or, qui avoit la face d'homme au lieu de hure. Ceſte ſculpture juſques aujourd'huy eſtant pourſuivie des chaſſeurs, entrée dans le temple ſemble donner un ſon & voix humaine. Quant à Teuthras ayant recouvert contre ſon eſperance ſa forme & majeſté ancienne, donna le nom de Teuthras à la montagne.

6. Il y croiſt une pierre nommée antipathes, qui ſignifie repugnante : laquelle eſt fort ſouveraine contre les dartres & lepres, quand on broye la ratiſſure avec du vin, comme Creſias Cnidien l'eſcrit, Au deuxieme des montagnes.

XXII. L'ACHELOUS [1].

1. Achelous est un fleuve d'Ætolie [2], lequel on appelloit premierement Thestius, pour la cause qui s'ensuit. Thestius fils de Mars & de Pisidice, pour quelques affaires necessaires de sa maison, ayant voyagé en Sicyone [3], & s'y estant arresté une bonne espace de temps, retourna en sa terre & possession paternelle : & ayant trouvé son fils Calydon reposant avec sa mere, & soubçonnant que ce fust un adultere, fut meurtrier de son enfant par ignorance : & puis se voyant temoin oculaire d'un acte qu'il n'eust jamais pensé ny esperé, il se jetta en la riviere d'Axene, laquelle changea en celuy de Thestius.

2. Finalement elle fut encore appellée Achelous, pour la raison que j'allegueray. Achelous fils de l'Ocean & de la nymphe Naide, ayant eu affaire à sa fille Clestoris à son deceu, en conceut une si grande tristesse, qu'il se precipita dans le fleuve Thestius, lequel en retint le nom d'Achelous par après.

3. Il y croist une plante nommée zacle resemblant à la laine, laquelle si tu broyes & la jettes

[1] Now Astropotamo, Geromlea, and pachiolmo. *Ib.*

[2] Now, il Despotato.

[3] Now, Basilier or Vasilica in the Morea. *Ib.*

dans

dans le vin, elle devient eau, & garde bien l'odeur, mais non pas la force.

4. Il s'y trouve aussi une pierre de couleur de plomb, que l'on appelle linurgue, à cause de l'evenement & de son effect : d'autant que si on la jette dans un linge, par une conjonction amoureuse, elle en retient la forme & figure de linge, & devient blanche, comme le recite Antisthenes; Au troisieme livre de la Meleagride. Diocles le Rhodien en faict ample mention, Dans ses histoires Ætoliques.

5. On descouvre de là une montagne que lon nomme Calydon, ayant retenu ceste appellation de Calydon fils de Mars & Astynome : car iceluy, ayant veu par mesgarde Diane se lavant, changea la forme de son corps en pierre, dont la montagne qui s'appelloit Gyrus par la providence des dieux fut denommée Calydon.

6. Il s'engendre là une plante qui se nomme myops, laquelle si quelqu'un jette dans l'eau, & puis qu'il en frotte son visage, il en pert la veuë: mais aussi tost qu'il a appaisé Diane, il recouvre la lumiere : comme le temoigne Dercyllus, Au troisieme livre des histoires Ætoliques.

XXIII. ARAXES [1].

1. Araxes est un fleuve d'Armenie, lequel fut ainsi appellé du nom d'Araxes fils de Pylus. Car cestui-cy debatant avec Arbelus son ayeul touchant la royauté, il le tua à coups de fleches : & pour ce forfaict epoinçonné & bourrelé par les furies, il se lança dans la riviere de Bactre, laquelle depuis retint le nom d'Araxes : comme l'escrit Ctesiphon, Au premier des persiques. Araxes roy des Armeniens ayant guerre contre ses voisins & limitrophes Persans, devant que les deux armées s'entrechocassent, il receut un oracle, qu'il devoit jouyr de la victoire, pourveu qu'il sacrifiast deux des plus nobles vierges aux dieux repousseurs des maux. Mais luy par une bien-veillance naturelle envers ses enfans, ayant espargné ses propres filles, feit mettre sur les autels deux filles de l'un de ses subjects, excellentes en beauté, & les y sacrifia ; alors Mnesalces qui estoit le pere de ces vierges ainsi sacrifiées, porta fort à contrecœur ce meschef, & neantmoins dissimula ceste injure quelque temps : & puis prenant l'occasion qui se presentoit, il tua les filles du tyran, après leur avoir dressé des embuches : cela faict il abandonna son pays & sa demeure paternelle,

[1] Now Araff, Arais, Achlar and Caiacs.

& passa le mont vers la Scythie. Araxes donc estanr adverty de cest acte tragicque, & oppressé de tristesse, il se precipita dans la riviere d'Halme, qui changea ce nom en celuy d'Araxes.

2. Il croist là une herbe, qui s'appelle araxa en langage du pays, & se peut interpreter, haïssant les vierges, car aussi tost que ceste herbe a esté trouvée par les filles, ayant versé une quantité de sang, elle se flestrit.

3. Il s'y produit aussi une pierre nommée sicyone de couleur noirastre : laquelle, quand il se rencontre un oracle, qui ordonne de faire sacrifice d'une victime humaine sur les autels des dieux chassemaux, elle y est mise par deux vierges : & lorsque le prestre la touche avec le coureau, il se faict une grande effusion de sang : & au mesme temps les assistans qui se sont employez à ceste superstition se retirent avec des grands cris, ayant rapporté la pierre dans le temple, comme l'escrit Dorothée le Chaldeen, Au deuxieme livre des pierres.

4. Il y a bien près delà une montagne appellée Diorphe du nom d'un geant, duquel on recite ceste histoire. Mithras desirant d'avoir un fils, & neantmoins hayssant le sexe feminin, il eschauffa de sa semence une pierre [x], laquelle devenuë en-

[x] *Saxum sarrivit*, according to that of Martial, *quid sarrire si velis saxum.* Ib.

ceinte après le temps requis, procrea un jeune garçon nommé Diorphe : lequel estant venu en la fleur de son aage, & ayant provoqué Mars au combat de la vertu, fut occis : & depuis par la providence des dieux fut transformé en la montagne portant le mesme nom.

5. Il y croist un arbre ressemblant à un grenadier, qui nourrit une grande abondance de fruicts, lesquels ont le goust & la saveur semblable aux raisins : or quant quelqu'un ayant pris de ces fruicts meurs, nommé Mars, ledit fruict vient à reverdir, comme l'apprend Ctesiphon, Au treizieme livre des arbres.

XXIV. LE TIGRE [1].

Le Tigre est un fleuve d'Armenie qui descend en la riviere d'Araxes & au Palus Arsacide [2] : il s'appelloit premierement Sollax, qui signifie rapide : & fut depuis nommé Tigris pour la cause qui s'en suit. Denys ou Bacchus par la providence de Junon estant devenu furieux, faisoit le tour de la terre & de la mer, pour se delivrer de ceste perturbation : donc comme il fut parvenu à la region d'Armenie, ne pouvant traverser ledit fleuve, invoqua l'ayde de Jupiter. Dieu ayant

[1] Now, Tegil, Sir, and Ser. *Ibid.*

[2] Now, lac de Vastan, or mer d'Arménie.

exaucé ses prieres, luy envoya un tigre, sur lequel estant porté sans aucun danger, en l'honneur & reverence de ce qui estoit arrivé, en denomma le fleuve Tigris, selon le narré de Theophile, Au second livre des pierres. En outre Hermesianax Cyprien recite une telle histoire. Bacchus espris de l'amour de la nymphe Alphesibœe, & ne la pouvant ny par present, ny par prieres persuader à mal, changea la forme de son corps en tigre : & ayant persuadé sa bien aymée par crainte, la print sur soy, & après avoir ainsi passé le fleuve, engendra d'icelle un fils nommé Medus : lequel estant devenu en aage, en l'honneur de l'evenement, nomma le fleuve Tigris, comme l'escrit Aristonymus, Au troisiesme de ses histoires.

2. Il provient là une pierre nommée myndan, toute blanche, laquelle si quelqu'un possede, il n'est point offensé des bestes, ainsi que Leon Byzantin le tesmoigne, Au troisiesme des fleuves.

3. La montagne adjacente se nomme Gauran du nom du satrape Rhoxanes, lequel estant devot & religieux envers les dieux, obtint d'eux une pareille grace, ayant seul de tous les Persans vescu trois cens ans : & mourant sans estre tourmenté d'aucune maladie, il fut honoré d'une riche sepulture au sommet de Gauranus : & par la providence des dieux le mont de Mausorus fut denommé Gauranus de son nom.

4. Il y croist une plante qui ressemble à l'orge sauvage : ceux du pays l'eschauffant se frottent de son huile : & par ce moyen ils ne tombent jamais malades jusques à la grande necessité de la mort, comme l'escrit Sostratus, Au premier de la collection de l'histoire fabuleuse.

XXV. L'INDE [1].

1. L'Inde est une riviere des Indes qui se verse d'une grande roideur & rapidité dans la terre des Ichthyophages où les habitans ne vivent que de poisson : il se nommoit premierement Mausole de Mausole fils du Soleil, & changea depuis de nom pour une telle occasion. Comme les sacrifices de Bacchus se celebroient, & ceux du lieu estoient tous attentifs à ceste superstition, Indus jeune homme d'illustre maison, ayant forcé & corrompu Damasalcide, la fille du roy Oxyalcus, qui portoit la layette, en l'honneur de Bacchus, ledit gentilhomme en estant recherché par le prince pour le chastier, se jetta d'espouvante dans le fleuve Mausole, lequel fut nommé de son nom Inde.

2. Il croist là une pierre, laquelle lorsque les vierges la portent, elles ne craignent nullement les ribauds.

[1] Now, Sinde.

3. Il s'y engendre aussi une herbe nommée carpyce semblable à la buglosse, qui est fort bonne & souveraine pour ceux qui ont la jaunisse, quand on la donne en de l'eau tiede à ceux qui sont travaillez de ce mal, comme l'asseure Clitophon, Au dixiesme livre de l'histoire des Indes.

4. La montagne prochaine s'appelle Lilæe du nom d'un pasteur Lilæus : car cestuy-cy estant superstitieux, & portant seul reverance à la lune, en pleine nuict celebroit les mysteres sacrez de ladicte dame : mais les autres dieux indignez de ce deshonneur qui leur estoit faict, envoyerent deux lions d'estrange grandeur, par lesquels estant dechiré en pieces, finit sa pauvre vie. Or la lune transforma son serviteur & bienfaicteur en une montagne portant son nom.

5. Il s'y trouve une pierre appellée Clitoris laquelle est fort noire, laquelle les habitans du lieu portent sur eux pour ornement en la feste de salut, qu'ils appellent Soteria, comme Aristote le preuve, Au quatriesme livre des fleuves.

OBSERVATIONS

SUR LE TRAITÉ

DE LA MUSIQUE.

CHAPITRE V, page 169. *Premiere Observation.* Il y avoit parmi les Grecs, ainsi que parmi nous, quelques instrumens sur lesquels un musicien seul pouvoit exécuter une sorte de concert; tels étoient la double flûte & la lyre.

Le premier de ces instrumens étoit composé de deux flûtes unies de maniere qu'elles n'avoient ordinairement qu'une embouchure commune pour les deux tuyaux. Ces flûtes étoient égales ou inégales, soit pour la longueur, soit pour le diamètre. Voyez sur ce que les anciens entendoient par *tibiæ pares & impares, tibiæ dextræ & sinistræ, tibiæ sarranæ, phrygiæ*, &c. dans les Traités que nous ont donné Meursius & Gaspar Bartolin (*de Tibiis veterum*), & sur-tout dans les notes de madame Dacier sur le titre de l'Andrienne de Térence.

Par le mot de lyre, j'entends en général tout instrument de musique dont les cordes sont tendues à vide. Les anciens avoient plusieurs instrumens de ce genre, qui différoient entr'eux par leur figure, par leur grandeur ou par le nombre de leurs cordes, & auxquels ils donnoient divers noms, quoiqu'ils les aient souvent pris l'un pour l'autre. Les principaux étoient, 1°. La cithare, Κιθάρα, d'où dérive notre terme françois, guitarre, qui désigne un instrument tout différent; 2°. la lyre, λύρα, autrement

appellée Κέλυς, & en latin *testudo* ; 3°. le τρίγωνον, ou l'instrument triangulaire, qui seul a passé jusqu'à nous sous le nom de harpe. Les autres noms, tels que νάβλα, σαμβύκη, βάρβιτος, μάγαδις, employés pour marquer l'un ou l'autre de ces instrumens, ne sont point grecs, suivant Strabon, mais empruntés des Barbares.

La cithare étoit composée de différentes pieces. Les deux côtés qui formoient le corps de l'instrument, & qui par leurs diverses inflexions ou courbures, imitoient les deux cornes d'un bœuf, avoient leurs extrémités supérieures (appellées Κέρατα) recourbées en dehors, & leurs extrémités inférieures (nommées ἀγκῶνες, coudes) recourbées en dedans. Le milieu de chacun de ces côtés, ou la partie comprise entre la courbure supérieure & l'inférieure, recevoit le nom de πῆχυς, bras. Ces deux côtés étoient posés sur une base creuse ou une espece de coffre appellé ἠχεῖον, & destiné, comme le marque son nom, à fortifier le son des cordes, & à rendre l'instrument plus harmonieux. Ils étoient joints en haut & en bas par deux traverses nommées κάλαμοι & δόνακες, parce que originairement les roseaux en faisoient la matiere. La traverse d'en bas (ὑπολύριον ou μαγάδιον) arrêtoit l'extrémité inférieure de chaque corde. La traverse d'en haut, posée justement à l'endroit où ces côtés se recourboient en dehors, & nommée ζυγὸς ou ζύγωμα, étoit percée de plusieurs trous dans lesquels s'engageoient autant de chevilles (κόλλοπες & κόλλαβοι) où les cordes étoient attachées, & qui, étant tournées par une espece de clef (nommée χορδότονον), servoient à les tendre ou à les relâcher.

La lyre étoit différente de la cithare, 1°. en ce que ses côtés étoient moins écartés l'un de l'autre ; 2°. En ce que sa base ressembloit à l'écaille d'une tortue. La rondeur de cette base ne permettoit pas à la lyre de se tenir droite,

comme la cithare, & il falloit, pour en jouer, la serrer entre les genoux : on voit par-là qu'elle avoit quelque rapport à un luth posé de bout, & dont le manche seroit fort court ; & il y a grande apparence que cet instrument lui doit son origine. En couvrant d'une table la base ou le ventre de la lyre, on en a formé le corps du luth, & en joignant par un ais les deux bras ou les deux côtés de la premiere, on en a fait le manche du second.

L'instrument triangulaire, τρίγωνον, venoit originairement des Syriens. Platon & Aristote font mention de cet instrument en plusieurs endroits. Nous ne savons rien de particulier touchant sa figure. La harpe est le seul instrument vulgaire qui puisse nous représenter le trigone des anciens.

La lyre a fort varié pour le nombre des cordes. Celle d'Olympe & de Terpandre n'en avoit que trois; en ajoutant une quatrieme corde, on rendit le tétracorde complet, & c'étoit la différente maniere, dont on accordoit ces quatre cordes, qui constituoit les trois genres, diatonique, chromatique & enharmonique. L'addition d'une cinquieme corde produisit le pentacorde, dont Pollux attribue l'invention aux Scythes. L'union de deux tétracordes joints ensemble, de maniere que la corde la plus haute du premier devînt la plus basse du second, composa l'heptacorde ou la lyre à sept cordes, la plus en usage & la plus célèbre de toutes. Simonide y mit enfin l'octave en y ajoutant une huitieme corde, c'est-à-dire, en laissant un ton entier d'intervalle entre les deux tétracordes. Long-temps après lui, Timothée, Milésien (vers la cent huitieme olympiade), multiplia les cordes de la lyre jusqu'au nombre de douze; & alors la lyre contenoit trois tétracordes joints ensemble, ce qui faisoit l'étendue de la douzieme ou de la quinte par dessus l'octave.

Il est parlé dans les anciens de quelques instrumens de ce genre, dont le nombre des cordes alloit encore au-delà : tels étoient le magadis qui en avoit une vingtaine, le simicon qui en avoit trente-cinq, & l'épigonion qui en avoit quarante. Il ne faut pas imaginer que les vingt cordes du magadis rendoient vingt sons différens ; elles n'en formoient que dix, parce qu'elles étoient deux à deux accordées à l'unisson ou à l'octave, ce qui n'empêchoit pas qu'on pût jouer sur cet instrument les trois modes anciens ; parce que ces trois modes n'étant distans l'un de l'autre que d'un ton, il suffisoit d'ajouter aux sept cordes qui composoient la lyre ordinaire, trois autres cordes, dont la plus haute remplissoit l'octave du mode lydien ; & ces dix cordes étant doublées, faisoient les vingt cordes du magadis. Quant à l'épigonion, les cordes y étoient aussi *magadisées*, c'est-à-dire, mises deux à deux, & accordées à l'unisson ou à l'octave, comme elles le sont au luth, à la guitarre, à la harpe double & au clavecin à deux & trois jeux, ce qui ne faisoit en tout que vingt sons différens. C'est la plus grande étendue de modulation que les anciens, soit Grecs, soit Romains, aient connue jusqu'au siecle d'Auguste, comme on le voit par Vitruve qui renferme tout le systême de la musique dans l'étendue de cinq tétracordes, lesquels ne contiennent que vingt cordes ou vingt sons différens.

On touchoit de deux manieres les cordes de la lyre, ou en les pinçant avec les doigts, ou en les frappant avec l'instrument nommé πλῆκτρον. Ce *plectrum* étoit une espece de baguette faite d'ivoire, ou de bois poli plutôt que de métal, pour épargner les cordes, & que le musicien tenoit de la main droite. On touchoit des deux mains certaines lyres, c'est-à-dire, qu'on en pinçoit les cordes avec les doigts de la main gauche, ce qui s'appelloit *intus canere*,

jouer en dedans, & qu'on frappoit ces mêmes cordes de la main droite armée du *plectrum*, ce qui s'appelloit *foris canere*, jouer en dehors. Ceux qui jouoient sans *plectrum* pouvoient pincer les cordes avec les doigts des deux mains; cette maniere de jouer étoit praticable sur la lyre simple, pourvu qu'elle eût un nombre de cordes suffisant, & encore plus sur la lyre à doubles cordes.

CHAP. V, p. 169. *Seconde Observation.* Ce regiſtre de Sicyone eſt encore allégué plus bas, (chap. XIV). Les prêtreſſes d'Argos, dont il eſt ici parlé, ſont celles de Junon honorée d'un culte particulier dans cette ville. Elles y étoient ſi reſpectées, ſous le nom d'Héréſides, ou de Phalides, que l'on y comptoit les années par celles de leur ſacerdoce, d'où l'on datoit les événemens mémorables. L'hiſtoire nous a tranſmis les noms de ſept de ces prêtreſſes, dont la premiere fut Callithye, fille de Piranthe. On inſcrivoit ces noms ſur certaines tables publiques, où l'on mettoit auſſi ceux des poëtes & des muſiciens, qui avoient remporté le prix aux jeux Néméens & aux autres célébrés dans l'Argolide. Ce ſont ces tables ou regiſtres publics que cite ici Héraclide. Mais pourquoi ces regiſtres étoient-ils conſervés à Sicyone? Comme cette ville avoit été de la dépendance d'Argos, dont elle étoit voiſine, elle pouvoit en cette qualité avoir gardé quelques-uns de ces vieux titres : outre qu'on y célébroit auſſi des jeux Pythiques en l'honneur d'Apollon, leſquels y avoient été d'abord inſtitués par Adraſte, roi d'Argos, & qui depuis y furent rétablis par Cliſthêne, tyran de Sicyone, ſelon Pindare. (Neme. Od. 9, v. 2 & 20).

CHAP. VII, p. 172. *Premiere Obſervation.* Quand Plutarque dit ici, d'après Héraclide, que le ſtyle de tous les

poëmes allégués plus haut étoit semblable à celui de Stésichore, il fait assez entendre que ces poëmes étoient écrits dans le genre lyrique, qui admettoit, comme on sait, plusieurs sortes de vers. Cela n'empêche pas que les autres genres, tels que l'épique, l'élégiaque, &c. ne fournissent aussi des poésies chantantes, lesquelles étant accompagnées aussi du son de la lyre, pouvoient à cet égard être mises au nombre des poésies lyriques.

Quant à Stésichore, dont il est ici parlé, il tient un rang honorable parmi les poëtes de cette espece. Né dans la trente-septieme olympiade avant le poëte Simonide, il doit passer pour l'un des plus anciens. Il naquit à Himere, ville de Sicile, & selon le calcul de Dodwel, il pouvoit avoir douze ans lorsqu'Homere mourut. On l'appelloit d'abord Tisias. Mais le changement qu'il introduisit dans les chœurs de musique & de danse, lui valut le surnom de Stésichore. Avant lui ces chœurs, en dansant & en chantant, tournoient autour de l'autel & de la statue du dieu, prenant leur marche par la droite (ce qui s'appelloit strophe), & revenant par la gauche à l'endroit d'où ils étoient partis (ce qu'on nommoit antistrophe), pour en repartir sur le champ sans s'y arrêter, & pour commencer un second tour. Mais Stésichore termina chacune de ces révolutions par une pause assez longue, pendant laquelle le chœur, tourné vers la statue du dieu, chantoit un troisieme couplet du cantique ou de l'ode, appellé épode; ce qu'ils faisoient quelquefois debout, quelquefois assis, n'employant dans l'épode ni anapeste ni trochée; & c'est précisément cette pause, ou station du chœur, que désigne le mot STÉSICHORE. Ce poëte fit usage du rhythme dactylique, & on lui attribue quelque innovation dans l'art rhythmique. Il mourut à Catane dans la cinquante-sixieme olympiade. Les Himériens lui

érigerent dans sa vieillesse une statue, où il paroissoit courbé, un livre à la main. Cicéron parle de cette statue comme d'un chef-d'œuvre de l'art. On voit, dans Gronovius, le portrait de Stésichore, gravé d'après l'antique, & il y est représenté dans sa jeunesse. On disoit qu'à son tombeau tout étoit au nombre de huit; sçavoir, huit colonnes, huit degrés, &c. De-là vient qu'au jeu des osselets, la face marquée de ce nombre s'appelloit Stésichore.

A l'égard de ses poésies écrites dans le dialecte dorique, & sur le caractere desquelles on peut consulter Quintilien (*Institut.* X, 1.), elles composoient vingt-six livres, dont il ne nous reste que quelques fragmens.

Après avoir composé ses vers, Stésichore, comme les autres poëtes, y ajustoit la musique. Cette liaison intime de la poésie & de la musique, chez les anciens Grecs, étoit due principalement au rhythme ou à la cadence, qui étoit commune à l'une & à l'autre; c'est-à-dire, que la poésie seulement prononcée faisoit sentir précisement la même cadence que lorsqu'on la chantoit après l'avoir mise en musique. Celle-ci ne faisoit donc qu'ajouter à celle-là des sons convenables à l'expression des vers; & comme le poëte connoissoit mieux que tout autre quelle étoit la force de cette expression, sur-tout dans une poésie dont il étoit l'auteur, personne n'étoit plus capable que lui d'y joindre les sons les plus propres & les plus énergiques. De-là vient qu'alors toute poésie n'étoit faite que pour être chantée; ce qui doit s'entendre, non seulement de la poésie lyrique, mais encore de l'épique, de l'élégiaque, &c. Ainsi, tout poëte étoit nécessairement musicien, c'est-à-dire, compositeur de musique; mais il ne s'ensuit nullement de-là que tout musicien habile pour l'exécution, fut poëte.

Il n'en est pas de même parmi nous, Toute poésie ne

comporte pas la musique. La versification qui paroît la plus lyrique n'obéit pas toujours à la mélodie. La cadence musicale estropie souvent celle des vers, laquelle ne consiste plus que dans une prononciation réguliere des mots, qui fasse sentir les bréves & les longues où elles se rencontrent fortuitement; la structure du vers ne mettant dans ces syllabes aucun arrangement uniforme, comme l'y mettoient les anciens. En un mot, ces deux talens, qui font le poëte & le musicien, se trouvent aujourd'hui si rarement réunis, que dans ces magnifiques spectacles, à la perfection desquels ces deux arts semblent coucourir à l'envi, mais souvent avec très peu succès, le poëte accuse de cette disgrace la mauvaise musique, & le musicien s'en prend à la mauvaise poésie.

Chap. VII, p. 172. *Seconde Observation.* Ce terme *νόμος* qui dans le propre signifie une loi, se prend dans le figuré pour ce que nous appellons en françois *un air* à chanter ou à jouer sur les instrumens. Il y avoit de ces nomes ou airs pour la cithare, il y en avoit pour la flûte. Voyez la raison de cette dénomination dans ce Traité (Chap. XI, p. 177 & 178.).

Ces nomes étoient des cantiques en l'honneur des dieux; & Pollux (*lib. IV, cap. 9, sect. 65.*) les met au nombre des différentes musiques destinées au culte divin. Ils empruntoient leurs dénominations particulieres de plusieurs circonstances (voyez le chap. VIII de ce Dialogue); & ils devoient avoir une étendue considérable, puisque le même Pollux leur donne jusqu'à sept parties, qui avoient chacune leur nom indiqué par cet auteur, & qui devoient, selon lui, leur premier établissement à Terpandre. Voici ces noms : *ἐπαρχῶα, μέταρχα, κατάτροπα, μετακατάτροπα, ὀμφαλὸς, σφραγὶς, ἐπίλογος.* Il y

en a huit dans Pollux, mais il faut corriger le texte, & lire : Les parties du nome ou cantique pour la cithare, suivant la distribution que Terpandre en a faite, sont au nombre de sept ; sçavoir, 1°. le commencement, les prémices ou le prélude ; 2°. la suite du commencement ; 3°. la marche ; 4°. la suite de la marche ; 5°. la fin du cantique ; 6°. le sceau ou cachet ; 7°. l'épilogue. Ces noms, comme l'on voit, ne donnent qu'une idée très-obscure de ce qu'ils pouvoient signifier dans la musique des Grecs. Mais l'antiquité ne fournit là dessus aucun éclaircissement.

On trouve ce terme *nomos* employé par quelques auteurs Latins dans la signification de Cantique. Suétone s'en est servi en parlant de Néron dans ce passage : *ac ne concusso quidem repentè motu terræ theatro ante cantare destitit, quam inchoatum absolveret nomon. (In Neron. cap. 20.)*

CHAP. VII, p. 172. *Troisieme Observation.* Il y avoit chez les Grecs un assez grand nombre de jeux, où l'on proposoit des prix de poésie & de musique, l'une n'allant guere sans l'autre. 1°. Les jeux Olympiques. Néron y disputa le prix de musique & de poésie, & fut déclaré vainqueur. Cléomène le Rhapsode y avoit chanté auparavant un poëme entier d'Empedocle. Pausanias nous apprend même qu'il y avoit près d'Olympie un gymnase appellé la Lycmion, ouvert à tous ceux qui vouloient s'exercer à l'envi dans les combats d'esprit de toute espèce, & d'où apparemment ceux de la poésie musicale n'étoient point exclus. Xénoclès & Euripide disputerent le prix de la poésie dramatique dans ces mêmes jeux, dès la quatre-vingt-unième olympiade. Dans la quatre-vingt-seizieme, il y eut à Olympie un prix proposé pour les joueurs de trompette : Timée l'Eléen le gagna. 2°.

Les

les jeux Pythiques : autant les combats de musique semblent avoir été rares aux premiers, autant étoient-ils ordinaires à ceux-ci : on prétend même que ces derniers n'avoient été institués, dans leur origine, que pour y chanter les louanges d'Apollon, & y distribuer des prix aux poëtes-musiciens qui se signaleroient en ce genre. 3°. Les jeux Istmiques dans lesquels les combats de musique & de poésie trouverent aussi leur place. 4°. Les jeux Néméens où ces mêmes combats avoient lieu.

On proposoit des prix de poésie & de musique non-seulement pour les quatre grands jeux de la Grèce, mais encore pour ceux qu'on célébroit dans plusieurs villes de ce même pays : dans celle d'Argos ; à Sicyone ; à Thèbes ; à Lacédémone, dans les jeux Carniens ; à Athènes, pendant la fête des Pressoirs (Ληναῖον), & celle des Panathénées ; à Epidaure, dans les jeux établis pour la fête d'Esculape ; à Ithome, dans la Messénie, pour la fête de Jupiter ; à Délos, dans les jeux célébrés dès le temps d'Homère ; à Samos, dans les jeux qu'on y donnoit en l'honneur de Junon & du Lacédémonien Lysandre ; à Dion, en Macédoine, dans ceux qu'institua le roi Archélaüs, pour Jupiter & pour les Muses ; à Patras, à Naples, &c.

CHAP. VIII, p. 173. *Premiere Observation.* A l'occasion des airs sur la flûte inventés par Clonas, nous allons parler de tous ceux qui se jouoient sur cet instrument, du temps de ces anciens musiciens. Ces airs étoient, l'apothétos, les élégiaques, le comarchios, le schoenion, le cépionien, le déien & le trimélès. Philips a compris que tous ces noms avoient besoin d'explication, & il a cru devoir en ajouter une à sa traduction. Cette explication est précise, & peut donner quelque jour de plus

à celle de M. Burette, que je présente ici en moins de mots qu'il m'est possible.

L'apothétos, à s'en tenir à la force du terme grec (ἀπόθετος), pouvoit être un air de distinction, qu'on ne prodiguoit pas en toute rencontre, & qu'on mettoit en réserve pour les grandes fêtes & les cérémonies d'éclat.

The apothetus (dit Philips) seems to be explained by that wich follows; both the one and the other being the graver sort of musick, made use of upon solemn occasions.

Les élégiaques s'entendent assez ; & Philips les joint avec raison à l'apothétos.

Le comarchios semble être un air de flûte que l'on jouoit dans les festins, dans les assemblées de débauche, auxquels présidoit, comme l'on sçait, le dieu Comus.

The comarchian seems to be that sort of dancing and singing, by Athenæus (XIV, 2) called by the name of comos, wich was only in use at festivals and jovials revels.

Le schoenion étoit un air de flûte, lâche, mol (à la manière du jonc χοίνου), efféminé.

The schoinion was another sort of dance mentionned by Athenæus *(Ibid.)*, deriving his appellation from the motion and nimblenesse of the dancers, bowing and bending their bodies like à bulrush.

Le cépionien empruntoit son nom de son auteur, élève de Terpandre.

Le traducteur Anglois étend davantage son explication : la voici en entier. Cepion may be supposed to be some shrill sort of musick, appropriated to bucolics, and the mirth of shepherds, from Kepos, a garden or other delightful shady places : unless it should be other-

wise deriv'd from Kopto; and then we find a short of dance call'd Polycopos, that imitated the gestures of such as bewail'd themselves, and were full of sorrow: or rather it was a sort of measure so called from Cepion, a scholar of Tepanders.

Le nome déien, par l'analogie de ce mot avec δέος, crainte, frayeur, signifieroit nome craintif ou qui jette la frayeur.

Deius may be thought to signifie some sort of musick that struck terror into the ennemy, and encourag'd that us'd it: and thus the Lacedemonians are said to make use of flutes, to excite their valour before they engaged in battle.

Le triméres ou plutôt trimélès est un air partagé en trois strophes ou couplets. La premiere strophe se chantoit sur le mode dorien; la seconde sur le phrygien; la troisieme sur le lydien: & c'est de ces trois changemens de modes que cet air tiroit le nom trimélès, comme qui diroit air à trois mélodies. C'est à quoi répondroit précisement dans notre musique, un air à trois couplets, dont le premier en C-Sol-Ut, le deuxieme en D-La-Ré, le troisieme en E-Si-Mi.

CHAP. VIII, p. 173. *Seconde Observation.* Notre auteur, comme l'on voit, compte ici sept sortes de nomes ou d'airs pour la cithare, nommés par Terpandre. Suidas (au mot νόμος) en compte tout autant. Mais comme au nombre de ces sept, dont il n'en nomme que trois, il met l'orthios omis par Plutarque, les deux dénombremens ne pourroient être uniformes. Pollux en spécifie jusqu'à huit, en joignant l'orthios aux sept de Plutarque; en quoi il se trouve d'accord avec Suidas. L'orthios au contraire chez Plutarque est un air de flûte, & non pas un air de cithare. Pollux non seulement passe en revue ces huit

nomes, mais de plus il rend raison des noms qu'ils portoient. Leurs noms venoient donc ou des peuples chez qui ils avoient cours, & tels étoient le Béotien & l'Eolien; ou du genre de rhythme, de cadence, qui s'y faisoit sentir, comme l'orthios & le trochaïque; ou de la nature du mode, sur lequel ils étoient composés, comme l'aigu & le tétracœdios; ou de leurs auteurs, comme le Cépionien & le Terpandrien.

L'air trochaïque étoit fait exprès pour accompagner une poésie chantante, dans laquelle le pied dominant étoit le trochée, & il donnoit la cadence & le mouvement à une danse courante & légère. Cette cadence ou ce rhythme, composé d'une longue & d'une bréve ou de trois temps, deux pour le frappé & un pour le levé, s'appelloit trochaïque: & le nome en empruntoit sa dénomination.

Voici la note de Philips sur cet air: which as Zarlin relates, was a sign that the ancient souldiers gave with their voices, and the sound of trumpets. *Era la trochaa*, says he, *un segno cho davano gli antichi soldati col canto e'l suona de la tromba*. The trochæan measure seems to be the times of our country dances, one short down, and one shorter up.

Le nome ou l'air tétracœdios, ou à quatre chants, étoit probablement de la nature du trimélès, à trois mélodies: c'est-à-dire, que comme celui-ci étoit composé de trois strophes ou couplets qui se chantoient sur trois modes différens, de même le tétracœdios avoit quatre couplets qui se jouoient sur autant de modes, que je n'ai garde de déterminer, faute d'autorités & de garans suffisans.

Chap. VIII, p. 175. *Troisieme Observation*. Archiloque naquit à Paros, l'une des Cyclades. Il étoit fils de Télé-

fiecle, & d'une esclave nommée Enipo. Hérodote le fait contemporain de Candaule & de Gygès, rois de Lydie. Il suivit une nouvelle peuplade dans l'île de Thasos, nommée Aërie auparavant. Le changement de pays n'en fit aucun dans son caractère, où regnoit souverainement la médisance la plus effrenée. Il n'épargnoit ni ami, ni ennemis; ce qui le faisoit hair presque universellement. Il rechercha en mariage Néobule, l'une des trois filles de Lycambe. Il étoit aussi poltron à la guerre, qu'il étoit redoutable par ses poësies mordantes, qui, outre cela, étoient d'une obscénité choquante.

Il cultiva la poësie lyrique avec tant de succès, qu'on doit l'en regarder comme un des plus grands maîtres, quoiqu'il n'en soit pas l'inventeur. Il le fut, dit-on, du vers ïambe trimètre & du vers scazon. Voyez Fabricius, dans sa Bibliothèque grecque, quant aux divers genres de poésies cultivés par Archiloque. Voyons tout ce que Plutarque met sur le compte de ce poëte, quant à la musique.

Cela peut se réduire à treize différens chefs; sçavoir, 1°. le rhythme des trimètres : 2°. le passage d'un rhythme dans un autre d'un genre différent : 3°. la paracataloge : 4°. la maniere d'accommoder à tout cela le jeu des instrumens à cordes : 5°. les épodes : 6°. les tétramètres : 7°. le procritique : 8°. le prosodiaque : 9°. l'augmentation du premier : 10°. l'élégie : 11°. l'extension de l'ïambique jusqu'au péon épibate : 12°. celle de l'héroïque jusqu'au prosodiaque & au crétique : 13°. l'exécution musicale des vers ïambiques, dont les uns ne font que se prononcer pendant le jeu des instrumens, au lieu que les autres se chantent.

1°. Le rhythme des trimètres : *Τον τριμέτρων ῥυθμοποιίαν*. C'étoit la cadence ou la mesure, suivant laquelle

on chantoit les vers ïambes trimètres ou de six pieds. Ce rhythme ou cette cadence varioit selon la nature des pieds qui entroient dans la composition de ces vers. Lorsque ces pieds n'étoient que des ïambes, le rhythme étoit uniforme & toujours double, c'est-à-dire, que la mesure se battoit à deux temps inégaux, ou à trois temps égaux. Lorsque ces pieds étoient en partie des ïambes, & en partie des spondées ou des pieds équivalents, le rhythme étoit tantôt double ou inégal, & tantôt égal dans l'étendue d'un seul vers; c'est-à-dire, que la mesure se battoit tantôt à deux temps inégaux, tantôt à deux temps égaux. Voyez l'observation sur les rhythmes, chap. XXXI.

2°. Le passage d'un rhythme dans un autre d'un genre différent. *ἡ εἰς τοὺς οὐχ ὁμογενεῖς ῥυθμοὺς ἔνστασις.* Il faut lire dans le grec non *ἔνστασις*, mais *ἔντασις*, comme il se lit cinq lignes plus bas, & dans les trois manuscrits que j'ai consultés. *ἔντασις* & *τάσις* qui est à peu près la même chose, doit se prendre ici pour le chant de la voix, ou le jeu des instrumens, pour l'intonation en terme de musique, d'*ἐντείνειν*, entonner, faire entendre le ton ou le son. Ainsi l'expression grecque signifie le chant ou le jeu qui se fait en divers rhythmes, c'est-à-dire, en passant d'un rhythme dans un autre. Or ce passage pouvoit se faire, ou dans un même vers, par exemple, dans un ïambe trimètre non pur, comme je viens de le dire; ou d'un vers à l'autre, comme d'un héxamètre à un ïambe pur, de quelque nombre de pieds qu'il fut composé : parce que le rhythme du premier étoit égal, & celui du second inégal ou double. Ainsi dans cette épode d'Horace composée d'un hexamètre & d'un ïambe pur trimètre,

> Altera jam teritur bellis civilibus ætas,
> Suis & ipsa Roma viribus ruit.

· Ce passage d'un rhythme à un autre est très sensible. Mais dans cette épode d'Archiloque composée de deux vers ïambes, l'un trimètre & de six pieds, l'autre dimètre ou de quatre, tous deux non purs.

> Πάτερ Λυκάμβα ποῖον ἐφράσω τόδε ;
>
> Τίς σὰς παρήειρε φρένας ;

Le changement de rhythme n'arrive point en passant d'un vers à l'autre, il se fait dans chaque vers.

3°. La paracataloge, παρακαταλογή. Ce terme de musique ne se trouve qu'ici & dans les problêmes d'Aristote (sect. XIX. Probl. 6.) où ce mot est ainsi expliqué : Διὰ τί ἡ παρακαταλογὴ ἐν ταῖς ᾠδαῖς τραγικόν ; ἢ διὰ τὴν ἀνωμαλίαν ; παθητικὸν γὰρ τὸ ἀνωμαλὲς καὶ ἐν μεγέθει τύχης ἢ λύπης· τὸ δὲ ὁμαλὲς ἔλαττον γοῶδες. D'où il paroît que καταλογὴ en terme de musique, signifioit la suite naturelle, simple & unie des tons ou des sons dans la manière de moduler un chant, aussi bien que dans sa cadence ; & que παρακαταλογὴ, au contraire, désignoit un désordre dans l'arrangement de ces sons & dans le rhythme, d'où résultoit une modulation inégale, scabreuse, hétéroclite, par-là d'autant plus propre au tragique, au pathétique, comme le dit Aristote ; & elle ne l'étoit pas moins, lorsqu'il s'agissoit d'invectiver contre quelqu'un, de l'accuser avec véhémence, & de le diffamer, ce qui étoit le genre d'Archiloque.

4°. La maniere d'ajuster à tout cela le jeu des instrumens à cordes : καὶ τὴν περὶ ταῦτα κροῦσιν. Amyot a omis cet article dans sa version. Il ne suffisoit pas, dans l'ancienne musique, d'apporter un chant convenable à telle, ou telle sorte de poësie : il falloit de plus y accommoder de telle façon le jeu de la cithare, de la

lyre & des autres instrumens, & qu'il suivît exactement la musique vocale.

5°. Les épodes : ἐπῳδοί. Le mot épode se prend en plus d'une signification. 1°. On appelloit ainsi chez les Grecs un assemblage de vers lyriques ou une stance, qui dans les odes se chantoit immédiatement après deux autres stances nommées strophe & antistrophe. Ces trois sortes de stances se répétoient ordinairement plusieurs fois suivant ce même ordre, dans le cours d'une seule ode ; & le nombre de ces répétitions remplissoit l'étendue de ce poëme. La strophe & l'antistrophe contenoient toujours autant de vers l'une que l'autre, & pouvoient par conséqnent se chanter sur le même air. L'épode tantôt plus longue, tantôt plus courte, lent étoit rarement égale. Elle devoit donc pour l'ordinaire se chanter sur un air différent. Elle terminoit le chant de ce qne les Grecs nommerent période, & de ce que nous pourrions appeller un couplet de trois stances ; & elle en faisoit comme la clôture (*clausulam*). C'est aussi de cette circonstance que lui venoit son nom, dérivé du verbe ἐπᾴδειν, chanter par dessus, chanter pour finir. Après avoir chanté le premier couplet de l'ode, composé de ces ttois stances, on chantoit le second, puis le troisième, & ainsi des antres. Presque toutes les épodes de Pindare fournissent des preuves de ce que je viens d'avancer. 2°. On donnoit le nom d'épode à un petit poëme lyrique composé de plusienrs distiques, dont les premiers vers étoient autant d'ïambes trimètres ou de six pieds, & les derniers étoient plus courts, & seulement des ïambes dimètres ou de quatre pieds. De ce genre étoient les épodes d'Archiloque, telles que celle qui commence par ce vers Πάτερ Λυκάμβα, &c, & celles d'Horace qui se lisent dans le Ve livre de ses

odes. 3°. On a étendu la signification du mot épode, jusqu'à désigner par-là tout petit vers mis à la suite d'un ou de plusieurs grands.

6°. Les tétramètres : τετράμετρα. On peut y rapporter 1°. les vers ïambes de huit pieds : 2°. les ïambes purs de huit pieds, défectueux d'une syllabe : 3°. les heptamètres Archiloquiens, qui ont les quatre premiers pieds d'un hexamètre, suivis de trois trochées.

7°. Le procritique : προκριτικόν. Il n'est pas douteux que dans le passage de Plutarque, au lieu de προκριτικόν, il faut lire κρητικόν ; ce qui est confirmé quatre lignes plus bas, où il s'agit du rhythme *héroïque augmenté jusqu'au prosodiaque & au crétique*, εἴς τε τὸν προσοδιακὸν καὶ τὸν κρητικόν. Aristide-Quintilien met ce rhythme Crétois ou Crétique au nombre des rhythmes mixtes, le compose de deux trochées, l'un pour le frappé, l'autre pour le levé, & assure que le nom de Crétique lui venoit du païs où il étoit originairement en usage. Aristophane en parle. (Ἐκκλησιαζ. v. 1157.) ὑπανακίνει Κρητικῶς τὼ πόδε, remuer les pieds, danser suivant le rhythme Crétique. Ce même poëte à la fin de sa comédie des Harangueuses (v. 1161), nous offre un échantillon de ce rhythme. C'est une tirade de quinze vers, où se trouve un mot burlesquement formé de 77 syllabes, & qui remplit six de ces vers.

8°. Le prosodiaque. Il y en a trois espèces. La premiere est composée de trois pieds, le pyrrhique, l'ïambe & le trochée : la deuxieme, de quatre, du pyrrhique, de l'ïambe, du trochée & d'un autre ïambe de surcroit : la troisieme, d'un bacchique ou choriambe & d'un grand ionien. Ce rhythme s'appelloit prosodiaque, parce qu'il entroit dans les cantiques nommés prosodies, & en régloit la cadence.

9°. L'augmentation du premier : *καὶ ἡ τοῦ πρώτου αὔξησις*; c'eſt-à-dire, l'augmentation du rhythme Crétique. Le rhythme ou le vers Crétique, ainſi nommé du pied qui entroit dans ſa compoſition, ſe confondoit avec le rhythme ou le vers péonique, parce que le pied crétique ou amphimacre formé d'une brève entre deux longues, & le péon composé d'une longue & de trois brèves, étoient équivalens : ce vers s'appelloit auſſi bacchique, à cauſe du pied de ce nom, formé d'une brève & de deux longues, lequel y prenoit quelquefois la place du crétique & du péon. Parmi ces ſortes de vers, il y en avoit de dimètres ou de deux pieds, & de trimètre, ou de trois. Ariſtide-Quintilien aſſure qu'on augmentoit ce vers juſqu'au tétramètre & au pentamètre, ou juſqu'à quatre & cinq pieds. C'eſt d'une de ces augmentations du vers ou du rhythme Crétique, que Plutarque fait ici Archiloque auteur.

10°. L'élégie : *Ὑπ' ἐνίων δ' ἐ καὶ τὸ ἐλεγεῖον*. Le poëme élégiaque eſt ſuffiſamment connu, quant à ſon ſujet & au genre de vers employé dans cette poëſie. Mais on eſt peu d'accord ſur le nom de ſon inventeur. Les uns veulent que ce ſoit Terpandre ; les autres que ce ſoit Théoclès de Naxe ou d'Erétrie. Quelques auteurs, comme l'aſſure ici Plutarque, en attribuoient l'invention au poëte Archiloque. Mais on convient que Callimaque d'Ephèſe & Mimnerme de Colophon, furent les premiers qui excellèrent dans la compoſition de l'élégie, & qu'après eux Callimaque de Cyrêne & Philétas de Cos s'y firent un grand nom. Il faut conſulter ſur ce point Gerard-Jean-Voſſius, (*Inſtitut. Poëtic. III*, 11.)

11°. L'extenſion de l'ïambique juſqu'au péon-épibate : *Ἥτε τοῦ ἰαμβείου πρὸς τὸν ἐπιβατὸν παίωνα ἔντασις*. Ce n'eſt

ici qu'une ſpécification de ce que Plutarque a dit plus haut en général (art. 2. de cette obſervation) touchant le paſſage d'un rhythme dans un autre d'un genre différent. Il s'agit donc ici, & dans l'article ſuivant, de deux cas particuliers de ce paſſage. Ici c'eſt le paſſage des rhythmes ïambiques ou doubles au rhythme péonique ou ſeſquialtere, c'eſt-à-dire de trois à deux. Quant à ce rhythme péonique qui étoit de deux eſpèces, voyez Ariſtide-Quintilien, (lib. 1. p. 38. Édit. Meibom.)

12°. L'extenſion de l'héroïque augmenté juſqu'au proſodiaque & au crétique : Καὶ ἡ τοῦ ηὐξημένου ἡρώου εἴς τε τὸν προσοδιακὸν καὶ τὸν κρητικόν. Il s'agit ici du paſſage du rhythme égal, tel qu'étoit le dactylique ou l'héroïque, dans le rhythme double, tels qu'étoient le proſodiaque & le crétique, expliqués plus haut, (articles ſept & huit). Par l'héroïque augmenté, il faut entendre le rhythme ou le vers dactylique ou héroïque, pouſſé juſqu'à ſa plus longue meſure, qui eſt celle de l'hexamètre ou de ſix pieds.

13°. L'exécution muſicale des vers ïambiques, dont les uns ne ſont que ſe prononcer pendant le jeu des inſtrumens, au lieu que les autres ſe chantent. Ce paſſage nous apprend que dans la poëſie ïambique il y avoit des ïambes qui n'étoient que déclamatoires, qui ne faiſoient que ſe réciter ou ſe prononcer, & qu'il y en avoit d'autres qui ſe chantoient. Mais ce que ce paſſage offre, peut-être de moins connu, c'eſt que ces ïambes déclamatoires étoient accompagnés des ſons de la cithare, & des autres inſtrumens à percuſſion ou à cordes (Παρὰ τὴν κρουσιν). Il reſte à ſçavoir de quelle maniere s'exécutoit un tel accompagnement. Selon toutes les apparences, le joueur de cithare ne ſe contentoit pas de donner au poëte ou à l'acteur le ton

général de sa déclamation, & de l'y soutenir par la monotonie de son jeu. Mais comme le ton du déclamateur varioit suivant les divers accens qui modifioient la prononciation de chaque mot, ensorte que cette déclamation pouvoit se noter, il falloit que l'instrument de musique fît sortir toutes ces modifications, & marquât exactement le rhythme ou la cadence de la poësie qui lui servoit de guide, & qui, en vertu de cet accompagnement, quoique non-chantée, en devenoit beaucoup plus expressive & plus affectueuse. A l'égard de la poësie chantante, l'instrument qui l'accompagnoit, s'y conformoit servilement (Πρόσχορδα) & ne faisoit entendre que les mêmes sons entonnés par la voix du poëte-musicien.

Il faut bien remarquer, à ce propos, ce que Plutarque observe ici, que les poëtes tragiques & les dithyrambiques adoptèrent pour leurs pièces cette sorte d'exécution musicale, à laquelle (dit-on) Archiloque le premier avoit donné cours.

Il est encore question dans le chap. XVI. d'un rhythme maronien qui n'est connu que par ce seul endroit de Plutarque.

Chap. XII, p. 179. Hipponax, fils de Pithéas & de Protès, étoit né à Ephèse. Mais il en fut chassé par les tyrans Athénagore & Comas, & fut obligé d'aller s'établir à Clazomène ; ce qui l'a fait passer pour Clazoménien chez quelques auteurs. Il étoit d'une extrême laideur, d'une taille des plus petites & des plus minces. Son extérieur, fluet en apparence, ne l'empêchoit pas d'avoir les jointures très fortes.

Cette laideur d'Hipponax fournit à deux sculpteurs qui ne l'aimoient pas, l'occasion de s'égayer à ses dé-

pens. Ils repréſenterent ſa ridicule figure, en chargerent tellement tous les traits qu'ils en firent un objet des plus groteſques, & l'expoſerent en ſpectacle. Malgré toutes les invectives du poëte, ils mirent tous les rieurs de leurs côtés.

Il étoit ſi médiſant qu'il n'épargna pas même ſon pere & ſa mere. Cependant ſon penchant à la médiſance, ne l'empêcha pas de rendre juſtice à la vertu de Bias de Priéne : & l'éloge le plus flatteur qu'il faiſoit d'un avocat ardent à défendre le bon droit, étoit de le mettre au-deſſus de Bias. Néanmoins, *praconium Hiponacteum*, dans Cicéron, (*epiſt. ad famil. VII*, 24), n'eſt autre choſe qu'une ſatyre, ou un libelle diffamatoire.

Les vers ïambes furent le genre de poëſie qu'il cultiva par préférence, & il fit ſurtout grand uſage de l'eſpèce d'ïambe ſurnommé ſcazon ou boiteux, &c.

Il ne nous reſte que quelques fragmens de ſes poëſies, qu'on peut voir dans les Recueils de cette eſpèce.

CHAP. XIII, p. 180. *Premiere Obſervation.* Τοὺς νόμους τοὺς ἁρμονικοὺς ἐξηνέγκεν εἰς τὴν Ἑλλάδα. L'adjectif ἁρμονικος s'applique en général à l'harmonie, à la muſique. Mais il ſe prend en particulier, comme ici, pour ce qui a rapport au genre de muſique appellé enharmonique, & déſigné par le mot grec ἁρμονία, qui a le plus ſouvent la ſignification générale d'harmonie.

On appelloit *genre* dans la muſique des Grecs, la maniére de partager le tétracorde ou l'étendue de la quarte ; c'eſt-à-dire, la maniere d'accorder les quatre cordes qui la compoſoient. Or, comme en général cet accord pouvoit ſe diverſifier de trois façons, cela conſtituoit trois principaux genres qui étoient, le diatonique, le chromatique & l'enharmonique. Dans le diatonique,

la modulation procédoit par un demi-ton, un ton & un autre ton; Mi, fa, sol, la: & comme les tons y dominoient, de-là lui venoit son nom. Dans le chromatique, la modulation procédoit par un demi-ton, un autre demi-ton & une tierce mineure, ou un ton & demi; Mi, fa, fa dièse, la: & comme cette modulation tenoit le milieu entre celle du diatonique & celle de l'enharmonique, y faisant, pour ainsi dire, sentir diverses nuances de sons, de même qu'entre le blanc & le noir sont comprises diverses nuances de couleurs, de-là vient qu'on l'appelloit chromatique ou coloré. Dans l'enharmonique, la modulation procédoit par un quart de ton, un autre quart de ton, & une tierce majeure ou deux tons; Mi, mi dièse, fa, la: & comme elle se tenoit d'abord très serrée, ne parcourant que de très petits intervalles qui rendoient ce progrès presqu'insensible, de-là vient qu'on la nommoit enharmonique, comme qui diroit, bien jointe, bien liée, bien assemblée, *probè coagmentata*. Parmi ces trois genres, les deux premiers formoient différentes espèces; le diatonique deux, & le chromatique trois.

Outre ces genres suffisamment connus, il y en avoit plusieurs autres qui résultoient des divers partages du tétracorde, ou des façons de l'accorder, différentes de celles que je viens de spécifier: & ces genres, totalement omis par tous les autres musiciens de l'antiquité, nous ont été conservés par le seul Aristide-Quintilien, qui en compte six qu'il donne pour très anciens; sçavoir, le lydien, le dorien, le phrygien, l'ionien, le mixolydien, & le syntonolydien. De ces six genres, les uns remplissoient exactement l'étendue de l'octacorde ou de l'octave, les autres l'excédoient. Il y en avoit qui ne la remplissoient pas.

Plutarque assure ici qu'Olympe fut le premier qui porta de l'Asie, dans la Grèce Européenne, les nomes ou cantiques des dieux, composés dans le genre enharmonique. D'où il s'ensuivoit qu'avant lui, les nomes chez les Grecs ne se chantoient que dans les genres diatonique ou chromatique, plus anciens que l'enharmonique, selon Plutarque.

Chap. XIII, p. 180. *Seconde Observation.* Pratinas, poëte tragique, fils de Pyrrhonide ou d'Encomius, étoit de Phliunte, ville du Péloponnèse, voisine de Sicyone. Il florissoit vers la LXXe Olympiade. Il étoit contemporain d'Eschyle & de Chérile, qui écrivoient dans le même genre, & dont il fut le concurrent. Il composa, le premier, de ces pièces de théâtre, connues des Grecs sous le nom de satyres, & qui étoient des espèces de farces. Pendant la représentation d'une de ses pièces à Athènes, les échaffauds, qui portoient les spectateurs, se rompirent ; ce qui détermina les Athéniens à faire construire un théâtre dans les formes. Pratinas composa jusqu'à cinquante poëmes dramatiques, parmi lesquels étoient comprises trente-deux satyres.

Athénée parle de Pratinas en plusieurs endroits. Il observe, en premier lieu, qu'on appelloit danseurs, les anciens poëtes, tels que Thespis, Pratinas, Cratinus & Phrynique, non seulement parce qu'ils avoient soin d'accommoder leurs pièces dramatiques aux danses du chœur ; mais encore parce que, sans rapport à ces danses théâtrales, ils devenoient maîtres à danser de quiconque vouloit se perfectionner dans cet art. Il remarque, en second lieu, que Pratinas, dans une de ses pièces nommée, *les Lacédémoniennes* ou les *Caryatides*, qualifie la caille d'oiseau à voix mélodieuse (ἀδύφωνον). Il

rapporte outre cela un assez long fragment d'un hyporchême de Pratinas, par lequel il paroît que ce poëte souffroit impatiemment que les spectateurs se plaignissent de ce que, dans les pièces de théâtre, les chœurs chantoient sans être accompagnés de flûtes comme ils l'étoient autrefois, & qu'au contraire les flûtes ne pouvoient jouer seules, & sans être accompagnées des voix du chœur.

Chap. XIII, p. 181. *Troisieme Observation.* *Χρησάμενος τῷ ἁρματίῳ νόμῳ καὶ τῷ κατὰ δάκτυλον εἴδει. Τὸ εἶδος κατὰ δάκτυλον* est une espece de rhythme employée par les joueurs de flûtes, suivant le scholiaste d'Aristophane sur la comédie des Nuées, v. 650. Ce vers d'Aristophane en effet paroit fait exprès pour expliquer le passage en question. Ce rhythme dactylique étoit le rhythme égal ou qui se battoit à deux temps égaux. On le nommoit dactylique, à cause que cette égalité se rencontre dans le dactyle, pied composé d'une longue, & de deux brèves équivalentes à une longue; ce qui forme la mesure à quatre temps ou à quatre brèves, qu'on peut battre à deux temps égaux. Mais cette sorte de rhythme ou de mesure dactylique n'appartenoit pas à la seule poësie composée de dactyles. Elle s'appliquoit de même à l'anapeste, au pyrrhique, au procéleusmatique, au simple & au double spondée, parce que la mesure de tous ces pieds peut se battre à deux temps égaux, comme celle du dactyle. Voyez la dissertation sur le rhythme, dans l'observation du chap. XXXI.

Chap. XIV, p. 182. Mimnerme étoit antérieur à Hipponax, puisque celui-ci parle de Mimnerme; & il paroît certain (*Diogen. Laërt. lib. I, sect. 60, p. 38, edit. Amst.*) que Mimnerme vivoit du temps de Solon.

Ce

Ce Mimnerme étoit joueur de flûte, comme on le voit par le passage que j'explique. Il fut l'inventeur du vers pentamètre, suivant le poëte Hermésianax, cité par Athénée. Suivant ce même poëte, Mimnerme dans sa vieillesse devint amoureux d'une jolie fille nommée Nanno : & jouissant d'un doux loisir, il se livra aux plaisirs de la table.

Il se distingua sur-tout par l'élégance de ses élégies, dont il ne nous reste que quelques fragmens : & en ce genre Horace le met au-dessus de Callimaque. Properce dit qu'en matiere d'amour les vers de Mimnerme valoient mieux que toute la poësie d'Homere. Au reste voici un fragment qui peut nous mettre à même de juger de la maniere dont ce Mimnerme s'exprimoit au sujet de cette passion : Stobée l'a conservé, & Grotius l'a rendu en beaux vers latins que je rapporte, avec une traduction françoise d'un ami de M. Burette.

Τίς δὲ βίος, τί δὲ τερπνὸν ἄτερ χρυσῆς Ἀφροδίτης;
Τεθναίην, ὅτε μοι μηκέτι ταῦτα μέλοι,
Κρυπταδίη φιλότης, καὶ μείλιχα δῶρα, καὶ εὐνή.
Ἄνθεα τῆς ἥβης γίνεται ἁρπαλέα
Ἀνδράσιν ἠδὲ γυναιξίν. Ἐπεὶ δ' ὀδυνηρὸν ἐπέλθη
Γῆρας, ὅ, τ' αἰχρὸν ὁμῶς καὶ καλὸν ἄνδρα τιθεῖ,
Αἰεὶ μὲν φρένας ἀμφὶ κακαὶ τείρουσι μέριμναι,
Οὐδ' αὐγὰς προσορῶν τέρπεται ἠελίου.
Ἀλλ' ἐχθρὸς μὲν παισιν, ἀτίματος δὲ γυναιξίν.
Οὕτως ἀργαλέον γῆρας ἔθηκε Θεός.

Vita quid est, quid dulce, nisi juvet aurea cypris!
Tum peream, Veneris cum mihi cura perit.
Flos celer ætatis sexu donatur utrique,
Lectus, amatorum munera, tectus amor,

Omnia diffugiunt mox cum venit atra senectus,
Quæ facit & pulchros turpibus esse pares.
Torpida sollicitæ lacerant præcordia curæ:
Lumina nec solis, nec juvat alma dies,
Invisum pueris, inhonoratumque puellis.
Tam dedit, heu, senio tristia fata deus.

Que seroit, sans l'amour, le plaisir & la vie!
Puisse-t-elle m'être ravie,
Quand je perdrai le goût d'un mystère amoureux,
Des faveurs, des lieux faits pour les amans heureux.
Cueillons la fleur de l'âge, elle est bientôt passée:
Le sexe n'y fait rien, la vieillesse glacée
Vient avec la laideur confondre la beauté.
L'homme alors est en proie aux soins, à la tristesse;
Haï des jeunes gens, des belles maltraité,
Du soleil à regret il souffre la clarté.
Voilà le sort de la vieillesse.

CHAP. XV, p. 183. *Premiere Observation.* Γυμνοπαιδίας. La gymnopédie étoit une danse célèbre chez les Lacédémoniens, & qui devoit son institution à Lycurgue, selon Suidas. Mais il paroît par ce Dialogue, que Thalêtas, contemporain de ce législateur, & quelques autres musiciens dont il vient d'être question, eurent part à cet établissement. Cette danse faisoit partie d'une danse célébrée à Lacédémone en mémoire de la victoire remportée à Thyrée par les Spartiates sur les Argiens, au sujet de cette ville du Péloponnèse. Deux troupes de danseurs nuds, la premiere de jeunes garçons, la seconde d'hommes faits, composoient cette gymnopédie, & lui donnoient son nom. Celui qui menoit chaque troupe, portoit une couronne faite d'une branche de palmier, & nommée thyréatique à cause du

sujet de la fête. Tous, en dansant, chantoient les poésies lyriques de Thalètas & d'Alcman, & les péans de Dionysodote.

Ces danses se faisoient, non dans le temple d'Amycles; mais dans la place publique; & la partie de cette place destinée à ces danseurs s'appelloit le chœur (χόρος) ou la danse. Cette fête étoit consacrée à Apollon, quant à la poésie, & à Bacchus, quant à la danse. Celle-ci ressembloit à une ancienne danse, connue sous le nom d'ἀναπάλη, où les danseurs, par les démarches entrecoupées & cadencées de leurs pieds, & par les mouvemens figurés de leurs mains, présentoient aux yeux une image, quoique fort adoucie, de la lutte & du pancrace. Voyez sur la gymnopédie, Meursius, dans un traité intitulé *Orchestra*.

Chap. XV, *ibid. Seconde Observation.* Α'ποδείξεις, les danses démonstratives. On ne trouve rien sur ces danses, pas même dans Meursius. Cependant Pollux (IV, cap. 13, *Sect.* 96, 97, 98, *edit. Amst.*) dans son Onomastique, fournit plusieurs termes consacrés à la danse, & qui ont rapport à cette dénomination; mais faute d'explication de la part du grammairien, on ne peut en tirer parti, pour déterminer la juste signification du mot ἀποδείξεις.

Mais Plutarque lui même met assez sur la voix de trouver la signification de ce mot. Il prétend, Dans ses propos de table, (IX, 15) que la Δεῖξις est une des trois parties qui composent la danse, & il la définit ainsi. Δεῖξις, « La » demonstration monstre promptement les choses, comme » la terre, le ciel, les assistants, ce qu'estant fait par » ordre, nombre & mesure, ressemble à ce que les poëtes » usent aucunefois des propres noms coulans uniement avec » quelque ornement ». (Traduction d'Amyot, T. XVIII, p. 527). Ainsi l'on peut inférer de cette acceptation du mot

Δεῖξις dans Plutarque, que les danses nommées ἀποδείξεις se distinguoient des autres, en offrant aux yeux des spectateurs grand nombre de ces sortes de démonstrations exécutées par différens gestes. Ces danses étoient sur-tout en usage parmi les Arcadiens.

Chap. XV, *ib. Troisieme Observation.* Τὰ ἐνδυμάτια καλούμενα, les endymaties. On ne trouve encore presque rien sur cette danse dans les auteurs. On ignore si elle entroit dans le culte religieux, si elle étoit militaire, ou si elle n'avoit lieu que dans les divertissemens, soit publics, soit particuliers. Quoiqu'il en soit de sa destination, il paroît que les danseurs y étoient vêtus. Du reste, il est moins question ici de toutes ces danses, que des airs ou des nomes composés pour la flûte, & au son desquels on les dansoit.

Chap. XV, *ib. Quatrieme Observation.* Παιᾶνες. Les péans étoient originairement des cantiques en l'honneur d'Apollon & de Diane, qui renouvelloient le souvenir de la victoire remportée sur Python par ce dieu, dont παιὰν étoit aussi l'un des surnoms emprunté de la force de ses rayons ou de ses traits, exprimée par le verbe παίειν frapper. Ces cantiques étoient caractérisés par cette exclamation ἰὴ παιὰν, qui en étoit comme le refrain, & qui signifie proprement, Décoche tes flèches, Apollon. On les chantoit pour se le rendre favorable dans les maladies contagieuses, que l'on regardoit comme des effets de sa colère.

Dans la suite, on fit de ces péans ou cantiques pour le dieu Mars, & on les chantoit au son de la flûte en marchant au combat. Il y en a divers exemples dans Thucydide & dans Xénophon : sur quoi le Scholiaste du premier observe qu'au commencement d'une action, l'on invoquoit dans

ces péans le dieu Mars ; au lieu qu'après la victoire, Apollon devenoit le seul objet du cantique. Neptune aussi, & d'autres divinités furent par la suite l'objet de ces mêmes cantiques.

On en fit même pour illustrer les grands hommes ; on en fit en l'honneur de Lysandre Lacédémonien, & de Cratère Macédonien. Aristote honora d'un pareil cantique l'eunuque Hermias son ami ; & il fut, dit-on, mis en justice, pour avoir prodigué à un mortel un tel honneur, qu'on ne croyoit dû qu'aux dieux. Athénée qui nous a conservé ce péan, ne croit pas que ce soit un véritable péan, parce qu'on n'y trouve nulle part l'exclamation ἴη παιὰν : au lieu qu'elle ne manque point, ajoute-t-il, dans les péans composés en l'honneur d'Agémon, Corinthien, de Ptolomée, fils de Lagus, roi d'Egypte, d'Antigone & de Démetrius Poliorcète. Le poëte Ariphron de Sicyone a aussi adressé un péan à Hygiée, déesse de la santé.

Chap. XV, p. 184. *Cinquieme Observation.* ὑπόρχημα. On appelloit hyporchême chez les Grecs, une sorte de poésie faite non-seulement pour être chantée & jouée sur la flûte & la cithare, mais encore pour être dansée au son des voix & des instrumens. C'est un chant accompagné de danse ; & cette danse étoit une imitation ou une représentation des choses mêmes, exprimées par les paroles que l'on chantoit. Lucien semble indiquer que ces hyporchêmes se dansoient le plus ordinairement au son de la lyre ou de la cithare. Aussi étoit-ce, comme l'assure Athénée, une des trois espèces de poésie lyrique, sur le chant desquelles on dansoit ; & cette danse hyporchématique, continue-t-il, avoit beaucoup de rapport avec la danse comique appellée cordax, l'une & l'autre étant enjouée & badine.

Selon l'auteur du grand Etymologique, la danſe hyporchématique ſe faiſoit autour de l'autel de la divinité, pendant que le feu conſumoit la victime. Sur qnoi il faut remarquer, d'après Athénée, qu'anciennement les poëtes eux-mêmes énſeignoient ces danſes à ceux qui devoient les exécuter, leur preſcrivoient les geſtes convenables à l'expreſſion de la poéſie, & ne leur permettoient pas de s'écarter du caractere noble & mâle qui devoit regner dans ces ſortes de danſes.

Nous devons, au reſte, nous en rapporter à Plutarque lui-même, ſur la différence qu'il établit entre les péans & les hyporchêmes, d'après Pindare, dont il ne nous reſte rien ni en l'un ni en l'autre genre.

Chap. XVI, p. 184. *Premiere Obſervation.* Μελοποιΐα. On appelle en grec mélopée la compoſition d'un chant, & par conſéquent celle d'une poéſie chantante; car l'une n'alloit guères ſans l'autre. Cet air orthien, dont il eſt ici queſtion, ſe jouoit ordinairement ſur la flûte & ſans ſervir d'accompagnement à la voix. Mais Polymneſte y joignit après coup une poéſie conforme au rhythme ou à la cadence naturelle de l'air, & qui ſe chantoit à l'uniſſon ou à l'octave de l'inſtrument. Nous en faiſons autant pour nos airs de violon, de flûte, &c. au chant deſquels nous accommodons après coup des paroles; mais qui, pour ſuivre ſcrupuleuſement la cadence du chant, ſe trouvent eſtropiées dans la prononciation. Sur quoi les Grecs & les Latins, beaucoup plus délicats que nous ne le ſommes à cet égard, n'étoient pas faciles à contenter, & ſe permettoient beauconp moins de licence.

C'eſt ici le lieu de développer la mélopée de l'ancienne muſique.

Les Grecs appelloient mélopée cette partie de l'ancienne

musique, qui enseignoit l'art de composer un chant (μέλος) dont l'exécution recevoit le nom de mélodie.

Un chant n'est que l'assemblage de plusieurs sons harmonieux, qui se succédent les uns aux autres, suivant certaines regles, & qui forment une modulation plus ou moins agréable, plus ou moins touchante.

Pour se former une idée de l'ancienne mélopée, il faut considérer la théorie & la pratique de cet art.

I. La théorie de la mélopée supposoit une parfaite connoissance de tout ce qui concernoit les sons, les intervalles, les genres, les systêmes ou accords, les tons ou modes, & les muances ou changemens.

1°. L'ancienne musique avoit jusqu'à treize sons différens dans l'étendue de son grand systême composé de deux octaves. Ces treize sons répondoient à ceux-ci : Si, si-dièse, ut, ut-dièse, ré, mi, mi-dièse, fa, fa-dièse, sol, la, la-dièse, si-bé-mol : où il faut observer que les trois sons que je nomme Si-dièse, mi-dièse & la-dièse, n'étoient distans du Si, du mi & du la, que d'un quart de ton chacun.

2°. Ces treize sons étoient séparés par douze intervalles. Les deux premiers étoient chacun d'un dièse ou quart de ton; car c'est en cette signification que les anciens prenoient le mot dièse. Les deux suivans étoient chacun d'un demi-ton. Le cinquieme intervalle étoit d'un ton : le sixieme & septieme chacun d'un quart de ton : les deux suivans chacun demi-ton : le dixieme d'un ton, & les deux derniers chacun d'un quart de ton.

3°. Ces sons n'étoient pas communs aux trois genres qu'avoit l'ancienne musique, qui étoient les genres enharmonique, chromatique & diatonique. Le Si, l'ut, le mi, le fa, le la, le si-bé-mol & le ré se rencontroient dans tous ces trois genres ; mais le Si-dièse, le mi-dièse & le

la-dièse n'entroient que dans l'enharmonique : l'Ut-dièse & le fa-dièse dans le chromatique ; le Sol, dans le diatonique. Ainsi ce dernier ne rouloit que sur huit sons ; le chromatique en parcouroit neuf, & l'enharmonique dix. De plus, les intervalles qui distinguoient ces sons étoient différens dans les trois genres. Dans le genre enharmonique, la modulation procédoit trois fois de suite par deux quarts de ton consécutifs, puis une tierce majeure ou deux tons en cet ordre ; Si, si-dièse, ut, mi, mi-dièse, fa, la, la-dièse, si-bé-mol, ré : dans le chromatique l'intonation se conduisoit aussi trois fois de suite par deux demi-tons consécutifs, puis une tierce mineure ou un ton & demi; Si, ut, ut-dièse, mi, fa, fa-dièse, la, si-bé-mol, si, ré : enfin, dans le diatonique, la voix montoit encore trois fois de suite d'un de demi-ton, puis de deux tons l'un après l'autre ; Si, ut, ré, mi, fa, sol, la, si-bé-mol, ut, ré.

Il faut observer ici que, pour l'arrangement de ces sons dans les trois genres, je suppose que les trois premiers tétracordes du grand systême soient conjoints entr'eux, c'est-à-dire, unis l'un à l'autre par un son commun qui soit le plus aigu du tétracorde le plus grave, & qui soit en même-temps le son le plus grave du tétracorde qui suit en montant. J'observerai de plus, que le genre diatonique est le seul qui soit en usage aujourd'hui, avec cette circonstance néanmoins, que nous y avons mêlé quelque chose du chromatique, en y introduisant entre les deux demi-tons de celui-ci (ut-dièse & fa-dièse) deux autres demi-tons inconnus aux anciens, sçavoir, Sol-dièse & mi-bémol.

4°. Les divers sons dont j'ai parlé, comparés l'un avec l'autre, formoient ce que les anciens appelloient *systêmes*, & ce que nous nommons *accords*. Ces accords étoient *con-*

sonnans ou *dissonans.* L'ancienne musique n'admettoit que six consonnances, comprises dans l'étendue de deux octaves : & c'étoit le plus grand systême d'harmonie qu'elle mettoit ordinairement en usage. Ces consonnances étoient la quarte, la quinte, l'octave, la quarte par dessus l'octave ou la onzieme, la quinte, par dessus l'octave ou la douzieme, la double octave ou la quinzieme. Tous les accords, différens de ceux que je viens de spécifier, passoient chez les anciens pour autant de dissonances, sans en excepter ni la tierce, ni la sexte, soit majeures, soit mineures, ni leurs répliques. Celles de ces dissonances qui étoient reçues dans le chant, s'appelloient en grec (ainsi que les consonnances mêmes) *ἐμμέλειαι concinnitates.*

Le grand systême de l'ancienne musique, qui résultoit des systêmes ou accords particuliers, embrassoit ordinairement seize sons renfermés dans l'étendue de quatre tétracordes, (trois conjoints & un disjoint), & d'un ton de plus ; ou, si l'on veut, dans l'étendue de deux octaves. A la rigueur il n'en renfermoit que quinze : mais comme la disjonction du tétracorde se faisoit, tantôt au milieu du systême, & tantôt entre le troisieme & le quatrieme, il arrivoit de-là que dans le premier cas se trouvoit le Si naturel, & dans le second le Si-bémol.

Ces seize sons étoient désignés par dix-huit noms différens, qui exprimoient la situation de chacune des dix-huit cordes de l'instrument destiné à représenter le systême entier de l'harmonie. Le nombre des dénominations surpassoit de deux celui des sons ; parceque dans le premier des deux cas dont je viens de parler, l'Ut & le Ré étant les deux derniers sons du tétracorde, & n'en étant que les deux sons moyens dans le second cas, on leur donnoit à chacun deux noms qui marquoient ces diverses circonstances.

5°. Des neuf premiers sons du grand systême diatonique, (à compter de bas en haut) chacun pouvoit être considéré comme le son le plus grave d'un nouveau systême de pareille étendue ; & à cet égard chacun de ces neuf sons recevoit le nom de ton ou de mode, Τρόπος.

Le nombre de ces modes s'est accru à proportion du progrès qu'a fait le systême de l'harmonie en se perfectionnant. La musique ancienne ne reconnoissoit d'abord que trois modes, qui étoit à un ton de distance l'un de l'autre. Le plus grave des trois s'appelloit le dorien ; le plus aigu étoit le lydien ; le phrygien tenoit le milieu : ensorte que le mode dorien & le lydien comprenoient entr'eux l'intervalle de deux tons ou d'une tierce majeure. En partageant cet intervalle par demi-tons, on fit place aux autres modes, l'ionien & l'éolien, dont le premier fut inséré entre le dorien & le phrygien, & le second entre le phrygien & le lydien.

Dans la suite le systême harmonique ayant fait de nouvelles acquisitions en haut & en bas, les musiciens établirent de part & d'autre de nouveaux modes, qui tiroient leurs dénominations des cinq premiers, en y joignant la préposition ὑπὲρ, sur, pour ceux d'en haut, & la préposition ὑπὸ, sous, pour ceux d'en bas. On trouve dans Alypius le dénombrement des tons qui résultoient de cet arrangement. Aristoxène, au rapport d'Euclide, n'admettoit que treize de ces modes, supprimant les deux plus élevés, l'hyperéolien & l'hyperlydien.

Enfin, Ptolomée les réduisoit à sept, l'hypodorien, l'hypophrygien, l'hypolydien, le dorien, le phrygien, le lydien & le mixolydien ou l'hyperdorien. M. Burette développe les raisons qu'avoit Ptolomée, de n'admettre que ces sept tons. Ce sont ces sept modes, qui, en y joignant

l'hypermixolydien, font aujourd'hui les huit tons de notre plein-chant.

6°. Les muances (μεταβολαὶ), c'est-à-dire, les changemens qui pouvoient arrêter dans la suite d'un chant ou d'une modulation. Ces changemens étoient de quatre sortes; dans le genre, dans le systême, dans le ton ou mode, & dans la mélopée. M. Burette développe la nature de chacune de ces muances d'après Euclide (*Introduct. harm, p. 20 & 21, edit Meibom.*)

7°. Tous ces préceptes généraux touchant les six premieres parties de l'ancienne musique, conduisoient naturellement à la derniere ou à la mélopée, pour laquelle ils étoient uniquement établis. Cette mélopée avoit ses règles particulieres, qui consistoient à déterminer le choix du genre, du mode, de la suite ou de l'ordre des sons, la modulation par degrés disjoints, &c.

On distinguoit trois espèces de mélopée, qui empruntoient leurs noms, hypatoïde, mésoïde & nétoïde, de ceux des trois cordes du grand systême harmonique.

Le même Aristide-Quintilien qui distingue ces trois especes de mélopée, reconnoît encore trois modes dans la mélopée. Le dithyrambique ou bacchique, le nomique consacré à Apollon, & le tragique. Ces modes en avoient d'autres qui leur étoient en quelque sorte subordonnés, tels que l'érotique, le comique & l'encomiastique.

Tous ces modes ne pouvoient manquer d'influer sur les mœurs : d'où la mélopée se partageoit en trois genres, savoir, 1°. Le systaltique, ou celui qui inspiroit les passions tendres & capables de serrer le cœur, (c'est la force du terme grec) : 2°. Le diastaltique, ou celui qui étoit propre à l'épanouir, en excitant la joie, le courage, &c. 3°. L'esuchastique, celui qui tenoit le milieu entre les deux autres.

Les sons de l'ancienne musique avoient leurs notes ou

leurs caractères, dont l'arrangement formoit une espece de tablature fort différente de la nôtre. Les notes des anciens, rangées toutes sur une même file, n'exprimoient que la nature ou la qualité des sons. Ces notes étoient les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, entieres ou mutilées, simples, doubles ou alongées, & dans ces divers états, tournées tantôt à droite (suivant leur situation naturelle), tantôt à gauche; renversées le haut en bas, couchées horizontalement, ensorte que leurs pointes ou branches fussent tournées vers le haut; enfin barrées ou accentuées, sans compter l'accent grave & l'accent aigu, qui figuroient aussi parmi ces notes.

Ces diverses modifications faisoient en tout cent vingt-cinq caractères différens, mais dont le nombre se multiplioit considérablement dans la pratique. En effet, chacun de ces caractères indiquoit plusieurs sons, suivant qu'on l'employoit dans la tablature des voix ou dans celle des instrumens; suivant qu'il entroit dans celle de l'un ou de l'autre des quinze modes de musique, variés chacun selon les trois genres, & composés chacun de seize sons, exprimés par dix-huit cordes: d'où il arrivoit que ces cent vingt-cinq caractères produisoient seize cens vingt notes. On peut consulter sur la figure & la valeur de ces notes, les savans Commentaires qu'a publié sur les musiciens Grecs, & particuliérement sur Alypius, Henri Meibom.

Cette multitude de notes rendoit très certainement l'ancienne musique d'une étude très longue & très pénible, quoique, au fond, cet art fut alors d'une assez grande simplicité. Ainsi je ne suis pas surpris que Platon, qui ne jugeoit pas à propos que les jeunes gens demeurassent trop de temps à l'étude de la musique, leur permît néanmoins d'y sacrifier trois années, (*de Legib. Lib. VII.*) seulement pour en apprendre les premiers élémens, & crut par-là

réduire cette étude à un terme fort court. A peine, au bout de ce temps-là, pouvoit-on être capable de chanter ou de solfier seulement un air sur tous les tons & dans tous les genres, en l'accompagnant des sons de la lyre; bien loin d'être en état d'y joindre le rhythme, l'expression, les ornemens, ou d'en composer quelqu'un sur des paroles faites exprès. Il étoit beaucoup plus mal-aisé de chanter sur la tablature, que de chanter d'après une voix ou un instrument, de même qu'il est bien plus difficile de lire le Chinois que de le parler, à cause de la multitude des caractères.

II. Tout ce qui regarde la pratique de l'ancienne mélopée est fort borné. On ne peut en parler, & on ne pourroit en juger qu'autant que quelques anciens manuscrits nous offriroient quelques recueils des plus beaux airs des Grecs ou des Latins. Mais les monumens de ce genre sont très rares. Il ne nous en reste que quatre bien authentiques: Ce sont trois hymnes adressées, la premiere à Calliope, la seconde à Apollon, la troisieme à Némésis. Le quatrieme monument renferme les huit premiers vers de la premiere ode pythique de Pindare. Ces divers morceaux sont accompagnés des notes de l'ancienne musique, sur lesquels on les chantoit. Les trois premiers se sont trouvés dans un manuscrit precieux, trouvé en Irlande parmi les papiers du fameux Usserius: après la mort de ce savant, ce manuscrit passa entre les mains de Bernard, professeur du college de Saint Jean-Baptiste, qui le communiqua à un éditeur d'Aratus, avec des remarques & des éclaircissemens d'Edmond Chilmead, chapelain de l'église de Christ: & c'est à la fin d'une édition toute Grecque des poésies d'Aratus & de leurs scholies, (Oxford, *1672*, *in-8°.*) que parut ce précieux monument de la musique ancienne. Il paroît par les notes de musique que le chant de ces hymnes a été com-

poſé ſur le mode lydien & dans le genre diatonique. Cette édition d'Oxford eſt entiérement conforme quant à ces trois hymnes, à celle que Vincentio-Galilei, dans ſon Dialogue della Muſica antica e della moderna, a donnée de ces mêmes hymnes avec leurs notes grecques, Florence, 1581, *in-folio*. Galilei y aſſure qu'il les tient d'un gentilhomme Florentin, qui les avoit copiées très-exactement d'après un ancien manuſcrit conſervé dans la Bibliotheque du cardinal de Saint-Ange, & qui contenoit les Traités de muſique d'Ariſtide-Quintilien & de Bryenne.

Enfin, ces trois hymnes ſe trouvent à la fin d'un manuſcrit grec de la Bibliotheque du Roi, cotté 3221, où ſont les Traités de muſique d'Ariſtide-Quintilien & du vieux Bacchius. Mais, quoique les vers en ſoient brouillés & confondus les uns avec les autres, elles y paroiſſent beaucoup plus amples que par-tout ailleurs. Il n'y a dans ce manuſcrit que les vers de l'hymne à Calliope, & les ſix premiers de celle à Apollon, qui portent leurs notes de muſique.

M. Burette nous donne à la fin de ſa Diſſertation ſur la Mélopée ces trois hymnes, telles qu'on les lit dans le manuſcrit de la Bibliotheque royale : il y a joint une traduction françoiſe & des notes très-intéreſſantes. Il y examine à qui l'on peut attribuer ces trois productions qu'il remarque être *marquées à un coin* qui ne permet pas de douter que ces hymnes n'aient été compoſées dans un temps où la poéſie Grecque étoit encore floriſſante. Celle à Néméſis eſt citée par Syneſius, dans ſa XCV^e^ lettre. M. Burette a fait graver en outre les paroles & la muſique; & elles ſe trouvent réunies dans quatre planches à la fin de la même Diſſertation.

Le quatrieme monument de muſique ancienne eſt dû aux ſavantes recherches de l'infatigable Kircher. Ce morceau d'antiquité ſe trouve à la page 541 du premier Tome

de la Musurgie de ce célebre jésuite, imprimée à Rome en 1650, *in-folio* : il assure l'avoir trouvé lui-même dans la plus fameuse Bibliotheque de Sicile, qui est celle du monastere Saint-Sauveur, voisin du port de Messine. M. Burette a également fait imprimer le texte avec une version françoise, & a fait graver la musique Grecque avec soin.

CHAP. XVI, p. 185. *Seconde Observation.* Le dithyrambe étoit chez les Grecs une sorte de poésie consacrée à Bacchus, & dont il est bien plus facile de définir le caractere que d'en assigner la véritable étymologie. Ceux qui la cherchent dans la langue Grecque, sont peu d'accord entr'eux : & on n'est pas moins partagé sur le premier auteur de la poésie dithyrambique. Il y a beaucoup d'apparence que cette poésie doit son origine à des assemblées rustiques de buveurs, chez qui le vin échauffant le génie, développoit cet enthousiasme ou cette fureur poëtique, qui faisoit, pour ainsi dire, l'ame du dihtyrambe.

Delà, comme d'une source féconde, partoient six principales qualités ou propriétés, qui caractérisent cette espece de poésie : savoir, 1°. la composition trop licencieuse de plusieurs noms joints ensemble, & d'où naissoient des expressions nouvelles, empoullées & propres à surprendre l'oreille : 2°. Des métaphores tirées de trop loin, trop dures, trop hardies, trop compliquées : 3°. Des renversemens de construction trop fréquens & trop embarrassés : 4°. Le désordre apparent dans la disposition ou l'arrangement des pensées, quelquefois vraiment sublimes, souvent alambiquées ou guindées, & qui étourdissoient l'auditeur, sans qu'il conçût bien distinctement ce qu'il venoit d'entendre : d'où vient le proverbe : Cela s'entend moins qu'un dithyrambe. 5°. Une versification trop libre & affranchie de la plupart des regles : 6°. L'harmonie ou la mo-

dulation phrygienne ſur laquelle on chantoit cette poéſie miſe en muſique, l'accompagnant du ſon des flûtes.

Ces caractères des dithyrambes ſe font ſentir à ceux qui liſent attentivement les odes de Pindare, ainſi que les chœurs des tragédies & des comédies Grecques, quoiqu'on ne doive regarder ni les uns ni les autres comme des poëmes dithyrambiques. Il nous reſte cependant (ſans compter la Caſſandre de Lycophron) quelques morceaux de ce dernier genre, ſur leſquels on pourra s'en former une idée plus complette. Il faut conſulter ſur ce point Gérard-Jean Voſſius (*Inſtitut. poët.* III, 16.) & la Diſſertation d'Eraſme Schmid, *de Dithyrambis*, imprimée à la fin de ſon Pindare.

J'ajouterai ici très-peu de choſes à ce que dit M. Burette ſur les dithyrambes. Il eſt bon de connoître le ſort de ce genre de poéſie depuis les Grecs.

Les Latins ne ſe ſont pas exercés dans cette eſpece de poéſie. Il eſt cependant bon de remarquer que les vers galliambiques, chantés en l'honneur de Cybèle, approchoient beaucoup du dithyrambe. Horace a fait le plus grand éloge des dithyrambes de Pindare, & nous peint en pluſieurs endroits le caractere de cette poéſie. On peut même regarder comme dithyrambe ſon ode qui commence par ces mots :

Quo me Bacche rapis, &c.

(Liv. II, ode 20, d'après la nouvelle diſtribution du pere Sanadon, dans les poéſies d'Horace, *in*-4. Paris, Chaubert, 1728), & cette autre (Liv. I, ode 12), où il débute ainſi :

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem (credite poſteri)
Nimphasque diſcentes, & aures

Capripedum

Capripedum satyrorum acutas,
Evoe! recenti mens trepidat metu,
. . . .

Le P. Sanadon distingue en effet deux sortes de dithyrambes, l'un régulier & l'autre irrégulier. Ces deux-ci sont réguliers, parce qu'ils sont formés par un certain nombre de strophes, où les mêmes vers reviennent toujours dans le même ordre. « Les dithyrambes irréguliers, » (ajoute le P. Sanadon) qu'on appelle autrement polimètres ou pammètres dithyrambiques, sont composés de » vers de différentes formes, placés sans ordre & sans dis» tinction de strophes. *Dithyrambus*, selon la remarque » de Samuel Bochart, est un mot formé du Syriaque » *dithere abhan*, c'est-à-dire, qui est né deux fois; & » ce nom fut donné à Bacchus, parce qu'en sortant des » flancs de Sémelé, il passa dans la cuisse de Jupiter, » d'où il fut mis au jour pour la seconde fois. C'est delà » que les Latins l'ont appellé *Bimater* ».

Parmi les modernes, les Italiens paroissent ceux qui ont cultivé le dithyrambe avec le plus de succès. Le fameux Rédi, & Pégolotti nous en ont laissé chacun un de leur façon, qui passent pour des modèles.

M. de Gerstenberg, chez les Allemands, a fait des poésies dithyrambiques. Mais personne, parmi les modernes, n'a pris la lyre avec plus de talens déterminés pour ce genre, qu'un anonyme de la même nation, auquel on pourroit même reprocher d'être quelquefois un peu trop dithyrambique.

M. de Fontenelle nous donne, dans son Histoire du Théatre François, à-peu-près l'époque de la naissance du dithyrambe parmi nous. Mais ce genre y a fait très-peu de progrès, & y a trouvé très-peu de prosélytes. Ce qui le fit naître en France, fut l'enthousiasme qu'excita la

Cléopâtre captive, de Jodelle, repréſentée en 1552 à l'hôtel de Rheims à Paris, en préſence du roi Henri II : tous les poëtes, ſes contemporains, s'empreſſerent de le féliciter. Ils menoient en grande pompe un bouc couronné de lierre, & chantoient à l'envi leurs vers dithyrambiques.

CHAP. XVII, p. 185. *Premiere Obſervation.* Ariſtoxène naquit à Tarente, ville d'Italie. Il étoit fils du muſicien Mnéſias, autrement appellé Spinthare. Il fut en premier lieu diſciple de ſon pere & de Lamprus d'Erythrée, puis du Pythagoricien Xénophile ; enfin d'Ariſtote, ſous lequel il eut Théophraſte pour compagnon d'étude. Ariſtoxène vivoit, comme l'on voit, ſous Alexandre le Grand & ſes premiers ſucceſſeurs, & il fut contemporain du Meſſénien Dicéarque, hiſtorien très fameux.

De tous les ouvrages d'Ariſtoxène, il ne nous reſte aujourd'hui que ſes trois Livres des Elémens harmoniques ; & c'eſt le plus ancien Traité de muſiqne qui ſoit venu juſqu'à nous. La meilleure édition que nous en ayons eſt de Marc Meibom, qui l'a fait imprimer à la tête de la belle édition qu'il nous a donnée des Muſiciens Grecs, à Amſterdam, 1652, *in*-4°, deux volumes.

Nous n'avons plus l'ouvrage d'Ariſtoxène ſur la muſique en général, dont il eſt queſtion dans la citation de Plutarque, laquelle fait le ſujet de cette obſervation ; & de tous les muſiciens dogmatiques Grecs que le tems nous a conſervés, Ariſtoxène eſt le ſeul dont Plutarque faſſe mention.

CHAP. XVII, p. 186. *Seconde Obſervation.* Voyons de quelle maniere Plutarque prétend qu'Olympe eſt parvenu à découvrir en partie un genre de muſique ſi bizarre & ſi peu naturel que l'enharmonique. Cet endroit eſt l'un des plus épineux de ce Dialogue.

Il n'est ici question que du double tétracorde ou de l'heptacorde, formé de deux tétracordes conjoints ou de sept cordes, dont celle du milieu devenoit commune à ces deux tétracordes; c'est-à-dire, qu'elle étoit en même temps la plus haute ou la plus aiguë du tétracorde le plus grave, & la plus basse ou la plus grave du tétracorde le plus aigu, comme il paroît dans cette suite de sons, Si, ut, ré, mi : mi, fa, sol, la. Si, ut, ré, mi, forment le tétracorde le plus bas ou le plus grave : Mi, fa, sol, la, forment le plus haut ou le plus aigu. Le son Mi, comme on voit, est commun à l'un & à l'autre, & en fait la jonction, étant le son le plus aigu du premier & le plus grave du second. Ces sept sons ou cordes avoient chacune leur nom. La premiere, ou la plus basse & la plus grave (si) s'appelloit hypate (ὑπάτη), comme qui diroit la suprême, la principale, 1°. parce que, dans le rapport que les anciens supposoient entre ces sept cordes & les sept planètes, ils comparoient l'hypate à Saturne la plus élevée; 2°. parce que, dans l'échelle où ils rangeoient les sept cordes ou sons, ils mettoient toujours l'hypate à la tête, se prescrivant en cela un ordre tout différent de celui que nous suivons aujourd'hui. Sur quoi il est à propos d'observer, que depuis que ce nouvel arrangement eût prévalu, les musiciens Latins, pour désigner l'hypate, substituerent le mot *principalis* au mot *suprema*, dont ils ne se sont plus servis. La seconde corde (ut) en montant vers l'aigu, se nommoit parhypate, (voisine de l'hypate).

La troisieme corde (ou le ré) avoit trois noms. On l'appelloit, 1°. paranète, voisine de la nète; 2°. lichanos, (indicatrice), tant parce qu'on la touchoit du doigt (λιχανὸς) que parce que le son de cette corde indique si le genre de musique dont il s'agit, tend vers l'aigu ou vers le grave, & de combien. 3°. On la nommoit hypermèse, parce que

dans l'échelle ancienne, elle étoit, quoique plus grave, placée au-dessus de la mèse.

Celle-ci (qui répondoit à notre mi) étoit la quatrieme corde, ainsi appellée, parce qu'elle tenoit le milieu entre les deux tétracordes, & servoit à les unir. Mais, lorsque l'on ne considéroit que le tétracorde simple, cette corde s'appelloit nète (νήτη) comme qui diroit (νεάτη) la derniere, la plus basse. Cette quatrieme corde, dans l'heptacorde, quittoit le nom de nète, & prenoit celui d'hypate, parce qu'elle devenoit la premiete corde du second tétracorde conjoint.

La cinquieme corde de l'heptacorde (ou le fa) s'appelloit parhypate, paramèse ou voisine de la mèse, & trite, parce qu'elle est la troisieme corde en comptant depuis la nète ou la derniere de l'heptacorde. La sixieme corde (ou le sol) étoit nommée paranète, (voisine de la nète) qui étoit la septieme & derniere (ou le la).

Tel étoit donc l'arrangement des sons dans l'heptacorde de la cithare à sept cordes, & sur la flûte dont se servoit Olympe (car il jouoit de ces deux instrumens), sur lesquels il fit la découverte, dont Plutarque nous rend compte ici. Suivons pied à pied ce qu'il nous apprend, & tâchons de le rendre intelligible.

Olympe parcouroit souvent les sons, soit de la flûte, soit de la cithare, de haut en bas, c'est-à-dire, de l'aigu au grave, dans le genre diatonique, & conduisoit sa modulation jusqu'à la parhypate ou au deuxieme son (ut) du premier tétracorde; tantôt en partant de la paramèse ou du cinquieme son (fa), ce qui faisoit l'intervalle de la quarte (fa-ut); tantôt en partant de la mèse ou du quatrieme son (mi), ce qui faisoit l'intervalle de deux tons ou de la tierce majeure (mi-ut). Telle étoit donc cette modulation, Fa-ut, mi-ut, fa-mi-ut; où l'on voit qu'elle

paſſe toujours par-deſſus le lichanos diatonique ou le troiſieme ſon (ré), qui par-là s'éclipſoit en quelque maniere, & devenoit comme nul. Or Plutarque appelle ici le lichanos, diatonique, pour le diſtinguer des lichanos des deux autres genres, c'eſt-à-dire, du lichanos chromatique (ou de l'ut-dièſe), & du lichanos enharmonique (ou du ſi demi-dièſe ou quart de ton), duquel il n'étoit point encore queſtion du temps d'Olympe. Quoique Plutarque ne parle ici que de la modulation conduite de l'aigu au grave, il ne faut pas douter qu'Olympe ne la conduiſît auſſi du grave à l'aigu en cette maniere ; Si-ut-mi, ſi-ut-mi-fa, ſi-ut-fa, en ſupprimant toujours le lichanos (ré).

CHAP. XVII, p. 186. *Troiſieme Obſervation.* Mais en quoi pouvoit donc conſiſter cette beauté, ce merveilleux, qui touchoit ſi vivement Olympe ? Ce ne pouvoit être que dans la nouveauté d'une harmonie, que faiſoit appercevoir ce nouveau genre, & qui flattoit agréablement l'oreille. Cette harmonie étoit l'intervalle ou l'accord de la tierce majeure, qui ne ſe faiſoit point ſentir dans les deux autres genres ; la modulation du diatonique procédant par un demi-ton, puis deux tons (ſi, ut, ré, mi,) & celle du chromatique par deux demi-tons & une tierce mineure (ſi, ut, ut dièſe, mi). La tierce, ſoit majeure, ſoit mineure, paſſoit, comme on ſait, pour accord diſſonant (*διάφωνον*), quoique mélodieux (*ἐμμελὴς*) dans le ſyſtême de l'ancienne muſique, où l'on admettoit pour vraies & parfaites conſonnances (*συμφωνίας*) que la quarte, la quinte, l'octave & leurs répliques. Ainſi ces trois intervalles & ceux du demi-ton & du ton étoient le plus ordinairement employés dans le chant, & ceux auxquels l'oreille étoit le plus accoutumée. Mais le nouvel établiſſement du genre chromatique fit ſentir tout l'agré-

ment de la tierce mineure, & en rendit l'uſage plus fréquent dans la mélopée ou la compoſition du chant; après quoi Olympe y porta la tierce majeure, & fit connoître le mérite de cet accord juſqu'alors négligé. Du reſte cette admiration d'Olympe pour une ſorte d'harmonie ſi connue & ſi commune parmi nous, fait foi de l'extrême ſenſibilité des anciens Grecs pour la muſique la plus ſimple & la plus unie, telle qu'on la pratiquoit de leur temps, & dans laquelle les changemens ou les innovations les plus légeres faiſoient ſur eux de ſi vives impreſſions.

Chap. XVII, p. 186. *Quatrieme Obſervation.* Amyot n'a pas traduit ces derniers mots (ἀλλὰ ὕδε τῶν τῆς ἁρμονίας). Au reſte il y a faute dans le texte, & l'on doit y lire au lieu de ἀλλὰ ὕδε ni même, ἀλλὰ ἤδη mais déjà, & traduire : mais y mettant déjà quelque choſe de l'enharmonique, c'eſt-à-dire, le paſſage immédiat qui ſe faiſoit de la parhypate à la mèſe par la ſuppreſſion du lichanos diatonique, ainſi qu'on vient de le voir. Mais il reſtoit encore, pour perfectionner cette découverte, à partager en deux dièſes ou quarts de ton, le demi-ton ſitué entre l'hypate & la parhypate (entre le ſi & l'ut). C'eſt donc ſur ce qui manquoit encore à ce genre enharmonique pour être dans toute ſa perfection, que ſont fondées, l'expreſſion ἀλλὰ ἤδη mais déjà, & la phraſe ſuivante, εἶναι δ' αὐτῷ τὰ πρῶτα τῶν ἐναρμονίων τοιαῦτα.

Chap. XVIII, p. 187. *Premiere Obſervation.* Ces diviſions du tétracorde ou de la flûte (car l'un revient à l'autre) étoient au nombre de cinq avant la découverte du genre enharmonique. Il y avoit, I. le genre diatonique mol ou foible (μαλακὸν) dont les trois intervalles étoient, 1°. un demi-ton; 2°. trois quarts de ton; 3°. cinq quarts

de ton. II. Le diatonique fort (σύντονον) dont les trois intervalles étoient, 1°. un demi-ton ; 2°. un ton ; 3°. un autre ton ; (ſi, ut, ré, mi). III. Le chromatique mol ou foible (μαλακὸν) dont les trois intervalles étoient, 1°. un tiers de ton ; 2°. un autre tiers de ton ; 3°. un ton & demi & un tiers. IV. Le chromatique ſeſquialtere (ἡμιόλιον) dont les trois intervalles étoient, 1°. un dièſe ou quart de ton & demi ; 2°. un dièſe & demi ; 3°. ſept dièſes ou quarts de ton. V. Le chromatique fort ou tonique (τονιαῖον) dont les trois intervalles étoient, 1°. un demi-ton ; 2°. un autre demi-ton ; 3°. un ton & demi : (ſi, ut, ut dièſe, mi). Or, nulle de ces cinq diviſions du tétracorde ou de la flûte n'eſt celle qui convient à la modulation du nome ſpondée, laquelle, par conſéquent, n'étoit dans aucun de ces genres ; mais elle étoit dans un ſixieme ou dans l'enharmonique.

Chap. XVIII, p. 187. *Seconde Obſervation.* Le ſpondiaſme trop fort (συντονώτερος) eſt une tenſion plus forte de la corde hauſſée juſqu'à ¾ de ton ou juſqu'à un ton entier. Or dans le genre phrygien, le ſpondiaſme plus fort ſe fait ſentir, 1°. du Si à l'ut dièſe, dans le premier tétracorde ; 2°. du Fa dièſe au ſol dièſe ; 3°. du La au ſi dans le ſecond : & comme dans le genre diatonique, ſoit mol ou foible, ſoit fort ou aigu (σύντονον), regnent les trois eſpèces de ſpondiaſme, dans l'un & l'autre tétracorde, c'eſt-à-dire, dans le premier, de la parhypate au lichanos trois quarts de ton ou un ton, du lichanos à la mèſe cinq quarts de ton ou un ton : dans le ſecond tétracorde, de la paramèſe ou trite à la paranète, trois quarts de ton ou un ton ; de la paranète à la nète, cinq quarts de ton ou un ton : il ne faut pas être ſurpris de l'imagination de ceux qui, ſans approfondir davantage la nature de l'une & l'autre modulation, auroient

pu ſe figurer que le genre phrygien, enharmonique s'il en fût jamais, ſe pouvoit confondre avec le diatonique.

Chap. XVIII, p. 187. *Troiſieme Obſervation.* Je ſuppoſe, comme on vient de le voir, que le nome ſpondée dont il s'agit, étoit dans le genre phrygien. Ce genre, tel que nous l'a décrit Ariſtide, avoit ſa modulation compriſe dans l'étendue de neuf cordes, qui formoient huit intervalles ou le ſyſtême entier d'une octave. Tels étoient donc les intervalles qui la compoſoient. 1°. Un ton; 2°. & 3°. deux quarts de ton; 4°. un diton ou une tierce majeure; 5°. un ton; 6°. & 7°. deux quarts de ton. 8°. un ton. Voici quelle étoit l'intonation de ces intervalles compris dans les neuf cordes; Si, ut dièſe, ut dièſe $\frac{1}{2}$, ré, fa dièſe, ſol dièſe, ſol-dièſe $\frac{1}{2}$, la, ſi. Le nome ſpondée étoit ſans doute ou de la compoſition d'Olympe, inventeur du genre enharmonique, ou de quelques-uns de ſes premiers diſciples; & ce genre devoit s'y faire ſentir d'un bout à l'autre; or c'eſt ce qu'on apperçoit ſans peine dans la modulation de ce genre phrygien. D'ailleurs le nome ſpondée étant principalement deſtiné aux ſacrifices & aux libations religieuſes, devoit être d'un caractere grave & majeſtueux; & tel eſt celui de la modulation du genre phrygien, laquelle reſſemble tout-à-fait à notre modulation mineure ou par bémol.

Chap. XVIII, p. 188. *Quatrieme Obſervation.* Plutarque a raiſon de conclure que ſi l'on met de ſuite deux ditons ou deux tierces majeures, l'intervalle ſera ἐκμελὴς. Car entre la premiere corde & la cinquieme ſe trouvent quatre ſons qui excédent la conſonnance de la quinte, laquelle n'eſt que de trois tons $\frac{1}{2}$; & entre la premiere & la quatrieme

ſont compris trois tons qui ſurpaſſent la conſonnance de la quarte, laquelle n'eſt que de deux tons & demi. Par conſéquent l'un & l'autre intervalle ſont ἐκμελῆ; le premier faiſant la quinte ſuperflue (ut, ſol dièſe), & le ſecond, la quarte ſuperflue ou le triton (ut, fa dièſe).

A l'égard du diton incompoſé (ἀσύνθετον) & du compoſé (σύνθετον), Ariſtoxène explique ainſi ce que c'eſt. On appelle diton incompoſé en chaque genre un intervalle mélodieux, que la voix qui l'entonne ne peut partager en d'autres intervalles plus petits. Tel eſt le diton enharmonique Ut, mi, compris entre le lichanos & la mèſe. Mais le diton diatonique compris entre la parhypate & la mèſe, eſt compoſé, parce qu'il eſt partagé en deux tons par le lichanos placé entre la parhypate & la mèſe, Ut, ré, mi. Cette impoſſibilité, pour la voix qui entonne un diton enharmonique, de le partager en deux tons, n'étoit réelle que pour les inſtrumens de muſique, parce qu'à la cithare montée ſelon le genre enharmonique, & à la flûte percée ſuivant le même genre, manquoient la corde & le trou néceſſaires pour exprimer le ſon qui partageoit en deux le diton (aujourd'hui tierce majeure), c'eſt-à-dire, que le Ré manquoit entre l'Ut & le Mi : c'eſt ce qui faiſoit que cet intervalle étoit incompoſé (actuellement indiviſible) ſur les inſtrumens. Il n'en étoit pas de même des voix; l'impoſſibilité de partager le diton n'étoit à leur égard qu'une impoſſibilité volontaire & de coutume, fondée ſur la néceſſité de ſe conformer à la maniere dont les inſtrumens étoient montés ou percés.

Voyons maintenant comment il arrivoit qu'en confondant le genre chromatique tonique avec le genre phrygien du nome ſpondée, deux ditons ſe trouvaſſent placés de ſuite, l'un incompoſé, l'autre compoſé; & comparons enſemble à certains égards l'octacorde du premier genre

avec l'ennéacorde du second, en supprimant les dièses enharmoniques, à cause de la difficulté de l'intonation. Supposé donc qu'au lieu de chanter suivant le phrygien, Si, ut dièse, ré, fa dièse, on entonne selon le chromatique, Si, ut, ut dièse, ré, fa dièse; voilà un diton incomposé entre le Ré & le Fa dièse; qu'ensuite passant dans le second tétracorde, au lieu de chanter suivant le phrygien Fa dièse, sol dièse, la, si, on entonne chromatiquement Fa dièse, sol dièse, la, la dièse, si; voilà un second diton, mais composé, 1°. du ton situé entre le Fa dièse & le Sol dièse; 2°. du demi-ton placé entre le Sol dièse & le La; 3°. enfin du demi-ton qui se trouve entre le La & le La dièse. Plutarque a donc raison d'avancer que, si quelqu'un s'avisoit de mettre le caractere propre au spondiasme trop fort dans le genre chromatique tonique, il arriveroit de-là que deux ditons se trouveroient placés de suite, l'un incomposé, l'autre composé.

On pourroit objecter que la premiere corde au grave de ce systême, laquelle je prends pour une hypate, seroit plutôt une proslambanomène (ou corde sur-ajoutée pour remplir l'octave), puisque cette corde est d'un ton plus bas que la suivante en montant; au lieu que la distance de l'hypate à la parhypate qui la suit immédiatement à l'aigu, n'est au plus que d'un demi-ton. En ce cas, il faudroit changer la dénomination moderne de toutes les cordes de ce systême, & les appeller La, si, si dièse, ut, mi, fa dièse, sol bémol, sol, la. Mais d'un autre côté ce systême phrygien & les cinq autres qui l'accompagnent dans Aristide, sont de la plus haute antiquité; & alors on n'employoit pas encore de proslambanomène pour rendre complette l'octave, qui n'étoit remplie que par l'addition du ton que plaça Pythagore entre les deux tétracordes, dont l'heptacorde étoit composé. De plus, à

l'exception du genre phrygien & du dorien porté jusqu'à l'étendue de huit tons, la premiere corde de tous ces autres systêmes ou genres anciens, est certainement une hypate ou un Si, & nullement une proslambanomène ou un La. Mais, quoiqu'il en soit de la dénomination de cette plus basse corde, cela ne change rien dans l'arrangement des sons ni des intervalles du systême phrygien, & par conséquent ne peut s'opposer à l'usage que j'en fais.

CHAP. XVIII, p. 188. *Cinquieme Observation.* On appelloit enharmonique dense ou serré (πυκνὸν) les deux quarts de ton qui, dans le genre enharmonique, partageoient le demi-ton compris entre l'hypate ou le Si, & la parhypate ou l'Ut; entre la mèse ou le Mi, & la paramèse ou le Fa.

On doit en général appeller dense, serré ou pressé, un intervalle composé de deux autres, qui, joints ensemble, comprendront un intervalle plus petit que l'intervalle restant dans le tétracorde ou la quarte. Ainsi dans le genre enharmonique, on appelle πυκνὸν (dense) l'intervalle compris entre l'hypate (si) & le lichanos (ut); parce que les deux dièses ou quarts de ton qui partagent cet intervalle, pris ensemble, ne font qu'un demi-ton, qui est plus petit que l'intervalle qui reste, ou celui du double ton compris entre le lichanos (ut) & la mèse (mi). De même dans le genre chromatique, l'intervalle compris entre l'hypate (si) & le lichanos (ut dièse), & qui est composé de deux demi-tons, est censé πυκνὸν (dense), parce qu'il est moindre que l'intervalle restant dans le tétracorde, ou que les trois demi-tons compris entre le lichanos (ut dièse) & la mèse (mi). Mais dans le genre diatonique il n'y a nulle densité, parce que deux intervalles quelconques pris ensemble, sont plus grands que le troisieme,

Il est certain qu'on employoit l'enharmonique dense sur les mèses & sur l'hypate du premier ou plus bas tétracorde, c'est-à-dire, entre l'hypate (si) & la parhypate (si dièse) entre celle-ci & le lichanos (ut). Il faut donc lire dans le texte, & peut-être Plutarque l'avoit-il écrit ainsi τὸ γὰρ ἐν ταῖς ὑπάταις καὶ μέσαις ἐναρμόνιον πυκνόν.

CHAP. XVIII, p. 188. *Sixieme Observation*. Au lieu de, ἐν ταῖς μέσαις, j'ai lu, ἐν ταῖς ὑπάταις καὶ μέσαις.

Le demi-ton incomposé, ἀσύνθετον ἡμιτόνιον, est le demi-ton non partagé en deux quarts de ton enharmoniques. Il s'ensuit delà, que dans les flûtes & les cithares percées ou montées enharmoniquement, il n'y avoit alors pour chaque tétracorde que trois sons; savoir, pour le premier, l'hypate (si), la parhypate (ut) & la mèse (mi): pour le second conjoint, la mèse (mi), la paramèse (fa) & la nète (la): pour le second disjoint, la paramèse (fa dièse), la trite (sol) & la nète (si): ensorte que dans le premier manquoit le lichanos (ré), & dans le second conjoint la paranète (sol); s'il étoit disjoint, la paranète (la). Le genre enharmonique ne consistoit donc alors que dans le diton incomposé compris entre la parhypate (ut) & la mèse (mi); entre la paramèse (fa) & la nète (la), ou entre la trite (sol) & la nète (si).

CHAP. XVIII, p. 188. *Septieme Observation.* Moyennant ce partage le genre enharmonique se trouva fourni de toutes ses cordes, ayant recouvré le lichanos (ré), la paranète (sol), ou la paranète (la).

Plutarque, en parlant des modes où se fit ce partage du demi-ton, ne fait mention que du lydien, ou du phrygien, sans parler du dorien. Olympe ayant composé dans le genre enharmonique sur le mode dorien, comme l'a dit

Plutarque (chap. XVII.), il eſt clair que le lecteur doit ſe tenir pour dit, que ce partage du demi-ton s'étoit fait dans ce dernier mode comme dans les deux autres.

CHAP. XXII, p. 192. Alcée étoit de Mitylêne, capitale de l'île de Lesbos. Il floriſſoit, ſelon la chronique d'Euſebe, dans la quarante-quatrieme olympiade, vers l'an 604 avant J. C. Il étoit compatriote & contemporain de la fameuſe Sapho, dont on prétend qu'il devint amoureux. Ariſtote nous a conſervé un vers par lequel ce poëte déclaroit ſa paſſion à cette femme, & la réponſe qu'elle y fit. Voici l'un & l'autre.

Α Λ Κ.

Θέλω τί τ' εἰπῆν, ἀλλά με κωλύει αἰδώς.

Σ Α Π.

Αἰδ' ἦχες ἐς ἐσθλῶν ἵμερον ἢ καλῶν,
Καὶ μή τ' εἰπῆν γλῶσσ' ἐκύκα κακὸν,
Αἰδὼς κέν σε οὐκ εἶχεν ὄμματα,
Ἀλλ' ἔλεγες περὶ τῷ δικαίῳ.

C'eſt-à-dire, d'après la traduction libre de Caſſandre.

A L C.

Je voudrois bien, Sapho, vous dire quelque choſe;
Mais un reſpect honteux à mon deſir s'oppoſe.

S A P H.

C'eſt trop me dire, Alcée; un ſi honteux reſpect
Accuſe ton deſir, & me le rend ſuſpect:
Si ce deſir étoit un deſir légitime,
Si ta langue trop prompte à ſe charger d'un crime
N'avoit à mettre au jour un propos vicieux,
Tu n'abbaiſſerois pas honteuſement les yeux,
Et tu ſerois hardi dans une cauſe juſte.

Cet Alcée eut de grands démêlés avec le ſage Pittacus, par qui il fut humilié au point qu'il ſe livra aux dernieres injures contre ce ſage de la Grece : il l'appelle dans les pieces qu'il fit contre lui, *σάραπον* ou *σαράποδα* (pied-plat, traîne-ſavatte); *χειροπόδην*, pied-crévaſſé; *γαυρηκα*, bouffi-d'orgueil; *φύσκωνα* & *γάστρωνα*, ventru & gros-crevé; *ζοφοδορπίδαν*, ſoupe-aveuglettes; *ἀγάσυρτον*, craſſeux. Voilà un échantillon de la maniere dont les Grecs s'injurioient du temps d'Alcée. Quant à ſes poéſies écrites en dialecte éolien, & où régnoit principalement le vers appellé alcaïque, du nom de ſon inventeur, quoiqu'elles fuſſent en grand nombre & de plus d'une eſpece, il ne nous en reſte aujourd'hui que quelques fragmens, parmi leſquels ne paroît point celui où il diſoit que toutes les danſes & tous les ſacrifices qui formoient le culte d'Apollon, ſe faiſoient au ſon des flûtes. Quintilien le loue d'ailleurs ſur ſes termes châtiés, concis, magnifiques, ſentencieux & fort approchans du ſtyle d'Homere; de ſorte que l'on peut dire qu'il excelloit dans le genre qui lui a valu les éloges de ce rhéteur, & que ce poëte méritoit bien cet archet d'or (*aureum plectrum*), que lui donne Horace. A l'égard des poëſies bacchiques, il y réuſſiſſoit d'autant mieux, que la nature ne lui avoit pas donné moins de goût pour le vin que pour la galanterie. Il ne verſifioit jamais plus heureuſement que lorſque Bacchus lui avoit échauffé la verve, ce qu'il avoit de commun avec Ariſtophane. Il étoit perſuadé que ſe mettre en pointe de vin étoit un plaiſir de toutes les ſaiſons; & Athénée nous a conſervé pluſieurs morceaux de ce poëte, qui ſont foi de ſon penchant pour l'uſage même exceſſif de cette agréable liqueur.

Chap. XXV, p. 197. *Premiere Obſervation.* Lamptocle eſt ici regardé ſeulement comme le réformateur de l'har-

monie mixolydienne ; & cette réforme consistoit à déterminer le véritable systême de cette harmonie ou de ce mode, quant à sa disjonction ou à l'arrangement des divers tétracordes qui composoient ce systême. En le réduisant à l'étendue de l'octave ou de l'octacorde, c'est-à-dire, du double tétracorde disjoint ; le lieu de cette disjonction est unique, & ne peut être équivoque, comme on le voit dans la progression de ce systême, que voici : Mi, fa, sol, la ; si, ut, ré, mi. Il ne s'agit donc point ici du double tétracorde disjoint. Mais l'hendécacorde, ou le triple tétracorde disjoint, (c'est-à-dire, la onzieme), pouvoit être le systême dont parle ici Plutarque. En effet, ce systême offre un choix pour la disjonction, qui peut être placée, ou entre le premier & le second tétracorde, ainsi : Mi, fa, sol, la : si ut, ré, mi ; mi, fa, sol, la : ou entre le second & le troisieme, de cette maniere : Mi, fa, sol, la : la, si bémol, ut, ré : mi, fa, sol, la : & en ce cas, Lamprocle aura pu mettre la disjonction du mode mixolydien entre ces deux derniers tétracordes à l'aigu (ἐπὶ τὸ ὀξὺ) : au lieu que la plupart des musiciens croyoient devoir la mettre entre les deux premiers tétracordes au grave. Supposé qu'il soit ici question du systême complet de l'ancienne musique, composé de quatre tétracordes & de la proslambanomène, ce qui remplit la double octave, on y trouvera la même alternative. C'est-à-dire, que la disjonction peut s'y placer, ou entre le second & le troisieme tétracorde, ainsi : La : si, ut, ré mi : mi, fa, sol, la : si, ut, ré mi : mi, fa, sol, la : ou entre le troisieme & le quatrieme ; La : si, ut, ré, mi : mi, fa, sol, la : la, si bémol, ut, ré : mi, fa, sol, la.

Voici maintenant la cause de la méprise de presque tous les musiciens sur ce point. Les premiers musiciens Grecs qui emprunterent le mode lydien & le mixolydien

des peuples Asiatiques de même nom, comprirent fort bien que le systême entier du second étoit d'un demi-ton plus haut que celui du premier, mais ils ne firent pas assez d'attention à l'endroit où les Lydiens plaçoient la disjonction dans le mixolydien; & ils la mirent, sans y regarder de plus près, entre les deux tétracordes au grave, comme peut-être ils en usoient dans le mode lydien. Lamprocle ayant, dans la suite, reconnu par la maniere dont les Lydiens montoient leurs instrumens à cordes, & perçoient leurs flûtes pour le mode mixolydien, qu'ils mettoient la disjonction entre les deux tétracordes à l'aigu; il réforma la figure ou l'échelle de ce mode parmi les Grecs, & la rendit conforme à celle des Lydiens.

Chap. XXV, p. 197. *Seconde Observation.* Ceci confirme qu'il s'agit ici de l'hendécacorde ou du triple tétracorde disjoint. L'on sait que deux tétracordes, c'est-à-dire, le systême de deux quartes, étoient censés conjoints, lorsque le son le plus aigu du premier ou du plus bas devenoit le son le plus grave du second ou du plus haut, comme dans cette progression de sons: Si, ut, ré, mi: mi, fa, sol, la: & que ces deux tétracordes étoient censés disjoints, lorsqu'ils étoient séparés l'un de l'autre par l'intervalle d'un ton entier, placé entre le son le plus aigu du plus bas & le plus grave du plus haut, en cette maniere: Mi, fa, sol, la: si, ut, ré, mi: ensorte que le systême des deux tétracordes conjoints ne composoit qu'une septieme du Si au La; & que celui des deux tétracordes disjoints remplissoit l'octave du Mi au Mi. L'hendécacorde étoit formé de trois tétracordes, deux conjoints & le troisieme disjoint, ou deux disjoints & le troisieme conjoint.

Les anciens appelloient, dans l'hendécacorde, dont il est

eſt ici queſtion, paramèſe le huitieme ſon, en montant du grave à l'aigu. Ainſi dans la progreſſion des ſons de l'hendécacorde, où la disjonction ſe fait entre le ſecond & le troiſieme tétracorde à l'aigu, la paramèſe répond au ſecond Mi, & la mèſe au Ré. A l'égard de l'hypate des hypates, c'étoit le premier ou le plus grave des ſons de l'hendécacorde. L'hypate étoit à la tête de l'échelle des ſons diſpoſés de maniere dans la muſique ancienne, que leur progreſſion du grave à l'aigu alloit de haut en bas; enſorte que le ſon le plus grave étoit au haut de l'échelle, & le plus aigu au bas ſous le nom de nète: & quoique dans la diſpoſition actuelle l'aigu ſoit au haut & le grave au bas, ces deux extrémités ont conſervé leurs anciennes dénominations. Pour déſigner le premier ou le plus grave ſon de l'hendécacorde, on joignit au terme ὑπάτη celui d'ὑπατῶν (l'hypate des hypates); parce que le premier ou le plus grave des trois tétracordes renfermés dans ce ſyſtême, s'appelloit le tétracorde des hypates ou des ſons les plus graves; d'où le premier ou le plus grave de ces mêmes ſons empruntoit ſa dénomination d'hypate des hypates, comme qui diroit, Le plus grave ſon des plus graves.

Voici maintenant le ſens du paſſage de Plutarque: Lamprocle ayant reconnu que dans l'hendécacorde monté ſur le ton ou ſur le mode mixolydien, la disjonction devoit être placée entre le ſecond & le troiſieme tétracorde à l'aigu, il en dreſſa la figure ou l'échelle, de façon qu'en s'étendant de la paramèſe à l'hypate des hypates, c'eſt-à-dire, depuis le Mi à l'aigu, juſqu'au Mi le plus bas, elle comprenoit les deux tétracordes conjoints les plus graves, & de plus le ton qui opéroit la disjonction du troiſieme tétracorde; ton ſitué entre la mèſe & la paramèſe, c'eſt-à-dire, entre le Ré & le Mi à l'aigu.

CHAP. XXV, p. 197. *Troisieme Observation.* Grec, Ἁρμονία ἐπανειμένη Λυδιστὶ, l'harmonie lydienne relâchée ; qui n'est autre chose ici que le mode hypolydien, de trois tons plus grave que le mixolydien. Cette distance entre ces deux modes suffisoit pour faire envisager le premier opposé au dernier. Xilander fait dire ici à Plutarque tout le contraire de ce que porte le texte.

Le même Plutarque a raison d'ajouter que ce mode hypolydien approche fort de l'ionien. En effet ils ne sont séparés l'un de l'autre que par le dorien, & par conséquent, ne sont qu'à un ton d'intervalle ; l'ionien répondant au Mi bé mol, & l'hypolydien à l'Ut dièse au grave du dorien, que je suppose répondre au Ré.

CHAP. XXVI, p. 197. L'harmonie plaintive étoit la lydienne & la mixolydienne. La premiere étoit plus aigue que le ton dorien de deux tons ; la seconde de deux tons & demi, elles étoient par conséquent très propres à exprimer des plaintes, des cris, des gémissemens, qui se font ordinairement sur un ton de cette nature. L'harmonie molle & efféminée étoit l'ionienne & sa voisine l'hypolydienne. Mais il est assez difficile de comprendre comment il étoit possible que la seule différence d'élévation d'un demi-ton de plus ou de moins dans le système de l'harmonie ionienne & de l'hypolydienne, par rapport à la dorienne, dont la gravité inspiroit le courage & la tempérance, communiquât aux deux premieres un caractere tout opposé, c'est-à-dire, la mollesse & quelque chose d'efféminé.

Il est vrai que dans le système de la musique moderne, ce changement de caractere peut arriver, ce système conservant toujours le même degré d'élévation. Mais c'est à la faveur de la modulation majeure & de la mineure, qui

varient chacun de nos modes. Or cette variation du majeur au mineur étoit inconnue dans l'ancienne musique, & tous ses modes étoient essentiellement mineurs, procédant par la tierce mineure en montant, & jamais par la majeure. Ainsi le mode dorien répondant à notre D-la-ré tierce mineure, l'ionien d'un demi-ton plus haut, répondroit à notre E-si-mi bémol aussi tierce mineure, & l'hypolydien d'un demi-ton plus grave que le dorien, à notre C-sol-ut dièse encore tierce mineure. Il est visible que de si petits intervalles, soit au grave, soit à l'aigu, ne suffisoient point pour donner aux deux modes extrêmes (c'est-à-dire, à l'ionien & à l'hypolydien) un caractere tout semblable, mais fort différent de celui qu'avoit le mode moyen (le dorien). Il falloit donc nécessairement, comme je l'ai déjà observé, qu'à cette diversité d'élévation du mode, il se joignît quelques autres modifications capables de le caractériser plus efficacement.

Chap. XXX, p. 206. *Premiere Observation.* Σύριγξ est un chalumeau, un instrument à vent, anologue à ce que nous appellons l'anche d'un haut-bois, d'un tuyau d'orgue; &c. Α'ὐλὸς est ici une flûte à bec. Si l'on retranche le bec à une flûte, & qu'en la place on y adopte une anche, on en fera un haut-bois, dont le son moins doux que celui de la flûte, ressemble à celui du chalumeau. Plutarque veut donc dire que Téléphane avoit tellement pris en aversion les chalumeaux, qu'il ne permît jamais que les facteurs de flûtes en appliquassent à celles qu'ils fabriquoient pour son usage, & fissent de celles-ci des haut-bois, c'est-à-dire, qu'il ne voulût jamais jouer que de la flûte douce, & qu'il s'abstînt de paroître aux jeux Pythiques, où sans doute les flûtes transformées en haut-bois, avoient prévalu. Les flûtes employées dans ces jeux, s'appelloient (selon

Pollux) αὐλοὶ τέλειοι, flûtes parfaites, parce qu'apparemment elles étoient plus travaillées, plus composées que les autres.

Chap. XXX, p. 106. *Seconde Observation.* Antigénide étoit de Thèbes en Béotie. Suidas le fait fils d'un Satyrus. Etant originaire d'une ville où le jeu de flûte étoit si fort en honneur, & fils d'un pere qui s'y distinguoit, il ne pouvoit manquer de briller à son tour dans cet art. Il s'y perfectionna infiniment, par les leçons que lui donna Philoxène, fameux poëte-musicien, dont il devint le joueur de flûte ordinaire, αὐλῳδός, c'est-à-dire, qu'il accompagnoit sur cet instrument les airs de musique composés par Philoxène sur ses propres poësies. Instruit sous un tel maître, il mérita d'avoir des disciples du premier ordre, & de contribuer aux plaisirs des plus grands princes. Périclès chargé de l'éducation d'Alcibiade son neveu, le mit entre les mains d'Antigénide pour la flûte. Voyez dans Aulugelle (XV, 17) le succès de cette éducation.

Voyez l'effet du jeu d'Antigénide sur Alexandre dans le Tome XVII, p. 202. Mais quelque bien établie que fut dans le public la réputation d'Antigénide, il ne se croyoit pas à couvert des mauvais succès, connoissant, comme il faisoit, l'inconstance & les travers de la multitude, dont il savoit apprécier au juste les suffrages : & il étoit si persuadé du mauvais goût de la multitude, qu'un jour se trouvant à un spectacle, & entendant de loin le brouhaa du peuple, qui applaudissoit à un joueur de flûte : « Il » faut, dit-il, que ce soit quelque chose de bien mau» vais ; autrement le peuple seroit moins prodigue de ses » applaudissemens ».

Antigénide introduisit dans le jeu de flûte plusieurs nouveautés. Il en multiplia les trous, & par conséquent les

divers sons ; ce qui en rendit le jeu plus varié, plus flexible, plus délicat, & beaucoup plus susceptible d'agrémens & de fleurtis, désignés par les mots grecs πλάσις, πλάσματα, μινυρίσματα, καμπαὶ : au lieu qu'un jeu simple & uni s'appelloit en grec ἄπλαστος : & c'est une des qualifications que Plutarque donne à la voix de Cicéron, laquelle étoit dure & peu flexible. C'est Théophraste (*Hist. plant.* IV, 12) qui rend témoignage de ces innovations par rapport au jeu de la flûte, & qui les met sur le compte d'Antigénide, en disant qu'avant ce musicien, on coupoit vers le mois de septembre les roseaux ou cannes destinées à fabriquer des flûtes, parce qu'alors on en jouoit tout simplement (ἀπλάστως) : au lieu que du temps de Théophraste même, on coupoit ces roseaux beaucoup plutôt, c'est-à-dire, un peu avant le solstice d'été : parce qu'alors ils se trouvoient plus propres à former des flûtes, sur lesquelles on pût exécuter la nouvelle musique. Voyez les mêmes détails dans Pline, (XVI, 66, nouvelle édit. chez Barbou, 1779). Ce musicien avoit grand besoin de flûtes qui pussent obéir aisément aux différentes inflexions des sons, puisqu'il jouoit de cet instrument sur tous les modes, selon Apulée.

Les innovations d'Antigénide ne se bornerent pas au jeu de la flûte : elles s'étendirent aux ajustemens du joueur ; il fut le premier qui parut dans les spectacles publics avec la chaussure Milésienne ; & qui, dans la comédie de Philoxène intitulée Comastés, se couvrit du manteau appellé crocoton (κροκωτόν). Voyez dans les Apophthegmes un bon mot d'Epaminondas, au sujet de cet excellent musicien. Tome XV, p. 383.

CHAP. XXX, p. 207. *Troisieme Observation.* Il y a dans le grec : καὶ εἰς τὰ πολυειδοῦ ποιήματα. Mais le mot

Κεντόματα employé dans cette même phrase, pourroit donner lieu à cette conjecture : Que l'on auroit fait un nom propre de πολυειδου, tandis que ce n'est que l'adjectif de ποιήματα, & qu'il faut lire πολυειδῆ, & non pas πολυειδου. πολυειδῆ ποιήματα, seront des compositions bigarrées, pleines de variété & de pieces de rapport.

J'observerai à cette occasion, que dès le temps d'Aristote (*Poët. cap. XVIII.*), les poëtes dramatiques s'étoient mis dans l'usage commode de ne plus composer des chœurs exprès pour leurs pieces, mais de prendre çà & là divers morceaux de poësies, & de les insérer dans leurs entr'actes comme autant d'intermèdes, qui par conséquent n'avoient pas plus de rapport & de liaison avec la piece de théatre que l'on jouoit, qu'avec toute autre.

Ce fut Agathon, selon Aristote, qui le premier introduisit ce mauvais usage, & l'on pouvoit accuser Euripide d'une pareille négligence dans quelques-unes de ses Tragédies : ces sortes de chœurs méritoient fort la qualification de κεντόματα, rhapsodies, & de πολυειδῆ ποιήματα, poësies bigarrées.

CHAP. XXXI, p. 207. La savante dissertation de M. Burette sur le rhythme de l'ancienne musique, mérite d'être présentée avec développement.

La durée du mouvement, considéré dans tous les êtres qui en sont capables, est susceptible de quelque sorte de mesure. Cette mesure y fait distinguer plusieurs parties, qui gardent quelque proportion entr'elles, ou qui n'en gardent aucune. Le mot Ρ'υθμὸς, *rhythme*, désigne cette proportion chez les Grecs. Ils désignoient aussi avec ce mot l'espece de cadence qui se trouve dans le vol d'un oiseau, dans la progression des animaux, dans les gestes, les figures & les pas d'un danseur, dans le battement du

pouls & dans le mouvement de la respiration. Dans les ouvrages de peinture & de sculpture, ils ont même appellé rhythme la juste proportion qui regne entre toutes leurs parties. Mais l'usage le plus ordinaire qu'ils ont fait de ce terme, a été par rapport à la durée de plusieurs sons qui se font entendre successivement; soit que ces sons ne forment entr'eux aucune harmonie musicale, soit que ces mêmes sons deviennent véritablement mélodieux.

Cette derniere espece de rhythme faisoit le point capital de la musique des anciens, *τὸ πᾶν παρὰ μουσικοῖς ὁ ῥυθμὸς*, disent les Grecs; & s'il est vrai qu'elle eût sur la nôtre quelque supériorité, c'étoit principalement par la perfection du rhythme, auquel elle étoit assujettie, ainsi qu'Isaac Vossius s'est forcé de le prouver dans sa dissertation, *de Poematum cantu, & viribus rhythmi*, où il ne laisse pas que d'y avoir beaucoup d'erreurs qui demanderoient à être relevées.

Le rhythme est l'assemblage de plusieurs temps, qui gardent entr'eux certain ordre ou certaines proportions.

La musique dont il s'agit ici, se chantoit toujours sur les paroles de quelques vers dont toutes les syllabes étoient breves ou longues : on prononçoit la syllabe breve une fois plus vîte que la longue; ainsi la premiere étoit censée ne faire qu'un temps, au lieu que la seconde en faisoit deux : par conséquent le son qui répondoit à celle-ci devoit durer deux fois autant que le son qui répondoit à celle-là, ou avoir deux temps, pendant que l'autre n'en avoit qu'un. Les vers qu'on chantoit étoient composés d'un certain nombre de pieds que formoient ces syllabes longues ou breves, différemment combinées, & le rhythme du chant suivoit réguliérement la marche de ces pieds. Comme ceux-ci se divisoient toujours en deux parties égales ou inégales, dont la premiere s'appelloit *ἄρσις*, élévation, &

la ſeconde θέσις, abaiſſement ou poſition : de même le rhythme du chant qui répondoit à chacun de ces pieds, ſe partageoit en deux également ou inégalement, par ce que nous nommons un frappé & un levé. Ces deux parties d'un rhythme en étoient les deux temps, diſtingués des temps ſyllabiques, en ce que ceux-là comprenoient pluſieurs de ceux-ci dans tous les pieds, dont le nombre des ſyllabes excédoit celui de deux breves.

C'eſt par rapport à la durée de ces deux temps rhythmiques & à la proportion qu'ils gardoient entr'eux, que les anciens établiſſoient trois genres principaux de rhythmes, ſavoir, l'égal, le double, le ſeſquialtere, ou de 2 à 3, & l'épitrite, ou de 3 à 4. Le rhythme égal étoit composé de deux temps égaux, la durée de chacun deſquels pouvoit augmenter depuis celle d'un temps ſyllabique ou d'une breve juſqu'à celle de huit. Le rhythme double avoit deux temps, la durée de l'un deſquels étoit double de celle de l'autre, & pouvoit croître depuis celle de deux temps ſyllabiques ou deux breves, juſqu'à celle de douze. Dans le rhythme ſeſquialtere, la durée de l'un des temps étoit à celle de l'autre, comme 3 à 2, & pouvoit augmenter depuis celle de trois temps ſyllabiques, ou de trois breves, juſqu'à celle de quinze. Enfin dans le rhythme épitrite, la durée du plus long des temps étoit à celle de l'autre, comme 4 à 3, & pouvoit croître depuis celle de quatre temps ſyllabiques, ou de quatre breves, juſqu'à celle de huit ; mais l'uſage de ce rhythme étoit rare. On voit par-là que le mouvement dont on battoit chacun de ces rhythmes, pouvoit être plus vîte ou plus lent, ſans que ce rhythme changeât de genre ou de nature, puiſqu'il ſuffiſoit pour cette uniformité, que les deux temps rhythmiques, c'eſt-à-dire, le frappé & le levé, ſoit qu'ils fuſſent plus prompts ou plus lents, conſervaſſent entr'eux la même proportion.

Le rhythme, par rapport aux pieds qui entroient dans la poësie que l'on mettoit en musique, se partageoit en trois autres genres; le simple, le composé & le mixte. Le premier n'admettoit qu'une sorte de pieds: le composé, deux ou plusieurs espèces: le mixte pouvoit se réduire ou en deux temps rhythmiques, soit égaux, soit inégaux, ou en plusieurs autres rhythmes.

C'étoit aussi par rapport aux pieds poëtiques, & à leurs différentes proportions, que les anciens avoient imaginé les trois genres de rhythmes appellés dactylique, ïambique & péonique. Le premier comprenoit non-seulement le dactyle, mais encore l'anapeste, le pyrrhique, le procéleusmatique, le simple & le double spondée; parce que la mesure de tous ces pieds peut se battre à deux temps égaux, comme celle du dactyle. Le rhythme ïambique, outre l'ïambe, renfermoit le trochée & les autres pieds, dont la mesure se battoit à deux temps inégaux, suivant la proportion double. Enfin, l'on rapportoit au rhythme péonique, non-seulement les quatre péons, mais aussi tous les autres pieds, dont la mesure se battoit en deux temps inégaux, suivant la proportion de 3 à 2, ou de 2 à 3. Du divers mêlange de ces trois genres, en naissoient plusieurs autres, tels que ceux que les Grecs nommoient Dochmiaques, Prosodiaques, &c.

Le mouvement ou la marche du rhythme, suivant lequel on chantoit un ou plusieurs vers, ce qui s'appelloit en grec ῥυθμικὴ ἀγωγή, pouvoit recevoir plus ou moins de vitesse sans changer de nature; c'est-à-dire, en conservant toujours les mêmes proportions qui devoient se rencontrer entre divers temps. Le musicien consultoit, pour cette accélération ou ce rallentissement, le goût que lui donnoit le grand usage de son art, l'intention du poëte, l'expression des paroles, & le caractère de la passion qu'il vouloit exciter.

Dans le chant des vers appellés catalectiques, qui demeuroient court, faute d'une syllabe ou brève ou longue, on y suppléoit par un temps rhythmique équivalent (appellé chez nous *pause* ou *soupir*), pendant lequel la voix du musicien ne se faisoit point entendre.

Le rhythme qui mesuroit le chant d'un seul vers, ou d'une piece de poésie, étoit uniforme ou diversifié. L'uniformité s'y pouvoit trouver de deux manières, ou lorsque le rhythme se battoit toujours à deux temps égaux, ou lorsqu'il se battoit perpétuellement à deux temps inégaux, soit en proportion double, soit en proportion sesquialtere. La variété ou l'inégalité du rhythme dépendoit de la diverse combinaison des pieds inégaux qui entroient dans la composition des vers. Il étoit moins difficile, en battant la mesure, de passer d'un rhythme uniforme à un autre rhythme encore uniforme, quoique d'espece différente, par exemple, du dactylique à l'ïambique, & réciproquement, que de marquer avec justesse les inégalités du rhythme diversifié, c'est-à-dire, de passer brusquement dans l'étendue d'un seul vers, du dactylique à l'ïambique, de celui-ci au dactylique, ou au péonique, &c.

Voyons maintenant quel étoit le rhythme de la musique instrumentale des anciens. On a tout lieu de présumer qu'il étoit presqu'entiérement conforme au premier. Du moins la chose n'est-elle pas douteuse par rapport à la musique instrumentale, destinée à l'accompagnement de la voix. En effet, dans cet accompagnement, les instrumens rendoient son pour son la même mélodie qui étoit chantée, soit qu'ils jouassent à l'unisson, ou à la tierce, soit qu'ils fussent montés à l'octave, ou à la double octave ; ils devoient, par conséquent, suivre le même genre de rhythme. La seule différence qu'on y pourroit imaginer, seroit l'usage du *rhythme pointé*, absolument inconnu dans

l'ancienne musique vocale, quoique fort ordinaire dans la nôtre.

Les anciens plaçoient à la tête de chaque piece de poésie qu'il falloit chanter, le canon ou le modèle du rhythme propre à chaque piece. Ce canon n'étoit autre chose que les chifres 1 & 2, ou l'alpha & le bêta. L'alpha ou l'unité marquoit une breve, parce qu'elle n'a qu'un seul temps. Le bêta ou le binaire marquoit une longue, parce qu'elle a deux temps. On trouve quelques-uns de ces canons poëtiques ou rhythmiques dans le Manuel d'Héphestion.

Le rhythme s'appelloit en latin *numerus*, & ce terme se prenoit aussi pour le chant même assujetti à certain nombre ou rhythme. Les signes du rhythme chez les Romains s'appelloient non-seulement *numerus*, mais encore *æra*, & par la suite on se servit de ce dernier mot pour désigner le chant même : & Saumaise est persuadé que d'*æra* pris en cette signification, est venu le mot françois *air*, & par conséquent l'Italien *aria*, employés l'un & l'autre pour marquer une piece de musique renfermée dans les bornes d'une certaine mesure rhythmique & cadencée.

Les anciens battoient la mesure rhythmique de plusieurs façons. C'étoit communément la fonction du maître de musique, appellé *μεσόχορος* & *κορυφαῖος*. Ces batteurs de mesure se nommoient en grec : *ποδόκτυποι* & *ποδοψόφοι*, à cause du bruit de leurs pieds; *συντονάριοι*, à cause de l'uniformité du rhythme : ils s'appelloient en latin *pedarii*, *podarii*, *pedicularii*. Pour rendre la percussion rhythmique plus éclatante, ils armoient leurs pieds de sandales de bois ou de fer, en grec *κρουπέζια*, *κρούπαλα*, *κρούπετα*, en latin *pedicula*, *scabella* ou *scabilla*. Ils battoient aussi la mesure avec la main droite, en latin *manu-ductor*; & avec des écailles d'huître & des ossemens d'animaux ou castagnettes.

C'eſt ce que les Grecs appelloient κρεμβαλιάζειν : κρεμβαλιάζειν, dit Héſychius, κογχύλια καὶ ὀστᾶ ἅμα συγκροτοῦντας, εὔρυθμόν τινα ἦχον ἀποτελεῖν τοῖς ορχουμένοις.

On employoit au même uſage divers autres inſtrumens bruyans, tels que le tambour, la cymbale, le ſiſtre, &c.

J'ai dit que la meſure ſe battoit ordinairement à deux temps égaux ou inégaux, ce qui, à la rigueur, ne doit s'entendre que du rhythme général d'une piece de muſique marqué par le bruit des ſandales, ou par le claquement des mains. Mais les autres inſtrumens rhythmiques dont je viens de parler, & qui ſervoient principalement à exciter & animer le danſeur, marquoient la cadence d'une autre maniere ; c'eſt-à-dire, que le nombre de leurs percuſſions égaloit, ou même ſurpaſſoit quelquefois celui des divers ſons, qui compoſoient l'air que l'on chantoit ou que l'on jouoit : ce qui arrive auſſi dans notre muſique, lorſque les tambours, les timbales, les tambours de baſque, ou les caſtagnettes accompagnent les voix ou les inſtrumens.

Le rhythme avoit différentes propriétés. M. Burette en expoſe quelques-unes, & renvoie pour le reſte à Ariſtide-Quintilien. *(Lib. 2, p. 97. edit. Meibom.)*

Nous ne connoiſſons plus le rhythme ſous ſon ancien nom, qui en changeant de genre, & avec quelques adouciſſemens dans la prononciation, s'employe uniquement pour déſigner la cadence finale de nos vers, c'eſt-à-dire, cette ſorte de conſonnance qui ſe trouve entre les dernieres ſyllabes de deux ou d'un plus grand nombre de ces mêmes vers ; car c'eſt ce que nous appellons aujourd'hui la *rime* : au lieu que la proportion qui regne entre les divers parties d'un chant ; ſe nomme *meſure*, *cadence*, *mouvement*.

M. Burette examine avec quelque détail ces diverſes

especes de proportions, & discute le sentiment de Vossius, qui paroît, à cet égard, peu entendre la matiere dont il traite.

La mesure que nous suivons dans notre musique purement instrumentale, n'est presque en rien différente de celle qui sert d'accompagnement à la vocale, si ce n'est qu'on donne à la premiere ordinairement plus de vivacité dans sa marche. Mais elle a cela de particulier, que non-seulement elle est capable de réveiller différentes passions dans l'ame des auditeurs; mais que, par la volubilité & la cadence de ses mouvemens, elle vient à bout de peindre à l'imagination des auditeurs des phénomènes physiques & même certaines actions humaines. Quelque bonne opinion que j'aie du rhythme des anciens, je doute fort qu'ils l'aient porté jusqu'à ce dégré d'expression dans leur musique instrumentale. Mais je suis persuadé en même temps, que pour leur musique vocale, l'attention scrupuleuse qu'ils avoient à la quantité des syllabes, en rendoit le rhythme plus parfait & plus régulier que le nôtre, qui néanmoins, à cet égard, atteindroit bientôt à la perfection si vantée dans le rhythme de l'ancienne musique, si nos musiciens prenoient le soin d'étudier exactement la prononciation de leur propre langue.

CHAP. XXXIII, p. 209. Plutarque, dans le chapitre précédent, donne, d'après Platon, l'échelle de gradation de l'ame du monde, qui peut être représentée par les nombres 1, 2, 3, 4, 9, 8, 27, qui forment ces progressions géométriques doubles & triples ∺ 1. 2. 4. 8. & ∺ 1. 3. 9. 27. Maintenant Plutarque va développer ce systême quant à la partie mathématique pour prouver combien Platon étoit versé dans cette science.

Les trois milieux ou moyens dont parle ici Plutarque,

sont ceux des trois proportions connues des mathématiciens. Je ne m'arrêterai pas à expliquer la nature & les propriétés de ces proportions qui sont très certainement familieres à tous ceux qui auront pu suivre Plutarque jusqu'à cet endroit de son Traité.

J'observerai seulement qu'on appelle monocorde un instrument fait pour éprouver la variété & la proportion des sons de musique. En effet par le moyen d'une seule corde tendue par ses deux extrêmités sur un plan, & divisée en différentes proportions par un chevalet mobile, on fera entendre l'octave, si elle est partagée par la moitié, ou en raison double de 2 à 1 : la quinte, si elle est divisée en raison sesquialtere ou de 3 à 2 : & la quarte, si elle l'est en raison sesquitierce, ou de 4 à 3. Cette progression a cela de singulier, qu'elle peut diminuer à l'infini, mais non pas augmenter. Car, observe le P. Pardies, comme l'angle rectiligne sert à trouver entre deux lignes données autant de moyennes que l'on voudra en raison arithmétique, & que la courbe logarithmique sert à trouver entre deux données autant de moyennes que l'on voudra en raison géométrique, de même l'hyperbole sert à trouver entre deux données autant de moyennes que l'on voudra en raison harmonique.

CHAP. XXXIV, p. 210. *Premiere Observation.* La raison sesquitierce (ἐπίτριτος) est celle de 4 à 3, ainsi nommée, parce que le plus grand nombre contient le moindre une fois, plus un tiers de ce moindre nombre. De même 8 est à 6 en raison sesquitierce, parce que 8 contient 6 une fois, plus le tiers de 6, qui est 2. La raison sesquialtere (ἡμιόλιος) est celle de 3 à 2, ainsi appellée, parce que le plus grand nombre contient le moindre une fois, plus une moitié de ce moindre nombre. De même

9 est à 6 en raison sesquialtere, parce que 9 contient 6 une fois, plus une moitié de 6, qui est 3.

CHAP. XXXIV, p. 210. *Seconde Observation.* L'intervalle de l'octave est composé de celui de la quarte, qui s'étend de l'hypate des moyennes jusqu'à la mèse; c'est-à-dire, depuis le Mi jusqu'au La, & de celui de la quinte, qui s'étend depuis la mèse jusqu'à la nète du tétracorde disjoint; c'est-à-dire, depuis le La jusqu'au Mi à l'aigu: ou si l'on veut, ce même intervalle de l'octave résulte de la quinte & de la quarte, en prenant d'abord depuis l'hypate jusqu'à la paramèse, puis de la paramèse à la nète du tétracorde disjoint, c'est-à-dire, du Mi au Si, puis du Si au Mi à l'aigu: où l'on voit que la mèse répond au nombre 8, puisqu'elle est à la quarte de l'hypate, qui vaut 6, la quarte étant avec celle-ci en raison sesquitierce; & la paramèse répond au nombre 9, puisqu'elle est à la quinte de l'hypate équivalente à 6, la quinte étant avec celle-ci en raison sesquialtere.

CHAP. XXXV, p. 211. Aristote considere ici l'harmonie seulement dans l'étendue du double tétracorde ou de l'octave, qu'il partage entte quatre intervalles, dont le premier s'étend du Mi au La (ou de l'hypate à la mèse) & forme la quatte; le second du La au Si (ou de la mèse à la paramèse), ce qui fait le ton: le troisieme va du Mi au Si (ou de l'hypate à la paramèse), & forme la quinte: le quatrieme du Mi au Mi à l'aigu (ou de l'hypate à la nète), ce qui forme l'octave. Celle-ci, dont les deux extrêmes sont représentés par 6 & 12, a deux milieux; l'un arithmétique, ou la quinte, représentée par 9, car ces trois termes 6, 9, 12 sont en proportion arithmétique: l'autre harmonique, ou la quarte, désignée par 8,

car ces trois termes *6*, 8, 12, ſont en proportion harmonique.

CHAP. XXXVI, p. 212. *Premiere Obſervation.* L'octave a la nète de douze unités (c'eſt-à-dire, le mi d'en haut); l'hypate, de ſix, ou le Mi d'en bas; la paramèſe ou le Si (qui avec l'hypate, fait la quinte) de neuf unités: la mèſe ou le La de huit unités, qui eſt la quarte de l'hypate. Le ton dont parle ici Plutarque d'après Ariſtote, & qu'il dit être en raiſon ſeſquioctave, eſt celui que nous appellons ton majeur, qui eſt comme 9 à 8, c'eſt-à-dire, que de deux cordes tendues à un ton de différence, pincées en même temps & d'une égale force, la plus grave ne fera que huit vibrations, pendant que la plus aigue en fera neuf.

CHAP. XXXVI, p. 212. *Seconde Obſervation.* Les différentes parties de l'harmonie, dont il s'agit en cet endroit, ſont la nète & l'hypate pour l'octave, la paramèſe & l'hypate pour la quinte, la mèſe & l'hypate pour la quarte, la paramèſe & la mèſe pour le ton. Or, les nombres qui expriment les rapports de ces différentes parties, ont toujours entr'eux la même différence; car la nète étant à l'hypate en raiſon de 2 à 1. la paramèſe à l'hypate en raiſon de 3 à 2. la mèſe à l'hypate en raiſon de 4 à 3. & la paramèſe à la mèſe en raiſon de 9 à 8: on voit que, dans tous ces rapports, les nombres qui les expriment, 2 & 1, 3 & 2, 4 & 3, 9 & 8, ont toujours entr'eux la même différence, qui eſt l'unité.

CHAP. XXXVII, p. 213. *Premiere Obſervation.* Il faut toujours ſe reſſouvenir que l'hypate (ou le mi d'en bas) équivaut au nombre *6*; la nète (ou le mi d'en haut)

à

à 12 : la mèſe (ou le la) à 8 : & la paramèſe (où le ſi) à 9. Sur ce pied-là, Ariſtote a raiſon d'aſſurer, 1°. que la nète ſurpaſſe la mèſe d'une troiſieme partie ; car c'eſt ainſi que 12 ſurpaſſe 8 : 2°. que l'hypate eſt auſſi ſurpaſſée d'une troiſieme partie par la paramèſe; car c'eſt ainſi que 6 eſt ſurpaſſé par 9.

Chap. XXXVII, p. 213. *Seconde Obſervation.* Développons le reſte de ce Chapitre. Les extrêmes de la mèſe & de la paramèſe ſont la nète & l'hypate. Or la nète (12) eſt à la paramèſe (9), comme 4 à 3, ou en raiſon ſeſquitierce; & la mèſe (8) eſt auſſi à l'hypate (6), comme 4 à 3. De même la nète (12) eſt à la mèſe (8), comme 3 à 2, ou en raiſon ſeſquialtere ; & la paramèſe (9) eſt auſſi à l'hypate (6), comme 3 à 2. Il eſt donc conſtant que la raiſon ſeſquitierce & la raiſon ſeſquialtere expriment toujours les rapports qui ſont entre ces milieux de l'harmonie & leurs extrêmes.

De plus, l'excès de la nète (12) ſur l'hypate (6), étant 6 ; ſur la mèſe (8), étant 4 ; ſur la paramèſe (9), étant 3 : celui de la paramèſe (9) ſur l'hypate (6) valant 3 ; celui de la mèſe (8) ſur l'hypate (6) valant 2; celui de la paramèſe (9) ſur la mèſe (8) valant 1, il ſera vrai de dire que l'excès 6 de la nète ſur l'hypate, l'excès 3 de la même ſur la paramèſe, ou de la paramèſe ſur l'hypate, & l'excès 2 de la mèſe ſur l'hypate, ſont en proportion harmonique ; & que l'excès 1 de la paramèſe ſur la mèſe, l'excès 2 de la mèſe ſur l'hypate, l'excès 3 de la paramèſe ſur l'hypate, ou de la nète ſur la paramèſe, & l'excès 4 de la nète ſur la mèſe, ſont en proportion ou progreſſion arithmétique.

Chap. XLII, p. 218. *Premiere Obſervation.* La cithare de Terpandre n'avoit que ſept cordes, ou, ce qui revient

au même, étoit composée de deux tétracordes conjoints. Ces sept cordes étoient, 1°. l'hypate (mi); 2°. la parhypate (fa); 3°. le lichanos (sol); 4°. la mèse (la); 5°. la trite (si-bémol); 6°. la paranète (ut); 7°. la nète (ré). Des trois modes usités alors, savoir, le dorien, le phrygien & le lydien, le premier étoit le plus grave, & sa plus basse note étoit l'hypate. Les musiciens n'en poussoient point la modulation jusqu'à la nète ou au Ré avant Terpandre; ensorte que le mode dorien étoit chez eux renfermé dans les six premiers sons de l'heptacorde, ou dans l'étendue de la sixte. Mais Terpandre mit en œuvre la septieme corde, ou la nète pour ce mode; & par-là, il en égaya un peu la gravité.

Chap. XLII, p. 218. *Seconde Observation.* Les trois modes les plus anciens, le dorien, le phrygien & le lydien, étoient distans l'un de l'autre d'un ton à l'aigu; ensorte que si le dorien répondoit à notre Mi, le phrygien répondoit à notre Fa-dièse, & le lydien à notre Sol-dièse. Dans la suite, on partagea en deux demi-tons chacun des deux tons, que comprenoient ces trois premiers modes; ce qui donna place à deux modes nouveaux; à l'ionien, entre le dorien & le phrygien; & à l'éolien, entre le phrygien & le lydien : d'où il paroît que l'ionien répondoit à notre Fa, & l'éolien à notre Sol. Enfin on y joignit le mixolydien (autrement dit l'hyperdorien) que l'on plaça un demi-ton plus haut que le lydien, c'est-à-dire, sur notre La : & lorsqu'on jouoit sur ce mode mixolydien, la cithare heptacorde devoit être montée de deux tons & demi plus haut que celle sur laquelle on jouoit dans le mode dorien.

Chap. XLII, p. 218. *Troisieme Observation.* La mé-

lodie orthienne est ici la même chose que le nome ou le cantique orthien. Ce nome, selon Pollux, tiroit son nom du rhythme orthien, composé de douze temps ou de six longues; deux pour le levé, & quatre pour le frappé. Il y avoit un second rhythme qui étoit le contraire de l'orthien, étant formé de six longues, comme celui-là, mais dont les quatre premieres étoient pour le frappé, & les deux autres pour le levé. On l'appelloit τροχαῖος σημαντὸς. Aristide-Quintilien en fait mention, & dit qu'on l'avoit surnommé σημαντὸς, parce qu'ayant beaucoup de lenteur dans ses temps, les artistes employoient au commencement de l'air certains signes ou certaines marques (σημασίας) pour indiquer la mesure ou la marche de ce rhythme, qui doubloit tous les frappés.

Chap. XLIII, p. 219. Par ce changement, ce poëte-musicien donna plus d'étendue au grave à l'ancien systême des modes, ainsi que lui en avoient déjà donné à l'aigu les inventeurs du mode mixolydien. Ainsi, en mettant sur notre Mi le ton ou mode dorien, le plus grave des cinq les plus anciens, leur systême entier alloit en montant du Mi au Sol-dièse; ce qui faisoit l'étendue de la tierce majeure, ou de deux tons. On y joignit dans la suite à l'aigu le mixolydien, d'un demi-ton plus haut que le lydien, ou qui répondoit à notre La; ce qui avec le Mi, du dorien, formoit l'étendue de la quarte. Polymneste, depuis, y ajouta au grave un nouveau mode, qu'il nomma hypolydien, d'un demi-ton plus bas que le dorien (mi), & qui répondoit, comme l'on voit, à notre Mi-bémol: comprenant avec le La du mixolydien l'étendue des trois tons ou du triton. Ainsi pour jouer de la cithare heptacorde sur le mode hypolydien, il falloit baisser d'un demi-ton le systême entier de l'instrument.

Quant à l'ἔκλυσις & à l'ἐκβολὴ, relâchement & tension des sons ou des cordes, ils n'avoient lieu que dans le genre enharmonique. L'ἔκλυσις est le relâchement de trois dièses enharmoniques, ou de trois quarts de ton, qui se fait d'une corde ou d'un son à un autre, comme il arrive en passant de la trite du double tétracorde disjoint, marquée par ces notes (Ε Π) à la paranète du double tétracorde conjoint, désignée par celle-ci (H>) ; c'est-à-dire, en descendant du Si-dièse enharmonique au Si-bémol, ce qui fait l'intervalle de trois quarts de ton : & l'on nomme ἐκβολὴ la tension ou l'élévation de cinq dièses ou quarts de ton, qui se fait d'une corde ou d'un son à un autre, comme il arrive en passant de la trite du double tétracorde disjoint, à la nète du double tétracorde conjoint, désignée par cette note (ΠZ), c'est-à-dire, en montant du Si-dièse enharmonique au Ré.

Pour faire concevoir maintenant en quoi pouvoit consister l'augmentation introduite par Polymneste dans l'ἔκλυσις & dans l'ἐκβολὴ, je conjecture qu'il accordoit de maniere son double tétracorde conjoint, que sa paranète, au lieu de répondre au Fa, répondoit au Mi-dièse enharmonique, d'un quart de ton plus bas que le Fa ; & en conséquence, que sa mèse, au lieu de répondre au Mi, répondoit au Mi-bémol dièse enharmonique d'un quart de ton plus bas que le Mi. Au contraire, la nète de son double tétracorde conjoint, au lieu de répondre au La, répondoit au La-dièse enharmonique d'un quart de ton plus haut que le La. D'où il suit que l'ἔκλυσις, le relâchement ou l'abaissement de l'harmonie, en ce cas-là, étoit de quatre dièses enharmoniques, ou d'un ton, en comptant depuis la trite ou le Fa-dièse enharmonique du double tétracorde disjoint jusqu'à la paranète ou au Mi du conjoint ; & que d'un autre côté, l'ἐκβολὴ ou l'éléva-

tion de l'harmonie étoit de six dièses enharmoniques, ou d'un ton & demi, en comptant depuis la trite du double tétracorde disjoint jusqu'à la nète ou au La-dièse enharmonique du conjoint. Cette maniere d'accorder le double tétracorde conjoint, devoit produire une musique assez fausse, & qui le deviendroit encore davantage, si l'on supposoit l'ἔκλυσις & l'ἐκβολὴ augmentées encore chacune d'un quart de ton, l'un au grave & l'autre à l'aigu, comme le texte de Plutarque sembleroit y déterminer, en disant que Polymneste avoit fait l'une & l'autre beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire (πολὺ μείζω).

Quoi qu'il en soit, il y a grande apparence que cette musique discordante, loin de blesser l'oreille des Grecs, la flattoir. Du reste (remarque Aristide-Quintilien) l'ἔκλυσις, l'ἐκβολὴ & le spondiasme s'appelloient passions ou accidens des intervalles, parce que l'usage en étoit rare. A l'égard du rapport que j'établis dans cette remarque, entre les divers sons du double tétracorde & les nôtres, en supposant que l'hypate répond à notre Si, au lieu que dans d'autres endroits je la fais répondre à notre Mi, cela n'est d'aucune importance dans le cas dont il s'agit; & il est fort indifférent auquel de ces deux sons on la compare, pourvu qu'on observe toujours le même ordre & la même proportion dans l'arrangement de ceux qui suivent ces deux premiers.

Chap. XLIV, p. 222. Il étoit fils d'Evagore. Plutarque (sur la Gloire des Athéniens) le traite de poëte dithyrambique. Jamais personne n'a plus été que Cinésias le jouet de la risée du public, & des lazzis des poëtes comiques. Il est vrai que la nature ne lui avoit pas été favorable, & l'avoit produit maléficié de corps & d'esprit. Il étoit boiteux, d'une taille si haute, mais si foible, si mince &

si exténuée, que pour la soutenir & l'empêcher de plier & de rompre, il portoit une espece de cuirasse faite de bois de tilleul réduit en lames; ce qui lui avoit attiré le sobriquet de poëte Philyrin, de φιλύρα, nom de cet arbre. On jugeoit ce poëte si léger à sa figure, qu'un acteur dit dans Aristophane, qu'il suffira d'attacher au dos de Cléocrite, homme très pesant, le poëte Cinésias; que celui-ci lui servira d'aîles, & que le vent les emportera tous deux dans la mer. Le même Aristophane le fait apostropher par Pisthélaire sous le nom de Léotrophide, qui, pour son exessive maigreur, avoit passé en proverbe, ainsi que Thoumantis.

Il passoit aussi pour un impie, pour un homme sans religion, sans probité. C'est ainsi que l'orateur Lysias le traita dans deux harangues qu'il composa contre lui.

CHAP. L, p. 228. *Premiere Observation.* Le commencement du cantique de Minerve étoit composé dans le genre enharmonique, lequel, du temps d'Olympe, qui en fut l'inventeur, ne faisoit entendre que cinq sons différens dans l'heptacorde, savoir, Mi, fa, la; la, si-bémol, ré: car ce ne fut que dans la suite qu'on y ajouta les deux dièses enharmoniques entre le Mi & le Fa, & entre le La & le Si-bémol. Ce commencement de cantique se chantoit sur le mode phrygien, d'un ton plus haut que le dorien, & d'un ton plus bas que le lydien: c'est-à-dire, qu'en mettant le dorien sur le Mi, le phrygien répondoit à notre Fa-dièse, & le lydien à notre Sol-dièse. Ainsi l'heptacorde qui donnoit le ton à la voix, étoit monté sur le Fa-dièse, & la flûte étoit percée en conformité. Olympe avoit choisi pour le rhythme ou la mesure de ce nome, le péon-épibate - | - | - - | - |. De l'union de ces trois circonstances, 1°. du genre enharmonique, 2°. du mode

phrygien, qui appartiennent l'un & l'autre à la ſcience harmonique, 3°. & du péon-épibate, emprunté de la ſcience rhythmique, réſultoit donc le caractere propre au commencement du cantique de Minerve.

CHAP. L, p. 228. *Seconde Obſervation.* L'uſage qu'Olympe fit de la mélopée dans la compoſition de ce nome, conſiſtoit en une modulation ou un tour de chant convenable aux paroles de la poëſie nomique, mais toujours renfermé dans l'étendue de l'heptacorde, & dans les cinq ſons qu'en pouvoit tirer le genre enharmonique, c'eſt-à-dire, dans les cinq cordes Mi, fa, la, ſi-bémol, ré. L'emploi qu'il fit de l'art rhythmique pour cette même piece, ſe réduiſoit à mettre d'abord en œuvre le rhythme péonien-épibate - | - | - - | - pour paſſer enſuite à propos au rhythme trochaïque - v. Or, il y avoit deux ſortes de rhythmes qui portoient ce nom; le trochaïque ſimple, compoſé d'une longue pour le frappé, & d'une breve pour le levé, & le trochaïque Semantus, compoſé de quatre longues pour le frappé & de deux longues pour le levé - - - - | - - |. Mais je crois que le trochaïque dont il s'agit ici, eſt ce dernier, comme ayant plus de rapport & d'analogie au péon-épibate, dont il prenoit la place. Du reſte, ces deux rhythmes étoient d'un genre tout différent; le premier du genre double, l'autre du ſeſquialtere, de 3 à 2. Au ſurplus ce changement de rhythme n'en apportoit aucun au genre enharmonique, lequel régnoit dans toute l'étendue de ce nome.

CHAP. LI, p. 229. Peut-être l'harmonique ne traitoit-elle que de la mélopée en général, ſans deſcendre dans le détail de ce qui en caractériſoit chaque eſpèce; & ſuivant cette ſuppoſition, toutes les eſpèces de mélopées au-

roient eu le même sort que la dorienne, que Plutarque donne ici pour exemple : ensorte que la connoissance détaillée de chacune auroit appartenu à une faculté particuliere, qu'on auroit pu nommer mélopoëtique dorienne, phrygienne, lydienne, &c. Car il y avoit grande différence entre les tons ou modes, & les harmonies, mélopées ou modulations.

Les modes, tels que le dorien, le phrygien, le lydien, &c. n'étoient que les différens degrés d'élévation de divers systêmes harmoniques ; de l'octave, par exemple, du triple tétracorde, de la double octave, &c. & cette connoissance appartenoit tellement à l'harmonique, que parmi les musiciens de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous, il ne s'en trouve aucun qui ait oublié l'article des tons ou modes. Il n'en est pas de même des diverses harmonies, mélopées ou modulations, de la dorienne, de la phrygienne, de la lydienne, &c. qui consistoient non-seulement à être chacune sur le ton ou mode dont elles recevoient la dénomination, mais encore dans le tour du chant propre à chacune, soit par rapport aux sons employés préférablement dans ce chant, soit relativement à ceux par lesquels il commençoit, marquoit ses différentes chûtes ou cadences, & finissoit. Ces divers tours de chant, de mélopée ou de modulation, qui portoient chacun le caractere propre de la nation d'où ils tenoient leur origine, n'étoient plus du ressort de l'harmonique ; (ses auteurs aussi n'en disent-ils rien, ou n'en parlent-ils que très superficiellement) ; & la connoissance n'en étoit due qu'à une sorte de tradition ou d'usage transmis parmi les musiciens qui en faisoient une profession particuliere. Nous sommes témoins de ces variations & de ces singularités dans la musique des différens peuples de l'Europe. Ils emploient tous les mêmes sons, les mêmes modes, les mêmes

accords ou ſyſtêmes en général. Cependant quelle différence ne remarque-t-on pas dans la modulation ou le tour de chant entre une piece de muſique françoiſe & une de muſique italienne, entre un air eſpagnol & un air anglois, &c?

Chap. LII, p. 230. *Premiere Obſervation.* Ce que dit ici Plutarque, au ſujet de l'égalité des trois genres de muſiqne, pèche un peu contre l'exactitude ſcrupuleuſe. Cette égalité ſe rencontre, par rapport à l'étendue des ſyſtêmes, à l'étendue & au nombre des tétracordes; mais elle ne ſe trouve, par rapport à la puiſſance des ſons, que dans ceux qui ſont ſtables & invariables pour les trois genres, & non dans ceux qui caractériſent chaque genre, le diatonique, le chromatique & l'enharmonique. Ces ſons ſtables (*ἑστῶτες*) étoient au nombre de huit dans le ſyſtême de la double octave: ſavoir, 1°. le proſlambanomène (la); 2°. l'hypate des hypates (ſi); 3°. l'hypate des mèſes (mi); 4°. la mèſe (la); 5°. la paramèſe (ſi); 6°. la nète des conjointes (ré); 7°. la nète des disjointes (mi); 8°. la nète des excellentes (la): ce qui forme ces différens intervalles ou accords, La, ſi, mi, la; ſi, ré, mi, la, du grave à l'aigu.

Chap. LII, p. 230. *Seconde Obſervation.* Voici comme on peut concilier ceci avec ce que dit Plutarque au commencement du chapitre XVII. Les genres diatonique & chromatique ſont les plus anciens, quant à la pratique, c'eſt-à-dire, que les premiers chants, les premiers airs ont été compoſés dans l'un ou l'autre de ces deux genres: ce qui n'empêche pas que les anciens maîtres n'aient par préférence cultivé l'enharmonique, relativement à la théorie muſicale; l'octacorde monté enharmoniquement faiſant

entendre les plus petits intervalles & toutes les consonnances, savoir, le quart de ton, le demi-ton, le ton, la quarte, la quinte & l'octave, & cela suivant la proportion la plus juste & la mieux démontrée. Ils ne trouvoient pas dans les deux autres genres le même avantage, pour démontrer arithmétiquement la nature de chaque consonnance & sa proportion avec les autres, parce que, comme Plutarque le dit plus bas, ils n'étoient point d'accord entr'eux sur ce qui constituoit le genre diatonique & le chromatique, dont ils faisoient différentes espèces; au lieu qu'ils convenoient unanimement qu'il n'y avoit qu'un seul genre enharmonique. Voilà pourquoi ils en faisoient beaucoup plus de compte que des autres, & le regardoient comme le principal fondement de leur théorie harmonique & musicale. Ce que dit ici Plutarque est conforme aux témoignages d'Aristoxène. (*Lib.* 1, *p.* 2. *edit. Meibom.*).

CHAP. LII, p. 230. *Troisieme Observation.* Χρόα n'est point ici le genre chromatique. Χρόα n'est autre chose que la division d'un genre musical en ses différentes espèces : *χρόα δέ ἐστι γένους εἰδικὴ διαίρεσις*, selon Euclide (*pag.* 10, *Lin.* 17. *edit. Meibom.*) Il seroit donc plus exact de traduire le passage en ces termes : Car ils disputoient entr'eux sur la division des autres genres, &c. Il y avoit en effet trois espèces de chromatique, savoir, le mol (*μαλακὸν*), le sesquialtere (*ἡμιόλιον*) & le tonique (*τονιαῖον*). Dans le chromatique mol ou foible, les intervalles étoient, 1°. de l'hypate à la parhypate, un tiers de ton ou un dièse chromatique; 2°. de la parhypate au lichanos, un autre tiers de ton; 3°. du lichanos à la nète, un ton & demi & un tiers, par indivis ou non divisé. Dans le chromatique sesquialtere, les intervalles étoient, 1°. de l'hypate

à la parhypate, un tiers & demi de ton, ou un dièſe & demi chromatique; 2°. de la parhypate au lichanos, encore un tiers & demi de ton; 3°. du lichanos à la nète, ſept dièſes enharmoniques ou quarts de ton, ou un ton & demi & un quart par indivis. Dans le chromatique tonique ou dur, les intervalles étoient, 1°. de l'hypate à la parhypate, un demi-ton; 2°. de la parhypate au lichanos, encore un demi-ton; 3°. du lichanos à la nète, un ton & demi par indivis, c'eſt-à-dire, Mi, fa, fa-dièſe, la. A l'égard du genre diatonique, on en faiſoit deux eſpeces, le mol & le dur. Dans le diatonique mol, la modulation ou l'intonation procédoit, 1°. par un demi-ton de l'hypate à la parhypate; 2°. trois dièſes enharmoniques ou quarts de ton par indivis, de la parhypate au lichanos; 3°. cinq dièſes ou quarts de ton par indivis, du lichanos à la nète. Dans le diatonique dur ou ordinaire, la progreſſion, comme on ſait, eſt, 1°. d'un demi-ton de l'hypate à la parhypate; 2°. d'un ton de la parhypate au lichanos; 3°, d'un autre ton du lichanos à la nète, c'eſt-à-dire, Mi, fa, ſol, la. Telle eſt la doctrine d'Ariſtoxène, d'Euclide, de Gaudentius, de Ptolomée. Ils reconnoiſſent tous, trois genres; mais ils admettent en même-temps ſix couleurs (*χρόας*) ou ſix eſpeces compriſes ſous ces genres.

CHAP. LV, p. 232. *Ἐπειδὴ μῖξις τις ἐστὶ τῶν κατὰ τὴν χρῆσιν ἀσυνθέτων μερῶν*: Amyot a pris cette derniere phraſe à contre-ſens, en la traduiſant ainſi: D'autant que c'eſt une mixtion de parties qui ne peuvent être conjointes en uſage. Le mot *ἀσύνθετος* ſignifie en général *incompoſé*, exempt de compoſition, & par conſéquent indiviſible, inſéparable, ſoit qu'il qualifie quelque ſubſtantif ou quelque ſujet qui ſoit tel effectivement & de ſa nature, ſoit que ce ſubſtantif ou ce ſujet ne ſoit tel qu'à certains

égards, & ſeulement par rapport à l'uſage qu'on en fait actuellement. Ainſi le double ton (ditonon) qui, dans le genre enharmonique, fait l'intervalle du lichanos à la nète, eſt regardé comme incompoſé (ἀσύνθετον) & comme indiviſible par rapport à l'uſage qu'on en fait dans ce genre, quoique réellement & de ſa nature il puiſſe en tout autre cas être partagé en deux tons, en quatre demi-tons, en huit dièſes ou quarts de ton. De même ici, où il s'agit de l'exécution d'un air, l'union ou le mélange du chant, de la meſure & des paroles, eſt regardé comme un tout incompoſé, (ἀσύνθετον) *indiviſible*, *inſéparable*, par l'uſage qu'on en fait alors, & qui ne permet pas qu'on ſépare ces trois choſes, pour les conſidérer chacune en particulier, quoiqu'elles puiſſent naturellement ſubſiſter indépendamment l'une de l'autre, puiſqu'on peut chanter un air ſans dire les paroles, réciter les paroles ſans les chanter, & battre telle ou telle meſure ſans chanter ni réciter.

CHAP. LVI, p. 233. Il y a dans ce paſſage huit articles à examiner, & qui tous enſemble compoſent le corps de doctrine pour la muſique des anciens. Il faut tâcher de les faire entendre par comparaiſon avec la nôtre.

1°. La pratique des inſtrumens (ἡ τῶν ὀργάνων ἐμπειρία). Plutarque parle d'abord de la pratique des inſtrumens avant que de parler de la théorie. Nos muſiciens en uſent de même : ils commencent par apprendre à leurs écoliers, qui n'ont ſouvent nulle teinture de muſique, à jouer de quelque inſtrument que ce ſoit, par une ſorte d'habitude ou de routine (ἐμπειρία) ; ce qu'on appelle en françois montrer à jouer des inſtrumens à la main. On voit tous les jours des ſujets qui, ſans aucune théorie muſicale,

exécutent parfaitement toutes ſortes de pieces qu'ils ont ainſi appriſes.

2°. La pratique du chant (ἡ ἐμπειρία περὶ τὴν ᾠδήν). Un muſicien inſtruit de la même maniere ſes éleves pour le chant, en les faiſant chanter d'après lui & avec lui.

3°. & 4°. L'exercice qui donne la fineſſe du ſentiment (ἡ περὶ τὴν αἴσθησιν συγγυμνασία). Il s'agit ici de la fineſſe de l'ouïe, acquiſe par l'habitude & l'exercice. Cette fineſſe regarde la juſteſſe, & de l'intonation des ſons, & de l'accord des cordes ou tuyaux dans les inſtrumens, & cette même juſteſſe dans la meſure ou la cadence : ce qui peut s'entendre relativement, ſoit à la ſimple exécution, ſoit à la mélopée, où il faut obſerver la juſte modulation (ἡρμοσμένον), & le rhythme ou la meſure convenable.

5°. & 6°. La ſcience rhythmique & l'harmonique. (ῥυθμικὴ καὶ ἁρμονικὴ πραγματεία). Plutarque, après avoir parcouru, dans les quatre articles précédens, ce qui concerne proprement la pratique muſicale, paſſe à la théorie dans les quatre derniers. Voyez au ſujet de la ſcience rhythmique, l'obſervation, p. 518. Voyez auſſi au ſujet de l'harmonique, l'obſervation ſur la mélopée, p. 486.

7°. La théorie concernant le jeu des inſtrumens. (ἡ περὶ τὴν κροῦσιν θεωρία). Cette théorie ne pouvoit rouler que ſur la connoiſſance des notes pour exécuter, à livre ouvert, toutes ſortes de muſique ſur les divers inſtrumens, leſquels n'avoient tous qu'une tablature uniforme, mais différente de la tablature pour les voix. Voyez l'obſervation ſur la mélopée, page 486.

8°. La théorie concernant la diction, (ἡ περὶ τὴν λέξιν θεωρία). Cette théorie regardoit le chant des paroles, leſquelles étoient écrites ſous les notes muſicales, comme elles le ſont dans notre muſique. Cette théorie comprenoit deux connoiſſances : 1°. celle de la juſte intonation de

chaque note ; 2°. celle de la prononciation correcte de chaque syllabe qui répondoit à chaque note. Les anciens, pour solfier, se servoient de nouvelles dénominations en place des noms de leurs notes ordinaires. C'étoient ces quatre voyelles ι, α, η, ω, précédées chacune de la consonne τ : ce qui faisoit ces quatre syllabes τι, τα, τη, τω, lesquelles répondoient aux quatre sons du premier tétracorde ; τι, à l'hypate, ou au premier son ; τα, à la parhypate, ou au second ; τη, au lichanos, ou au troisieme ; τω, à la nète, ou au quatrieme ; & ainsi des autres tétracordes à l'aigu. On sait que ces quatre sons étoient équivalens à nos quatre, Si, ut, ré, mi.

Chap. LIX, p. 236. J'entends par symphonie l'union de plusieurs sons harmonieux qui s'accordent tous ensemble, pour former ce qu'on appelle vulgairement un concert.

On désigne encore en françois ce même assemblage par le mot harmonie, quoique ce terme dans la langue grecque ne se prenne presque jamais en cette signification. Tous les gens du métier, c'est-à-dire, tous les auteurs Grecs qui ont traité expressément de la musique, n'entendent par harmonie que l'arrangement de plusieurs sons qui se succèdent les uns aux autres, & jamais le mélange de ces sons qui frappent l'oreille en même-temps.

On peut compter trois sortes de symphonies, la vocale, l'instrumentale, & celle que forme l'union des voix & des instrumens.

Les anciens ont connu ces trois sortes de symphonies ou de concerts, mais cela se doit entendre avec de grandes restrictions dans les trois especes.

Lorsque plusieurs voix concertoient ensemble, elles chantoient ou à l'unisson, ce qui s'appelloit homophonie,

ou à l'octave & même à la double octave, & cela se nommoit antiphonie. L'homophonie n'est ignorée de personne : mais par antiphonie, il faut entendre avec Aristote, la consonnance de l'octave, « qui résulte du mélange » de la voix des jeunes enfans avec celle des hommes » faits, lesquelles voix sont entr'elles à même distance » pour le ton, que la corde la plus haute du double » tétracorde ou de l'octacorde, l'est par rapport à la plus » basse. L'antiphonie, suivant le même Aristote, est plus » agréable que l'homophonie ou l'unisson, parce que » dans celle-là les voix se font entendre plus distinctement, au lieu que lorsqu'elles chantent à l'unisson, il » arrive nécessairement qu'elles se confondent ensemble, » de maniere que l'une efface l'autre ».

On chantoit, comme on peut le conclure d'après Aristote, en concert chez les anciens, non-seulement à l'octave, mais encore à la double octave. Il paroît, par le témoignage du même philosophe, que le concert de deux voix qui chantoient à l'octave, s'exprimoit par le verbe grec *μαγαδίζειν*, emprunté de l'instrument de musique appellé *μάγαδις* ou *μάγαδος*.

Outre ces deux manieres dont plusieurs voix pouvoient concerter en chantant à l'unisson ou à l'octave, on a lieu de conjecturer qu'il y en avoit une troisieme en usage parmi les anciens, & qui consistoit à chanter à la tierce. Le savant Claude Perrault a cru pouvoir l'inférer d'un passage d'Athénée. (*Deipn. XIV, 4, p. 635. B. edit. Lugd.*) Mais le premier a tort de traduire dans ce passage *διὰ τὸ δύο γενῶν*, par, selon deux modes. Il n'est en effet ici question que de deux genres : & la différence entre les genres & les modes est très grande. Car deux voix ou deux instrumens ne pouvoient concerter ensemble suivant deux genres, au lieu qu'ils le pouvoient faire sur

deux modes. Les divers genres, ſavoir, le diatonique, le chromatique & l'enharmonique, ne pouvoient jamais s'allier dans le concert; mais les différens modes, tels que le dorien, le phrygien, le lydien, &c. pouvoient quelquefois s'accorder.

Mais on peut fort bien, avec le même Perrault, le recueillir d'un paſſage d'Horace, où ce poëte met au nombre des agrémens d'un repas le concert de la lyre & de quelques flûtes : (Epod. IX, 5.)

Sonante miſtum tibiis carmen lyrâ,
Hac dorium, illis barbarum;

où l'on voit que la lyre étoit montée ſur le mode dorien, & que les flûtes jouoient ſur le mode barbare. Pour déterminer quel étoit ce mode barbare, ſi c'étoit le lydien ou le phrygien, il faut obſerver que les trois tons ou modes, qui ſeuls étoient en uſage dans l'ancienne mélodie, ſavoir, le dorien, le phrygien & le lydien, étoient à un ton de diſtance l'un de l'autre, comme l'aſſure formellement Ptolomée (*Harmon.* II, 6.), ainſi que pluſieurs autres muſiciens de l'antiquité; c'eſt-à-dire, que ſi le mode dorien répondoit à la voix que nos modernes appellent Ut, le mode phrygien répondoit au Ré, & le mode lydien au Mi; ce qui fait en tout l'intervalle de deux tons ou d'une tierce majeure entre les deux modes extrêmes, entre le dorien & le lydien.

Cela poſé, il eſt manifeſte à quiconque aura la moindre teinture des principes de l'harmonie, ou qui prendra ſimplement avis de ſon oreille, que le mode phrygien ne peut jamais s'accorder en concert, ni avec le dorien, ni avec le lydien, puiſque le ſeul accord qu'il forme avec l'un & l'autre de ces deux derniers modes, eſt la deuxieme; diſſonance

dissonance insupportable, & qui n'a lieu, dans le contrepoint, qu'à la faveur des accords qui l'amenent ou qui la préparent, & de ceux qui la suivent ou qui la sauvent, comme parlent les musiciens. Il est donc absolument impossible que les flûtes qu'Horace fait concerter avec la lyre, jouassent sur le mode phrygien, pendant que celle-ci étoit montée sur le mode dorien, ainsi que prétendent les interprêtes; mais, comme le mode lydien étoit à la tierce du dorien, ou deux tons plus haut, & que la tierce, de même que l'octave & la sixte, a le privilege de se faire entendre plusieurs fois de suite dans le concert ou dans le contrepoint, sans blesser l'oreille, à cause qu'étant majeure ou mineure, elle est susceptible d'une variété qui en rend l'harmonie d'autant plus agréable; l'union d'une lyre montée sur le ton dorien, avec des flûtes qui jouoient sur le mode lydien ou à la tierce de la lyre, composoit une symphonie des plus gracieuses.

Il est donc prouvé par le passage d'Horace, qu'outre le concert à l'unisson & le concert à l'octave ou à la double octave, les anciens connoissoient encore le concert à la tierce, du moins sur les instrumens de musique, desquels il est fort naturel de penser que les voix avoient pu emprunter cette espece de symphonie. Mais il y a beaucoup d'apparence que les Grecs ne s'étoient point encore avisés de pratiquer ce concert à la tierce, même au temps d'Aristote, puisque ce philosophe dit expressément qu'il n'y avoit que l'octave seule qui se magadizât, c'est-à-dire, qui se jouât en concert, & que nulle autre consonnance ne se magadizoit; d'où l'on doit conclure qu'on n'admettoit point alors, du moins dans la symphonie, le mélange du mode dorien & du mode lydien.

La symphonie instrumentale, chez les anciens, recevoit les mêmes différences que la vocale, c'est-à-dire, que

plusieurs instrumens pouvoient concerter ensemble à l'unisson, à l'octave & à la tierce. Voyez la premiere observation sur le chapitre V.

La flûte étoit souvent composée. Quand elle étoit composée de deux flûtes égales, elle rendoit un même son : les deux flûtes inégales rendoient des sons différens, l'un grave, l'autre aigu. La symphonie qui résultoit de l'union de deux flûtes égales, étoit ou à l'unisson, lorsque les deux mains du joueur touchoient en même temps les mêmes trous sur chaque flûte, ou à la tierce, lorsque les deux mains touchoient différens trous. La diversité des sons produite par l'inégalité des flûtes, ne pouvoit être que de deux especes, suivant que ces flûtes étoient à l'octave ou seulement à la tierce; & dans l'un & l'autre cas les mains du joueur touchoient en même temps les mêmes trous sur chaque flûte, & formoient en conséquence un concert ou à l'octave ou à la tierce.

Le tétracorde donnoit les trois genres de musique.

Le pentacorde donnoit la consonnance de la quinte, outre celle de la tierce & de la quarte que donnoit déjà le tétracorde.

Plutarque dit du musicien Phrynis que de sa lyre à cinq cordes il tiroit douze sortes d'harmonies : *ἐν πέντε χορδαῖς ἁρμονίας ἔχων*. Ce qui ne peut s'entendre que de douze chants ou modulations différentes, & nullement de douze accords, puisqu'il est manifeste que cinq cordes n'en peuvent former que quatre, la deuxieme, la tierce, la quarte & la quinte; d'où l'on peut conclure assez clairement que ce mot *harmonie* se prend presque toujours, parmi les Grecs, pour la simple modulation, le simple chant.

L'heptacorde avoit bien les sept voix de la musique, mais l'octave y manquoit. Simonide l'y mit enfin, en y ajoutant une huitieme corde. Long-temps après lui, vers

la cent huitieme olympiade, Timothée, multiplia les cordes de la lyre juſqu'au nombre de douze, & alors la lyre contenoit trois tétracordes, ce qui faiſoit l'étendue de la douzieme ou de la quinte par deſſus l'octave. Voyez ſur les ſons qu'on tiroit de ces inſtrumens à pluſieurs cordes, page 459.

D'après tout ce que je viens de dire, il eſt évident que la lyre à trois ou quatre cordes n'étoit ſuſceptible d'aucune ſymphonie. On pouvoit ſur le pentacorde jouer deux parties à la tierce l'une de l'autre. Plus le nombre des cordes ſe multiplioit ſur la lyre, plus on trouvoit de facilité à compoſer ſur cet inſtrument des airs qui fiſſent entendre en même temps différentes parties. Mais il n'y a nulle apparence que les anciens aient profité de cet avantage.

Tout le ſyſtême de leur octave, pour le genre diatonique, ne contenoit que huit ſons différens, parmi leſquels il y en avoit trois conſonnans & quatre diſſonans. Les conſonnans étoient la quarte, la quinte & l'octave; les diſſonans, la deuxieme, la tierce, la ſixte & la ſeptieme. Ces derniers, à l'exception de la tierce magadizée, étoient abſolument bannis de la ſymphonie, comme le marque aſſez leur nom *ἀσύμφωνα* ou *διάφωνα*. On ne les admettoit que dans la mélodie ou le chant ſimple, & de-là vient que Plutarque les appelle [1] *μελῳδούμενα* & *μελῳδητὰ*, c'eſt-à-dire, qu'en chantant on pouvoit parcourir ces divers intervalles; mais les ſons qui les terminoient, ne ſe faiſoient jamais ouir enſemble. A l'égard des trois conſonnances, la quarte ni la quinte ne ſe jouoient ni ne ſe chantoient en concert, ſelon le témoignage poſitif d'Ariſtote. (Probl. 19, 17.) Il ne reſtoit donc que la

[1] *De ει Delp. p. 693. Edit. Steph. Græc.*

ſeule octave qui eut ce privilege. (*Ib.* 19, 13.) D'où il ſuit que la ſymphonie de la lyre, ainſi que celle des voix, ſe réduiſoit à jouer à l'uniſſon ou à l'octave. Il eſt vrai qu'on peut recueillir du paſſage de Plutarque cité ci-deſſus, que de ſon temps, fort poſtérieur à celui d'Ariſtote, la ſymphonie avoit fait quelques progrès, puiſqu'il témoigne que la quarte & la quinte ſe jouoient & ſe chantoient, d'où il les appelle *σύμφωνα*. Mais cela mérite à peine le nom de concert pour tout homme verſé dans ce qu'on appelle compoſition ou contrepoint.

D'ailleurs, quand même on ſuppoſeroit gratuitement que les anciens ont fait uſage de leurs quatre diſſonances pour le concert, ainſi que de leurs trois conſonnances, il faudroit leur attribuer en même temps l'art de combiner ces divers accords, de préparer & de ſauver les diſſonances, & cela ſuivant certaines regles fondées ſur la nature des accords, & ſur les effets qu'ils produiſent dans l'organe de l'ouïe. Or, on doit convenir que l'aſſemblage de toutes ces règles forme dans la théorie de la muſique une partie auſſi eſſentielle par rapport à la ſymphonie, que les autres parties de cet art le ſont par rapport à la mélodie ou au ſimple chant. Cependant on ne trouve dans tout ce qui nous reſte des Traités les plus complets ſur l'ancienne muſique, aucun précepte qui regarde la compoſition à pluſieurs parties. Les auteurs de ces Traités, après nous avoir annoncé dès l'entrée qu'ils vont parler de tout ce qui concerne la muſique, font le partage de leur matiere, qu'ils diviſent tous en ſept articles, traitant des ſons dans le premier, des intervalles dans le ſecond, des ſyſtêmes dans le troiſieme, des genres dans le quatrieme, des tons dans le cinquieme, des muances dans le ſixieme, & du chant ou de la mélopée dans le ſeptieme. C'eſt à quoi ſe réduiſent chez eux tous les préceptes de l'art, & c'eſt à

quoi certainement ſe bornoit toute leur muſique ; car il eſt hors de toute vraiſemblance qu'ils en euſſent omis dans leurs ouvrages didactiques la partie la plus conſidérable, ou le contrepoint, s'ils en avoient eu connoiſſance.

CHAP. LXI, p. 237. Dans le grand ſyſtême de l'ancienne muſique, ou celui de la double octave, il y avoit deux lichanos ; celui du premier tétracorde ou du tétracorde des hypates (ré), & celui du ſecond tétracorde ou du tétracorde des moyennes (ſol) : trois paranètes, ſavoir, (ut) celle des conjointes ; (ré) celle des disjointes ; (ſol) celle des excellentes ; & trois trites ; (ſi bémol) celle des conjointes ; (ut) celle des disjointes ; & (fa) celle des excellentes. Des dix-huit cordes ou ſons du grand ſyſtême, ces huit, avec les deux parhypates (ut & fa), étoient regardés comme variables, mobiles (κινητοὶ) ; parce qu'ils ſe trouvoient différens dans les divers genres, pouvant changer le degré de leur intonation (τάσιν). Les dix autres étoient cenſés fixes, immobiles & invariables (ἀκίνητοι), par la raiſon contraire. Les muſiciens, qui relâchoient ainſi ces huit cordes, établiſſoient par-là certaines quartes & certaines quintes du grand ſyſtême : certaines quartes, ſavoir, 1°. la quarte du lichanos hypaton, au proſlambanomène (du ré au la) ; 2°. celle de la trite des conjointes à la parhypate des moyennes, (du ſi bémol au fa) ; 3°. celle de la paranète des disjointes à la mèſe, (du ré au la, ſeconde octave) : certaines quintes, ſavoir, 1°, la quinte du lichanos des moyennes à la parhypate des hypates, (du ſol à l'ut) ; 2°. celle de la paranète des conjointes à la parhypate des moyennes, (de l'ut au fa) ; 3°. celle de la trite des disjointes à la parhypate des moyennes, (de l'ut au fa). Nos muſiciens, en accordant les cordes

de leur grand ſyſtême, de quatre octaves, ont coutume d'affoiblir toutes les quintes, pour rendre tous les accords plus conſonnans & plus agréables à l'oreille.

CHAP. LXIV, p. 240. On s'attend bien qu'en parlant des merveilleux effets de la muſique des anciens, je ne mettrai point au nombre des merveilles de cette muſique celles qui n'ont d'autre réalité que les expreſſions hyperboliques de la poéſie. Ceux qui ſont purement hiſtoriques peuvent ſe diſtribuer en deux claſſes, ſuivant qu'ils nous informent des effets de cette muſique ſur les hommes ou ſur les animaux.

I. Les premiers étoient de trois eſpèces, c'eſt-à-dire, que l'ancienne muſique, 1°. adouciſſoit les mœurs, & par conſéquent humaniſoit des peuples naturellement ſauvages & barbares: 2° qu'elle excitoit ou réprimoit les paſſions: 3°. qu'elle guériſſoit pluſieurs maladies.

1°. Parmi les effets de la premiere eſpèce, on peut dire que l'un des plus ſinguliers & des plus capables de frapper eſt celui qui regarde les Arcadiens. Polybe, hiſtorien ſage, exact, & qui mérite toute créance, l'a jugé digne de ſes réflexions, & le raconte avec étendue dans le quatrieme livre de ſon Hiſtoire.

Mais, quoique Polybe, dans ce paſſage, ſemble attribuer à la ſeule muſique l'heureux changement arrivé dans les mœurs des Arcadiens; il paroît cependant qu'elle n'en doit pas avoir tout l'honneur. Elle doit, ſans doute, le partager avec la poéſie, à laquelle on l'aſſocioit; & qui étant grave, ſententieuſe, pleine de mouvemens, de reſpect & d'admiration pour les dieux & les héros, dont elle célébroit les grandes actions & les bienfaits, ne pouvoit manquer d'influer beaucoup dans l'éducation qu'on donnoit

aux jeunes gens, & dont ces deux arts faifoient une partie confidérable [1].

Mais quelque extraordinaire que paroiffent à certaines gens les effets de l'ancienne mufique, on n'en peut rien conclure pour fa perfection. La raifon en eft, que cet art a commencé d'opérer ces prétendues merveilles dans un temps où il n'étoit encore, pour ainfi parler, qu'au berceau, c'eft-à-dire, avant le fiege de Troye, & fous les premiers légiflateurs d'Arcadie, ou peu après. Or l'on fait, par le témoignage unanime des hiftoriens, combien étoit imparfaite, chez les Grecs, la mufique vocale renfermée dans l'étendue de fept ou huit fons au plus, & la mufique inftrumentale, puifque la lyre des plus anciens qui fe foient fignalés fur cet inftrument, n'étoit montée que de trois ou quatre cordes tendues à vuide. Ce n'étoit donc que par l'expreffion pathétique & par le rhythme, c'eft-à-dire, par le mouvement & la cadence qu'elle pouvoit, en quelque forte, réparer ce qui lui manquoit du

[1] Les anciens avoient bien raifon de réunir les charmes de la poéfie, & l'agrément du chant pour inculquer aux jeunes gens les leçons utiles de l'hiftoire & de la morale. Car, comme le remarque très judicieufement M. l'abbé Dubois, dans la préface d'un ouvrage manufcrit de fa compofition : « Indépendamment de l'avantage que le chant procure, » pour apprendre plus facilement » & retenir plus long-temps ces » leçons précieufes, c'eft qu'il » double, fi l'on peut fe fervir » de cette expreffion, le plaifir » qu'on peut prendre à lire de » bons vers; & qu'il ôte beaucoup aux mauvais de ce qu'ils » peuvent avoir de trop dur ou » de trop profaïque, & qu'enfin » il eft plus propre qu'une recitation monotone à tenir une jeuneffe en gaieté, à quoi doit » tendre fans ceffe tout éducateur ». Feu M. le comte de Saint-Germain, miniftre de la guerre, avoit faifi cette excellente idée, & fe propofoit de la réalifer, ainfi que plufieurs autres non moins utiles, en défignant M. l'abbé Dubois pour être Directeur des études de l'Ecole Royale militaire.

côté des sons. D'où il suit que la musique des Grecs, quoiqu'elle fut encore très simple, très bornée, & par conséquent très éloignée de la perfection, produisoit les merveilleux effets que Polybe & Homere (Odyss. III, 266.) nous en racontent.

Il ne reste plus qu'à examiner si ces effets doivent passer pour aussi surprenans qu'on se le persuade. On rabattera beaucoup de cette idée, pour peu que l'on considere qu'ils résultent de la nature même de la musique. Tous les animaux sont sensibles à l'harmonie & à la cadence, & l'homme certainement l'est beaucoup plus que tous les autres : en le rendant attentif, elles calment ou suspendent les mouvemens inquiets qui l'agitent : elles lui font goûter une sorte de plaisir, que ne troublent ni le remords ni la jalousie, & auquel chacun peut se livrer tout entier, sans faire obstacle à son voisin. Il semble au contraire que cette espece de volupté nous touche plus vivement, lorsque les autres la partagent avec nous. En un mot, c'est un moyen presque infaillible de lier & d'entretenir d'agréables sociétés, & par une suite nécessaire, c'en est un d'inspirer l'humanité & la politesse aux nations les plus sauvages. Aussi l'expérience nous a-t-elle appris que, parmi nos peuples de l'Europe, les plus polis & les plus civilisés sont précisément ceux qui ont cultivé la musique les premiers, & avec le plus d'assiduité. On voit bien que je veux parler des Italiens & des François. Les soins qu'ils ont pris d'instruire dans cet art la jeunesse de l'un & l'autre sexe, de nourrir la piété & la vertu dans les communautés les plus régulieres, en y introduisant l'usage d'y chanter des cantiques spirituels & moraux ; d'établir des compagnies de musiciens, non-seulement pour divertir le public dans les spectacles & les autres assemblées, mais encore pour rendre le culte de la divinité plus majestueux

& plus fervent; ces soins, dis-je, ont eu de nos jours le même succès qu'ils eurent autrefois chez les Arcadiens [1].

2°. L'empire que l'ancienne musique exerçoit sur les passions humaines, est la seconde espèce de merveilleux qu'on lui attribue. Elle savoit, dit-on, les porter jusqu'au dernier excès, & les calmer lorsqu'elles étoient dans leur plus grande fougue. L'histoire ancienne nous fournit divers exemples de l'un & de l'autre. Mais il faut observer que la plupart de ces musiciens étoient d'excellens poëtes, & que leur lyre n'eut pas toujours la meilleure part dans les révolutions qu'ils operèrent sur les esprits. D'ailleurs ne voit-on pas tous les jours qu'il ne faut que le son aigu & la cadence animée d'un mauvais haut-bois, soutenu d'un tambour de basque, pour achever de rendre furieux des gens ivres, qui commencent à se harceler.

[1] Je dois rapporter, à l'appui de cette observation de M. Burette, ce que le P. de Charlevoix, nous raconte, Dans son histoire du Paraguay (T. I, in-4. Liv. VII, p. 351.) d'après son confrere le P. Noel Berthold, missionnaire au Paraguay. Celui-ci écrivoit (vers l'an 1628, « que l'on remarquoit » une grande différence entre les » Indiens des Réductions & les » autres; que ceux-ci lui parurent » des bêtes plutôt que des hom- » mes, & que ceux-là n'avoient » absolument plus rien de bar- » bare, pas même dans les ma- » nieres: il ajoute que ces Indiens » exécuterent des ballets avec une » musique à deux chœurs dans le » bon goût de France; que c'é- » toit un Frere Jésuite, François » de nation, qui avoit été leur » premier maître, & que comme » une des choses qui avoient le » plus contribué à réunir & à » fixer ces Indiens, étoit le chant » & la musique, on disoit que » ce bon frere, avec son violon, » avoit rendu à cette église au- » tant de service que bien des » missionnaires; que ces nou- » veaux chrétiens couroient après » lui comme après leur Orphée; » enfin, que les infidèles, qui en- » tendoient ces nouveaux chré- » tiens chanter & jouer des instru- » mens, & qui les voyoient pein- » dre, demeuroient des quatre » heures immobiles & comme » en extase ».

Mais, lorſque leur premier feu eſt paſſé, pour peu que le haut-bois joue ſur un ton plus grave & ralentiſſe la meſure, on les verra bieutôt tomber inſenſiblement dans le ſommeil, auquel les vapeurs du vin ne les ont que trop diſpoſés.

Mais que dira-t-ou d'un joueur de harpe qui vivoit ſous Eric II, roi de Dannemarck, & qui conduiſoit ſes auditeurs par degrés juſqu'à la fureur. Il s'agit là d'un ſiècle d'ignorance & de barbarie, où la muſique avoit extrêmement dégénéré. Le Giraldi témoigne avoir vu ſouvent la même choſe à la cour du pape Léon X.

3°. Nous voici enfiu à la troiſieme ſorte de merveilleux, dont on fait honneur à l'ancienne muſique, & qui conſiſte dans la guériſon de certaines maladies. De ce nombre étoient la fievre, la peſte, la ſyncope, l'épilepſie, la folie, la ſurdité, la ſciatique, la morſure de viperes. Bien entendu que ce remede emprunté de la muſique n'étoit pas infaillible pour toutes ces maladies, ne les guériſſoit qu'en certaines circonſtances, & dans certains ſujets. Nous avons pour garans de ces cures opérées par la muſique, divers auteurs tant Grecs que Latins.

Mais, pour peu que l'on ſoit initié dans les myſteres de la ſaine phyſique, on comprendra aiſément que la guériſon de certaines maladies, par la muſique, n'a rien que de fort naturel. Les ſecouſſes réitérées que donnent aux fibres & aux liquides de notre corps les différentes vibrations de l'air ſubtil, dans leſquelles conſiſtent les divers ſons, peuvent ſouvent remettre les reſſorts détraqués de notre machine, dans cette eſpece d'équilibre qui conſtitue la ſanté.

Delà il s'enſuit que la muſique la plus ſimple, la plus informe & la plus barbare, comme la plus compoſée, la plus réguliere & la mieux concertée, peut opérer ces

ſortes de guériſons. C'eſt ainſi que les ſauvages du Canada guériſſent chez eux pluſieurs maux par certaines ſymphonies, ou plutôt par certains charivaris dignes de la groſſiéreté des ces peuples. C'eſt ainſi que parmi les airs employés dans la Pouille, à la guériſon de ceux qui ont été piqués de la tarentule, & qui ne guériſſent que par-là, il y en a tels qui ne roulent que ſur trois ou quatre ſons, & que, par conſéquent, le fameux Terpandre auroit exécutés divinement ſur la lyre à trois ou quatre cordes.

Cette ſorte de cure peut fort bien figurer avec celle de la morſure des viperes, que quelques anciens font du reſſort de la muſique. Il eſt vrai que ces chants ne doivent pas être regardés comme remede immédiat dans cette cure de la tarentule, puiſqu'ils n'agiſſent que par l'entremiſe de la danſe, à laquelle ils excitent les malades ſi efficacement, qu'il n'y a que l'extrême fatigue qui puiſſe leur faire interrompre cet exercice. Ils retournent le plutôt qu'il leur eſt poſſible, & la continuent juſqu'à ce qu'ils ſoient entiérement guéris, c'eſt-à-dire, pendant trois jours conſécutifs à diverſes repriſes. C'eſt proprement la ſueur que cauſe une agitation ſi violente, qui en faiſant tranſpirer le venin, leur procure la guériſon; mais c'eſt toujours le ſon des inſtrumens qui leur donne le premier branle, en les tirant de la profonde léthargie où ils languiſſent, & qui paroit peu différente de l'apoplexie. La piqûre du ſcorpion produit en ce pays-là preſque les mêmes ſymptômes, & ſe guérit par le même remede.

Mais il faudroit avoir bien de la crédulité pour ſe perſuader que, par le moyen de l'harmonie, l'on pût chaſſer la peſte. Thalétas, dit-on, l'a fait chez les Lacédémoniens. Mais cette merveille eſt plutôt l'effet des expiations, des purifications qu'il ordonna, de la confiance qu'il inſpira, ſe diſant envoyé par l'oracle. D'ailleurs la

peste avoit déjà fait ses plus grands ravages quand Thalétas parut à Lacédémone.

Quant à la guérison de la sciatique, il ne s'agit, pour y réussir, que de deux choses; ou de flatter agréablement l'oreille du malade, & par-là de causer une suspension ou une diversion dans le cours des esprits animaux, ou de rencontrer par hazard, en parcourant différentes modulations, l'unisson des fibres, dont la tension excessive fait & entretient la douleur; d'où il arrive dans ces fibres divers tremoussemens, ou si l'on veut, diverses vibrations ou oscillations, qui redonnent du mouvement aux liqueurs arrêtées dans la tissure de la partie douloureuse, & par conséquent la soulagent : ce qui s'accorde avec ce que dit le médecin Cælius-Aurelianus, en parlant de cette sorte de cure; *quæ cum saltum sumerent palpitando, discusso dolore mitescerent.*

A l'égard de la fievre, il n'est pas merveilleux qu'en certaines occasions l'harmonie devienne un bon fébrifuge.

Quant à la surdité, si elle a cédé quelquefois au bruit des trompettes, on peut dire qu'il auroit un succès tout contraire dans mille occasions.

II. Après avoir examiné jusqu'ici les effets de l'ancienne musique sur l'homme, il me resteroit maintenant à rendre compte de ceux qu'elle produisoit sur les animaux de toute espèce, & qui forment la seconde classe de ces sortes de faits historiques, suivant la division que j'en ai donnée d'abord. Mais tous les exemples de l'extrême sensibilité des animaux pour l'ancienne musique, ne prouvent point qu'elle fut redevable du pouvoir qu'elle avoit sur eux, à une grande perfection qu'elle eut dès-lors acquise. Nous voyons tous les jours parmi nous, que l'harmonie la plus simple & la plus commune agit sur eux avec la même force. C'est ce qu'il seroit aisé de prouver par une foule

d'hiſtoires de cette nature qui ſont répandues dans le public, & dont quelques-unes des plus ſingulieres ſe trouvent dans une compilation très informe, publiée en 1715, ſous le titre, d'Hiſtoire de la Muſique.

Voilà préciſément à quoi ſe réduiſent tous ces effets ſurprenans attribués à la muſique des anciens, & qui ont ſi fort prévenu certaines gens en ſa faveur.

Ces réflexions de M. Burette ſur les merveilleux effets de la muſique des anciens feroient ſuſceptibles de quelque diſcuſſion qui pourroit tourner un peu à l'avantage de l'ancienne muſique. Je crois que, pout en juger ſainement, l'illuſtre académicien ne devoit pas ſe borner à conſidérer la nature des inſtrumens autrefois employés & les ſons qu'on pouvoit en tirer : il falloit, en outre, tacher d'apprécier au juſte la ſenſibilité de ceux qui jouoient & de ceux qui aimoient entendre jouer de ces inſtrumens, & le genre de perfection & de fini qu'ils mettoient dans ce jeu. Car on remarque tons les jours que l'inſtrument le plus ſimple fait ſouvent ſur des cœurs ſenſibles une impreſſion plus vive que ne le feroit un concert compoſé de pluſieurs inſtrumens. D'ailleurs les inſtrumens des anciens étoient plus étendus que M. Burette nous les préſente. Mais j'autai occaſion de revenir ſur cette matiere, & de procurer au public les richeſſes que j'ai recueillies en m'occupant du Dialogue de Plutarque. Je n'eus pas pu les joindre aux notes & obſervations de M. Burette ſans entrer dans des détails qui m'euſſent mené beaucoup au-delà des bornes convenables à cette édition, & qui m'euſſent écarté de mon plan. Car je ne me ſuis propoſé que de donner la verſion la plus correcte, la mieux ſoignée & la mieux expliquée d'un des Traités les plus difficiles & les plus ſavans de Plutarque. Je crois avoir atteint mon but par le ſoin que j'ai eu d'extraire tout ce que M. Burette nous

a donné sur cette matiere: personne ne l'a mieux entendue que ce savant, & personne ne l'a traitée avec plus d'étendue & de clarté. Il n'a rien omis de tout ce qui pouvoit donner l'intelligence de son auteur; & on ne pourroit lui reprocher qu'un peu trop de ptoxilité. Il ne s'agissoit ici que d'expliquer Plutarque & de le rendre intelligible; je m'en suis donc tenu à cette tache, aidé des lumieres d'un homme autant versé dans la connoissance des anciens auteurs, qu'habile dans la musique, & qui, dès l'âge le plus tendre, fit à la cour les preuves les plus brillantes de son habileté dans cet art.

On pourroit desirer à la fin de ces observations une comparaison étendue de la musique des anciens & de la moderne. Mais l'objet d'un éditeur ne peut être de renfermer tout ce qu'il y a d'analogue à la matiere qu'il traite. C'est son auteur qu'il doit expliquer, & rien de plus. Il doit lui suffire d'indiquer les sources où l'on trouve les détails qu'on ne peut se permettre. D'ailleurs cette comparaison ne sera d'aucune difficulté pour quiconque, un peu au fait de la musique moderne, aura lu cet ouvrage avec suite & attention. Au reste M. Burette est venu au secours des lecteurs qui se refusent au plaisir de réfléchir, & qui veulent que les connoissances se classent chez eux sans se donner la peine d'y contribuer. Cette comparaison fait la matiere d'une très longue Dissertation servant d'épilogue & de conclusion aux remarques sur le Traité de Plutarque touchant la musique, dans laquelle on compare la théorie de l'ancienne musique avec celle de la musique moderne, par M. Burette; elle se trouve dans le XVIIe Tome des Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, p. 61 & suiv.

Je me bornerai à mettre ici sous les yeux des lecteurs

l'échelle moderne comparée avec celle des anciens, telle qu'elle se trouve à la fin du dialogue de la musique traduit en anglois.



Fin du Tome vingt-deuxieme & du cinquieme & dernier des Œuvres mêlées.

TABLE

DES TRAITÉS CONTENUS DANS LES CINQ VOLUMES

DES ŒUVRES MÊLÉES.

TOME I.

TOME II.

De

TOME III.

TOME IV.

TOME V.

Fin de la Table des Œuvres mêlées.

Fautes à corriger dans les Tomes

XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII.

TOME XVII.

Page 25, note 1, *lisez* : Pascal a fair usage du même raisonnement à-peu-près en ces termes : Ou la religion est fausse, ou elle est vraie : dans le premier cas vous ne risquez rien de la pratiquer ; dans le second vous risquez tout si vous la négligez. Ce dilemme est très pressant, &c.

Page 82, note 2, *lisez* : on ne peut trop s'occuper d'observer les passions & affections particulieres de son ame, de les régler, &c.

Page 101, note 1, *lisez le dernier mot ainsi* : la vérité.

Page 120, note 1, *lisez* : un potage de santé bien naturel, qui ne sera ni trop, ni trop peu fair, ni, &c.

Page 260, note 1, *lisez* : « Les Egyptiens adoroient les pillulaires, & comme, &c.

Page 358, note 2, *lisez* : c'est le rat d'Egypte, &c.

Page 446, note 1, *lisez* : Voyez les demandes des choses Romaines. Quest. II.

Page 483, *lisez à la fin de la page* : « Il y a encore, dit » ce grand naturaliste, une espèce d'apprêt fort recher- » ché nommé garon chez les anciens : ce sont, &c.

Page 503, *lisez ainsi le premier vers latin cité* : Caseus ille bonus, &c.

TOME XVIII.

Page 44, note 1, *lisez* : a thousand imaginary distresses and poetical, &c.

TOME XIX.

Page 321, note 1, à la fin *lisez* : le premier eſt appellé par les dialecticiens, le ſujet, & le ſecond l'attribut.

Page 427, note 1, *lisez* : & traduict par Frederic Morel.

Page 442, ligne 9, *lisez* : l'évaporation de l'eau, à laquelle je ne voulois laiſſer, &c.

TOME XX.

Page 1, dans le Sommaire, *lisez* : Jo au lieu d'Jno.

Page 115, note 1, *lisez* : il y a dans le grec, l'*δὰς* & non l'*δων*.

Page 200, note 1, *lisez* : une belle idée.

Page 493, le premier mot de la quatrieme ligne, *lisez* : Egyptiennes.

TOME XXI.

Pape 31, note 1, ligne 9, *lisez* : rédigé l'éloquence en art.

Page 55, note 4, à la fin, *lisez* : non une tête, mais une ferme.

Page 291, dans la note, deuxieme ligne de la ſeconde colonne, *lisez* : entrer ni ſortir.

Page 421, note 2, *lisez* : *ἀρίσαντος*.

Page 448, avant l'obſervation ſur le chapitre VII, p. 50, *lisez en titre* : ESCHINE.

TOME XXII.

Page 96, note 2, ſeconde colonne, ligne 5, *lisez* : *at Sabinus*, &c.

Page 104, note 1, ſeconde colonne, derniere ligne, *lisez* : expreſſions propres, &c.

Page 181, note 2, à la fin, *effacez ces mots* : Voyez les obſervations.

Page 190, ligne 10 de la premiere colonne des notes, *lisez* : dans la parenthese : (Α'λκμαίων).

Page 198, derniere ligne de la premiere colonne, *lisez* : 558 ans avant J. C.

Ib. avant derniere ligne de la même note, *lisez* : 478 ans avant J. C.

Page 199, note 1, seconde colonne, ligne 2, *lisez* : qui les chantoient dans certaines fêtes solemnelles ; telles que celle des porte-lauriers, &c.

Page 200, note 1, ligne 12, *lisez* : & qui ne laissent pas, &c.

Page 217, *lisez au commencement de la note* : 1 au lieu de 2.

Page 224, note 3, seconde colonne, *lisez* : comme plusieurs grands poëtes-musiciens des, &c.

Page 225, *lisez au commencement de la note* : 1 au lieu de 2.

Ib. premiere ligne de la seconde colonne, *lisez* : au dessous de Konnos.

Page 236, dans la parenthèse de la seconde note, *lisez* : (ἡμιολίῳ).

Page 425, note 1, premiere colonne, premier mot de la derniere ligne, *lisez* : traducteur.

Ib. seconde colonne, dernier mot, *lisez* : unhabited.

Page 457, dans la parenthese de l'avant-derniere ligne du second alinéa, *lisez* : (nommée χορδότονον).

P. 459, ligne 6, *lisez* : rendissent vingt sons.

Ib. ligne 9, *lisez* : qu'on ne peut jouer, &c.

Page 464, ligne 9 après le premier alinéa, *lisez* : appellé Lalichmion, &c.

Page 471, ligne 14, *lisez* : γοῦδις.

Page 475, à la fin de la page dans la derniere parenthese, *lisez* : κροῦσιν.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.





